BROGLIE, EMMANUEL

MABILLON ET LA SOCIETE DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRES

U d'/of Ottawa

3900302081388

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1888.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

1664-1707

PAR

EMMANUEL DE BROGLIE

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1888

Tous droits réservés

BX
2615
.S334
B76
1888
v.2

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

CHAPITRE VII

MABILLON EN ITALIE, NAPLES, ROME, FLORENCE.

1686

Mabillon à Naples. — Les érudits napolitains. — La Cava. — Le mont Cassin. — Retour à Rome. — Toujours les lettres de Michel Germain. — Départ de Rome. — Florence. — Magliabecchi. — Pise. — Lucques et Livourne. — Les « Camaldoli » et « l'Alverne ». — Padoue. — Parme. — Seconde visite à Venise. — Gênes. — Le retour en France. — L'*Iter Italicum*.

« Il faut cinq jours pour aller de Rome à Naples, dit Mabillon, et c'est un voyage qui serait peu tentant, si le désir de voir Naples ne poussait les voyageurs à l'entreprendre. » Ce n'était pas, en effet, il y a deux siècles comme aujourd'hui une course rapide de quelques heures, que l'on fait presque sans y penser. Il fallait faire la route à cheval ou fréter un « voiturin » et traverser lentement les pays les plus malsains de

toute l'Italie, ceux où la fièvre régnait constamment. La petite troupe de savants français, Mabillon, Michel Germain et Jacques Anisson, quitta Rome le 15 octobre 1685 et prit le chemin de Naples en voiturin. Ils étaient ainsi libres de s'arrêter pour voir les antiquités éparses le long de la route.

A la première halte, les voyageurs assistèrent à un de ces incidents causés par les rixes des soldats mercenaires, comme il s'en présentait si souvent, à cette époque, sur les grands chemins. Mabillon en fait le récit suivant : « Terracine[1] est située sur une col-
« line, l'auberge est en dehors de la ville ; pendant
« que nous attendions l'heure du souper, douze sol-
« dats allemands y firent presque une émeute. Ils
« avaient été à Naples, et ils s'étaient arrêtés à la
« même auberge. Au moment de partir, le somme-
« lier, qui a soin des arrivants, demanda son pour-
« boire, qu'on appelle ici en langue vulgaire *mancia*.
« A leur refus, il leur dit des injures. Au retour, se
« souvenant fidèlement de ces injures, au moment
« où le sommelier, qui avait oublié son fait, demandait
« de nouveau un pourboire, l'un des soldats, ayant
« saisi une pique, se mit à battre furieusement les
« membres demi-nus du sommelier. Les coups furent
« répétés à plusieurs reprises, le malheureux hurlait
« de douleur. L'hôte fulminait contre l'Allemand, et

[1] *Iter Italicum*, p. 98.

« peu s'en fallut qu'il n'allât appeler les habitants voi-
« sins à la vengeance de ce forfait. Enfin, les soldat:
« s'en furent, et le sommelier nous assure que *si la*
« *respect pour nos illustres personnes ne l'avait retenu,*
« *il aurait certainement fait périr son bourreau d'un*
« *coup sous le bâton...* »

Michel Germain ne semble pas enchanté des pays qu'il traverse, et son horreur pour la campagne romaine est fort amusante : « La[1] campagne de Rome,
« et généralement tout le Latium jusqu'à Capoue, n'a
« rien de fort charmant. Il en faut excepter peut-être
« le large pavé de la Via Appia et quelques aspects sur
« la mer ou sur d'autres endroits bien distingués ; mais
« les champs sont peu cultivés ; on n'y voit presque
« point de villages. Les villes ne sont presque habitées
« que de paysans ; dans certains lieux, comme à Ter-
« racine, les plus robustes même sont de la catégorie
« de Jonas : il n'est pas jusqu'aux cheveux pendants
« des personnes de l'autre sexe, qui, par le change-
« ment de couleur, donnent l'idée de la mort à ceux
« qui ont le cœur de les regarder. La terre prend une
« face à Capoue ; mais Capoue est tellement la faim et
« la misère, qu'elle ne se ressent presque plus de son
« bon terroir. » L'antique Capoue intéresse cependant vivement Mabillon, qui la visita en détail et fut si frappé d'un bas-relief venant de l'amphithéâtre de la cité ro-

[1] Valéry, t. I, p. 151.

maine, qu'il en fit prendre le dessin pour le mettre dans son récit officiel. Plus loin le pays devenant plus beau, l'admiration des voyageurs se réveille. « De Capoue « à Naples[1], dit-il, il semble que ce soit un verger « perpétuel où les arbres, les vignes, les prés et les « champs se succèdent. Là, naissent les vignes d'où « se tire le vin décoré du nom de Lacryma Christi, « dénomination peu sérieuse et inconvenante.

« Comme nous approchions de Naples, Joseph « Valetta, avocat au Conseil de la ville, vint au-devant « de nous, les lettres de notre ami Pastricci l'avaient « averti de notre arrivée ; il nous fit monter dans son « carrosse et nous conduisit à notre logis. L'aimable « prévenance de Valetta dura tout le temps de notre « séjour à Naples, c'est-à-dire près de cinq semaines ; « durant tout ce temps, il n'omit aucune des atten- « tions que les amis les plus intimes ont coutume de « se rendre les uns aux autres... »

La beauté célèbre de la baie de Naples, son ciel sans nuages, produisirent, évidemment, un grand effet sur Mabillon, car lui qui décrit si peu ne peut contenir son admiration, et la vue de Naples lui inspire un morceau tout rempli de souvenirs classiques. Nous nous dispenserons de le citer, parce que nos lecteurs ne le trouveraient guère original, après les descriptions plus détaillées et plus pittoresques que

[1] *Iter Italicum*, p. 101.

les auteurs modernes ont faites de ces lieux célèbres.

Michel Germain est plus froid, et la lettre qu'il écrit à son ami Placide Porcheron pour annoncer son arrivée à Naples respire moins d'enthousiasme :

« ...Dispensez-moi [1] de vous décrire Naples. Je le « ferais bien si j'avais quatre heures à y employer : « sans cela, c'est un crime que de l'entreprendre. « Fiez-vous à ce qu'en ont écrit les auteurs. Je m'ac- « corde avec ceux que j'avais lus sur cet article. Sou- « venez-vous seulement que la mer, qui entoure « en demi-cercle la ville, semble être devenue une « belle glace pour le divertissement des Napolitains. « De mémoire d'homme on n'y a vu que deux tem- « pêtes ; encore était-ce de ces émotions qu'Eurus et « Zephyrus sont capables de causer. Vous savez qu'au- « dessus des Chartreux, il y a une citadelle, dite le « château Saint-Elme, c'est en latin *S. Erasmi*. Appli- « quez ce même mot au fort de Saint-Elme qui est à « Malte. Le cloître des Chartreux est tout de marbre, « même le pavé ; l'église, la sacristie, les ornements « donnent envie aux Napolitains de se faire reclus. « Les églises de Naples sont aussi bien ornées et plus « dorées qu'à Rome. La réputation de D. Jean Mabil- « lon et la recommandation de M. Magliabecchi nous « font trouver dans Naples bien autant de gens de « lettres qu'à Rome, qui n'omettent rien pour nous

[1] Valéry, t. I, p. 152.

« obliger. On ne saurait dire l'assiduité qu'ils nous « rendent, et de crainte de perdre du temps par de « nouvelles obligations, nous ne portons ni à M. le « vice-roi, ni à M. le nonce, les lettres qu'on nous « a données pour eux... » Ce qui frappe et charme surtout notre voyageur français, c'est l'extrême bienveillance qu'il voit chez tous pour la France : « Pour[1] « ce qui est des Napolitains, ils sont tous vêtus à l'es- « pagnole : mais sans doute qu'ils n'ont pas l'écharpe « rouge ; pas un ne nous a témoigné la moindre indis- « position contre la France. Ils sont tous pleins du « haut mérite du Roi, et ils parlent de la France avec « plus de modération que les autres Italiens. » Naples était alors gouverné par don Gaspard de Haro, dont l'austère intégrité et la vigilante administration étaient célèbres dans toute la Péninsule. « M. le vice-roi, dit « encore notre narrateur, gouverne avec une justice, « une sévérité et une application qui font mettre le plus « bel ordre qu'on ait peut-être jamais vu. Il est inflexi- « ble ; ses meilleurs amis, s'ils font mal, sont les plus « rudement châtiés. Il a le don de commander. Ni « homme, ni femme, ne porte aucun or ni argent sur « ses habits. Tous les hommes presque sont vêtus de « noir : les personnes de l'autre sexe, la plupart de « même, et dans une très-grande simplicité. C'est « comme dans les vieux tableaux de la nef d'Amiens.

[1] Valéry, t. I, p. 154.

« Il y a une si grande sûreté dans la ville et partout « ailleurs, jour et nuit, que depuis deux ans et demi « on n'a entendu parler que de deux meurtres. » Voilà une peinture de Naples bien différente de celle que l'on voit d'ordinaire dans les récits de voyages; et c'est, je crois, la première fois que l'on compare la capitale de l'Italie méridionale, célèbre par la facilité et la mollesse de ses mœurs, aux austères cités du nord de la France.

L'accueil fait à nos Bénédictins fut donc tout aussi cordial à Naples qu'à Rome. Joseph Valetta, l'un des érudits les plus distingués de la ville, auquel Magliabecchi les avait recommandés, se mit à leurs ordres et devint leur cicerone. Tout ce que la ville contenait alors de savants ou de lettrés se fit un devoir de bien les recevoir.

« Nous[1] employâmes d'abord trois jours à visiter la « ville avec Valetta, dit Mabillon, dont la très-riche « bibliothèque fut ce qui nous y plut davantage... « Pendant que nous nous promenions dans cette « bibliothèque, des gens de lettres et des gens de qua- « lité s'y rendirent tout exprès pour nous voir : le « juge François Marciano, François Andrea, avocat « très-célèbre, que nous entendîmes plus d'une fois, « dans la cause du prince de Satria, plaider avec « une éloquence pleine d'abondance et de feu;

[1] *Iter Italicum*, p. 103.

« André dei Andrei, noble florentin ; l'abbé Pacichelli, « Nicodemi, qui devint notre ami particulier ; Alciati, « aussi savant en grec qu'en latin ; Charles Cornelio et « d'autres. Nous vîmes très-fréquemment la plupart « de ceux que je viens de nommer pendant notre « séjour... »

L'empressement dont Mabillon était ainsi l'objet dans toute l'Italie était dû, sans nul doute, à sa réputation personnelle ; mais une autre cause contribuait encore à le faire accueillir avec une extraordinaire amabilité. Peu auparavant, Burnett, évêque de Salisbury, savant érudit et écrivain distingué, avait parcouru comme nos Bénédictins toute l'Italie, et à son retour en Angleterre, le bruit se répandit qu'il allait publier, sous couleur de récit de voyage, une violente satire de tout ce qu'il avait vu dans la Péninsule, hommes et coutumes. Le livre parut, en effet, en 1686 ; mais dès 1685, on était instruit en Italie de sa prochaine apparition, ainsi que de sa malveillance. On juge du scandale et de la colère des Italiens ; peut-être l'accueil si empressé fait aux voyageurs français n'était-il pas tout à fait désintéressé, et un secret espoir d'avoir en leurs personnes des défenseurs et des vengeurs n'était-il pas étranger aux mille prévenances dont on les accablait. Le désir de se justifier à leurs yeux des accusations dont le prélat anglican prétendait les accabler, ne devait aussi pas peu contribuer à un empressement qui fut si

grand que Michel Germain ne se lasse pas d'en témoigner son étonnement. Naples, surtout, avait à cœur de se laver du pamphlet de l'*Inglese,* et nos Bénédictins français en profitèrent.

Après la bibliothèque de Valetta, ce fut le tour de la visite des églises, que nos voyageurs visitèrent en détail. Puis l'avocat Nicodemi les mena dans son carrosse voir le monastère de San Severino. Le lendemain, nos voyageurs firent les classiques excursions à Pouzzoles, Baies, le cap Misène, le lac Averne. Tous ces lieux ne semblent avoir rappelé à Mabillon que les souvenirs historiques; car il ne les accompagne que de citations classiques et d'aucune remarque personnelle. Au retour, ils visitèrent la grotte du Chien. Mais ce n'étaient là que des promenades d'agrément, et le temps passé à autre chose qu'à leur besogne paraissait toujours à moitié perdu pour notre acharné travailleur. Après avoir brièvement raconté cette excursion, il ajoute : « Mais il est temps de revenir à nos jouissances « accoutumées, c'est-à-dire aux collections de vieux « livres. »

Nous ne suivrons pas les courses de nos érudits dans les bibliothèques de Naples, ni même dans l'ascension qu'ils crurent devoir faire au Vésuve, que déjà alors tout bon touriste était tenu d'accomplir, notre but étant simplement de prendre tant dans le journal de Mabillon que dans les lettres de Michel Germain ce qui peut peindre les mœurs du temps.

Nous préférons citer ici le récit de la fête du Roi Catholique à laquelle les Français eurent l'occasion d'assister : « Le Vice-Roi[1] nous ayant envoyé un carrosse, « nous fûmes, dit le narrateur, d'abord au couvent « des Dominicains de Saint-Thomas pour y saluer le « cardinal des Ursins ; de là nous nous rendîmes « à l'église des Carmélites, où le jour de la nais- « sance du Roi Catholique était fêté par des offices « solennels. Sur la très-vaste place qui la précède, « étaient rangés les bataillons des soldats de la garni- « son, habillés à la française. Le Vice-Roi, dans une « chaise à porteurs, s'avançait au milieu d'eux ; dès « que de loin il nous eut vus, il nous fit de sa chaise « un salut gracieux, et nous fit porter par un de ceux « qui l'entouraient un bouquet de fleurs qu'il avait à « la main. »

Le fameux monastère de la Cava ne pouvait manquer de recevoir la visite de nos voyageurs. Ils se rendirent avec leurs guides habituels à ce lieu célèbre par la beauté pittoresque du site. Il ne semble avoir fait aucune impression sur Michel Germain, qui décidément n'est guère sensible à la nature. « Je[2] viens, dit-il dans sa description des couvents de Naples, à la Cava, où nous avons trouvé le chartrier très-bien ordonné, peu de manuscrits, une observance très-exacte, dans le plus affreux rocher que j'aie vu. J'y ai

[1] *Iter Italicum*, p. 113.
[2] Valéry, t. I, p. 181.

autant écrit qu'un jour et demi peut le permettre. » Après avoir fouillé les archives du couvent qui leur furent ouvertes avec beaucoup de libéralité, sans cependant y faire de grandes découvertes, Mabillon et ses compagnons revinrent à Naples, et se préparèrent à aller visiter le mont Cassin. A ce moment une nouvelle leur arriva qui ne fut pas sans les affliger : « Comme[1] nous nous trouvions à la porte d'Andrea, « nous reçûmes avec beaucoup de tristesse la nouvelle « de la mort du chancelier Michel Le Tellier, que « les étrangers ne regrettèrent pas beaucoup moins « que les Français, comme un des principaux orne- « ments de la toge et un grand modèle de justice et « d'équité. Cet événement nous affligea fort, parce que « nous perdions en lui un excellent protecteur, et nous « lui rendîmes suivant nos petits moyens les honneurs « qui lui étaient dus. »

Après être demeurés près d'un mois à Naples, il fallut bien songer à se remettre en route. Nos deux Bénédictins avaient hâte, en effet, d'arriver à ce qui était au fond de leur cœur l'un des principaux buts du voyage : la visite du mont Cassin et de Subiaco, ces berceaux de l'Ordre de Saint-Benoît, tout remplis des souvenirs de son saint fondateur. C'était un pèlerinage qu'un bon Bénédictin ne pouvait entreprendre sans une douce émotion, et la joie était double pour Mabillon,

[1] *Iter Italicum*, p. 117.

car les archives du mont Cassin étaient célèbres dans toute l'Europe pour leur richesse en manuscrits précieux.

Nos voyageurs se remirent donc en route le 16 novembre, mais leur petite caravane s'était diminuée de Jacques Anisson, qui les laissa partir et resta à Naples pour aller ensuite les rejoindre directement à Rome. Leur ami Valetta les reconduisit jusqu'à une assez grande distance de la ville, et la séparation n'eut pas lieu sans émotion de part et d'autre. Nous laisserons Michel Germain nous faire le récit de cette visite au célèbre couvent : la lettre détaillée qu'il écrit à Paris pour raconter cet incident considérable de son voyage, peint à merveille l'impression que produisit sur nos deux voyageurs ce lieu si original dans sa sauvage grandeur.

« Au mont Cassin, 26 novembre 1685.

« Je[1] ne vous ai pas écrit comme il faut, mon Révé-
« rend Père, depuis ma sortie de Rome, et je ne sais
« comment il m'est arrivé de ne l'avoir pu faire. Ce que
« j'ai mandé au Très-Révérend Père Général, et au Révé-
« rend Père Prieur, que j'ai souhaité que vous vissiez,
« m'a tenu lieu de tout. Mon intention est de vous
« dire aujourd'hui tout ce que ma mémoire me four-
« nira. Naples est le plus délicieux endroit d'Italie.
« M. le vice-roi y tient une rigueur qui maintient toutes
« choses dans l'ordre ; de mémoire d'homme il ne s'est
« rien vu de plus calme, ni de plus exact que l'obser-

[1] Valéry, t. I, p. 166.

« vation des lois et de ses ordonnances. Les savants « nous ont continué leurs honneurs et les marques de « leur bienveillance jusqu'à la fin. Un d'entre eux, « nommé M. Valetta, nous a menés dans son carrosse « jusqu'à Averse. Le chemin de Naples jusqu'à Averse, « Capoue la vieille et la neuve, et, dans la route de « Cassin, jusqu'à une bicoque qu'on appelle Caianello, « soutient fort bien l'idée que les anciens nous ont « donnée de la campagne heureuse...

« Au pied de Caianello, il y a une hôtellerie où nous « avons appris à jeûner, car notre souper s'est ter- « miné à des choux, dont je n'ai pu goûter, et à des « noix et une pomme. Il a pourtant fallu payer trente « francs pour le lit misérable, lit plein de puces et de « punaises, où nous avons couché ensemble. De là au « mont Cassin, le chemin est toujours entre, sur, ou « dedans des montagnes; il n'est pourtant point trop « difficile, et pourvu qu'on marche à pied environ un « quart de lieue, on peut faire aisément ce chemin en « calèche. A la dînée, nous ne trouvâmes pour nous « que du pain, du vin et des pommes. Par bonheur, « le vicaire général des Barnabites, Français de nais- « sance, qui avec trois compagnons tenait ce même « chemin, très-bien muni de viande et de vin, etc., « nous a donné de son fromage, des confitures sèches, « et sur la fin un verre de vin de Lacryma pour fermer, « dit-il, l'estomac. Ainsi nous arrivâmes à Saint-Ger- « main, au pied de la montagne de Cassin, où notre

« voiturin, par mégarde, nous mena droit au palais ou « monastère du Révérendissime Père Abbé, président « de la Congrégation. Il nous reçut très-bien. Tous les « religieux qui sont avec lui, environ dix, nous firent « une grande fête et furent témoins de notre bon « appétit.

« Le lendemain matin nous montâmes à pied la « sainte montagne, qui, dans ses tours, contient trois « milles avant qu'on arrive au sommet où est situé le « sacré monastère. Imaginez-vous une esplanade par- « faite au milieu de laquelle on a bâti un château plus « long que carré, et au milieu une église fort belle et « fort régulière. Les bâtiments sont solides, et quoi- « qu'ils soient sur la montagne, ils sont aussi très- « élevés. Il n'y a point d'autre magnificence que la « longueur du bâtiment et la régularité des fenêtres, « qui pourtant ne sont pas plus grandes que celles de « nos chambres. Il y a deux dortoirs l'un sur l'autre; « mais on n'entend non plus de bruit de l'un dans « l'autre que s'ils étaient tout à fait éloignés; c'est « qu'ils sont voûtés. Toutes les chambres le sont aussi, « et généralement tous les offices et lieux du monas- « tère. Et cela est généralement pratiqué dans la Con- « grégation du mont Cassin, qui peut bien se vanter « de nous donner des règles de bâtir sagement, solide- « ment et agréablement. L'église a été réduite à la « moderne. Il y a deux cours ou vestibules ornés de « piliers tout alentour, qui rendent l'entrée de ce

« sanctuaire vénérable. En y entrant on y monte par « environ trente degrés, ce qui augmente encore la « vénération, et fait que du dortoir d'en haut on entre « de plain-pied dans l'église. Le cloître inférieur ré- « pond au dortoir d'en bas et aux cryptes de l'église ; « le supérieur, très-bien fermé, et l'on s'y peut pro- « mener sans crainte de froid. . . . . .

« ...La bibliothèque est rétablie tout de neuf; on relie « les imprimés et les manuscrits tous d'une même « manière. Les imprimés sont peu de chose. Il ne « reste pas plus de cinq cents manuscrits dont nous « avons été les maîtres. Des cardinaux en ont enlevé « les meilleurs, dont nous avons vu quelques-uns dans « le Vatican.....

« Prenez vos mesures avec dom Thierry pour dire « à M. Baluze que je suis fâché qu'il ait donné aux « Pères de Cassin le tort qu'il leur a donné dans sa « *Nova Collectio Conciliorum,* comme s'ils avaient opi- « niâtrément refusé de lui communiquer le manu- « scrit d'où le Père Lupus a donné le supplément du « grand concile d'Éphèse. Ce manuscrit a été em- « prunté il y a longtemps par un cardinal, qui ne l'a « pas voulu encore rendre à ces bons Pères depuis ce « temps-là. Il ne faut pas douter que ce ne soit le car- « dinal Casanata, qui, bien loin d'écrire au mont Cas- « sin, comme l'espérait M. Baluze en s'adressant à « lui, tient le chat dans sa manche, si bien enfermé, « que quand ces bons Pères voudraient, ils ne pour-

« raient rendre là-dessus aucun service à personne.
« Mais prenez garde de dire bien exactement à
« M. Baluze qu'il se garde bien d'en rien écrire à
« Rome, parce que non-seulement cela ne servirait
« de rien, mais encore cela pourrait empêcher que
« les efforts que nous ferons pour en avoir communi-
« cation ne réussissent. Les Italiens n'ont pas confié
« cet ouvrage à un homme dévoué au Saint-Siége,
« pour le communiquer à un Français, qu'ils savent
« s'être autrefois un peu déclaré contre quelques-unes
« de leurs prétentions; ainsi, il ne faut dire mot; nous
« en aurons, Dieu aidant, pied ou aile, tôt ou tard,
« ou par nous, ou par nos Pères qui restent à Rome.
« Mais M. Baluze, à qui je présente mes très-humbles
« respects, doit, dans l'occasion, en général, rendre
« justice aux Pères de Cassin, qui sont, en effet, de
« très-honnêtes gens, et plus savants et plus habiles
« que nous ne croyions avant que d'y être venus.

« Hier, nous fûmes présents à une thèse, où le
« répondant fit merveilles, et ni dom Jean Mabillon,
« ni moi, n'avons jamais vu aucun de nos confrères
« si bien faire. D'ailleurs, l'observance est très-belle
« dans cet illustre monastère, l'abstinence continuelle,
« le silence et la ponctualité exacts; l'office divin y
« est très-bien fait. Les religieux, qui sont tous no-
« bles, ont bonne grâce et la meilleure physionomie
« que j'aie encore vue dans une communauté entière.
« Ils sont environ soixante ou soixante-dix...

« Je reviens à la bibliothèque. Nous avons trouvé, « Dieu merci, d'assez bonnes choses, et nous avons « écrit deux ou trois mains de ce papier. Nous en « pourrions écrire plus, si nous voulions mettre tout « ce qui n'est pas imprimé ; mais il ne le mérite pas « tout à fait assez à notre goût. On nous a offert « d'aller aux archives, et nous irons tantôt. Outre les « chartes, il y a aussi de très-beaux manuscrits qu'on « y cache, de peur que les séculiers ne prennent « encore dessein de les demander si fortement qu'on « ne puisse les leur refuser.....

« Nous avons dessein d'aller à Sublac (Subiaco) ; « mais si le temps, qui devient beau aujourd'hui, était « tel qu'il a été depuis que nous sommes entrés dans le « monastère, nous pourrions bien différer à une autre « saison à voir le berceau de l'Ordre. Il ne fait pas « froid au mont Cassin, quoiqu'il soit élevé comme je « vous l'ai marqué. Il domine sur une des plus belles « et plus riches plaines qu'on voie. Elle s'étend des « trois côtés de la montagne de Cassin, qui, de l'autre, « touche à d'autres montagnes (dont une est encore « plus haute) qui se continuent jusqu'en Calabre. Le « Lyris et le Garillian, après s'être promenés dans la « plaine de Cassin, se joignent et forment un fleuve « assez considérable qui se jette à Minturnes dans la « mer. On ne saurait guère voir une plus grande soli- « tude que le mont Cassin, et sans les pèlerins qui y « viennent de temps en temps, on pourrait dire que

« les religieux y vivent presque hors du monde. L'air « y est fort sain, et présentement, il n'y a aucun reli- « gieux malade. L'air de Saint-Germain est très-gros- « sier et très-mauvais. Il faut que, pendant quatre « mois de l'année, ceux qui y demeurent viennent « tous les soirs coucher sur la montagne dans le mo- « nastère. De la montagne, bien la moitié de la « journée, la plaine paraît entièrement comme une « mer, tant les brouillards qui montent y règnent « absolument. Les yeux s'y trompent; et quoiqu'on « voie disparaître cette mer, on ne peut s'empêcher « d'en reprendre l'idée le lendemain... »

Dans son journal, Mabillon n'ajoute guère au récit de son compagnon que des notes d'érudition sur les archives et la bibliothèque. Il fait cependant quelques remarques sur la pureté de l'air et sa sérénité, dont l'éclat fait contraste avec le brouillard qui couvre les vallées d'alentour. La beauté de la vue le frappe vivement, mais en observateur judicieux il constate le manque absolu d'eau vive sur le haut de la montagne.

Après être restés dix jours entiers dans ce sanctuaire vénéré, dont un travail assidu dans les archives employa la plus grande partie, les Bénédictins français, charmés de leur course, mais un peu exténués du labeur opiniâtre auquel ils s'étaient livrés, quittèrent, non sans regret, le mont Cassin. Les religieux les avaient reçus comme des frères, et toute la communauté vint en corps leur faire cortége à leur départ;

deux d'entre eux les accompagnèrent même jusqu'au bas de la montagne. Du mont Cassin, Mabillon et Germain s'en furent au monastère de Subiaco, que leur piété ne leur permettait pas de négliger. Il fallait pour cela s'enfoncer dans les Apennins, et les mauvais chemins ne rendaient pas l'entreprise facile. Ils arrivèrent cependant, un peu las, le soir même, au monastère de Subiaco, célèbre par le bois fameux où saint Benoît se retira, et eut à subir de si violentes tentations avant de commencer sa mission et la fondation de la grande famille bénédictine.

Au milieu de cette solitude, où saint Benoît s'imposa de si rudes mortifications, s'élevait alors un oratoire somptueux, dont la magnificence faisait un singulier contraste avec les austères souvenirs qu'il était destiné à rappeler. Voilà le récit que Michel Germain fait de ce pèlerinage. Il est touchant par l'accent de vive et sincère dévotion qui s'y fait jour comme en dépit de l'écrivain. Mais l'incorrigible railleur ne peut, malgré toute son émotion, résister à l'envie de lancer un trait malicieux contre ses confrères d'Italie :

« Le Père abbé [1] de Sublac (Subiaco) est un saint « homme ; s'il avait beaucoup de semblables, cette « congrégation, qui a de fort bons sujets, fleurirait plus « qu'aucune autre d'Italie. Il est frère du doge de Gênes, « qui a précédé celui qui est venu en France. Outre

[1] Valéry, t. I, p. 182.

« le monastère de Sainte-Scholastique, assez agréable, « où est la communauté, il y en a un autre à la sainte « grotte. Il n'y a qu'un Père et un Frère qui y demeu- « rent pour la satisfaction des pèlerins qui y abordent « en assez grand nombre. Il y a pourtant des bâti- « ments assez pour loger commodément une commu- « nauté de vingt moines ; mais soit que le commenda- « taire absorbe tous les revenus, soit qu'une si affreuse « solitude épouvante les Italiens, ce lieu saint est « désert. L'église en est pourtant fort belle et bien « entretenue. Il y a quinze autels. La grotte perd « beaucoup de son horreur par la belle figure de « marbre de notre Bienheureux Père, qui est assise « comme en contemplation. On ne peut se prosterner « sur le rocher de ce saint antre sans jeter des larmes « en abondance. Je n'oserais exprimer tout ce que « j'en pense... »

Le lendemain, les Bénédictins français continuèrent leur route pour retourner droit à Rome : « Il[1] n'y « a qu'un seul jour de voyage de Subiaco à Rome, — « dit Mabillon ; — nous laissâmes Tibur sans le visiter, « faute de temps. A la première auberge, comme « nous demandions du fourrage pour faire manger « nos chevaux, l'hôte refusa de nous en donner, sans « doute afin de nous obliger à passer la nuit dans son « hôtellerie. A ce propos, il me souvient que, reve-

[1] *Iter Italicum*, p. 128.

« nant d'Arone à Milan, comme nous demandions à un « forgeron quelques clous pour raffermir le fer d'un « cheval, le bonhomme nous répondit qu'en con- « science il ne le pouvait faire, qu'un fer neuf était « nécessaire. C'est ainsi qu'on essaye parfois d'en « imposer aux voyageurs. Les Italiens ont cependant « ceci d'agréable et de bien élevé qu'ils regardent « comme fort mal de se moquer d'un voyageur et « d'un pèlerin, ou de les insulter ni de les maltraiter, « à moins qu'ils ne soient provoqués... »

Le jour de son arrivée à Rome, Mabillon envoie à Paris, au bon M. Bulteau, ce petit billet pour annoncer son retour à Rome :

« Nous[1] sommes arrivés à Rome aujourd'hui, mon « cher Monsieur, en fort bonne santé, Dieu merci. « Bien nous en a pris, car la pluie nous a pris à « sept milles d'ici, en abondance. La solitude de « Subiaco est une des plus touchantes que j'aie vues. « Nous y célébrâmes la sainte messe dimanche passé. « On nous y a fait bien des amitiés, aussi bien qu'au « mont Cassin. Les chemins de Naples au mont Cassin, « et du mont Cassin à Subiaco, sont très-fâcheux à « cause des montagnes de l'Apennin et du défaut « d'auberges et de nourriture. Le temps nous a été « extrêmement favorable. On ne peut recevoir plus « d'honneurs que nous en ont fait nos Pères du

[1] Valéry, t. I, p. 177.

« mont Cassin, où l'observance est en assez bon état « pour l'Italie. Elle y peut passer pour une réforme. « Il y a soixante-dix religieux. Nous avons tout vu. « Le reste à une autre fois. Dom Michel vous salue. « Je suis tout à vous.

« F. J. Mabillon. »

Quelques jours après, Michel Germain envoie au supérieur général de l'Ordre, Claude Bretagne, comme une espèce de compte rendu de leur voyage à Naples et des fruits littéraires qu'ils en rapportaient. Nous citons encore quelques fragments de cette longue épître, parce qu'elle nous paraît peindre avec vivacité l'emploi que nos deux savants faisaient de leur temps dans ces courses, qui n'étaient pas précisément des voyages de plaisir :

« Rome, 6 décembre 1685.

« Mon[1] Révérend Père, j'ai honte de mon silence « auprès de Votre Révérence. La raison que je m'en « suis donnée, que ce que j'écrivais au Très-Révérend « Père était ou devait paraître comme écrit à Votre « Révérence, ne me satisfait pas. Je demande donc « pardon de cette conduite, que je ne puis pourtant « m'empêcher d'accuser de négligence, ou de quelque « chose de pis. Voici, mon Révérend Père, à peu près « l'état des choses. Nous avons ou nous aurons bientôt, « c'est-à-dire avant que nous sortions de Rome, bien

[1] Valéry, t. I, p. 178.

« la valeur d'une rame de papier de nos écritures. Il « y a des choses qui serviront extrêmement à faire « approuver notre voyage et nos applications au Saint-« Siége et aux Romains ; la France n'en sera pas moins « satisfaite. J'ai trouvé d'anciens statuts de la Répu-« blique de Venise, faits avant quatre cents ans, qui « m'obligeront d'y retourner ; ce ne sera qu'un détour « de trois jours et de deux de séjour. Les autres lon-« gues découvertes ne touchent pas toujours les lieux « où elles se trouvent, hormis celles qui ont été prises « dans les inscriptions, les épitaphes et monuments « publics, etc. Il faut en excepter Capoue, dont nous « avons un beau supplément à l'histoire qu'on en a « publiée. Ainsi il y aura peu de lieux où nous avons « été qu'on ne puisse en quelque sorte illustrer. « S. A. S. Mgr le Grand-Duc, ayant appris que « nous nous disposions à aller dans ses États, nous « a fait écrire que nous y recevrions tous les avanta-« ges qu'on y pourrait trouver. Son bibliothécaire, « M. Magliabecchi, nous offre ses découvertes... Encore « que je crois que Votre Révérence sait d'ailleurs ce « que nous avons écrit de Naples, en voici pourtant « encore une idée. La route de Rome à Naples ne nous « a valu que de la fatigue. Naples a fourni de bons « livres au Roi et à notre bibliothèque. Ceux dont on « nous a fait présent, tant à Naples qu'au mont Cassin, « sont bien au nombre de vingt-cinq... Mais nos Pères « du mont Cassin et ceux de Sublac ont poussé la

« charité bien plus avant que je crains qu'on ne fît « chez nous. Nous sommes restés dix jours sur la « sacrée montagne. Pendant tout ce temps, on nous a « laissés maîtres de la bibliothèque, dont nous empor- « tons même les manuscrits dans notre appartement. « Il en reste environ cinq cents qui ont été trop visités. « Ils nous ont pourtant occupés avec les très-riches et « très-belles archives pendant tout ce temps, où je « puis dire n'avoir pas été presque un moment oisif. « Un religieux de fort bon lieu m'a prêté sa main « quand la mienne n'en pouvait plus. Je lui dictais, « tandis que notre frère prenait ses notices. Notre « récolte n'est pas si abondante en ce lieu que nous « l'aurions bien souhaité ; mais que faire dans un « champ si cultivé par d'autres ? Nous avons pourtant « de quoi être contents. Il y avait autrefois plus de « douze cents manuscrits au mont Cassin. Dieu m'est « témoin que j'y ai fait mon devoir au tombeau de « notre Bienheureux Père pour vos intentions, mon « Révérend Père, et que je me suis tous les jours « acquitté de ce devoir, aussi bien qu'à Sublac, où il « y avait autrefois plus de deux mille trois cents « manuscrits... »

A peine rentrés à Rome, Mabillon et son compagnon de labeur se remirent à l'ouvrage, tout en continuant à voir en détail les monuments qu'ils avaient dû laisser de côté lors de leur premier séjour. Les bibliothèques de la ville recevaient journellement leurs visites,

et plus d'une rame de papier, comme dit Michel Germain, fut employée à faire des copies.

L'année 1685 se termina ainsi dans ces studieuses occupations, qui ne laissaient guère de loisir à nos Bénédictins. Ils s'accusaient eux-mêmes, dans leurs lettres, du peu de nouvelles qu'ils pouvaient ainsi envoyer à Paris, tout absorbés qu'ils étaient à leur besogne :

« Rome, la veille de Noël.

« Ce serait[1], dit Michel Germain à Thierry Ruinart, « mon Révérend Père, fort mal reconnaître vos assidui- « tés, que de vous accuser de négligence, vous qui, après « ce que vous rendez à Dieu, n'avez rien de plus à cœur « que de servir vos amis. Je dois bien plutôt redoubler « mes actions de grâces pour tous les soins que vous « prenez de ce qui nous regarde. Je désire, mon Révé- « rend Père, m'en acquitter d'une manière qui ne vous « déplaise pas, et je vous prie instamment de sup- « pléer à ce qui manque en moi faute de pouvoir et « d'occasions. Je vous souhaite les saintes fêtes, et « par avance une très-bonne et très-heureuse année « suivie de plusieurs autres. Voyez nos lettres à l'ordi- « naire, toutes stériles qu'elles sont, il ne tient pas à « moi qu'elles ne soient remplies de meilleures choses « et des plus fines nouvelles du pays ; mais pour cela il

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 177.

« faut des nouveautés éclatantes, ou converser avec des « curieux, ce qui n'est pas de notre sort et de notre « mission, que nous terminons à voir des manuscrits, « à acheter des livres pour le Roi, et quelques-uns « pour nous, après les avoir choisis scrupuleusement, « et enfin à rendre quelques visites à des puissances « chez qui ce serait un crime de parler de nouvelles. « Je mande donc ce que je peux gober, quand je le « trouve véritable, ou du moins avoir le caractère de « probabilité... »

Les fêtes de Noël et du nouvel an vinrent apporter quelque répit aux labeurs de nos érudits. Ils suivirent avec assiduité les offices de ces saints jours, et Mabillon ne manque pas de les noter dans son journal. Michel Germain, qui aime toujours à plaisanter sur ce qu'il voit, fait, à ce propos, un piquant récit de la hardiesse d'un prédicateur qui, comme Bourdaloue, avait, à propos de Noël, frappé comme un sourd sur le plus éminent auditoire composé de cardinaux et de prélats :

« Ces jours[1] passés, le Père Recanati, Capucin, pré- « dicateur apostolique, leur présenta une autre sorte « de mets, qui, selon notre proverbe, pouvait mieux « servir pour laudes que ceux-ci pour matines. Il leur « remontra fortement leurs devoirs, les défauts qu'ils « commettent et l'exemple de leurs prédécesseurs. Il « reprocha entre autres choses qu'ils n'allaient presque

[1] Valéry, p. 191.

« jamais à leurs titres [1], qu'ils négligent extrêmement; « qu'ils passaient presque toutes les après-dînées à « jouer au lieu d'assister à vêpres; que, lorsqu'on « tenait chapelle, ils scandalisaient impunément les « assistants en causant sans aucune réserve ni retenue. « Des cardinaux, il semble qu'il monta jusqu'à une « petite chambre du Vatican, où Sa Sainteté s'enferme « entre quatre foyers et sous sept couvertures toute la « nuit et une bonne partie du jour. Il dépeignit si « pathétiquement tout ce qu'on fait là pour la conser- « vation la plus étudiée de la santé, que ceux qui « étaient présents disaient de *Nostro Signore : Mutato « nomine, de te fabula narratur...* »

Ce même jour de Noël, Mabillon envoie à Paris cet aimable billet destiné à porter ses souhaits de nouvel an :

« Je vous souhaite les *bone feste* et le *bono capo d'anno,* « comme aussi à tous nos Révérends Pères, chers « bons frères, sans oublier Signorsi [2]. » Une fois le nouvel an passé, et toutes leurs civilités envers leurs hauts et puissants patrons dûment accomplies, telles que visites aux cardinaux, lettres écrites à divers personnages d'importance, tant en France qu'en Italie, la vie de Mabillon reprit son cours, et le travail recommença de plus belle.

[1] On désigne sous le nom de « titres cardinalices » certaines églises de Rome ou des environs dont les cardinaux portent le nom.

[2] Dom Nicolas Goyzot, souvent désigné par ce sobriquet dans les lettres des Bénédictins.

La correspondance avec les amis de Paris continue du reste à être fort active; c'est toujours Michel Germain qui est le meilleur correspondant. Sa plume alerte court sur le papier, aussi vite que la pensée, et sa verve n'est jamais en défaut. Dans sa bonhomie maligne, qui est parfois voisine de l'impertinence, il se croit en droit de ne respecter rien, ni personne; et il ne craint pas de s'attaquer jusqu'aux plus grands personnages, et au Pape lui-même; c'est ainsi qu'il envoie à Paris, à Claude Bretagne, un des plus graves religieux de Saint-Germain des Prés, cette vive sortie où il donne libre carrière à son humeur malicieuse :

« Rome, 8 janvier 1686.

« Je[1] ne saurais rien écrire, cet ordinaire, qui vous « puisse être agréable, car je ne crois pas que vous « vous divertissiez beaucoup des belles faragoustes que « le bon M. l'archevêque de Rosanne, D. Angelo della « Noce, nous envoya il y a quatre jours. Elles con- « sistent en un coq et trois chapons. Qu'est-ce que « cela signifie? pour qui cela? Par rencontre le Père « Mabillon se trouvant usé, j'ai si fortement combattu « son opiniâtreté, qu'enfin il est à la vie commune; il « profite donc de ces animaux, et avec lui notre com- « mis et un prêtre breton, reçu ici depuis peu pour « écrire, etc. Nous avons un pape, assez sain, à ce

[1] *Lettres de Michel Germain.* Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 35.

« qu'on dit, mais qui n'en veut rien croire. Rien ne « le peut attirer hors de sa chambre, et sans les quatre « foyers, il ne sortirait pas même du lit, pour le remet- « tre en meilleur ordre. Il a un fonds intarissable de « mélancolie ; il pense éternellement, et de longtemps « il n'a rien écrit ni expédié que des requêtes bursa- « les, qui font venir des denari dans la Révérende Cham- « bre. Cependant, tout demeure là ; on compte plus « de 2,800 bénéfices, auxquels Sa Sainteté doit nom- « mer, qui ne sont pas remplis. La Révérende Cham- « bre en profite ; mais les bénéfices mêmes dépérissent « à vue d'œil ; et surtout les Espagnols sont dans une « consternation qu'on ne saurait dire, parce que « nonobstant leur sobriété, ils ont consumé leurs « revenus, les uns depuis dix ans, d'autres depuis « huit, six, quatre, plus ou moins, qu'ils sont à Rome, « postulant des bénéfices de leur pays, à quoi Sa Sain- « teté ne pourvoit point depuis ce temps. Vous verriez « des squelettes que ces pauvres Espagnols.

« Les raves et les choux ordinaires sont trop chers « pour eux, point de céleris, point de brocolis ; et ce « qui est plus fâcheux, point de quoi payer le louage « de leurs chambres. Ces prêtres nous demandent « publiquement l'aumône, avec circonspection pour- « tant, gardant le chapeau, et regardant des deux « autres côtés, tandis qu'ils demandent, la main sous « un repli de leur manteau.

« Un banquier français s'étant aperçu de cette mendi-

« cité, en railla un d'Espagne, qui en fit des plaintes; et « pour raison, on leur dit qu'on nous prenait pour des « moines du mont Zara, sujets de Sa Majesté Catholique. « Nous continuons nos écritures, et nous augmentons « le nombre de nos copistes, pour expédier plus tôt, et « nous mettre bientôt en état de revoir la chère patrie. « Mgr Spada est mort à l'âge de trente-trois ans et « laisse le Pape héritier de 30,000 écus de sa charge. »

Deux jours après cette boutade toute française contre Innocent XI, que Mabillon appelle, dans sa modération habituelle, qui lui fait oublier parfois ses préjugés nationaux, « un pape qui serait achevé s'il expédiait les affaires », ce sont les Espagnols qu'en bon Français, Michel Germain poursuit de ses sarcasmes. Il raconte plaisamment une anecdote qui ne faisait pas honneur aux galères de Sa Majesté Catholique :

« Rome, 8 janvier 1686.

« Il me fâche[1], mon Révérend Père, de n'avoir rien « qui vaille à ajouter à la lettre au Très-Révérend Père, « pour répondre, comme je le désirerais, à l'abon- « dance de votre dernière. Tout se terminera donc, « malgré moi, à vous dire la mort de Mgr Spada, « qui laisse une charge de 30,000 écus, dont le Pape « profite. Il n'avait que trente-trois ans. Voici une his- « toire marine, qui a quelque chose de plaisant : Un « vaisseau malouin, apportant de Terre-Neuve des

[1] *Lettres de Michel Germain.* Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 37.

« morues à Rome, s'arrêta dans les mers de Tos-
« cane, où étaient pour lors toutes les galères d'Espa-
« gne. Ce vaisseau ayant découvert une barque se mit
« à la mer voilé pour la joindre, afin d'apprendre des
« nouvelles de l'état des choses entre la France et
« l'Espagne. Cette barque s'enfuit. Les galères voyant
« fuir cette barque, et le vaisseau après, se mirent
« en devoir de poursuivre le vaisseau, pour délivrer la
« barque. Ils s'imaginaient que c'était un vaisseau de
« corsaires. Ils ramèrent longtemps donc, mais inuti-
« lement, parce que le vaisseau, qui avait le vent bon,
« et était en pleine mer, se moquait des galères. Enfin,
« la nuit étant bien avancée, les galères s'arrêtèrent,
« et le vaisseau demeura aussi. Dès la pointe du jour,
« le vaisseau prit, sans façon, la route de Civita-
« Vecchia, où il entra dans le port. Quelque temps après,
« toutes les galères y abordèrent aussi. Aussitôt le
« général de ces galères fit publier qu'on devait bien
« remercier Dieu de la chasse qu'il avait donnée à
« des corsaires turcs, qui, sans ses galères, auraient
« désolé la côte d'Italie. On fit donc une procession
« générale de toute la ville où le clergé et le peuple
« assistèrent; on porta le Saint-Sacrement autour du
« port; on tira le canon et l'artillerie, tant de la ville
« que des galères. Nos Malouins s'informèrent du sujet
« de cette réjouissance, et ils apprirent que ce triomphe
« regardait leur rencontre. Ils s'en raillèrent de si
« bonne grâce, qu'il en vint des nouvelles au général

« des galères espagnoles. Il envoya aussitôt dire au « capitaine du vaisseau qu'il voulait lui parler. Ce « capitaine répondit qu'il ne quittait point son bord, « et que si Son Excellence lui voulait quelque chose, il « était prêt à le recevoir dans son vaisseau. Le géné- « ral fut donc obligé d'envoyer son secrétaire (ce me « semble) pour s'informer de tout. Le capitaine lui « expliqua tout le détail en si bon français, que l'envoyé « reconnut lui-même la surprise et la fausse alarme « de l'armée navale espagnole. Il fallut donc ren- « gainer, et prier bien fort de tenir cette bévue « secrète, et surtout d'empêcher qu'on n'en donnât « avis au gazetier de Hollande. »

C'était au retour des promenades d'archéologie faites avec les savants italiens et pendant lesquelles on causait librement de tous et de tout, que le bon Michel Germain donnait ainsi libre carrière à son humeur railleuse. Mabillon travaillait plus qu'il n'écrivait; chaque jour il allait abattre de la besogne dans une bibliothèque, puis faire une course d'érudition avec ses amis, Fabretti, Schelstrate, Ciampini, et ceux que nous avons nommés plus haut. Fabretti était alors dans le feu de sa querelle, fameuse dans la société lettrée de l'époque, avec Jacques Gronovius, célèbre philologue hollandais. Les deux savants ne s'épargnaient ni les sarcasmes ni les injures. « Je[1] ne suis pas aussi fâché, — écrit

[1] Valéry, t. I, p. 195.

« Michel Germain à ce propos, — que vous disiez au « dehors que l'illustre Raphaël Fabretti nous a montré « la réfutation du jeune Gronovius qu'il prépare au « public. Ce jeune homme ne devait assurément pas « traiter ignominieusement, comme il l'a fait, ce « savant homme. Nous savons par nos propres yeux « que Gronovius a tort pour le fond de l'affaire. L'écrit « de M. Fabretti est plein de véhémence et de cruelles « injures contre Gronovius. Nous ferons ce que nous « pourrons pour les faire extirper, bien autant pour « son intérêt que pour l'honneur de la république des « lettres; car un homme aussi savant et aussi vénérable « que le sexagénaire Fabretti, prêtre et sous-vicaire « de Rome, ne doit pas se venger par injures aussi bien « que messire Adrien Valois, puisqu'il a de bonnes « raisons pour réfuter son adversaire, et que M. Adrien « n'en avait aucune pour outrager ses amis. Il est bon « que M. Ménage sache cela, et surtout M. l'auteur « du *Journal,* à qui je souhaiterais qu'on pût dire « respectueusement et en ami que, pour avoir cru un « peu facilement aux injures et à la présomption du « jeune Gronovius, il a un peu maltraité M. Fabretti, « dont lui et ses amis romains sont fort mécontents, et « en parlent à l'italienne. M. l'abbé de La Roque « entendra bien ce que cela veut dire... »

Malgré les efforts de Mabillon, la querelle ne fit que s'envenimer, et prit des proportions épiques, telles qu'elles formeraient à elles seules un chapitre consi-

dérable de l'histoire des querelles littéraires du dix-septième siècle. Cette histoire, il faut l'avouer, serait fort volumineuse.

Parmi les promenades d'archéologie dont Mabillon rend compte, il faut noter une course faite avec Fabretti aux catacombes, c'est-à-dire à ce qu'on visitait encore de ces antiques retraites des chrétiens, alors fort abandonnées et peu explorées. Il raconte ainsi cette visite à Thierry Ruinart, qu'il aimait à tenir au courant de ses faits et gestes :

« Nous levâmes [1] hier trois corps dans un cime-« tière que l'on a découvert nouvellement à la porte « Majeure. On prétend que c'est celui de Captulus, « quoique cela ne soit pas sans difficulté. Celui que « je levais avait une petite fiole, dans laquelle on avait « mis le sang du martyr, avec l'instrument de sa « passion. Cela nous empêcha d'aller à Sainte-Agnès, « pour la bénédiction des agneaux qui s'y fait ce jour-« là, de la laine desquels on doit faire les *pallium*. « Après que l'on a béni cinq ou six agneaux, on les « donne à élever à des religieuses qui les nourrissent, « les tondent, en filent la laine, dont elles composent « les *pallium*. Je vous prie de dire à M. l'abbé Chas-« telain ce que je viens de vous dire de ce cimetière, « et de lui présenter mes respects.

« Les Pères de Saint-Callixte nous traitèrent tous

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat , fonds français, 19659, f° 77.

« quatre magnifiquement vendredi dernier. Le Révéren-
« dissime Père visiteur et le Révérendissime Procu-
« reur général nous firent la grâce de venir nous
« inviter. Les manières de servir en Italie sont toutes
« pleines de cérémonies. Il y avait quatre religieux,
« et autant de serviteurs, qui servaient à table.

« Je vous laisse sur votre appétit, et je m'en vais
« dîner, fort lassé d'écrire.

« M. Auzout est arrivé ici; je crois que c'est pour
« du temps, aussi bien que M. Vaillant. Ils ne
« paraissent guère contents de France.

« Il fait bon ne désirer rien. Nos Pères vous saluent.
« Priez Dieu pour moi, qui suis tout à vous. »

Cette promenade intéressa si vivement Mabillon, qu'il lui consacre plus de six pages dans son récit de voyage et accompagne sa description de la reproduction de plusieurs épitaphes de martyrs. Il y fit de nombreuses remarques, qu'il mit plus tard à profit.

Le lendemain de la visite aux catacombes, c'est une nouvelle excursion aux Trois Fontaines, sur la route d'Ostie; et au retour, visite à la collection célèbre du chevalier del Pozzo, où étaient conservées les peintures renommées de Poussin, les *Sept Sacrements,* qu'en qualité de compatriote, Mabillon admire extrêmement. Puis, entre les promenades, se multiplient les séances de copie ou de lecture à la bibliothèque du Pape au Vatican, et à celle qui dépendait en propre du Vatican. L'entrée de ces sanctuaires de l'érudition

était ouverte toute grande à nos savants, qui ne se faisaient pas faute d'en profiter. Au milieu de ces graves occupations, les fêtes populaires ou les cérémonies de cour ne font pas défaut. Voici, à quelques jours de distance, la bénédiction des chevaux dans une église voisine de Sainte-Marie Majeure, desservie par des religieux, et l'entrée du cardinal Mellini qui revenait d'Espagne :

« Vive[1] saint Antoine! La procession des chevaux, « des ânes et des mulets, qui vont tous, sans aucune « exception, recevoir de l'eau bénite, le jour de la « fête, leur (aux religieux) vaut plus de mille écus, « sans compter dix-sept vieilles bêtes, chevaux et ânes, « dont on fit présent à ces bons Pères. Tout Rome « s'empresse d'aller voir cette cérémonie. Les bêtes, « chevalines ou saumaires, ornées de rubans, passent « en revue devant un Révérend Père qui est en surplis « et étole; il leur donne de l'eau bénite ; et celui qui « les mène laisse un cierge ou de l'argent, ou du fro- « mage, ou de toute sorte de denrées... »

« La[2] bonne santé du Pape a commencé à éclater « sur le cardinal Mellini, revenu de sa nonciature « d'Espagne. Il a eu pitié de le voir rôder si longtemps « aux environs de Rome. Ce fut samedi dernier qu'il « fit son entrée en carrosse. Il y avait, dit-on, au cor- « tége, cinquante-quatre carrosses à six chevaux. « J'étais dans ce moment à la bibliothèque Chigi, où

[1] Valéry, t. I, p. 208.
[2] *Id.*, t. I, p. 210.

« je lisais des manuscrits. Encore que je ne misse pas « la tête à la fenêtre, un bruit m'est venu apprendre « que dès avant midi, il venait des courriers en poste « d'un peu plus loin que *Ponte Molle,* comme qui dirait « Vincennes à l'égard de Paris, tout essoufflés, an- « nonçant l'approche de Son Éminence. Six arrivè- « rent par intervalles à la porte *del Popolo* en cet « état, avec des montures crottées, usées, toutes en « désordre, quoiqu'elles fussent sorties de Rome après « neuf heures trois quarts avant midi. Rien n'exprime « mieux la ruse et la contenance des Gabaonites, que « ces courriers enfaquinés, qui annoncèrent aux cardi- « naux, amis et curieux, l'approche du cardinal. Il « termina sa glorieuse entrée du Vatican, où il entra « une heure avant soleil couché ; on dit ici à vingt- « trois heures. Son audience dura au moins quatre « heures, ainsi que M. Sluse vient de nous l'assurer. « A présent que j'écris, ce même M. Sluse est aussi à « l'audience du Pape qui est en parfaite santé. Cet « embonpoint ne l'a pas empêché de faire, dit-on, « vœu de ne plus sortir de sa chambre. Si cela est, dit « M. Sluse, personne ne l'en pourra dispenser, non « pas même Sa Sainteté elle-même, car il sera *de jure* « *divino.* Comment donc faire pour tenir des consis- « toires, créer des cardinaux, donner les audiences « aux ambassadeurs ? Pour les consistoires, ils ne « commenceront pas sitôt ; c'est ce que Mgr Ciampini, « qui le doit savoir, nous assurait hier pour cette

« semaine et la suivante. Quand il plaira à Sa Sainteté « d'en indiquer, on assure qu'il les tiendra dans sa « chambre. Nos seigneurs les cardinaux se presseront « un peu; quel grand mal à cela? Mais ce qui est « fâcheux est la médisance qui court que Sa Sainteté « ressemble aux gros pécheurs, en ce que les scru- « pules de sa maladie ne le tourmentent plus, à pré- « sent qu'il est en santé, sur la création des cardinaux « dont on n'entend plus parler. Cela rend nos préten- « dants comme stupides. Sur le bruit d'un trésor caché « proche de Frascati, M. l'ambassadeur, M. le car- « dinal, le cortége ordinaire, madame de Bracciane « et sa suite, etc., furent deux fois voir fouiller. On ne « trouva rien de ce qu'on attendait; on y rit d'impor- « tance, et la bonne chère fut augmentée au retour. « On nous y avait conviés; nous fîmes sagement de « ne pas troubler cette fête. La nôtre fut de cracher, « tousser et travailler, nonobstant le catarrhe : le mien « diminue, dom J. Durand est encore mal. Nous con- « tinuons nos écritures au palais Palestrine; il nous « reste quarante pages à copier de la chronique ou his- « toire de Sublac (Subiaco). Que le Père Bastide ose « cependant se servir de l'*Ego Gregorius* contre les « remarques secrètes que nos longues expériences « nous avaient fait faire : la lecture de la pièce entière, « qui est gaillarde, lui fera sans doute, comme disait « autrefois le Père Flambard, *cracher sur son ouvrage*. « Entre les beaux endroits de ce ravissant privilége,

« qui ne rirait d'entendre saint Grégoire donner à « Sublac un château, etc., à condition que les moines « *clament quotidie centum Kyrie, eleison, et centum* « *Christe, eleison, etc.?*

« Notre Saint Père a donné pour Rome un petit jubilé, « afin d'y interdire les folies du carnaval. Dom Jean « Mabillon paraîtra demain à la congrégation de l'Indice, « pour y rapporter son suffrage sur les ouvrages d'Isaac « Vossius, d'Hornius, de Colvius, de Scotanus, etc., « sur le déluge non universel, sur l'âge du monde, et « sur le calcul et la version des Septante. Il fera ce « rapport assis et couvert, en présence des cardinaux, « après quoi on lui confirmera la qualité de consulteur « de l'Indice, et non pas du Saint-Office, comme « j'écrivais l'autre ordinaire. Cette marque d'honneur « qui le retiendrait à Rome malgré les supérieurs, s'il « en avait envie (Dieu l'en gardera), ne nous fera pas « rester ici un jour de plus, et nous serons dehors « avant la fin de février, quoique nous ne puissions « avoir achevé pour lors; mais nos deux Pères qui « restent ont pieds et ongles. M. l'abbé Palaggi, « noble Florentin, auditeur du feu cardinal François « Barberin, après nous avoir menés en dévotion à « Saint-Anastase, où sont les Trois Fontaines, nous « donna chez lui un dîner magnifique, où rien ne « manquait ni pour l'ordre des services, ni pour la « quantité et la qualité des choses qui étaient pré- « sentées. Vous savez, mon Révérend Père, l'ancien

« caractère des Romains, *domi parci, foris magnifici.* »

La séance de la congrégation de l'Index eut lieu dans la forme que Michel Germain vient de nous exposer, et l'avis de Mabillon, qui écartait la censure, fut suivi. On voit quels égards la cour de Rome prodiguait au savant religieux français, avec sa modération et sa prudence accoutumées, au moment où l'opinion publique était le plus animée à Rome contre la France et les Français. L'irritation contre les prétentions de Louis XIV à la domination absolue était si vive, que les achats d'objets d'art et d'objets précieux, faits pour le compte du Roi, provoquaient des plaintes amères, et que, devant un mouvement aussi vif de l'opinion, le Pape dut défendre l'exportation de tout objet de prix :

« Il paraît[1] depuis deux ou trois jours un *bando*, « c'est-à-dire une ordonnance du Pape, affichée par « tout Rome, qui défend à qui que ce soit de vendre « sans sa permission, d'acheter, de transporter, d'em- « baller, d'encaisser, ou disposer d'autres vaisseaux « pour y mettre des statues, peintures, marbres anciens, « médailles, joyaux, etc. Ce *bando* est fait directement « contre la France. Tout Rome murmurait hautement, « et accusait *Nostro Signore* de lâcheté de ce qu'il « laissait faire les Français. Elle ne pouvait supporter « que M. de la Thuilière, envoyé de M. de Louvois

[1] Valéry, t. I, p. 219.

« pour gouverner l'Académie française de peinture et « de sculpture, eût enlevé deux belles figures, l'une de « Germanicus tout nu, en posture d'un homme droit « qui s'éveille en sursaut, et d'un autre plus ancien qui « est en posture d'un homme empressé qui chausse ou « commence à déchausser une sandale antique qui a « ses ligaments un peu au-dessus de la cheville du pied. « M. Alvarès avec son achat de joyaux, qui s'est fait « avec éclat et contestation, y a encore plus donné « lieu. Le sieur Vaillant n'a pas tintamarré ; mais son « habileté lui a fait trouver moyen d'escroquer grand « nombre de très-rares médailles, dont il n'avait pas « encore connaissance, ou du moins qu'il n'avait pas « vues en France. M. de Garsault avec son achat de « chevaux ici et au royaume de Naples, et tous nos « copieurs français de tableaux et d'anciennes figures « ou de sculptures dans les arcs, etc., font encore dire « que les Français enlèvent tout à Rome. Pour mar- « que qu'on nous prend tous deux pour de braves « gens, c'est qu'on n'a dit mot dans ce *bando* contre « les livres imprimés et contre les manuscrits ; ainsi « dom Jean a pu acheter encore hier trente-cinq ma- « nuscrits entre lesquels est un des plus beaux Ammien « Marcellin qu'on puisse voir ; le tout pour cinquante « écus romains. Il a été magnifiquement reçu du car- « dinal Chigi en lui présentant son livre *De re diplo-* « *matica.* »

Dans une autre lettre, Germain appelle ce *bando*

du Pape « un rabat joye pour les médailles ». L'ordonnance contrariait vivement deux autres savants français, Vaillant et Auzout, venus à Rome dans le dessein d'y faire des acquisitions, et qui grossissaient la petite troupe de Mabillon. Ils se décidèrent à pousser jusqu'à Naples, pour laisser passer la bourrasque [1]. « M. Vail-« lant dit qu'il ira à Naples. Je le lui conseille, dit notre « bavard correspondant, car s'il a bonne bourse, il « trouvera de quoi butiner utilement des médailles. »

Mais les jours s'écoulaient : le départ pour Florence, où Magliabecchi les appelait à grands cris, avait été fixé aux premiers jours de mars. Nos deux érudits faisaient de leur mieux pour avoir été puiser à toutes les sources, et vu tout ce qui pouvait les intéresser. Ils mettaient, pour ainsi dire, les morceaux doubles. Les bibliothèques Barberini, Capranica, celle de la Sapience, reçurent l'une après l'autre leurs visites. Ce fut ensuite le tour des églises qu'ils n'avaient pas encore vues, comme la crypte souterraine du Vatican, où les antiques et superbes restes de la primitive église les intéressèrent au plus haut point ; puis toutes les anciennes églises décorées de noms si pittoresques, Sancta Maria del Pino, Sancta Maria in Cosmedin et les autres, reçurent l'une après l'autre leur visite. Partout Mabillon recueillait des inscriptions, et faisait de curieuses remarques.

[1] *Lettres de Michel Germain.* Bibl. nat., fonds français. 19645, f° 16.

Une excursion plus lointaine fut celle qu'il fit au célèbre couvent bénédictin de Farfa, dont les trésors en fait de manuscrits éblouirent Michel Germain :

« Nous[1] avons été à Farfe, une des plus anciennes « abbayes de l'Occident. M. Du Chesne a imprimé quel- « ques endroits de sa chronique; c'est peu de chose en « comparaison de ce qui reste à donner au public. Je « n'ai vu nulle part un si gros cartulaire que celui de « ce monastère, fait il y a cinq cents ans, sur les origi- « naux. Il y a bien deux mille pièces, tant dans ce « prodigieux livre que dans trois autres de la façon du « même auteur. On ne nous a rien caché de tout cela, « et nous avons même apporté avec nous le plus « instructif ou historique de ces manuscrits pour nous « en servir jusqu'à notre départ..... Les Italiens font « les choses de très-bonne grâce, quand ils s'y met- « tent. Le Père abbé de Farfe, qui est visiteur, étant à « Rome, nous vint voir, et nous invita d'aller chez lui; « ayant su le jour de notre départ, il prit occasion du « voyage d'un de ses religieux en cette ville pour nous « accompagner. Il nous défraya dans le taudis où nous « nous arrêtâmes en chemin, et parce que ce lieu n'a « rien de propre pour nous, il acheta à Rome trois « beaux poissons, etc. Le Père abbé et toute sa com- « munauté, qui est de dix-huit religieux, nous vint « recevoir à la première porte du monastère, et pen-

[1] Valéry, t. I, p. 223.

« dant notre séjour il ne nous quitta presque pas, que « pour nous laisser en liberté de prier Dieu et de tra- « vailler. C'est un habile homme, très-agréable dans « l'entretien, qui sait et parle latin en perfection. Il y a « bien vingt-cinq ans, ce me semble, qu'étant à Saint- « Benoît de Padolirone, proche de Mantoue, il fit con- « naissance avec MM. de Duras, de Lorges et d'autres « capitaines français qui logeaient chez eux avec leurs « troupes. Il connut aussi pour lors M. Brachel, qui « était intendant de cette armée, et nous en dit quel- « ques traits fort spirituels. Farfe est à neuf lieues de « Rome, dans la Sabine, au milieu des montagnes et « des bois... »

Revenu de cette savante excursion, Mabillon en fit encore une dernière avec ses amis à l'embouchure du Tibre : « Nous [1] partîmes, dit-il, avec Ciampini, Fa- « bretti, Schelstrate, Laurencio de Saccagnis, Taya, « Bernoux et Auzout nos amis. Là était autrefois le « port de Trajan et un célèbre marché, comme à Ostie « qui est distant de deux milles : ce ne sont plus main- « tenant que des cadavres de villes. »

Le jour du départ approchait, et chacun s'empressait de donner aux deux religieux français une dernière marque de bienveillance. Le cardinal d'Estrées les invita de nouveau à venir le voir à la campagne dans la villa Benedetti, où il les fit asseoir une dernière fois à

[1] *Iter Italicum*, p. 151.

sa table. La protection du cardinal d'Estrées ne leur avait pas fait défaut un instant durant leur séjour à Rome. Il les vit s'éloigner à regret : de véritables liens s'étaient formés entre cet esprit distingué et apte à tout comprendre et les érudits voyageurs, qui ne manquaient eux aussi ni de tact ni de finesse.

Mabillon reçut avant de partir un souvenir qui peint bien la société dans laquelle il avait vécu à Rome. L'abbé Bellori, un des savants italiens qui lui avaient témoigné le plus de bienveillance, remit au Bénédictin français, avant son départ, en souvenir, et comme gage d'un droit perpétuel d'hospitalité, la copie de deux inscriptions antiques gravées sur des lames d'airain, et qui étaient comme des passe-ports donnant droit à l'hospitalité délivrés par les anciens Romains.

Rien ne manquait donc aux marques d'honneur et aux distinctions dont Mabillon avait été comblé à Rome. Mais afin, sans doute, qu'une petite épine se joignît à toutes ces fleurs, on lui envoya de Paris, justement dans les derniers jours de séjour à Rome, l'extrait raisonné d'un gros livre où la *Diplomatique* était attaquée fort vivement. Il était de la plume d'un érudit, aujourd'hui tout à fait oublié, nommé Baudelot. Mabillon, dont la modestie était réelle et la charité sincère, ne se mit pas en peine de cette critique acerbe et résolut de n'y point répondre. Il le dit en propres termes dans cette aimable lettre où se peint toute la bienveillance naturelle de son âme :

« Rome, 25 février 1696.

« Voici la dernière ou la pénultième fois que je vous « écrirai de Rome, puisque nous en partons lundi « prochain, Dieu aidant. Je vous ai déjà mandé « d'adresser vos paquets à M. Anisson, à Lyon, qui « nous les fera tenir où nous serons. Vous pouvez « assurer M. Faure que les lettres qu'il nous fera « l'honneur de nous écrire ne seront ni perdues, ni « égarées. J'ai reçu toutes celles que vous m'avez « adressées de sa part, depuis qu'il a recommencé à « m'écrire, c'est-à-dire depuis le commencement de « cette année. L'extrait que vous avez pris la peine de « m'envoyer ne mérite pas, à mon avis, de réponse. « Je vous prie de dire à M. Bulteau qu'il me fera « plaisir de remercier M. l'abbé de La Hogue de « l'offre obligeante qu'il lui a faite à ce sujet. S'il fal- « lait mettre la main à la plume toutes les fois qu'on « répétera les invectives de ces sortes de gens contre « les moines, il faudrait éternellement écrire. Encore si « cela faisait quelque chose sur les esprits! Mais ils « s'en échauffent au contraire davantage. *La patience « et l'humilité chrétiennes sont un bon remède à ces sortes « de maux, qui sont inévitables en cette vie, où les hommes « ne cesseront jamais de s'entre-choquer* [1].

« Voilà bien de la morale peut-être hors de saison;

[1] *Correspondance de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 86.

« mais que voulez-vous ? on se console en vous disant « par lettres ce que l'on ne peut vous dire dans l'en- « tretien. Vous saurez par D. Michel le succès de « notre voyage de Porto, mais je ne sais s'il vous « mandera que nous pensâmes faire naufrage au re- « tour, car le harnachement du cheval qui était à la « calèche où j'étais, s'étant rompu, ce cheval furieux « pensa précipiter la calèche dans un creux profond « de plus d'une perche. Par bonheur, nous en étions « descendus auparavant. Les deux roues de par der- « rière étaient déjà emportées dans ce précipice, et je « vis l'heure que les chevaux suivaient aussi la même « fortune; mais, à force de bras, on empêcha cette « disgrâce. Après avoir rabellé les choses, environ une « demi-lieue après, les deux jambes qui sont le derrière « de la calèche se détachèrent et nous jetèrent à terre, « mais sans aucune incommodité, Dieu merci. Il fallut « du temps pour radouber notre vaisseau, et enfin « nous n'arrivâmes à Rome qu'à trois heures et demie « de nuit. »

Mais cette modération ne faisait pas le compte de Michel Germain, surtout vis-à-vis d'un contradicteur qui était à ses yeux presque un sacrilége. Le fidèle disciple bondit sous l'injure, et épancha tous les sentiments qu'il était obligé de contenir devant Mabillon dans la lettre suivante, dont la verdeur et l'âpreté sont fort amusantes, surtout quand on sait que toutes ces vivacités partaient d'un cœur aussi honnête que droit,

ayant, sous l'habit religieux, gardé toute sa fougue et toute son ardeur :

« Rome, le 25 février 1686.

« J'ai[1] reçu, mon Révérend Père, votre dernière « avec le mémoire ou l'extrait de M. Baudelot contre « la *Diplomatique*. Cet homme fait encore paraître « plus de bêtise que de passion contre cet ouvrage et « son auteur. Nous sommes bien d'avis de laisser choir « ces impertinences comme celles de M. de Valois. « L'excrément des gens de sa profession est en droit « de japper impunément. Il n'était pas besoin de « menacer deux ans auparavant qu'il écrirait contre « la *Diplomatique*, pour en dire de si misérables « choses. Ce qu'il dit de la disposition des lettres des « inscriptions est un sophisme badin qui n'est nulle- « ment opposé aux lettres onciales de D. J. Mabillon. « Qu'il sache que nous avons vu plusieurs originaux de « Rome la païenne en caractères ronds. Que fait-il dire « et discerner à Papebrock! Le bon Père n'y a jamais « songé. Outre les exemples qu'on a donnés contre les « inductions puériles de M. Petit, il s'en découvre « encore d'autres tous les jours. Où Baudelot a-t-il vu « que D. Constantin Cajetan ait produit de fausses « chartes? Il faudrait châtier ces calomniateurs « publics... »

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 193.

Malgré toute l'indignation de son compagnon, Mabillon ne parle même plus de cette attaque qui était venue le chercher si loin, et le silence était peut-être aussi habile que chrétien. L'indifférence et l'ennui ne devaient pas tarder en effet à ensevelir le gros livre de Baudelot dans un profond oubli, et venger le traité de la *Diplomatique* mieux que ne l'eussent fait les répliques les plus convaincantes.

Enfin le dernier jour du séjour à Rome arriva. Il fallut dire adieu aux nombreux amis qu'on y avait formés. Malgré tout le fruit de cette longue station pour leurs études, malgré toutes les jouissances intellectuelles et religieuses qu'ils avaient si abondamment trouvées, nos deux Bénédictins ne voyaient pas sans plaisir se rapprocher le moment du retour. La paisible existence de Saint-Germain des Prés les rappelait à elle; en dépit de tout l'intérêt que présentaient ces mille objets nouveaux, ces manuscrits précieux, ces antiquités sans nombre, Mabillon soupirait en secret pour sa petite cellule, où il pouvait travailler et prier en silence, sans être interrompu par d'incessantes distractions.

Le 5 février 1686, Jean Durand, qui restait à Rome, annonce ainsi le départ des voyageurs français :

« Les [1] Révérends Pères, D. J. Mabillon et D. Mi-
« chel Germain, sont partis ce matin pour Florence,

[1] Lettres de Rome à M. Bulteau. Bibl. nat., fonds français, 19643, f° 87.

« et pour de là retourner en France ; nous avons été « les conduire jusqu'à Ponte Molle. M. Diroys les a « aussi reconduits avec plusieurs de nos amis, dans « un des carrosses de Mgr le cardinal d'Estrées. Vous « ne sauriez croire l'estime que ces bons Révérends « se sont acquise ici, particulièrement D. J. Mabillon, « qui, assurément, a beaucoup augmenté par sa mo- « destie la réputation que son érudition lui avait ac- « quise, au lieu de la diminuer par sa présence. « Mgr le cardinal d'Estrées nous donna à dîner, « samedi dernier, dans une vigne, tout proche de « Rome, et le lendemain, qu'ils furent prendre congé « de M. l'ambassadeur, Son Excellence voulut encore « les retenir à dîner, après leur avoir donné mille « preuves d'estime et d'amitié ; ils s'excusèrent sur le « peu de temps qu'il leur restait pour se disposer à « partir. Les Italiens ont fait pour eux plus que je « n'aurais cru. J'étais persuadé que les gens de ce « pays-ci avaient beaucoup de civilité et qu'ils savaient, « autant que gens du monde, la manière de bien faire « les choses, et à propos ; mais je ne croyais pas qu'ils « eussent tant d'amitié. Nos Pères vous en diront « davantage, quand ils vous verront à Paris.

« Nous sommes bien mortifiés de nous voir si tôt « privés de la compagnie de si honnêtes et si bons « confrères ; nous faisions ici une petite communauté, « nous nous consolions dans leur présence de l'éloi- « gnement où nous sommes de nos monastères et de

« nos confrères. Nous sommes réduits, par leur retour,
« dans notre première solitude ; puisque c'est la volonté
« de Dieu, il s'y faut soumettre et attendre avec pa-
« tience qu'on nous rappelle de notre exil, si pour-
« tant on peut donner ce nom à une ville qui est la
« patrie commune de tous les hommes. »

Le 11 février, Mabillon et son compagnon arrivaient à Florence, après avoir visité Sienne, dont la cathédrale fit sur eux une grande impression. L'accueil qui attendait, dans la capitale du grand-duc de Toscane, les érudits français, devait encore surpasser celui qu'ils avaient reçu à Rome. Mabillon ne peut assez se louer des attentions de toutes sortes dont il fut l'objet. Le grand-duc, prévenu de l'arrivée des savants étrangers par Magliabecchi, avait donné ordre de leur ouvrir à deux battants la bibliothèque de Laurent de Médicis, ainsi que toutes les autres que renfermait la ville, et de mettre à leurs ordres un secrétaire pour copier ce dont ils auraient besoin. « Antoine Maglia-
« becchi, — dit Mabillon, — veilla à l'accomplisse-
« ment de ces ordres : il était depuis longtemps notre
« intime ami, grâce au commerce de lettres que nous
« entretenons ensemble. Sous sa conduite, et par ses
« conseils, nous fûmes au courant en peu de temps de
« tous les livres qui pouvaient nous servir dans les
« bibliothèques de Florence. Il est, en effet, doué
« d'une sagacité à qui rien n'échappe ; sa mémoire
« est telle qu'il a tous les livres présents à l'esprit dans

« un ordre parfait : c'est un musée ambulant et comme « une bibliothèque vivante... »

Le bruit de l'arrivée des érudits français ne se fut pas plutôt répandu qu'aussitôt ce fut parmi tous les monastères de la ville une rumeur générale. Chacun voulait les voir, et les différents Ordres se disputaient l'honneur de les héberger. Il leur fallut d'abord aller loger dans les faubourgs, au monastère de la Paix; puis, trouvant que l'endroit était trop éloigné du centre, ils revinrent à Florence même, à l'abbaye de Santa Maria. Le troisième jour de leur arrivée, le fils du grand-duc régnant, le prince Ferdinand, leur donna audience, et, avec cette bonne grâce qui est habituelle aux princes, il s'informa avec soin du but de leur voyage, leur demanda s'ils étaient satisfaits de leur séjour à Florence; le tout dans un français d'une pureté et d'une élégance que Mabillon n'a garde de passer sous silence.

Chaque jour, du reste, nos voyageurs faisaient connaissance avec de nouvelles figures de gens de lettres; Henri Noris, qui jouissait déjà d'une grande réputation avant de devenir cardinal, se mit à leur disposition. Enfin, la réception fut si aimable de toutes parts que Michel Germain lui-même n'y trouve rien à reprendre. Voici comment il rend compte à Claude Bretagne, tant du voyage de Rome à Florence que des premiers temps de séjour en cette ville :

« Florence, ce 15 mars 1686.

Benedicite.

« Mon [1] Révérend Père, s'il fait aussi froid à Paris « qu'ici, on y verra sans doute de la glace. La bise « m'a sollicité tout le long du chemin de lui céder « notre chapeau et une partie de notre manteau, « lorsque j'en avais le plus besoin. A cela près, le « trajet de Rome à Florence s'est fait assez heureuse- « ment. Nous ne nous sommes point arrêtés sur la « route jusqu'à Sienne. Viterbe nous tenta pourtant; « c'est une belle, grande et agréable ville. Je le fus « encore plus d'aller voir à Montefiascone l'épitaphe « de cet ivrogne allemand, où il y a trois fois « est » ; « vous savez l'histoire [2]. Mais la mauvaise enharna- « chure du cheval que j'avais m'avait tellement « rompu que je ne pus sortir du cabaret où nous « étions. Dom Jean était en calèche avec M. Anisson « malade, qui, pour tout, n'a pris depuis Rome jusqu'à « Florence que sept œufs. Acquapendente est bien « nommé ; sa situation ne saurait être que très-belle ;

[1] Valéry, t. I, p. 231.

[2] Allusion à la curieuse épitaphe gravée sur le tombeau d'un prélat allemand, Fuger, enterré dans une chapelle de l'église de Montefiascone, mort, dit-on, pour avoir trop bu du vin de muscat, qu'on fabrique dans cette ville. Voici l'inscription ; on dit qu'elle fait allusion au signal habituel donné à son maître par l'écuyer chargé de préparer les verres : « *Est, Est, Est et propter nimium Est Johannes de Fuger dominus meus mortuus est.* »

« il y a grand monde dedans, et, à ce qu'on dit, on y « vit bien le carême, à cause du voisinage de la mer « au grand lac de Bolsène. Il paraît plus grand que « celui de Zurich. Sienne garde encore tous les dehors « d'une république florissante, mais le nombre de ses « habitants, réduits à moins de trente mille, ses « richesses et sa liberté sont fort diminués. Il y avait « autrefois, dit-on, trois cent mille âmes. L'église « cathédrale est un chef-d'œuvre ; tout y est, au « dedans et au dehors, de marbres blancs et noirs « barrés. Elle est achevée. Son pavé est d'un travail « surprenant, on en devrait faire des autels; son « dôme, plus ancien que celui de Saint-Pierre, est « magnifique et soutenu par des colonnes fort minces. « Il y a dans cette église les figures de huit papes « siennois. La chapelle des Chigi est trop riche. En « un mot, tout y paraît admirable. L'église des Jaco- « bins est très-vaste; on y garde le chef de sainte « Catherine de Sienne. Celle des Cordeliers vaut « mieux, et les Augustins en approchent. Ces derniers « ont un beau couvent, et leur dernier général, mort « il y a un an, leur a bâti un palais et une biblio- « thèque qu'il a rendue publique trois heures par « jour. M. Magliabecchi, bibliothécaire du grand- « duc, nous a fait connaître M. l'abbé Mignanelli, « noble Siennois, de qui nous avons reçu de grandes « honnêtetés. Il nous a menés au palais, où sont « encore toutes les marques de l'ancienne liberté;

« mais ce ne sont plus que des apparences. Nous « avons pris dessein d'aller saluer le prince François, « frère du grand-duc qui est gouverneur de Sienne, « mais il était à Pise avec le grand-duc, ou à l'Am- « brogiane qui est un palais ou monastère enchanté à « la campagne. M. l'abbé nous fit dîner à son logis avec « M. le marquis, son père, madame sa mère (chose « rare en Italie) et un sien cadet. Ils sont huit frères, « tous de bonne mine, mais pauvres et *grands Fran-* « *çais*.

« La bise m'a traité impitoyablement de Sienne à « Florence. J'y suis pourtant, grâce à Dieu, en bonne « couche. On commença à se battre à qui nous aurait. « Les Frères Feuillants français *de la Pace* l'empor- « tèrent sur nos Bénédictins. Nous restâmes un jour et « demi dans leur monastère, hors la ville; mais enfin, « le Père abbé fit tant que nous sommes venus à « l'abbaye qui est au milieu de Florence, où l'on nous « a donné un fort bel appartement, et où rien ne nous « manque. Les Feuillants nous avaient obtenu du « prince un carrosse du palais; nous n'en aurons plus « besoin ici. Ces Pères m'en veulent à cause de ce chan- « gement; je n'en mourrai pas. Si nous devons tant à « M. Magliabecchi pour les faveurs et bons accueils « qu'il nous a procurés pendant toute notre route, « jugez, mon Révérend Père, des biens qu'il nous fait « ici... D'abord il traita D. J. Mabillon de premier « homme du monde, et moi le second : et ces titres

« nous ont accompagnés partout où il a parlé de nous.
« Il est logé assez au large, dans une maison à deux
« ou trois étages où tout n'est que livres en pile :
« l'allée, les chambres, les escaliers, son pitoyable lit,
« le pavé, etc., ne sont que livres. Il en a plus de
« vingt à vingt-cinq mille. Il entretient des corres-
« pondances avec toutes les personnes savantes de
« l'Occident, de qui il reçoit très-grande quantité de
« lettres, que le grand-duc lui fait rendre franches. Il
« lui donne aussi dix-huit cents livres d'appointements.
« Il est avec cela le maître, et la complaisance pour le
« prince ne lui fait rien démordre de ce qu'il a une
« fois résolu. Par son moyen nous avons accès dans
« toutes les bibliothèques, où nous trouvons de bonnes
« choses. Il nous a aussi menés au savant Père Noris,
« qui est un des plus grands hommes de ce siècle. L'un
« et l'autre nous ont fait voir la galerie du grand-duc,
« où sont les plus riches dépouilles de la Grèce et de
« l'Orient. L'argenterie, les statues, les pierres pré-
« cieuses, etc., y surprennent les yeux et l'esprit. Je
« songeais au ciel pour lors. On nous fit parler au
« prince, fils aîné du grand-duc. Je ne vis jamais
« tant de grâces, de sagesse et de courtoisie dans une
« personne de ce rang. Il nous parla d'abord en italien,
« puis en très-bon français, et fit paraître beaucoup
« d'esprit, et l'estime qu'il faisait de notre Frère. Il
« avait déjà donné ordre qu'un de ses carrosses fût à
« nous les jours autant que nous voudrions. Nous ne

« serons pas oisifs, et ne sortirons pas vides de Florence;
« quand nous n'emporterions que ce que M. Maglia-
« becchi nous a donné, dont M. Faure pourra vous
« entretenir, nous aurons de quoi être contents. Je
« réserve aux autres ordinaires à parler du Dôme et
« des autres églises de Florence, et des autres belles
« choses qu'on y peut voir. Je dirai seulement que je
« vis hier, en passant dans l'église des Servites, le corps
« mort d'une dame de qualité exposée sur une estrade
« de plus de vingt cinq pieds, avec quantité de lumi-
« naires sur des chandeliers d'argent de ma hauteur;
« il y en avait bien quarante. C'est une coutume d'Italie
« d'y porter en terre les gens revêtus d'habits conve-
« nables à leur condition, la face découverte et les
« mains aussi. »

Sous la conduite de Magliabecchi, les deux Bénédictins recommencèrent à peu près la même vie qu'à Rome, visitant les monuments, fouillant les bibliothèques, faisant chaque jour connaissance avec de nouveaux savants et des manuscrits nouveaux. Après la Bibliothèque Laurentienne, ce fut le tour de celle du couvent de Sainte-Croix, dont la richesse en antiquités de toutes sortes causa aux voyageurs français une surprise admirative, non peut-être tout à fait dépourvue d'envie. Noris et Magliabecchi firent ensuite visiter les collections d'objets d'art du grand-duc à Mabillon, dont l'admiration montre que l'érudition ne tue pas le goût chez ceux qui la cultivent. Mais la piété et la réserve se font

jour dans la phrase suivante, qui vient immédiatement après celle où il exprime son admiration pour les collections du grand-duc : « De[1] temps à autre, dans ces « statues et même dans les peintures, cette vertu de dé- « cence dont les anciens étaient, ou totalement dépour- « vus, ou qu'ils ne pratiquaient qu'à moitié, fait absolu- « ment défaut. Pour les païens, on peut peut-être leur « faire grâce, mais non aux chrétiens qui, jusque dans « les lieux sacrés, au pied même des autels, exposent « des objets qui blessent la pudeur des assistants... »

Une fois la ville elle-même explorée, ce fut le tour des excursions aux environs. La première fut à Fiesole ; ils la firent en compagnie de Magliabecchi. « Le che- « min[2] nous parut court, dit Mabillon, puisque le lieu « n'est éloigné de Florence que de deux milles. Mais « Magliabecchi le trouva long, lui qui n'avait jamais « mis le pied hors de Florence, si ce n'est une fois au « bourg du Prato, à dix milles de la ville, où un ordre « du prince l'obligea de se rendre.

« *Felix qui propriis ævum transegit in arvis :*
« *Ipsa domus puerum quem videt, ipsa senem.* »

Michel Germain, à qui nous cédons le plus souvent possible la parole, raconte ainsi cette course au monastère de Fiesole :

« Nous[3] fûmes hier à Fiesoli, évêché distant d'un

[1] *Iter Italicum*, p. 164.
[2] *Id.*, p. 171.
[3] Valéry, t. I, p. 239.

« mille des murailles de Florence. Hormis l'abbaye « des chanoines réguliers où nous restâmes, et cinq ou « six couvents de mendiants, répandus sur divers « coteaux de la montagne, il n'y reste que l'église « cathédrale, le séminaire des clercs et environ dix à « douze maisons de paysans. Je ne parle pas des vignes « ou maisons de plaisance des seigneurs et des bour- « geois de Florence. Tous les environs en sont pleins, « de sorte qu'on peut croire que ces lieux délicieux « occupent bien autant de maisons que la ville même « qui est peuplée de plus de soixante mille âmes, et qui « contiendrait bien trois cent mille, si les maisons « étaient aussi remplies qu'à Paris. L'abbaye des cha- « noines réguliers de Fiesoli est l'ouvrage de Cosme « de Médicis, aïeul de Léon X. C'était autrefois un « monastère de notre Ordre. Je n'ai encore rien vu de « mieux entendu. L'abbé, le prieur, le lecteur, qui « est neveu de l'archevêque de Ravenne, et tous les « religieux, nous ont reçus magnifiquement. Le prieur « nous vint au-devant sur le grand chemin, l'abbé « hors de la première porte, et les religieux avec lui. « La bibliothèque nous fut ouverte à discrétion : nous « y écrivîmes environ trois heures, après avoir vu tous « les manuscrits, presque au nombre de deux cents. « Le dîner, où l'abbé et le lecteur mangèrent avec nous, « et auquel le prieur servit avec un autre chanoine et « un serviteur, ne cédait en rien aux plus magnifiques. « Enfin tout fut le mieux du monde. Ce matin, nous

« vîmes avec M. Magliabecchi et le P. Noris la « bibliothèque du palais du grand-duc. Tous les bons « livres y sont, toutes les éditions rares s'y rencon- « trent, et tout cela est très-noblement placé. »

De retour à Florence, nos érudits achevèrent de la visiter à fond. Les amabilités des Florentins ne se démentaient pas à leur égard. Noris leur montra les matériaux de son *Histoire des donatistes,* qui n'avait pas encore paru. Mabillon l'encouragea à en hâter la publication. Puis on alla admirer la belle bibliothèque du futur cardinal. Un autre jour, c'était le sénateur Dati qui recevait les hôtes étrangers chez lui et leur montrait les précieux manuscrits de sa collection.

Puis ces infatigables pèlerins sortaient de nouveau de la ville pour se rendre à Arezzo et de là au célèbre monastère de Camaldoli, situé au haut de la fameuse montagne de l'Alverne, illustrée par la pénitence de saint François. Le récit que Michel Germain fait de cette excursion est si caractéristique par le mélange de dévotion et de passion pour l'érudition, que nous ne pouvons résister au désir de le citer :

« Florence, le 18 avril 1686.

« Mon[1] Révérend Père, voici les nouveautés de la « quinzaine. Étant sortis de Florence le lundi saint, « nous ne pûmes arriver à Arezzo que le mardi matin,

[1] Valéry, t. I, p. 241

« et un bon mille de la ville, le Père abbé de notre « abbaye, qui est de la famille de Becci, de Castiglione, « d'Arezzo, âgé de soixante-treize ans, nous vint au- « devant, et nous prit dans son carrosse, tout bottés « et emmantelés que nous étions. Rien ne peut être « plus obligeant, et même plus respectueux, que les « honneurs et le bon accueil que ce vénérable vieillard « et sa communauté firent à notre Père. Après avoir « dit la messe, dîné, vu les archives, la bibliothèque « et les autres lieux réguliers, il nous fit conduire en « ville par le maître de théologie, en carrosse s'entend. « Arezzo est grand, bien situé, bien bâti. Les églises « et les monastères y sont en grand nombre. La cathé- « drale est belle, mais du troisième ordre. Il y a une « collégiale d'une très-ancienne structure. L'église de « l'abbaye est moderne et la plus régulière de toutes. « Les Olivetains sont bâtis sur les ruines de l'ancien « amphithéâtre. Les Camaldules et les autres n'ont « rien de digne d'être décrit. Les places et le palais « sont magnifiques. Nous n'avons profité dans Arezzo « que des archives de nos Pères. M. le doyen de la « cathédrale, que nous trouvâmes lisant les poésies de « M. Ménage, est savant et galant homme, tout gout- « teux et canqureux (*sic*) qu'il soit. Il nous a dit que « les archives de son église renferment des chartes « anciennes, et bien deux cents manuscrits; mais que « pour pouvoir y entrer en suite de l'assemblée du « chapitre, il fallait attendre après Pâques. *Tanti non*

« *visa res*. Nous sortîmes donc le lendemain matin « pour aller faire nos dévotions à l'Alvernia et coucher « à Camaldoli. Notre guide, effrayé du vent terrible « qui soufflait, ne voulut pas s'engager de passer « l'Alvernia ce jour-là. Ainsi il fallut le laisser à trois « milles près de notre route, et aller droit à Camaldoli. « De la plaine on traverse au moins pendant deux « lieues l'Apennin, avant que d'arriver à ce lieu. Après « plusieurs montées et descentes fort roides, on descend « dans le creux de deux montagnes, où se trouve « assez de terrain pour qu'on y ait bâti un monastère « bien régulier. Ce lieu est appelé Camaldoli par ceux « du dehors, parce que les eaux claires et vives qui « descendent des montagnes se rassemblent là dans un « torrent; Ambroise et Pierre Delphin, généraux de « Camaldoli, l'ont toujours appelé dans leurs épîtres « *Fons Bonus*. C'est là où demeure la communauté « des ermites qui vivent en commun, et où ceux de la « *Sacra Eremo,* qui est au-dessus de la montagne dont « je vais parler, viennent quand ils sont malades. Car « dans la *Sacra Eremo* on n'y prend aucun soulage- « ment dans les maladies. Du monastère on monte « environ une demi-lieue, au travers des sapins très- « droits et élevés, pour arriver à l'ermitage. Ce saint « lieu inspire de grands sentiments de religion. Il est « presque à la cime de la montagne ; sa situation revient « assez à la forme d'un amphithéâtre; son contenu ne « passe guère celui du jardin de la Congrégation. On

« ne l'a enfermé de murailles que depuis soixante-dix « ans. Cependant il subsiste du temps de saint Romuald. « Il y a environ quarante ou quarante-deux cellules ou « appartements, divisés en cinq rues. D'abord il n'y « en avait que cinq ; l'an 1296, le nombre montait à « trente-huit ; le reste a été fait depuis. La structure « en est très-simple, uniforme, et c'est la même du « premier temps qu'on a réparée et ajustée de temps « en temps. Les cellules et les appartements sont à peu « près comme ceux des Chartreux. Ils ont tous une « chapelle chez eux, où ils peuvent dire la messe « quelquefois. Leur église est fort bien ornée et dorée; « leur argenterie, les reliques et ornements sentent sa « bonne maison. On nous donna à chacun une cellule « d'ermite, et M. Anisson retournait le soir au monas- « tère d'en bas.

« Au plus haut de cet ermitage, il y a une chapelle « et deux cellules séparées, répondantes néanmoins à « la chapelle pour deux reclus. Ces saints hommes ne « sortent jamais de leur reclusion que le jeudi, ven- « dredi et samedi saint, pour venir à l'office du matin, « et le jeudi saint au réfectoire commun. Les visages « de ces deux solitaires m'ont paru tout angéliques. « Il semblait que les impressions de la grâce et d'une « onction toute divine y fussent gravées. Cependant « leur vie est très-dure, et ils ont le double des austé- « rités, des offices et des oraisons des autres ermites. « Ces Pères sont aussi de saints personnages, unis à

« Dieu, gais, contents dans leur retraite, et inviolable-
« ment attachés à leurs exercices. Ils jeûnent trois fois
« le carême, au pain et à l'eau. Jugez du reste. On ne
« saurait exprimer avec quelle joie et quelle bonté le
« Père majeur, qui est un homme d'esprit et de mérite,
« les deux visiteurs, le procureur, le cellérier, et géné-
« ralement tous, nous ont reçus. Leur bibliothèque
« est belle; nous en fûmes les maîtres, et nous empor-
« tâmes dans nos cellules tous les manuscrits dont
« nous voulions nous servir; car il n'était pas possible
« de rester sans feu, tant le froid, le vent et la neige
« étaient cruels. *Depuis jeudi matin jusqu'à mardi à*
« *huit heures du matin, on ne saurait lire, écrire, col-*
« *lationner les écritures, chanter, prier, plus que nous*
« *ne l'avons fait. Dom Jean en est tout usé; sans un*
« *secours tout particulier, il aurait dû crever. J'étais*
« *aussi bien bas, mais que faire au milieu de tant de si*
« *bonne besogne? Nous en rapportons plus d'une main*
« *de papier écrit sur des manuscrits;* un gros volume
« in-folio, manuscrit des épîtres du Bienheureux
« Ambroise, l'honneur de cet Ordre, plusieurs autres
« de ses épîtres, quantité de Pierre Delfin, etc. Le
« jour de Pâques, au soir, le Père majeur descen-
« dit en bas pour nous montrer les archives. Outre
« que nous avions bien encore à faire en haut, nous
« ne pûmes y aller, à cause des neiges, du frimas et de
« la tempête, que le lundi après midi. Nous vîmes
« pendant cinq heures tous les anciens titres, et dom

« Jean me dicta presque pendant tout ce temps les « principales choses, avec toute la volubilité de son « esprit tout de feu et animé par des découvertes de « son goût. Le bon Père majeur, le visiteur, le « prieur d'en bas et le secrétaire du majeur, qui « entend le français, avaient pitié de nos doigts, et ils « avaient raison, car je n'en pouvais plus. Enfin, ils « consentirent volontiers que nous portassions des « originaux dans notre chambre pour les y transcrire. « Ce que je fis le lendemain dès la pointe du jour. « Chargés donc de tous ces bienfaits, et de quantité « de couronnes ou chapelets de Camaldoli, et d'un jus « de sapin, dit *lacrima d'abeti* en italien, fort médi- « cinal, et montés sur les mules des Pères, nous « allâmes le même jour mardi à Vallombreuse, éloi- « gné de Camaldoli de dix-huit à vingt milles. Tout « ce chemin est une montée ou descente continuelle, « pleine de précipices, et je crois que si nous avions « eu nos chevaux, il aurait fallu descendre cinquante « fois, ou s'exposer encore plus à des chutes très-dan- « gereuses. Le désert de Vallombreuse n'est guère « moins affreux que celui de Camaldoli, hormis que le « tertre où est bâtie l'abbaye est plus grand, plus uni « et au milieu de la montagne, et non pas au bas « comme la communauté de Camaldoli, ou tout en « haut comme les ermites. Les bâtiments de ce « monastère sont fort beaux et bien réguliers; l'ob- « servance y est exacte, à la viande près qu'on y

« mange. La solitude y est grande; et le froid extrême « qui y règne au moins pendant six mois de l'année « empêche les religieux d'en sortir, et les séculiers « d'y aborder pendant tout ce temps. On y garde « l'hospitalité, et le jour même que nous y arrivâmes, « il y vint vingt-huit pèlerins qui y couchèrent. C'est « une coutume en Italie, que depuis Pâques jusqu'à « la Pentecôte, on fait quantité de pèlerinages à Val- « lombreuse, à Camaldoli, à l'Alvernia, à Lorette, où « l'on reçoit gratis tout le monde. En effet, nous ren- « contrâmes à deux lieues de Vallombreuse une « troupe d'environ quinze à vingt filles ou femmes, « qui, avec un prêtre et le collier des pèlerins, les « pieds nus, du moins quelques-unes, allaient en pèle- « rinage à cette église, et ensuite aux autres. Les « religieux de Vallombreuse sont entièrement vêtus « comme nous, hormis qu'ils ont un rabat, quoiqu'ils « aient toujours comme nous le capuchon sur la tête. « Ils nous ont reçus avec un cœur et des marques de « joie et d'estime toutes singulières. Leur bibliothèque « a environ cent manuscrits, dont nous n'avons pas « beaucoup profité. Ce qui regarde saint Jean Gualbert « nous sera transcrit et envoyé par des religieux qui « nous ont offert leur service fort obligeamment. Le « Père abbé réside ordinairement à un lieu nommé « Paterne, qui est à une grande lieue plus bas, à la « fin presque des montagnes. C'est là où l'on conserve « les archives que nous avons parcourues trop précipi-

« tamment; mais quoi! dom Jean était si fatigué, et « avait si grande envie de revoir Florence, qu'il a « fallu partir ce même jour. On nous a promis aussi « de nous envoyer copie de quelques chartes plus « anciennes. Nous nous arrachâmes donc des mains du « saint homme, le vénérable abbé de Vallombreuse, « pour continuer notre route, qui fut assez heureuse, « quoique arrosée de quatre heures de pluie douce, « puis plus forte et continuelle. Nous prétendons aller « demain à Pise, à Lucques et à Livourne. La chose « n'est pas certaine, parce qu'à cause de l'assemblée « générale de tous les chevaliers de Toscane, qui se tient « dimanche à Pise, on ne saurait trouver ni chevaux, « ni calèche. Nous verrons. Je suis, etc. »

Ces courses où la piété ardente et l'érudition se mêlent si singulièrement ne sont-elles pas racontées avec une vivacité, un entrain fort originaux? Il semble que l'on voie la douce figure de Mabillon et la physionomie plus militaire que monastique de son compagnon, s'évertuant dans les mauvais chemins pour arriver en ces saints lieux où l'on pourra prier et se mortifier tout à son aise, mais aussi fouiller de vieilles archives, et d'où l'on reviendra chargés de bonnes pensées et de précieuses copies. Après une course aussi fatigante, il fallut bien prendre un peu de repos : mais deux jours après, Mabillon était au palais du grand-duc avec Magliabecchi à examiner deux précieux manuscrits qui passaient pour les originaux des

Pandectes, et à discuter savamment sur le genre du mot Pandectes qu'il faisait masculin.

Le lendemain, nos voyageurs étaient de nouveau en route. Cette fois il s'agissait d'aller à Pise, Livourne, Lucques et Pistoie.

A Pise, les voyageurs ne trouvèrent pas grand'chose à profiter au point de vue littéraire; mais ils s'en dédommagèrent en admirant la cathédrale, le Baptistère et le *Campo Santo*. « Je n'ai encore rien vu de si magnifique », dit Michel Germain. Pendant le court séjour qu'ils firent dans cette ville, ils assistèrent à la cérémonie des chevaliers toscans de Saint-Étienne, qui se renouvelait tous les trois ans. Revêtus de robes blanches couvertes de manteaux rouges, « ils[1] firent, « dit notre narrateur, une procession solennelle où ils « étaient bien trois cents avec la robe de l'Ordre. Le « grand-duc, comme chef de l'Ordre, fermait la pro- « cession. Toute l'église de Saint-Étienne est pleine « de drapeaux pris sur les Turcs, et la place voisine « était ornée des plus grands étendards pris aussi sur « ces mêmes infidèles... » N'ayant pu à Pise que satisfaire leur curiosité de touristes, Mabillon et ses compagnons s'en furent à Livourne. L'aspect de cette ville de commerce, avec son mouvement animé et sa population diverse, les frappa vivement. « Cette[2] place, dit « encore Michel Germain, est comme la clef des États

[1] Valéry, t. I, p. 248.
[2] *Ibid.*

« du grand-duc, toute neuve, bâtie à plaisir, fortifiée « selon toutes les règles; son port sûr est en très-bon « ordre. Nous y vîmes environ vingt-cinq vaisseaux « étrangers, entre lesquels il y en avait six ou huit « de français. Les galères et les autres bâtiments du « grand-duc sont plus avant en terre dans des canaux « de la mer. Tout est prêt pour être mis à la voile au « premier jour, c'est-à-dire quatre galères, et ce qu'ils « appellent deux ou trois galiotes. Les captifs ou for- « çats de ces galères en sortent tous les matins, s'ils « veulent, et vont dans la ville, un fer au pied, tra- « vailler pour gagner leur vie, moyennant une piastre « par semaine qu'ils payent au grand-duc. Il y en a « même qui ont à eux de petites boutiques où ils « vendent du pain, du vin, des harengs, etc.; le soir, « ils rentrent dans les galères, où on leur donne du « pain et l'eau du grand-duc, et où ils sont attachés à « la chaîne. Il y a dans Livourne plus de vingt mille « âmes; toute sorte de gens y sont bien venus. On « y compte plus de cinq mille Juifs qui sont les plus « riches négociants. Les Turcs, les Américains et tous « les Orientaux y exercent librement leur religion et y « sont vêtus de leurs modes. Il en est de même des « Anglais, des Hollandais et de tous les protestants qui « y ont pleine liberté... »

Mabillon remarque de son côté que les Juifs, qu'on y appelle Hébreux, forment le quart de la population de la ville; le commerce dépend tellement d'eux

que le jour du sabbat, où ils s'abstiennent de travailler, les chrétiens ne travaillent pas non plus. En Toscane, les Juifs n'ont aucun signe distinctif : partout ailleurs, ils portent un chapeau couvert d'une étoffe rouge. N'ayant pas de transactions commerciales à faire, nos voyageurs passèrent à Lucques, qui est « une[1] petite république, pleine de noblesse et de « gens d'honneur. Les recommandations de M. Ma- « gliabecchi nous y firent combler de civilités. Un « noble médecin nous vint trouver à l'hôtellerie pour « nous tirer chez lui ; M. l'abbé Burlamachi, que nous « avions reçu à Saint-Germain, voyant que nous « tenions ferme, nous envoya six flacons de vins « excellents, et deux bassins de moustacholes[2]. Le « médecin Fiorentini envoya encore un autre bassin. « Un autre noble, nommé Orsetti, que nous avions « mené à Saint-Denis avec Mgr Gabrielli, voulut « encore nous attirer. Le cardinal Spinola, évêque de « Lucques, ayant su notre arrivée, voulut nous voir ; « il nous reçut très-favorablement, nous obligea « à prendre son carrosse pour faire le tour des rem- « parts, qui sont les plus beaux d'Italie, nous fit la « grâce d'ordonner qu'on nous montrât le *volto santo,* « c'est-à-dire le fameux crucifix de Lucques, qu'on « ne montre qu'à des personnes de considération ; « enfin, il nous fit ouvrir les archives de l'évêché, où

[1] Valéry, t. I, p. 249.
[2] Sorte de pâtisseries au chocolat et aux amandes.

« nous trouvâmes de fort anciens originaux de Didier, « roi des Lombards. Le chanoine archiviste et biblio- « thécaire de la cathédrale se fit une fête de nous « montrer la bibliothèque et les archives de son église. « Les archives n'ont rien de plus ancien que le « onzième siècle. Il y a environ trois cents manuscrits « à la bibliothèque, que j'ai tous tenus et feuilletés, en « buvant étrangement de poussière. *Tous nos mes-* « *sieurs qui nous regardaient faire ne nous considé-* « *raient pas autrement que comme des soldats français* « *qui montent à l'assaut. En effet, il y faisait chaud, et* « *l'on me prenait quasi pour un Cordelier, tant nos* « *habits étaient gris de poussière.* Nous y avons trouvé « de quoi faire parler de Lucques; et ce qui est meil- « leur, le brave M. Fiorentini, savant fils d'un vrai « savant père, s'est offert de lui-même à nous tout « copier, ce que nous souhaiterions. »

Ayant ainsi enlevé comme à la pointe de l'épée un riche butin, et tout chargés de dépouilles, les Bénédictins français traversèrent rapidement Pistoie pour revenir une dernière fois à Florence avant de s'en éloigner pour toujours. Le soir de son retour, Mabillon écrivait à Paris cet aimable billet, dont la simplicité naïve fait un si grand contraste avec la plume plus libre et plus acérée de son compagnon :

« C'est donc[1] à vous deux, mes Révérends Pères,

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 49.

« qu'il faut écrire cette fois, puisque je n'ai pas le « temps de vous écrire en particulier. Il n'y a que « deux heures que nous sommes de retour de Lucques, « Pise, Livourne et Pistoie. Nous avons fait ce voyage « en six jours. Il en aurait fallu au moins autant pour « Lucques seul, où il y a de fort bonnes choses dans la « bibliothèque et les archives de la cathédrale. Mais « on ne finirait jamais, si l'on se voulait arrêter autant « qu'il le faudrait pour bien faire les choses. Il n'y « a rien de plus honnête que les nobles de Lucques. « Nous y avons trouvé des amis qui se sont bien sou- « venus des quelques petites honnêtetés que nous leur « avons faites autrefois à Paris. M. l'abbé Burlamachi « est de ce nombre. Nous avons souvent parlé avec « lui de M. Chastelain et de M. Ménage, qui sont ses « amis aussi bien que les nôtres. Je vous prie de leur « dire dans l'occasion, et de leur présenter nos res- « pects. Ne soyez pas en peine de vos lettres; elles « nous attendent à Bologne, où nous serons, Dieu « aidant, jeudi prochain 2 mai. Nous avons reçu vos « lettres jusqu'au 17 mars.

« Je suis, etc. »

Ce dernier séjour à Florence fut d'une semaine. Les voyageurs achevèrent de se pénétrer des beautés de la ville, et surtout jetèrent un dernier coup d'œil sur les richesses littéraires de tout genre qu'elle contenait, puis se préparèrent à reprendre leur route. Le grand-duc de Toscane, qui jusque-là avait été absent de sa

capitale, leur donna enfin audience. Mabillon raconte ainsi la réception du grand-duc dans la lettre où il annonce à dom Thierry son départ de Florence :

« Florence, ce 2 mai 1686.

« Voici[1] la dernière fois que je vous écris de Flo-
« rence : nous en partirons demain matin, pour nous
« rendre à Bologne le jour suivant. Nos petites affaires
« n'ont pas permis que nous soyons partis plus tôt. Le
« grand-duc ne revint de Pise que lundi passé. Il
« nous donna hier l'audience la plus favorable du
« monde. Comme c'était la première qu'il donna
« depuis son retour, il y avait une infinité de personnes
« de toute qualité. Il nous fit l'honneur de nous faire
« entrer les premiers, et après nous avoir retenus à
« l'audience une bonne demi-heure, il ordonna qu'on
« nous donnât une litière, pour jusqu'à Bologne, qui
« est un chemin fort difficile à cause de l'Apennin.
« J'espère que nous recevrons de vos lettres dans cette
« ville-là, et à Venise, où nous avons donné ordre
« que l'on nous les adressât. Nous n'avons pas sujet de
« nous repentir du séjour de Florence, d'où nous rem-
« porterons de fort bonnes choses. M. Magliabecchi
« nous y a servi merveilleusement, mais le grand-duc
« a fait plus que personne. C'est un prince d'une piété
« et d'une vertu exemplaires. Il ne boit point de vin,

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 96.

« fait deux ou trois heures d'oraison mentale par jour, « donne audience à ses sujets tous les jours de la « semaine, excepté le mardi et le vendredi, visite cha- « que jour trois églises : l'Annonciate, qui est des Ser- « vites; Saint-Marc, où est le corps de saint Antonin, « dont nous célébrons la fête aujourd'hui, et l'église où « est exposé le Saint Sacrement. Quand il revient de la « campagne, il visite ces mêmes églises avant que de « rentrer au palais. Nous avons vu aussi le grand prince, « qui est son fils aîné, et le prince Gaston, qui est le « cadet. Ils étaient tous deux habillés à la française. « Le jeune est tout Français, et aime passionnément « sa bonne mère; l'autre est le Benjamin du grand- « duc. On se prépare ici des yeux pour la venue du « jeune duc de Parme, que l'on tient venir épouser la « princesse de Toscane [1]. »

Enfin Mabillon et ses compagnons durent quitter Florence, mais ce ne fut pas sans regret. L'accueil qu'ils avaient reçu de tous, grands et petits, les avait si fort charmés qu'ils ne s'en furent que le cœur un peu gros de quitter tant d'aimables gens, et surtout tant de beaux vieux livres.

A peine arrivé à Bologne, Mabillon écrit à Magliabecchi, pour le remercier, ces lignes où se peint bien

[1] La vérité nous oblige de remarquer que le jugement de Mabillon sur les derniers Médicis ne concorde guère avec celui de l'histoire, et que sa bienveillance naturelle, jointe peut-être au plaisir d'être bien reçu, l'a empêché de faire ses réserves sur les mœurs peu édifiantes de quelques-uns de ces princes, et l'incurie de leur gouvernement.

sa reconnaissance pour les prévenances de tout genre qu'on avait eues pour lui à Florence :

« Bologne, 4 mai 1686.

« Il[1] n'y a qu'un moment que nous sommes arrivés « en cette ville, mais je ne puis laisser retourner le « muletier sans vous témoigner combien nous som- « mes obligés à Son Altesse Sérénissime de la bonté « qu'elle a eue de nous donner la commodité d'une « litière. Il faisait hier, et principalement aujourd'hui, « un grand froid et un vent furieux sur les montagnes ; « mais nous avons été à couvert de l'un et de l'autre « sous les ailes de sa charité.

« Je n'ose pas prendre la liberté de remercier moi- « même Son Altesse Sérénissime de la grâce qu'elle nous « a faite : je vous prie, Monsieur, de nous rendre encore « ce bon office, après tant d'autres dont vous nous avez « comblés pendant notre séjour à Florence. Nous ne « pourrions avoir un meilleur truchement que vous, « pour exprimer les sentiments que nous ne pouvons « expliquer nous-mêmes. Consultez votre esprit et « votre cœur là-dessus, et faites-nous la grâce d'em- « ployer tout ce que vous avez de plus énergique pour « marquer à Son Altesse Sérénissime nos très-humbles « reconnaissances. Ne craignez pas d'excéder en cela, « et soyez assuré que nous vous avouerons de bon

[1] Valéry, t. I, p. 252.

« cœur en tout ce que vous pourrez dire là-dessus. Je « ne parle pas seulement de la litière, mais de toutes « les grâces que nous avons reçues pour la communica- « tion des bibliothèques, etc. Le temps ne me permet « pas d'en dire davantage. Pour ce qui est de vous, « Monsieur, je me réserve à une autre occasion pour « vous remercier de toutes les bontés que nous avons « ressenties de votre part. »

La prévenance de Magliabecchi les suivait pour ainsi dire pas à pas ; grâce à ses lettres de recommandation, nos voyageurs trouvèrent partout sur leur route des hôtes de distinction et des *ciceroni* tout à leurs ordres. A Bologne, ce fut le comte Valerius Zani qui leur fit les honneurs. C'était un de ces nobles d'Italie, comme il y en avait encore beaucoup, qui avaient gardé des grandes années de la Renaissance un goût très-décidé pour les lettres, qu'ils cultivaient avec succès.

Le couvent des Dominicains fut également l'objet d'un pèlerinage, « tant[1], dit Mabillon, avec une naï- « veté charmante, à cause des reliques de saint Domi- « nique, qui s'est élevé au ciel en cet endroit où sont « conservées ses reliques, que pour voir la biblio- « thèque du lieu, qui est fort belle et bien garnie de « livres... » L'illustre savant Malpighi ne le reçut pas moins bien que le noble comte Zani. Mabillon était, du reste, chargé pour lui des commissions de

[1] *Iter Italicum*, p. 199.

Thévenot, le géographe français qui était un des hôtes assidus de l'abbaye. Après quatre jours de séjour à Bologne, fort jolie ville, à ce que dit notre narrateur, la petite caravane se dirigea vers Padoue, afin de regagner Venise, où leurs affaires d'érudition les ramenaient de nouveau. Là, ils étaient en pays de connaissance. L'archevêque, le cardinal Barbarigo, dont nous avons déjà parlé, voulut à toute force les recevoir chez lui, et, sur leur refus, il exigea la promesse d'une visite au retour de Venise. Et là-dessus, il écrit à Magliabecchi une lettre pleine d'éloges sur l'érudit français, « ce grand homme dont la présence ne « diminue en rien la renommée[1] ».

Le second séjour de Mabillon à Venise fut fort court : il s'agissait de faire des achats de livres ; et une fois la chose faite, il se remit aussitôt en route, non sans avoir profité des quelques jours qu'il y passa pour achever de voir en détail ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir six mois auparavant. Puis la petite troupe retourna à Padoue, où l'archevêque les attendait : Mabillon raconte ainsi l'accueil qu'il y reçut :

« Pour[2] répondre en peu de mots à l'une et à l'autre « en même temps, je vous dirai que nous avons trouvé « les effets de ce que vous nous aviez promis en la per- « sonne de S. Ém. Mgr le cardinal Barbarigo et en « celle du Révérend abbé de Bologne. Je vous ai déjà

[1] *Lettres à Magliabecchi*, t. II, p. 24.
[2] Valéry, t. I, p. 261.

« mandé, ce me semble, qu'en passant par Padoue « pour aller à Venise, nous étions allés rendre nos « respects à Son Éminence, lequel, s'étant plaint de ce « que nous n'étions pas allés descendre chez lui, nous « ordonna au retour de ne point prendre d'autre logis « que dans son palais. En effet, ayant su que nous « étions partis de Venise le lundi avant l'Ascension, il « nous fit l'honneur de nous envoyer au-devant un de « ses carrosses qui nous conduisit au palais épiscopal, « où il était pour ce jour-là et le suivant seulement. Je « ne peux vous exprimer les bontés que Son Éminence « a eues pour nous pendant ce temps. Nous sommes « ravis d'avoir joui pendant ces moments précieux de « la plus douce et aimable conversation que l'on puisse « avoir d'une personne de cette qualité, dont la piété, « la vertu, l'amour pour les lettres seront éternelle- « ment gravés dans nos esprits. Au reste, j'ai eu bien « du déplaisir de n'avoir pas eu l'avantage de voir « M. Ramazzini à Modène, et de ce que nous ne « sommes plus en état de réparer cette perte. Je me « souviens toujours de celle que nous avons faite en « vous perdant de vue, puisque vous étiez comme « notre étoile polaire, pour ce qui regarde les « lettres. »

A Paris, cependant, on commençait à trouver que les voyageurs restaient bien longtemps en Italie, et l'expression de ce mécontentement, qui, sans doute, n'était que l'écho des plaintes faites en haut lieu,

arrivait jusqu'à Rome, si nous en croyons cette lettre, où les Bénédictins de Rome s'efforcent de les justifier. Nous citons le fragment qui peint bien l'impression laissée sur son passage par le savant religieux français.

« Rome, 28 mai 1686.

« Il [1] y a cinq ou six jours que le Révérend Père « prieur a reçu de Venise une lettre de D. J. Mabillon ; « il marquait être en bonne santé, et devoir partir « de cette ville le lendemain qu'il écrivait; il a été « très-bien reçu de Mgr le cardinal Barbarigo à Padoue, « qui est également docte et pieux ; il a obligé nos « Pères de loger dans le palais épiscopal. Ils donnent « ordre d'adresser à Gênes les lettres qu'on leur « écrira, qui est une marque qu'ils se diligentent « beaucoup, et qu'ils seront bien près de France « avant que vous receviez cette lettre. Vous saurez « peut-être qu'il y en a qui sont surpris de ce qu'ils « demeurent si longtemps en Italie; mais ceux-là ne « savent pas combien ils ont trouvé de choses qui sont « dignes de voir le jour, et ils changeront de senti- « ment quand ils verront la moisson qu'ils ont faite « dans les archives et les bibliothèques d'Italie, et « peut-être, quand ils sauront ce qu'ils ont été obligés « de laisser, faute de temps pour tout prendre, qu'ils « les accuseront de s'être trop pressés. Les esprits des

[1] Lettres écrites de Rome à M. Bulteau. Bibl. nat., fonds français, 19643, f° 63.

« Italiens ne seront jamais mieux disposés à l'égard de « D. J. Mabillon. Je n'aurais jamais cru que des per- « sonnes naturellement si défiantes pussent prendre « tant de confiance dans un religieux étranger.

« Dieu bénit son humilité et sa simplicité. »

Sans se laisser troubler par ces malencontreux avis, qui semblaient lui promettre une réception assez froide au retour, Mabillon continue tranquillement sa route. De Padoue, il se rend à Parme, où l'attendaient également des amis par correspondance, anxieux de voir enfin celui dont ils recevaient les lettres avec tant de joie et de déférence.

C'étaient Arcioni et Bacchini, dont nous avons déjà parlé en faisant le tableau de la correspondance de Mabillon, tous deux Bénédictins, le Père Roberti et d'autres encore, tout un groupe de savants qui accueillirent la petite caravane à bras ouverts. A leur suite ils visitèrent la bibliothèque du duc de Parme, et surtout ils causèrent à perte de vue avec eux sur les sujets d'érudition qui leur tenaient si fort à cœur. Malheureusement Parme, qui ne contenait guère de monuments capables d'intéresser nos érudits, ne pouvait pas les arrêter longtemps. Aussi ne firent-ils qu'y demeurer juste assez de temps pour apprendre à connaître le visage et le son de la voix de ceux dont ils connaissaient depuis longtemps le style épistolaire.

C'est de Parme cependant que Michel Germain, qui

n'avait pas encore remercié Magliabecchi de ses bons offices, lui écrit cette lettre où se retrouve toute la pétulance de son esprit : la manière dont il fait les honneurs des savants français au grand érudit italien n'est pas sans malicieuse ironie, et n'eût sans doute pas fait plaisir à la société habituelle de l'abbaye. Pour bien comprendre cette lettre, il faut ajouter que les plus noires calomnies avaient été mises en circulation sur le compte de Magliabecchi, qui, outré de colère, songeait à quitter Florence, en secouant la poussière de ses souliers contre son ingrate patrie. Le grand-duc, pour le retenir et lui décerner une marque publique d'estime destinée à confondre ses calomniateurs, voulait lui donner une nouvelle pension, que l'irascible savant faisait difficulté à accepter :

« Parme, ce 27 mai 1686.

« Ce[1] n'a pas été sans violence que j'ai différé jus-
« qu'à présent à vous rendre mes devoirs et à vous
« remercier des insignes bontés que vous nous avez
« fait paraître à Florence, et même dès notre entrée
« en Italie. La reconnaissance due à tous ces bienfaits
« exigeait que je rompisse mon silence; et l'estime de
« votre incomparable vertu et de cette profonde éru-
« dition que j'ai admirée dans votre entretien me pres-
« sait encore plus de me rendre à ce devoir; mais j'ai

[1] Valéry, t. I, p. 264.

« toujours cru devoir plutôt respecter vos occupations « si sérieuses et si utiles à la république des lettres, « que me satisfaire moi-même ; et sans l'occasion « de *Henricus Septimellensis* que je vous renvoie corrigé « et revu sur le manuscrit des chanoines réguliers de « Padoue, je resterais encore plein d'estime pour vous, « mais n'osant point vous en rien découvrir. Le temps « et l'occasion me feront peut-être en dire plus ; mais « rien n'augmentera jamais l'idée que j'ai conçue de « votre mérite et du bonheur qu'ont les gens de lettres « d'être connus de vous. Ces sentiments de vénération « que je conserverai toute ma vie pour vous m'ont « rendu attentif à ce qui regarde votre illustre per- « sonne ; et comme vous m'avez témoigné que depuis « quelque temps votre désintéressement vous avait « fait négliger de recevoir la pension que Son Altesse « Sérénissime vous offre, j'en ai conçu du chagrin, et « je n'ai pu m'empêcher de vous le témoigner avant « que de sortir de Florence. Personne au monde que « vous, Monsieur, ne m'a parlé de cette résistance opi- « niâtre que vous faites, et je n'ai rien entendu des « friponneries faites à votre ami, etc., que le peu que « vous m'en avez dit en général, et ce que vous me « faites l'honneur de m'en marquer en détail dans « votre lettre. Je déteste de toute mon âme ces lâches « intrigues, et je prie Dieu de bon cœur de convertir « ceux qui ont le malheur d'en être les auteurs, ou qui « les fomentent pour décréditer la vertu et le mérite.

« Ils n'en viendront pas à bout. Pour vous, Monsieur,
« vous êtes hors d'atteinte, et je défie tous les calom-
« niateurs ensemble de persuader au plus petit esprit
« de France, des Pays-Bas, d'Allemagne ou d'Angle-
« terre que vous ayez aucune part à ce qui fait le cha-
« grin de vos envieux et aux faussetés dont ils chargent
« votre ami, etc. Mais, au bout du compte, souffrez,
« Monsieur, que je vous dise que pour un grand esprit
« tel que vous êtes, vous êtes un franc bon homme.
« Quoi donc ! parce qu'un calomniateur est venu à la
« traverse semer la zizanie, il sera vrai que vous refu-
« serez la pension de Son Altesse Sérénissime? Point
« du tout, s'il vous plaît, ne donnez pas cet avantage à
« vos adversaires. Méprisez-les comme je les méprise,
« et recevez avec vos bonnes et saintes intentions
« l'honneur que Son Altesse Sérénissime veut bien
« rendre à vos veilles et à l'assiduité incroyable de vos
« travaux. Nos savants de Paris ne sont pas comme
« vous. On les accuserait d'avoir mangé trois papes,
« sans que pour cela ils se dépitassent contre la pen-
« sion du Roi. Bien loin de là, quand trois mois se
« passent sans qu'ils aient *touché* (c'est le mot de l'art),
« ils font ressouvenir tout doucement par leurs amis
« communs les puissances de leurs services passés et
« de l'ornement qui manque à leur messe. Vous ne
« voudriez pas, Monsieur, que ces gens-là passassent
« pour être plus sages que vous dans cette ren-
« contre... »

C.

Après avoir fait ainsi rapidement connaissance avec Bacchini et Arcioni, les deux plus illustres Bénédictins d'Italie, Mabillon reprit sa route pour regagner Milan, où il arriva le 29 mai. Nos voyageurs firent une nouvelle halte dans cette ville, qu'ils employèrent, comme à Venise, à voir plus en détail ce qu'à leur premier passage ils n'avaient fait qu'entrevoir, et à compléter leurs achats. Les Bénédictins français eurent là une sensible joie que Mabillon s'empressa de confier à son ami de Florence : « Il[1] faut vous dire sous le « secret, — écrit-il à Magliabecchi, — que dom « Michel revint hier d'Arone et a obtenu pour six « mois le manuscrit de l'*Imitation* pour le porter en « France. Le Père provincial nous a fait cette grâce : « mais ajoutez à cela un autre exemplaire : *Sancti* « *Joannis Gersen,* que notre cher dom Benoît Bacchini « nous a donné à Parme... » Le voyage avait donc pleinement réussi, et nos érudits se flattaient d'avoir apporté un argument sans réplique pour appuyer leurs conjectures sur l'auteur de l'*Imitation*. Le temps devait montrer que la question n'était pas résolue ; mais les fruits du laborieux pèlerinage de Mabillon dans toute l'Italie devaient être plus durables. Pendant que son compagnon allait ainsi à la conquête du fameux manuscrit, Mabillon s'en fut à Monza, ce célèbre monastère dont le riche trésor contenait la couronne de fer

[1] Valéry, t. I, p. 270.

des rois lombards et mille autres reliques précieuses, tandis que le chartrier n'était pas moins riche en manuscrits anciens.

Toutes leurs affaires réglées, les voyageurs se rendirent à Pavie, puis au couvent de Bobbio, célèbre par le séjour et le tombeau de saint Colomban. Ils y restèrent trois jours à visiter les archives et la bibliothèque de ce monastère, fameux dans toute l'Europe savante, et ces jours ne furent pas des jours de repos, tant ils y trouvèrent de besogne. Enfin, ils partirent pour Gênes, en traversant les villes principales de la Ligurie et en prenant bonne note des antiquités de toutes sortes qu'ils rencontraient à chaque pas.

A Gênes, ils ne trouvaient que peu ou point de bibliothèques à inspecter; mais la beauté du site frappa vivement Mabillon. Les palais, les églises si brillantes; tout cet éclat de Gênes fit une vive impression sur nos voyageurs, qui purent, du reste, contempler la ville dans toute son animation et toute sa splendeur, le jour de la Fête-Dieu. Voir l'éclatante procession, suivie par le doge et les sénateurs dans leurs magnifiques costumes couverts d'or, par les nobles richement habillés et les Ordres religieux avec leurs robes plus sombres, et parcourant les rues de l'antique cité par un beau jour de juin, c'était voir Gênes sous son aspect le plus animé et finir le voyage en Italie en assistant à un de ses plus pompeux spectacles. Mabillon ne peut cependant s'empêcher de remarquer sans une certaine tris-

tesse les traces encore visibles laissées par les bombes françaises lors du bombardement ordonné par le Roi en 1684, pour punir la ville d'avoir fourni des munitions de guerre aux Algériens, abus de la force qui avait surpris l'Europe et excité ses méfiances contre l'ambition de Louis XIV.

C'est sur cette brillante vision de la terre classique des arts et du soleil que nos Bénédictins français et leur compagnon, Jacques Anisson, dirent adieu à l'Italie. Leur dessein avait été d'abord de s'embarquer à Gênes et de regagner par la mer les côtes de Provence; mais, soit crainte de prendre la mer, soit qu'il n'y ait point eu de bateau en partance, ils se décidèrent à passer par Alexandrie, Asti, Turin et le mont Cenis. Partis le 14 juin de Gênes, ils étaient le 18 à Turin, où ils ne s'arrêtèrent qu'un jour pour se reposer. Mabillon annonce ainsi aux amis de Paris leur prochain retour:

« Turin, 18 juin 1686.

« Quoique[1] je n'aie rien de particulier à vous « dire aujourd'hui, il faut néanmoins vous dire que « nous sommes arrivés de Gênes ici en assez bonne « santé, Dieu merci ; vous pouvez bien croire que ça « n'a pas été sans incommodité, attendu la chaleur et « la sécheresse qu'il fait à présent. Si le Père Male-

[1] *Correspondance de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 52.

« branche avait un peu plus voyagé qu'il n'a fait, il « sentirait bien que la pluie qui tombe sur les che- « mins n'est pas inutile, quand ce ne serait que pour « abattre la poussière qui est incommode, surtout « quand on se sert des voitures, des carrosses ou des « calèches. Mais il en faut sortir comme nous pour- « rons.

« Nous partons d'ici demain pour Lyon, où nous « arriverons le 26 du courant. Nous y séjournerons « quelques jours pour régler nos petites affaires avec « M. Anisson, et nous serons, Dieu aidant, à Paris « pour la Saint-Benoît. Il est inutile d'écrire ceci à « plusieurs personnes. Je vous prie d'y suppléer... »

Le passage du mont Cenis s'opéra sans difficulté en cette belle saison, et le 25, la petite troupe était de retour à Lyon. Là, les voyageurs se séparèrent; on dit adieu au fidèle Anisson, on régla ses comptes avec lui et l'on s'enquit s'il y avait des places à la diligence. Il était temps de revenir au bercail, et d'autant plus que le ministre avait fait de nouveau quelques remarques sur la longueur du voyage, si nous en croyons une discrète allusion de Mabillon, qui écrit de Lyon à Thierry Ruynart, pour l'avertir de la prochaine arrivée des voyageurs :

« Lyon, 25 juin 1686.

« Mon Révérend Père[1],

« Je croyais que la lettre que je vous avais écrite de « Turin vous serait rendue avant notre arrivée à Lyon; « mais ayant su hier au soir, à notre arrivée, que le « courrier de Venise, qui en était chargé, n'était arrivé « qu'hier au matin, et que le courrier de Lyon à Paris « partait seulement aujourd'hui, j'ai joint ce mot à ma « lettre de Turin pour vous dire que nous sommes « arrivés ici en assez bonne santé, après avoir souf- « fert pendant trois semaines de grandes chaleurs, et « que nous avons reçu vos lettres du 8e, 10e et 17e juin, « dont je vous remercie affectueusement. On ne me « parle point de ce que vous mandez, touchant Mgr de « Louvois, à l'égard de la longueur de notre voyage. « Je n'ai pas de peine à croire ce que l'on vous en a « dit. Il faut prendre patience; j'ai reçu la lettre de « Mgr de Reims par laquelle il m'ordonne de finir ici « notre compte avec M. Anisson et de l'aller trouver « à Reims avec dom Michel, après nous être reposés « quelque temps à Paris.

« Je souhaite plus que personne d'y être au plus « tôt. S'il y a place à la diligence, nous partirons le « 28 de ce mois. Je n'ai pas encore appris si les places

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 53.

« sont remplies pour ce jour-là; si je le peux faire « avant que de fermer cette lettre, je vous le ferai « savoir... »

Le 27, des places vacantes à la diligence permirent de partir pour Paris, et Mabillon, toujours escorté de Michel Germain, rentrait au couvent de Saint-Germain des Prés le 2 juillet 1686, juste quinze mois après en être sorti.

Ce fut une grande joie pour les amis de Paris de voir enfin revenir après une si longue absence les voyageurs, dont on avait suivi la marche avec tant d'intérêt. On s'en fut les recevoir au dehors de la ville, et on les ramena comme en triomphe dans le monastère. D. Claude Bretagne, Placide Porcheron, Jean Prou, Louis Bulteau, et les autres habitants de Saint-Germain des Prés, ne pouvaient se lasser de voir leurs confrères et de leur faire raconter leurs aventures de voyage. Entre tous cependant, Thierry Ruynart, qui, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, s'était déjà tout particulièrement attaché à Mabillon, et qui n'avait pas vu partir Michel Germain sans quelque jalousie, fut peut-être celui qui ressentit le plus de joie de retrouver le maître qu'il ne devait plus quitter désormais. Puis ce fut le tour des amis de l'extérieur à venir saluer les voyageurs et à s'enquérir de ce qu'ils rapportaient : du Cange, d'Hérouval, Baluze, Sanson, Le Blanc, Lacroix, les messieurs de la bibliothèque, Renaudot, du Pin, vin-

rent aussitôt voir les nouveaux arrivés d'Italie, et la petite cellule de Mabillon ne désemplit pas pendant quelques jours.

Une fois reposé de la route, Mabillon dut se rendre à Reims pour y saluer l'archevêque et lui rendre compte de son voyage. C'était ce prélat qui en était le premier auteur : il fallait lui en faire le récit et le remercier de l'avoir rendu possible. L'archevêque reçut avec un vif plaisir le savant voyageur, se montra fort satisfait de la manière dont il avait accompli sa tâche, et ne lui épargna pas les compliments, sans lui témoigner nul déplaisir de la longueur du voyage.

La mission dont les deux Bénédictins avaient été chargés se trouvait, en effet, parfaitement remplie; non-seulement les voyageurs avaient acheté en Italie des livres, des estampes, des manuscrits pour la bibliothèque du Roi et pour celle de l'archevêque de Reims, qui finit par arriver à cette même bibliothèque, mais ils revenaient avec nombre de copies prises sur les originaux, et des notes de toutes sortes prises sur les lieux. Ils avaient lié des relations avec les érudits les plus distingués, et revenaient, comme dit le biographe de Mabillon, comme *chargés des dépouilles de l'antique Italie*. Les voyageurs avaient reçu du trésor royal 5,200 livres, plus 200 pistoles d'Espagne (4,070 livres environ), sur laquelle somme nos trois érudits avaient vécu quinze mois en Italie, fait plus de six cents lieues de chemin, et envoyé à la bibliothèque du Roi pour

plus de 6,096 francs de livres ou manuscrits, valeur marchande de l'époque. Si l'on retire cette somme de la somme totale remise pour couvrir les frais de la route, il reste pour les dépenses personnelles aux voyageurs à peu près 3,174 livres, c'est-à-dire 1,058 livres pour chacun, 1,058 livres en quinze mois, soit un peu plus de 70 liv. 50 s. par mois, tout compris; c'est peu pour des voyageurs, et les missions scientifiques coûtent plus cher aujourd'hui. Les frais du retour de Florence ne sont pas, il est vrai, portés sur les notes de Mabillon, mais on peut juger par ce qui précède qu'ils ne s'élevèrent pas bien haut. Il est juste également d'ajouter que nos voyageurs bénédictins étaient reçus dans les maisons de leur Ordre et hébergés par leurs confrères. Les moines et les couvents n'étaient donc pas toujours inutiles, ne fût-ce que par économie; et les intérêts du trésor royal, aussi bien que ceux de la science, étaient loin de souffrir d'être représentés à l'étranger par des hommes revêtus de la robe noire de Saint-Benoît.

Avant de quitter Reims, Mabillon fit encore une autre visite, celle-là bien différente de toutes celles que nous avons racontées dans ce récit. Il se rendit à son village natal, Saint-Pierremont, afin d'y saluer et d'y embrasser son vieux père arrivé à la plus extrême vieillesse et presque centenaire. On aurait voulu avoir quelques détails sur cette visite à la chaumière paternelle où, devenu illustre, il venait apporter à son père

comme l'hommage de sa réputation toujours grandissante. Mais il n'était pas alors d'usage de raconter au public ses émotions de famille, et Mabillon se contente de faire simplement mention dans une lettre à Magliabecchi de cette course au pays natal. Ces devoirs envers son père accomplis, il se hâta de retourner à l'abbaye de Saint-Germain, où il lui tardait de reprendre dans toute sa rigueur la vie monastique que les voyages troublaient toujours un peu.

Une fois paisiblement réinstallés à Paris dans leur couvent, les deux voyageurs n'eurent rien de plus pressé que de donner de leurs nouvelles et d'annoncer leur heureux retour aux amis qu'ils avaient laissés de l'autre côté des Alpes. Jean Durand, qui les avait suivis d'un œil attentif pendant leurs longues pérégrinations, exprime ainsi sa joie de les savoir enfin rentrés sans encombre au logis.

« Nous avons enfin appris par les lettres mêmes du « Père Mabillon[1] qu'il était arrivé à Paris en bonne « santé avec son cher collègue : nous en avons eu bien « de la joie, et tous ceux de ses amis à qui nous avons « fait part de son heureuse arrivée ont eu autant de « plaisir d'apprendre cette bonne nouvelle, qu'ils avaient « eu de chagrin de son départ d'ici. Il faut, s'il vous « plaît, que vous modériez un peu la ferveur de ces « deux bons religieux. Il faut qu'ils se reposent avant

[1] Lettres de Rome à M. Bulteau. Bibl. nat., fonds français, 19643, f° 71.

« que de commencer à mettre leurs matériaux en état.
« Néanmoins, quelque déférence qu'ils aient pour vous,
« je doute qu'ils veuillent vous obéir exactement sur
« ce point. »

Comme le prévoyait Jean Durand, qui l'avait vu à l'œuvre pendant son séjour à Rome, Mabillon ne fut pas plutôt revenu au logis qu'il se mit à ranger et à classer ses notes ainsi que les copies qu'il rapportait d'Italie. Désireux de prouver par les faits qu'il avait su profiter des bienfaits du Roi, et d'en faire profiter les autres, il se mit aussitôt au travail, tout en ne négligeant aucune de ses autres entreprises. Dix-huit mois après son retour, il publiait son *Museum Italicum,* qu'il dédiait à l'archevêque de Reims, le promoteur de son voyage.

Cet ouvrage considérable, enrichi de nombreuses planches, contenait une foule de documents inédits d'une grande valeur, tant pour l'histoire ecclésiastique que pour l'histoire liturgique, tels que anciens Ordres romains, sacramentaires, puis des homélies d'anciens évêques, des lettres de papes, le récit d'un pèlerinage à Jérusalem sous Urbain V, enfin une importante lettre de Paul Diacre. Cette publication, faite avec autant de soin que de rapidité, fit le plus grand honneur à son auteur, et justifia pleinement ceux qui avaient eu l'idée de lui confier la mission de visiter l'Italie. Mais ce qui attira le plus l'attention des érudits, et eut le plus de retentissement dans le monde

savant, ce fut le récit de son voyage, l'*Iter Italicum*, placé en tête de l'ouvrage.

Nos lecteurs ont pu juger, par les nombreux emprunts que nous y avons faits, de ce curieux récit de voyage, où le religieux et l'érudit sont si bien confondus qu'on ne peut pas toujours démêler distinctement quelles sont les impressions qui dominent en lui. Certes, de nos jours où l'on décrit avec une telle abondance de détails, où tout est matière à retour sur soi-même et à dissertations en tout genre, le récit de Mabillon semble singulièrement sec et froid ; mais, comme nous l'avons dit, il ne faut chercher en lui ni le poëte, ni le rêveur qu'inspirent les grands spectacles de la nature et de l'art; ce n'est ni Chateaubriand considérant avec mélancolie les grandes perspectives de la campagne de Rome; ni Lamartine, dont les brillantes descriptions semblent comme illuminées par le soleil de Naples; c'est un religieux du dix-septième siècle à la recherche de vieux manuscrits et de pieuses impressions. Je ne sais si je me trompe, mais l'Italie savante que nous dépeint Mabillon avec ses innombrables couvents où les études et la règle étaient florissantes, où le grand mouvement de réforme provoqué par le concile de Trente durait encore, a quelque chose de singulièrement aimable. Tous ces savants couverts de robes si différentes, Carmes ou Capucins, magistrats ou gentilshommes, ont une bonne grâce, un accueil facile et simple qui est exprimé à

merveille par le style naïf, mais non dépourvu de finesse, du Bénédictin voyageur.

Malgré les préjugés nationaux, plus forts alors qu'ils ne l'ont jamais été, Mabillon est comme séduit et gagné par la bonne grâce italienne et s'en revient charmé. Aussi son récit, attendu non sans impatience en Italie, y eut-il un plein succès : il vengeait, du reste, les érudits d'outre-monts des accusations de toutes sortes que les voyageurs allemands ou anglais ne leur épargnaient pas. La voix autorisée de l'auteur de la *Diplomatique* s'élevait contre les sarcasmes où se mêlait peut-être plus d'envie que de haine ; et aucun de ceux qui l'avaient si bien reçu n'eut à se repentir de lui avoir offert une si généreuse hospitalité.

En finissant le récit de sa longue pérégrination, Mabillon ajoute ces quelques mots qui donnent à l'ouvrage comme la note personnelle de son auteur, et ont un accent singulièrement touchant et grave dans la bouche de ce travailleur infatigable, chez qui l'amour de la science ne faisait jamais pâlir cet amour de la vérité, dont le savoir n'est que l'entrée : « Maintenant[1], — dit-il enfin, — il me faut songer à la « retraite ; maintenant il me faut songer à un autre « voyage. Car, comme dit saint Augustin, s'occuper « toute sa vie à des voyages qu'on ne peut faire avec « facilité et en paix, n'est pas d'un homme qui ne

[1] *Iter Italicum*, p. 229.

« pense qu'à ce dernier voyage qui s'appelle la mort;
« voyage qui cependant est le seul dont il vaille la
« peine de s'occuper. »

Malgré son désir de repos et de retraite complète, Mabillon ne se crut pourtant pas, un seul jour, dispensé de travailler avec la même ardeur que par le passé; et comme si la Providence eût voulu donner un démenti à ses secrètes aspirations, les dernières années de sa vie furent à la fois et les plus laborieuses et celles où il eut à subir les plus vives polémiques. Si le lecteur n'a pas trouvé que nous nous soyons trop attardé à sa suite en Italie, il le verra, peut-être avec intérêt, entrer en lutte presque ouverte avec un des personnages les plus illustres du temps, pour défendre dans la vie religieuse la place de ces études qui ne lui étaient si chères que comme le meilleur des instruments pour faire grandir le règne de Dieu, auquel il s'était voué dès sa jeunesse.

CHAPITRE VIII

L'ABBÉ DE RANCÉ ET LE *TRAITÉ DES ÉTUDES MONASTIQUES*.

1691

L'*Instruction sur la sainteté et les devoirs de la vie monastique* de l'abbé DE RANCÉ. — Mabillon publie en réponse son *Traité des études monastiques*. — Réplique de M. de Rancé. — Controverses. — La duchesse de Guise. — Mabillon répond à M. de Rancé. — Lettres et polémiques sur les études dans la vie monastique. — Jugement de Leibnitz. — Le différend s'apaise. — Modération de Rancé. — Visite de Mabillon à la Trappe de Mortagne.

Mabillon se trompait fort, s'il croyait, lors de son retour d'Italie, consacrer, dans le silence et dans une retraite absolue, le reste de ses jours à l'étude et à la piété. Comme il arrive souvent ici-bas, c'est au moment même où il aspirait le plus au repos que les circonstances le forcèrent à sortir de sa réserve et à affronter personnellement le jugement du public. Toujours absorbé dans ses travaux, qui étaient plus que suffisants pour employer une vie entière, humble au milieu de la renommée comme s'il eût été inconnu de tous, devenu insensiblement, et par la seule marche des temps, le centre de la société de l'abbaye, il semblait que le pieux Bénédictin n'eût plus qu'à jouir en paix de la considération de tous et à achever son existence dans le travail et la prière. C'est alors, au contraire, que, par une singulière dispensation de la

Providence, Mabillon dut sortir de la pénombre où jusque-là il s'était toujours tenu, et d'érudit consciencieux et laborieux, devenir polémiste, s'engager dans une lutte avouée contre un adversaire justement vénéré, et descendre, à son grand regret, dans la lice des controverses épineuses.

Cette nouvelle phase de sa vie nous permettra d'assister à un des incidents littéraires les plus curieux de l'époque, et qui occupa un moment, avec vivacité, la société des érudits : nous allons essayer d'en faire le récit à nos lecteurs. Nous n'avons toutefois, en aucune façon, la prétention de nous poser comme arbitre entre des opinions diverses, qui subsistent toujours, et divisent les esprits, parce qu'elles tiennent au fond même du caractère et aux tendances premières de l'intelligence. Nous essayerons seulement de faire revivre un moment quelques-unes des figures les plus caractéristiques de l'époque.

La polémique entre Mabillon et l'abbé de Rancé a été, en effet, un intéressant épisode de la vie littéraire et religieuse au dix-septième siècle : aussi a-t-elle été souvent racontée; mais en nous plaçant, comme nous nous sommes toujours efforcé de le faire jusqu'alors, à un point de vue pour ainsi dire extérieur et narratif, sans poser de principes, en ajoutant quelques documents nouveaux et inédits, nous espérons ne pas faire de redites, et pouvoir donner à cette dispute célèbre un intérêt nouveau.

Car, il faut l'avouer, ce qui nous intéresse surtout dans les études historiques, ce qui nous paraît surtout digne de fixer l'attention, ce sont les caractères moraux, les physionomies intellectuelles, si l'on me passe le mot, des hommes que l'histoire nous permet de connaître. Quand on s'élève au-dessus des faits eux-mêmes et des détails de l'histoire pour regarder vivre les hommes qu'elle nous révèle, l'étude du passé n'est plus la satisfaction d'une curiosité souvent stérile, elle devient la plus utile et peut-être la plus efficace des leçons ; elle apprend à vivre et à se conduire. Car tout change ici-bas, et le temps ne respecte rien, mais les hommes ne changent pas : on les retrouve toujours et partout les mêmes sous les mille costumes divers qu'ils se plaisent à varier sans cesse. De plus, la querelle des deux plus grands représentants de l'état monastique en France, il y a deux cents ans, va nous transporter dans les hautes régions de ce christianisme idéal où l'on ne s'élève plus guère de nos jours, mais où il y a toujours profit à remonter à la suite de ces esprits mieux trempés, qui semblent s'y mouvoir comme dans leur atmosphère naturelle.

Chacun connaît l'histoire étrange, si frappante dans son étrangeté même, de la première partie de la vie de celui qu'on ne nommait alors qu'avec un respect mêlé d'un certain effroi, M. de la Trappe. C'est ainsi en effet qu'était désigné, il y a deux siècles, le célèbre Rancé, le grand réformateur monastique et le premier fonda-

teur des Trappistes, c'est-à-dire des moines de l'Ordre de Cîteaux réformés et revenus à la primitive observance, tels qu'ils sont demeurés jusqu'à nos jours. Esprit ardent et ferme, M. de Rancé avait étonné par sa conversion subite, presque foudroyante, la cour qui avait été témoin des écarts de sa jeunesse. Nous ne ferons que rappeler ici les singulières péripéties de ce retour à Dieu, dont la soudaineté, suivie d'un entier renoncement à tout, remet en mémoire les conversions des premiers temps du christianisme.

Issu d'une ancienne famille parlementaire fort bien placée à la cour, riche, beau, bien fait de sa personne, instruit de cette solide éducation littéraire qui se donnait alors dans la haute magistrature, écrivant avec goût, Armand Le Bouthillier de Rancé avait tout ce qu'il fallait pour plaire dans le grand monde. Il y tint, en effet, une place considérable, et l'éclat de ses dissipations aussi bien que l'agrément et la force de son esprit attirèrent les yeux sur lui. Engagé par ambition dans les Ordres, pourvu de nombreuses abbayes, fort avant dans toute la belle société de la Fronde et frondeur lui-même, on le vit tout à coup renoncer au monde, remettre ses abbayes, ne garder que le petit prieuré de la Trappe, et s'y ensevelir dans la plus austère des pénitences.

Cette conversion si soudaine, si imprévue, parut en elle-même si inexplicable que la légende s'en empara, et que, pour la faire comprendre, on raconta, sans

qu'il y eût rien de vrai dans l'anecdote, que, revenant subitement à Paris pour voir la belle duchesse de Montbazon avec qui il était fort lié, Rancé fut si frappé du spectacle offert à ses yeux en arrivant, qu'il ne put en surmonter l'impression. Madame de Montbazon était morte, en effet, emportée par un mal subit, et suivant l'usage du temps, les chirurgiens s'étaient emparés de son corps : la tête du cadavre, de celle qu'il avait aimée, gisant séparée du tronc, fut le premier spectacle qui s'offrit aux yeux du jeune homme épouvanté, et du même coup le néant de la vie l'aurait si vivement frappé qu'il se serait décidé à tout quitter, pour ne plus penser qu'à Dieu. Cette histoire, si dramatique qu'elle puisse paraître, est, à ce que disent les récits sérieux, dénuée de toute vraisemblance, et il faut y renoncer[1]. Madame de Montbazon avait quinze ans de plus que Rancé; elle était l'amie intime de ses parents, et le jeune homme avait été élevé avec les propres enfants de la duchesse. De là des rapports fort suivis, qui ne furent incriminés que longtemps après et sans aucun fondement. Rancé assista à la mort de celle qui aurait pu être sa mère, au milieu des membres de la famille de Rohan, et alla même chercher un prêtre pour assister la mourante. Tout ce beau roman, si bien inventé pour faire effet, se réduit ainsi à néant, et les

[1] L'abbé Dubois, dans sa belle *Histoire de M. de Rancé*, démontre à merveille l'inanité de l'anedocte. Après les arguments et les preuves qu'il met en avant, il n'est plus possible de l'admettre.

causes de la conversion de Rancé, tout en étant peut-être moins pathétiques, sont infiniment plus simples.

La grâce de Dieu se servit pour toucher ce cœur plein d'ardeur et de feu des mécomptes ordinaires de l'ambition trompée, des conseils de pieux amis, et de ce dégoût de la vie qui succède parfois à un premier enivrement. Mais une fois commencé, le changement fut si complet, si brusque, qu'il surprit tout le monde et frappa vivement l'imagination des contemporains. Comme on l'a déjà remarqué, la grâce, en frappant un homme, le terrasse pour un moment et le fait rentrer dans la bonne voie qu'il avait abandonnée, sans souvent pour cela changer sa nature ni son caractère. Tel qui s'abandonnait à la fougue de ses passions, se relève tout à coup après un de ces éclairs subits comme il en luit parfois parmi les plus sombres nuits, revenu de ses égarements et ramené au bien, qui portera dans ses nouvelles pensées la même ardeur, la même passion, parfois le même emportement que par le passé. Il en fut ainsi de M. de Rancé; subitement il passa de la vie la plus mondaine aux sommets les plus élevés de l'ascétisme monastique : le traducteur d'Anacréon se réveilla Trappiste de la stricte observance.

Il est impossible de faire ici dans le détail l'histoire de la conversion de Rancé et de ses suites vraiment extraordinaires. Ce récit nous entraînerait trop loin et ne rentre nullement dans notre sujet. Quelques mots suffiront, du reste, pour en remettre en mémoire les

faits principaux. Une fois l'amour du monde et des grandeurs vaincu chez Rancé, une seule passion le remplit tout entier, celle de l'expiation et de la souffrance. L'austère amour de la croix remplit tout à coup cette âme ardente jusqu'à déborder, et le genre d'existence qu'il embrasse semble être un reflet de celle des premiers Pères du désert. Sa volonté inflexible triomphe de tous les obstacles, et, en peu de temps, on voit s'élever en pleine France du dix-septième siècle, à trente lieues de la cour où il avait brillé, cette Trappe fameuse de Mortagne, où pendant près de quarante années l'illustre solitaire fera revivre aux yeux de ses contemporains étonnés les exemples des Antoine et des Pacôme. Mais, dès le début, on peut reconnaître jusque dans l'ardeur de son zèle les traits de la même impérieuse vivacité qu'il avait portée dans la vie du monde. Non content de fonder une réforme d'une austérité presque excessive, il eût voulu qu'elle fût imposée à tout l'Ordre de Cîteaux, et ce n'est qu'à regret qu'il renonça à cette entreprise, qui n'avait pour elle que l'ardeur de son prosélytisme. Obligé d'ajourner ces projets de réforme universelle et de se contenter de son couvent de Mortagne pour donner l'exemple, mais toujours poursuivi par l'idée de faire prévaloir ce qu'il regardait, non comme l'idéal de perfection religieuse, mais comme la seule forme de cet idéal, Rancé rédigea son livre fameux sur *la Sainteté et les devoirs de la vie monastique.*

Ce traité est écrit avec un talent et un feu qui

animent tout l'ouvrage et font oublier la singularité de la forme un peu lente que l'auteur a adoptée. Il se suppose en effet interrogé par un disciple épris de la perfection monastique, et à chaque question il répond directement. C'est une sorte de catéchisme de l'état religieux. L'illustre solitaire y posait les règles de ce qu'il regardait comme devant être l'état de vie ordinaire aux moines. Emporté par son zèle, et allant plus loin que la coutume autorisée par l'Église, dans un langage plein de mouvement et d'éloquence, il plaidait la cause de l'ascétisme le plus rigoureux, ne permettant aux moines que la prière, le chant des psaumes, le travail manuel, leur imposant le silence continu et leur interdisant l'étude, l'enseignement, en un mot, toutes les œuvres extérieures comme contraires à l'esprit de leur institution primordiale.

L'ouvrage fit beaucoup de bruit et eut, d'abord, un très-grand succès. Il semblait qu'on entendît de nouveau la voix prophétique d'un des solitaires de l'Égypte, qui descendaient parfois dans les grandes villes pour leur prédire la ruine et prêcher aux peuples étonnés le néant de tout en ce monde : cette parole impérieuse et passionnée venant taxer de frivolité le goût des études les plus austères, au milieu de la société la plus lettrée qui fut jamais, avait un accent d'une singulière puissance. C'était un de ces appels solennels qui, par leur véhémence même, font impression et remuent les consciences. Aussi l'effet fut-il au premier moment très-

considérable : quelques timides protestations s'élevèrent bien çà et là, mais elles furent vite étouffées. Bossuet, qui avait approuvé le livre et était en quelque sorte responsable de sa publication, ayant, pour ainsi dire, obligé Rancé à l'imprimer, lui écrivait peu de temps après l'apparition du traité [1] : « Ce livre fait tous les effets que « je m'en étais proposés : en général un très-grand bien. « Dans quelques particuliers, il trouve beaucoup de « contradictions : et quoiqu'on dise qu'il y en a qui « se préparent à le faire paraître, je ne puis croire « que l'aveuglement aille jusque-là. Quoi qu'il en soit, « vous avez à rendre grâces à Dieu de vous avoir si bien « inspiré, et votre doctrine est de celles contre les- « quelles l'enfer ne saurait prévaloir, parce qu'elles « sont fondées sur la pierre. »

Une fois cependant le premier moment passé et l'émotion causée dans le monde religieux du temps par la hardiesse évangélique de cette parole d'apôtre, un peu refroidie, il y eut dans tous les cloîtres un mouvement d'effroi, qui ne tarda pas à se changer en un blâme public et ouvert. On commença à dire que M. de la Trappe allait trop loin, et qu'il s'exposait à ne rien obtenir en en demandant trop à la nature humaine. Puis, n'était-ce pas dépasser le but que de biffer ainsi d'un trait de plume les noms de toute cette série d'illustres écrivains, de docteurs, de prédicateurs sortis

[1] Bossuet, édit. Vivès, t. XXVI, p. 317.

des rangs des Ordres monastiques, en disant que pour prêcher ou écrire ils avaient obéi à une vocation extraordinaire et dérogé par un appel spécial de Dieu aux lois fondamentales de la vie religieuse? N'était-ce pas vouloir faire de tous les moines des anachorètes uniquement adonnés au travail manuel et à la contemplation, et priver ainsi l'Église de ses plus actifs défenseurs? Bientôt l'idée de supprimer les études dans les monastères où elles s'étaient abritées depuis des siècles, à l'ombre desquels elles avaient pu traverser les âges de barbarie, parut excessive, et l'on se récria contre les prétentions de M. de la Trappe, qui voulait faire régner de force sa réforme partout et transformer tous les couvents en déserts de la Thébaïde. On répétait tout bas le mot que le cardinal Bona avait dit de l'illustre solitaire lorsqu'il était venu à Rome solliciter la réforme générale de l'Ordre de Cîteaux : « La ferveur de cet abbé ressemble à de la fureur. » Les efforts constants de la cour de Rome pour ranimer partout les études dans les couvents étaient, en effet, trop directement combattus par la thèse de Rancé pour qu'on l'y vît d'un très-bon œil.

Il semble, à dire vrai, qu'en face des protestants qui n'accusaient que trop l'Église de favoriser l'oisiveté et l'ignorance, et devant l'incrédulité naissante, le moment n'était pas venu de faire tomber la plume des mains de toute une pieuse milice, ardente à défendre la vérité. Plus que jamais, au contraire, il fallait être

armé de toutes les défenses scientifiques pour résister aux attaques des adversaires de la foi, et les Ordres monastiques, grâce à la retraite et au loisir dont ils jouissaient, pouvaient plus que personne pousser en avant la science sacrée.

Aussi l'émoi ne fut-il nulle part plus grand que chez les Bénédictins, surtout chez ceux de la Congrégation de Saint-Maur, dont la vie tout entière était consacrée à ces études que la ferveur de l'abbé de la Trappe voulait leur enlever. Ce fut dans tout le corps comme un frémissement d'indignation contenue. L'idée d'être obligés de renoncer à leurs travaux littéraires et l'accusation d'être infidèles à la vocation religieuse, parce qu'ils employaient une partie de leur temps à l'étude, les remplissaient d'effroi. « Il[1] veut « nous renvoyer à la charrue », écrit Michel Germain dans un accès de colère comique.

M. de Rancé, qui ne s'attendait peut-être pas à tout ce bruit, mais dont la fermeté intrépide ne s'effrayait de rien, fut averti de ces critiques, et crut même que les Bénédictins de Rome s'employaient à faire censurer son livre. Mabillon et Michel Germain se trouvaient justement alors à Rome et furent avertis des démarches qu'on leur attribuait contre le livre de M. de la Trappe. Michel Germain, qui pouvait manquer de retenue dans son langage, mais était incapable d'agir

[1] Valéry, t. II, p. 329.

par derrière et en cachette contre qui que ce soit, se défend avec sa vivacité ordinaire contre une accusation qui n'est due, suivant lui, qu' « au vif de l'imagination de M. l'abbé » :

« Voici[1] une nouvelle histoire en France. M. Diroys « vint hier ici, et me dit en ami que le bruit avait couru « que c'était le Père procureur ou moi qui avions agi « pour faire censurer le livre de M. l'abbé de la Trappe. « Je rejetai cette badinerie comme elle méritait, et je « dis à M. Diroys que M. Félibien avait raison de lui « écrire que j'étais trop honnête homme pour faire ces « sortes de démarches. Il me paraît bien de la légèreté « dans le procédé de M. l'abbé de la Trappe, s'il est « vrai qu'il tintamarre sur un bruit aussi faux et aussi « badin que celui-là, qui est sans aucun fondement « tant soit peu apparent. Je suis mal édifié de sa con- « duite, et si la chose en valait la peine, je lui écrirais « en droiture une bonne lettre, dans laquelle, en lui « gardant tout le respect dû à son caractère, je lui « apprendrais, tout grand saint et grand seigneur qu'il « est, à être un peu moins chaud et moins crédule à ce « qu'on dit qu'on fait contre lui. J'enverrais un double « de cette lettre au Très-Révérend Père général, et « l'autre à M. le procureur général, son ami et mon « patron ; peut-être que cela le rendrait moins âpre à « donner des impressions à des puissances contre des

[1] Valéry, t. I, p. 183.

« religieux d'un corps envié, desquelles les grands ne « reviennent pas aisément, et qui font toujours un mé- « chant effet. Mais je ne ferai jamais aucune démarche « où la Congrégation sera intéressée, sans la participa- « tion et l'agrément de nos Pères. Au reste, mon Révé- « rend Père, c'est une pure folie que cette accusation, « car il ne m'est jamais arrivé de dire ici un mot, ni « en bien ni en mal, de M. de la Trappe. Je n'ai jamais « songé à lui, ni à son livre, depuis que je suis hors de « France, bien loin que j'en aie écrit en France ou « ailleurs pour le faire condamner. Pour moi, je tiens « cela une bagatelle qui n'est fondée que sur un mot « que le Père procureur se serait bien passé d'écrire ; et, « comme il s'en est depuis justifié, il faut que le prétendu « crime, ne pouvant retomber sur dom J. Mabillon, « retombe sur moi. Mais je puis me dire avec Ovide :

Hoc quoque, Naso, feres quoniam majora tulisti;

« et quand ce paquet sera fermé, je n'y songerai plus, à « moins que je n'apprenne que M. de la Trappe ne con- « tinue à en mal user, ou qu'il soit important de faire « connaître au dehors la bassesse de cette calomnie [1]... »

Un autre jour, il écrit encore, non sans amertume, avec sa franchise habituelle, qui avoisinerait l'irrévérence si elle n'était accompagnée de tant de bonne humeur : « Je vois bien que je suis ou serai encore calom-

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 177.

« nié touchant l'affaire des RR. PP. de Cluny avec ceux « de Saint-Vanne, comme M. l'abbé de la Trappe m'a « fait la faveur de me calomnier sur son livre. Il en sera « des derniers comme du premier. Je ne me mêle de « rien. Je deviens encore plus pèlerin dans mes désirs « que dans mon éloignement. Après cela qu'on dise « ce qu'on voudra, j'espère que *veritas nos liberabit.* »

Le bruit que faisait le livre de Rancé devint si grand, on s'en plaignait si fort dans les cloîtres d'études, qu'il écrivit un nouvel ouvrage pour éclaircir et expliquer ses sentiments. Cet écrit, où, sans rien retrancher de ses sentiments, il essayait de les faire comprendre en les adoucissant dans la forme, eut le même succès que le précédent, et dom Estiennot lui-même, malgré sa passion pour l'étude, en écrit ce qui suit : « J'ai com- « mencé [1] à lire les *Éclaircissements* de M. l'abbé de la « Trappe. Il ne m'appartient pas de juger de ces « sortes de livres; aussi n'en avais-je pas besoin en « mon particulier pour être persuadé de la droiture « des intentions de M. de la Trappe et de la sainteté « de ses sentiments. Il s'est plaint que quelques-uns « de nos Pères qui sont ici travaillent à faire censurer « ses livres ; j'en ai lu la lettre écrite de sa propre « main. Mais assurément M. de la Trappe est très-mal « informé, ce ne peut être que sur les rapports de « quelques personnes malintentionnées qu'il a formé

[1] Valéry, t. I, p. 187.

« ce sentiment. Nous sommes tous très-éloignés « d'avoir la moindre pensée de procurer la moindre « flétrissure à de si excellents ouvrages. Nous les lisons « avec soin, nous tâchons de nous en édifier et d'en « tirer profit, bien loin de les faire censurer. Il ne « tiendra pas à moi qu'on ne traduise ces ouvrages en « italien, quoique je n'y aie autre intérêt que la gloire « de Dieu et l'édification des moines d'Italie... »

Malgré ces compliments tout de forme, la lutte était engagée entre les défenseurs des études et leurs adversaires. L'attaque avait été directe, et faite au nom de la plus célèbre des règles monastiques, celle de Saint-Benoît. M. de Rancé avait déclaré que le travail de l'esprit ne pouvait pas remplacer le travail des mains, et que cette substitution était aussi préjudiciable aux Ordres en général qu'aux moines en particulier. Les Bénédictins de Saint-Maur ne pouvaient laisser passer le blâme, qui retombait plus sur eux que sur personne, sans le relever, et ce fut Mabillon qui, bien à son corps défendant, dut être leur champion. Nul ne parut plus propre à défendre la cause du travail intellectuel. La science n'avait altéré en lui aucune des vertus monastiques, l'auteur de la *Diplomatique* était de pair avec les plus grands savants, et personne ne pouvait porter contre lui la moindre accusation, en ce qui touchait le plus entier et le plus fidèle accomplissement des devoirs de sa règle.

C'était donc à Mabillon qu'incombait la tâche de défendre la cause de la légitimité des bonnes études

dans la vie religieuse, à lui à prendre la parole pour en démontrer l'utilité. Déjà il avait rédigé des observations manuscrites qu'on avait fait passer à M. de Rancé; et c'était après les avoir lues que celui-ci s'était déterminé à rédiger ses *Éclaircissements,* où, sous une forme plus modérée, il avait établi plus nettement peut-être encore les principes absolus qu'il voulait faire prévaloir. Mais ce n'était pas assez : le livre de M. de la Trappe avait fait trop de bruit, il avait causé un trop vif émoi dans toutes les studieuses retraites bénédictines, il fallait essayer de le réfuter; d'autant que les indolents et les amateurs de l'oisiveté ne manqueraient pas de se prévaloir d'une partie des leçons d'un maître si autorisé pour abandonner l'étude, tout en se gardant bien de mettre en pratique les autres parties de ses enseignements, qui ne tendaient qu'à rendre plus exacte et plus austère la discipline des couvents. Mais, d'un autre côté, personne ne semblait moins fait que Mabillon pour les polémiques en général et pour entrer en lutte avec M. de Rancé en particulier. Lié d'estime et de vénération avec l'abbé de la Trappe, il en était lui-même tenu en particulière considération.

Rancé, qui, malgré son ardeur contre les études dans les monastères, n'avait oublié aucune de ses connaissances littéraires, et qui, sous ses habits de la Trappe, restait quand même un lettré et un homme du monde, comprenait bien tout ce que valait un religieux tel que Mabillon; il savait aussi apprécier à sa valeur toute la

science de l'érudit, et déjà, à plusieurs reprises, ces deux hommes si différents avaient eu des rapports pleins de cordialité et d'affection. Le Trappiste avait consulté le savant Bénédictin sur quelques points obscurs de la règle de Saint-Benoît et ne lui avait pas épargné son approbation sur ses ouvrages. Il lui avait même écrit l'aimable billet suivant, pour le prier de venir jusqu'à sa solitude de Mortagne :

« 11 septembre 1679 [1].

« Je vous suis tout à fait obligé de l'honneur que « vous m'avez fait de vous ressouvenir de moi, et de « m'envoyer votre *Traité de la messe et de la commu-* « *nion*. Je l'ai reçu avec toute la considération que « l'on doit avoir pour tout ce qui part de votre main ; « l'ouvrage est très-exact et très-recherché, et il était « bien difficile de dire plus de choses en moins de « paroles sur cette matière. J'ai toujours été porté à « croire que ces mots de *missas* et *propter communio-* « *nem sanctam* se doivent prendre dans le sens que « vous leur donnez, et je l'ai expliqué de la sorte dans « quelques corrections que j'ai envoyées depuis plus « d'un mois à Paris pour une seconde édition de « l'explication de la règle de Saint-Benoît. Si tous ceux « qui font profession de cette règle et qui s'adonnent « aux sciences, mon Révérend Père, avaient pour cela

[1] *Correspondance des Bénédictins*. Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 84.

« autant de talents, de grâces et même de mission que « vous en pouvez avoir, on aurait sujet de ne pas « douter que Dieu ne les y eût destinés par une pro- « vidence particulière contre la disposition primitive.

« Je souhaiterais plus que je ne vous puis dire que « la Trappe se rencontrât quelque jour sur votre « chemin, non-seulement par l'avantage et l'utilité « qui me reviendraient de l'entretien d'une personne « de votre vertu et de votre science, mais encore par « la joie que j'aurais de pouvoir vous assurer de « bouche, beaucoup mieux que je ne le puis faire par « une simple lettre, avec combien de sincérité et « d'estime je suis, etc..... »

Puis comment la douceur et la modestie de Mabillon pourraient-elles triompher de tout ce que l'ardeur de son zèle donnait de force, parfois irrésistible, à la plume du grand moine que semblait animer l'esprit des anciens âges ? Comment enfin contredire, sans faire scandale, le plus illustre des convertis du siècle?

Enfin, après bien des hésitations, poussé par ses confrères, et aussi par le désir de défendre ces études qui lui étaient si chères et qui ne lui avaient jamais servi qu'à défendre la gloire de Dieu, Mabillon se mit à l'œuvre, et rédigea avec un soin scrupuleux et des ménagements infinis son *Traité sur les études monastiques.* » Il n'y attaquait pas de front la thèse de Rancé, mais justifiait la place donnée à l'étude dans les cloîtres bénédictins : allant même plus avant, il s'efforçait de

prouver que la tradition tout entière donnait raison à ceux qui, bien loin de la bannir, la faisaient entrer comme un des éléments propres à la vie religieuse, qui n'en détruisait en rien la perfection.

Dès qu'on sut que Mabillon avait pris la plume pour défendre la cause des études, il y eut un mouvement de curiosité et d'attente générale dans tous les monastères bénédictins. Les noms de Mabillon et de Rancé étaient devenus si célèbres à cette époque, qu'ils attiraient aussi l'attention de toute la société savante sur leurs différends. Tout ce qui sortait de leur plume éveillait la curiosité : les lettrés et les érudits n'attendirent donc pas avec moins d'impatience l'apparition de cette réponse indirecte à l'œuvre du plus illustre solitaire du temps. M. de Rancé fut un des premiers averti de l'entreprise tentée par Mabillon. Il en fut, peut-être, un peu surpris, car avec la rigueur de son esprit, qui avait toute l'impérieuse persévérance grâce à laquelle seule on arrive à exercer une puissante influence autour de soi, il ne prévoyait guère les objections et les obstacles, quelque préparé qu'il dût être par son état à subir toutes sortes de contradictions. Mis en éveil par les bruits qui circulaient sur l'ouvrage de Mabillon, il l'attendait avec une certaine anxiété, et se préparait à subir l'assaut que l'érudition sacrée allait faire contre son livre. « On attend[1]. —

[1] *Lettres de Rancé,* publiées par M. Gonod, p. 199. Amyot, Paris, 1845.

« écrivait-il à l'abbé Nicaise, — avec impatience l'ou-
« vrage du Père Mabillon sur les études. Je ne doute
« pas qu'il n'y ait beaucoup d'érudition. On peut
« montrer que presque dans tous les temps, il y a eu
« des solitaires habiles et savants; mais pour un de
« cette qualité, il y en a cinquante mille qui ont vécu
« avec les seules connaissances qui convenaient à
« leur profession et qui étaient capables de les sanc-
« tifier. Je ne mérite point le bien que vous dites qu'il
« a écrit de moi. Il est cependant vrai qu'il m'a tou-
« jours témoigné de la considération, et que j'ai tou-
« jours rendu justice à sa piété et à son mérite dans
« les sciences... » Enfin, après bien des hésitations et des retouches, le livre de Mabillon parut en 1691, revêtu de quatre approbations des théologiens les plus en renom de l'époque.

Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'analyse complète de cet ouvrage, pas plus que nous n'avons fait celle du livre de Rancé. Cette exposition ne rentrerait pas, du reste, dans notre sujet. Nous n'aurions de plus aucune compétence pour la faire, ni pour nous ériger en juge entre de telles parties. Nous indiquerons seulement en quelques mots ce qu'était le *Traité des études monastiques,* qui allait à son tour diviser les esprits.

L'auteur, sans contester directement les assertions de M. de Rancé, sans prétendre même imposer ses idées, ni en faire une règle générale, s'adressait aux

religieux de son Ordre, et s'efforçait de tracer le portrait du moine lettré et studieux, en justifiant l'emploi des études dans la vie religieuse, et en l'appuyant sur la tradition tout entière. Prenant soin de bien établir que, pas plus que son adversaire, il ne regardait les cloîtres comme des écoles de savants, mais bien comme des écoles de vertu, de prière et de mortification, Mabillon justifiait son Ordre des reproches de relâchement qu'on lui avait indirectement adressés, et montrait que les règles y étaient strictement observées, non pas suivant la rigueur absolue des premiers temps qui revivait à la Trappe, mais avec toute l'austérité nécessaire pour que les Bénédictins de Saint-Maur fussent de vrais disciples de Saint-Benoît. Puis, sans jamais attaquer la personne de son adversaire, ni l'accuser, ni mettre ses propres idées au-dessus de celles qu'il combattait, il traçait, avec une largeur de vues très-remarquable et une fermeté de coup d'œil qu'on n'eût peut-être pas attendue de lui, tout le cadre des études qui pouvaient être utiles à un moine, et en faire du fond de son couvent un défenseur actif de la religion. L'ouvrage tout entier était appuyé sur la tradition des Pères et les exemples les plus frappants.

Sans avoir le même feu, la même véhémence que son adversaire, Mabillon, dont le style est plus lent et moins littéraire, a dans sa manière d'écrire une simplicité parfaite, une certaine grâce naïve qui n'est pas dépourvue de charme. La plus extrême politesse, le

mot ne convient pas ici, la mansuétude chrétienne, jointe à toute la courtoisie du temps, règne dans ce livre, qui n'est déparé par aucune des violences que la polémique inspire et excuse quelquefois. On nous permettra peut-être de citer ce court fragment de la préface, où il semble que la modestie et la douceur du célèbre érudit cherchent à désarmer la rigueur un peu farouche de son adversaire, et qui, en même temps, donne tout le plan de l'ouvrage :

« Je[1] sais bien que tous n'en porteront pas le même « jugement, et qu'il est de certains esprits délicats qui « s'imaginent que le public ne doit prendre aucun « intérêt à tout ce qui porte en titre le nom de moines « ou de choses monastiques, à moins qu'il n'en con- « tienne la critique ou la satire. Mais tout le monde « n'est pas si difficile, et les personnes équitables « jugent, au contraire, qu'on peut travailler utilement « à éclaircir ce qui regarde l'état monastique, après « que le plus éloquent des Pères grecs entre autres en « a entrepris autrefois si généreusement la défense. « Aussi n'ai-je pas eu beaucoup d'égard à cette fausse « délicatesse, et ce n'est pas ce qui m'a fait balancer « quelque temps pour me déterminer à cette entreprise. « La difficulté que j'y voyais, et l'étendue que je « croyais qu'il lui fallait donner, ont fait beaucoup « plus d'impression sur mon esprit; mais ce qui m'en

[1] *Traité des études monastiques*, p. 3.

« détournait le plus est un grand serviteur de Dieu « qui fait aujourd'hui tant d'honneur à l'état monas- « tique, qui s'est expliqué d'une manière si noble et « si relevée sur ce sujet, qu'il est malaisé d'y réussir « après lui, vu que, si on suit son sentiment, il y aura « peu de choses à y ajouter, et si on s'en écarte, on « court grand risque de n'être pas approuvé.

« Je ne croirai donc pas manquer au respect que « l'on doit à ce serviteur de Dieu, si j'examine tout « ceci dans ce Traité, que je diviserai en trois parties. « Dans la première, je ferai voir que les études, bien « loin d'être absolument contraires à l'esprit monas- « tique, sont en quelque façon nécessaires pour la « conservation des communautés religieuses. Dans la « seconde, j'examinerai quelles sortes d'études peuvent « convenir aux solitaires, et de quelle méthode ils se « peuvent servir pour s'en rendre capables; enfin « dans la troisième, quelles sont les fins qu'ils se doi- « vent proposer dans ces études, et quels sont les « moyens qu'ils doivent employer pour se les rendre « utiles et avantageuses.

« Peut-être que ce dessein ne sera pas tout à fait « inutile au public, mais en tout cas j'espère que tel « qu'il est, il sera de quelque utilité pour mes con- « frères, en faveur desquels il a été principalement « entrepris et composé... »

A la suite du travail, Mabillon avait joint une sorte de catalogue des ouvrages dont la lecture pouvait être

utile à un moine lettré : cette espèce de plan de bibliothèque religieuse est très-remarquable par la large simplicité avec laquelle Mabillon y place même des livres faits par des protestants, comme devant être lus par celui qui veut se tenir au courant des questions et être à même d'y répondre. On sent qu'il veut faire de son disciple un champion armé de toutes pièces pour la défense de la vérité, et qu'il est frappé de l'infériorité relative où se trouvaient les apologistes catholiques à l'égard de leurs adversaires protestants, qui, usant sans scrupule des travaux des catholiques, avaient sur eux l'avantage de pouvoir puiser à d'autres sources qu'à celles de l'érudition purement sacrée. Il y avait là, pour celui qui prétendait défendre la bonne cause, une nécessité presque absolue. Pour pouvoir attaquer ou se défendre, il faut bien savoir les points faibles de ses adversaires ou ceux qui sont l'objet de leurs attaques, et pour cela il faut les connaître. Mabillon savait bien que cette liberté ne serait pas du goût de plusieurs, mais l'amour de la vérité l'emporta sur toute autre préoccupation, et tout en gardant sur ce point toutes les règles ordinaires prescrites par l'Église, et en en posant de particulières pour les religieux afin de préserver leur foi, il rédigea son plan de bibliothèque de façon à y comprendre tous les ouvrages qui pouvaient être utiles à la formation complète de l'esprit et à faire acquérir les connaissances les plus étendues.

Le livre de Mabillon est écrit avec une simplicité

parfaite, sans aucune recherche de style ni la moindre prétention littéraire; mais cette simplicité même, le naturel exempt de tout effort, donnent à l'ouvrage un caractère personnel rempli d'attrait. C'est bien un moine nourri dans la piété et dans l'étude qui tient la plume. « Il n'y a, dit Chateaubriand dans sa *Vie de Rancé,* aucune éloquence dans le *Traité des études monastiques* opposé aux sentiments de Rancé, mais une raison supérieure, une mansuétude touchante, je ne sais quoi qui gagne le cœur[1]. »

Aussitôt qu'il fut imprimé, le *Traité des études monastiques* se répandit promptement dans le monde érudit : son succès fut aussi grand que rapide. Chacun voulait voir comment le pieux Bénédictin s'y était pris pour réfuter le solitaire de la Trappe. Les félicitations ne lui firent pas défaut. Les lettrés ne les lui ménagèrent pas plus que de grands prélats. Huet, le savant évêque d'Avranches, lui écrivait la lettre suivante, d'un tour aussi aisé que piquant :

« Je[2] suis ravi que vous ayez entrepris de désabuser « ceux à qui on a voulu persuader depuis quelques « années que l'ignorance est une qualité nécessaire à « un bon religieux. Je suis dans un lieu où j'ai vu « soutenir cette maxime, si favorable à la fainéantise « des cloîtres, qui est la mère du relâchement. J'ai « beau alléguer votre exemple, et celui de tant d'il-

[1] Chateaubriand, *Vie de Rancé,* p. 205.
[2] Mabillon, *OEuvres posthumes,* t. I, p. 392.

« lustres confrères que vous avez, si dignes de l'habit « et du titre qu'ils portent. Votre ouvrage les pourra « désabuser, si je puis obtenir qu'ils le veuillent lire; « mais quand on aime son mal, on en fuit les remèdes. »

Fléchier lui envoya aussi son adhésion. Les messieurs de Port-Royal, bien qu'ils fussent fort admirateurs des austérités de M. de Rancé, ne cachèrent pas leur préférence pour le défenseur des études. Nicole, qui était ami de Mabillon, s'employa même à revoir son travail et à y faire des corrections. A l'étranger, le livre n'eut pas moins de succès; on en fit deux traductions italiennes, où l'on obligea cependant le traducteur à retrancher le catalogue dressé par Mabillon; puis il fut traduit en latin par un savant allemand et imprimé en Bavière. Les cardinaux à qui Mabillon l'envoya ne se firent pas prier pour l'approuver. Le cardinal d'Aguirre était un trop bon Bénédictin pour ne pas être fort ardent à prendre la défense de l'érudition monastique. Puis ce sont les cardinaux Colloredo et Casanata, qui, dans ce latin pompeux de la cour de Rome, se montrent charmés du savoir et de l'éloquence déployés pour la défense des lettres. Mabillon envoya son livre au grand-duc de Toscane qui avait désiré le connaître. C'était sans doute sur l'avis de Magliabecchi, qui en avait reçu tout des premiers un exemplaire par les soins de Michel Germain. Celui-ci, toujours fidèle à ses vieilles rancunes contre le *farniente* des Italiens, n'avait pu s'empêcher d'en accompagner l'envoi des réflexions

suivantes, où l'on retrouve toute sa malice accoutumée :

« Dom[1] Jean Mabillon achève l'édition d'un volume « français in-4°, *Des études monastiques*. Cette pièce « servira autant aux ecclésiastiques et aux autres « savants qu'à nos confrères, auxquels elle est parti- « culièrement destinée. A la fin, notre Père y a mis « un catalogue des principales difficultés qui se rencon- « trent dans chaque siècle sur l'histoire et la tradition « de l'Église, et ce serait bien de quoi faire exercer « messieurs vos *virtuosi*, s'ils avaient le goût tourné à « savoir à fond la religion et la doctrine de l'Église, « comme nous autres Français en faisons nos délices « et le capital de nos applications. Vos grands génies « rendraient un service incomparable à l'Église et se « rendraient aussi vénérables à toute la terre, s'ils « pouvaient se captiver depuis l'âge de quinze à seize « ans jusqu'à soixante pour approfondir ces matières, « dont les hérétiques, les libertins et les esprits forts « abusent étrangement, lorsque vos messieurs, payés « la plupart pour cela, c'est-à-dire revêtus de bons « bénéfices, songent à toute autre chose qu'à soutenir, « par ces armes fortes et solides, les intérêts de leur « Mère qui les a rendus si grands et si illustres. Mais « cet avis porte avec soi de la peine, peu d'avantages « temporels, et la privation des plaisirs de cette vie, « chose difficile à persuader à bien des gens... »

[1] Valéry, t. II, p. 318.

La première édition du livre fut vite épuisée, et il fallut en préparer une seconde. Mais le succès même du *Traité des études*, la joie avec laquelle il fut accueilli par les Bénédictins, l'approbation que la plupart des gens de lettres lui donnèrent, rendaient le coup d'autant plus sensible pour l'abbé de Rancé, qui n'était pas homme à reculer devant la contradiction. Avec l'autorité incontestable que lui avait acquise la sainteté de sa vie, et après les nombreuses approbations qu'avaient reçues ses deux premiers ouvrages, il lui semblait étrange qu'on vînt le contredire et contester la vérité absolue de ses principes. Ses amis, nombreux et puissants, ne voyaient pas non plus sans déplaisir le succès de Mabillon, tandis que, parmi ceux de Mabillon, quelques-uns, prévoyant l'orage, se tenaient dans une stricte neutralité et évitaient de prendre parti dans la querelle. Mais personne ne prenait plus vivement parti pour M. de Rancé que la duchesse de Guise, la seconde fille de Monsieur, frère de Louis XIII.

Madame de Guise est une des figures les plus originales de la société de cette époque. Saint-Simon nous a laissé d'elle un portrait plein de vie et non dépourvu de malice. Fille de ce bizarre Gaston d'Orléans, dont les inconséquences et les velléités d'indépendance donnèrent plus d'une fois des inquiétudes au pouvoir royal, sœur de cette non moins singulière Mademoiselle, célèbre pour avoir fait tirer les canons de la Bastille sur l'armée royale pendant la Fronde, Élisa-

beth d'Orléans, connue sous le nom de Mademoiselle d'Alençon, avait été mariée au dernier représentant de l'illustre maison de Guise, alors qu'il atteignait à peine l'âge d'homme. « Bossue [1], contrefaite à l'excès [2], elle avait mieux aimé épouser le dernier duc de Guise, en mai 1667, que de ne se point marier. » Son mari, assez faible d'esprit, l'avait laissée veuve de bonne heure avec un fils qu'elle adorait, et qu'elle perdit à l'âge de quatre ans. Sa douleur fut si vive qu'elle en oublia son *Pater,* à ce que dit Saint-Simon. Avec cet enfant s'éteignait cette puissante famille des Guise, dont la fortune avait un moment balancé celle des Bourbons. Restée seule au monde, la princesse chercha la consolation de sa douleur dans la dévotion la plus austère. Elle passait l'hiver au palais du Luxembourg qu'elle partageait avec sa sœur, et l'été à Alençon, duché qui lui venait du chef de son père. Quoique toute consacrée aux bonnes œuvres et aux pratiques de piété, elle paraissait souvent à la cour, fort bien traitée du Roi, et soupant tous les soirs au grand couvert, dit encore Saint-Simon. Malgré sa retraite et sa dévotion, la duchesse de Guise était demeurée aussi haute et aussi fière que pouvait l'être une petite-fille de Henri IV, ne retranchant à personne la plus minu-

[1] Saint-Simon, éd. de M. de Boislile, t. III, p. 59.

[2] Spanheim, dans le portrait qu'il fait de la princesse, dit seulement qu'elle avait la « taille moins belle et aisée » que sa sœur, la grande-duchesse de Toscane, et qu'elle était d'un visage « qu'on peut dire ni beau ni laid ». (*Relation de la cour de France,* p. 77.)

tieuse observation de la plus stricte étiquette ; par ses vertus comme par ses travers elle présente une figure à part, nettement marquée dans le grand monde du dix-septième siècle, qui, sous la main puissante de Louis XIV, commençait déjà à s'égaliser et à prendre un air de similitude complète. Saint-Simon raconte même sur l'étiquette de sa maison de curieux détails, qui peignent bien la personne et les usages du temps : « M. de Guise[1], dit-il en parlant du mariage de la « princesse, petite-fille de France, n'eut qu'un pliant « devant madame sa femme. Tous les jours à dîner il « lui donnait la serviette, et quand elle était dans son « fauteuil et qu'elle avait déployé sa serviette, M. de « Guise toujours debout, elle ordonnait qu'on lui « apportât un couvert qui était toujours prêt au buffet. « Ce couvert se mettait en retour au bout de la table, « puis elle disait à M. de Guise de s'y mettre, et il s'y « mettait. Tout le reste était observé avec la même « exactitude, et cela recommençait tous les jours... »

Or Alençon, où la princesse passait régulièrement six mois de l'année, était très-voisin de la Trappe, et il est facile de comprendre qu'entre cette personne distinguée plus encore par la vertu que par le rang, entre une veuve, une mère désolée, qui cachait sous la rigueur de sa vie une incurable douleur, et le solitaire de la Trappe, des rapports fréquents ne devaient pas tarder

[1] Saint-Simon, édit. de M. de Boislile, t. III, p. 62.

à s'établir. C'est ce qui arriva en effet. La princesse, usant du privilége d'entrer dans les couvents cloîtrés, que lui conférait sa qualité de descendante de saint Louis, vint à la Trappe, franchit une fois le seuil du monastère et conçut pour son saint fondateur une estime et un respect qui ne tardèrent pas à se changer en une vénération enthousiaste. Sans devenir absolument son directeur, M. de Rancé devint son ami et son conseiller.

Tous les ans la duchesse de Guise venait faire une retraite à la Trappe : elle y passait huit jours, logée dans une petite maison en dehors du couvent, dont la proximité lui permettait de suivre les exercices, et surtout de voir et d'entretenir souvent l'illustre abbé. C'était donc une amie puissante et passionnée de Rancé, et elle ne se fit pas faute de crier au scandale lorsqu'elle vit paraître le livre de Mabillon, où quelques-unes des idées de M. de la Trappe étaient combattues. Émue et indignée, la princesse ne cacha pas ses sentiments, se déclara ouvertement pour M. de la Trappe et jeta feu et flamme contre ceux qui osaient l'attaquer. Les autres amis de l'illustre solitaire, et ils étaient puissants et animés, se joignirent à elle et poussèrent vivement Rancé à se défendre. Il n'était pas nécessaire, du reste, d'exciter un esprit aussi ardent, aussi convaincu de la vérité de ses idées et de la nécessité de les faire prévaloir à tout prix.

Rancé, en effet, était doué au plus haut degré de

cette ténacité, de cet emportement même dans son propre sens, qui subsistent au milieu des plus hautes vertus chez ceux dont la mission ici-bas est de faire de grandes choses, et sont nécessaires pour les accomplir; on ne soulève les âmes, on ne les emporte vers cette perfection sublime, qui effraye la commune faiblesse, que grâce à cette impétuosité, à cette violence sainte, qui ne connaissent pas d'obstacles et qui, par leur nature même, sont entières et exclusives. De même que du jour où la vérité l'avait illuminé, Rancé était passé de la vie la plus mondaine aux excès même de la pénitence, il ne pouvait comprendre que tout religieux ne fût pas Trappiste, et qu'on pût rester au milieu de la montagne sans courir aussitôt, et au risque de perdre haleine, sur les sommets les plus élevés. Aussi sa surprise, son indignation même furent-elles au comble, quand il eut lu le livre de son adversaire, dont il ne comprit ni les ménagements, ni la doctrine, plus humaine peut-être, mais moins absolue que la sienne.

Dès le premier moment, M. de Rancé ne put cacher son déplaisir : « Je[1] ne vous dirai rien du livre du « Père Mabillon, écrit-il à l'abbé Nicaise, si ce n'est « que je voudrais bien qu'il eût employé son temps et « sa plume à quelque autre chose. On ne manquera « point d'user mal de ce qu'il a dit... » Ce qui l'avait surtout choqué, c'était de voir traiter ses opinions

[1] *Lettres de Rancé*, p. 203.

d'erreurs par un des approbateurs officiels de Mabillon, qui n'avait pas craint d'appliquer à ceux qui voulaient bannir les études de la vie monastique une phrase fort dure de saint Grégoire de Nazianze contre les adversaires des sciences profanes. Or, celui qui avait osé caractériser si fortement son blâme et le mettre sous le couvert d'un Père de l'Église, était un des aumôniers de Madame de Guise, nommé du Bois, et jouissant alors d'une certaine réputation. Le coup était rude pour M. de la Trappe, qui n'était pas habitué à se voir ainsi traiter, et il le ressentit vivement. C'est ce qu'il avoue sans détour à Madame de Guise dans une lettre que nous plaçons ici, bien qu'elle ait été écrite après la publication de sa réponse, parce qu'elle peint bien la vivacité de ses sentiments : « Je[1] ne sais si j'ai mandé à Votre « Altesse Royale qu'un des approbateurs du Père « Mabillon, nommé M. du Bois, ne fait point de scru- « pule de me traiter d'homme qui a des opinions erro- « nées, d'extravagant, d'ignorant, d'entêté. Le Père « Mabillon aurait pu ne pas se servir d'une telle appro- « bation, non-seulement si injurieuse à ma personne, « mais à la vérité même, et cela seul méritait une « réplique. Un autre que moi n'aurait pas gardé la « modération que j'ai eue... »

Aussi l'abbé de la Trappe, après avoir consulté plusieurs de ses confrères, qui avaient le même senti-

[1] *Lettres de Rancé*, p. 303.

ment que lui, se décida-t-il à répliquer, et se mit-il à l'œuvre avec l'ardeur naturelle à son âme, surtout quand il croyait sa conscience engagée.

Mabillon fut aussitôt averti du travail auquel M. de Rancé se livrait, et de la rude attaque que son livre allait subir. Il semble avoir pris la chose avec le calme et la tranquille modération qui lui étaient ordinaires. « M. de la Trappe[1] répond à notre livre, écrit-il à « Estiennot; c'est beaucoup d'honneur qu'il me fait. » Quelques jours après, il écrit encore à un de ses confrères les lignes suivantes, qui montrent bien que la douceur de sa charité n'était en rien altérée par les incidents d'une polémique qui allait s'envenimant. Les adversaires de Rancé avaient vivement attaqué et même taxé de fausseté le récit de la mort d'un de ses religieux, qu'il venait de publier. On avait prétendu que les faits racontés par M. de la Trappe étaient inexacts, et qu'il avait sciemment noirci la conduite première de son disciple, afin de donner plus d'éclat à sa conversion. Mabillon, bien loin de s'associer à ces calomnies, écrit à ce sujet au prieur de l'abbaye de Saint-Serge :

« Je[2] vous suis obligé de m'avoir éclairci le fait de « dom Muce. J'avais de la peine à croire que M. l'abbé « de la Trappe fût tombé dans une si grande erreur, « et je ne doutais pas au moins que dom Muce ne lui « eût dit les choses comme elles étaient écrites dans

[1] *Correspondance de Mabillon*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 158.
[2] *Ibid.*, f° 451.

« le récit de sa mort. Je crois que vous savez que cet « illustre abbé répond à notre *Traité des études*. Il en « écrit et en parle à tout le monde, et le monde en « parle chacun suivant sa disposition. Je ne dis rien, « et j'attends avec tranquillité son ouvrage. S'il dit la « vérité, il me semble que je n'aurai pas beaucoup de « peine à m'y rendre. Je vous prie, lorsque vous verrez « le R. P. prieur de Saint-Florent-le-Vieil, de lui dire « ce que vous avez pris la peine de m'écrire, afin de le « désabuser de la fausse idée qu'on lui a donnée de dom « Muce. Je n'en ai point voulu parler, de crainte de faire « tort à la réputation de M. l'abbé, que l'on doit soutenir « autant qu'on le peut pour l'honneur de la religion, « à laquelle lui et sa communauté font honneur... »

Moins de huit mois après la publication du *Traité des études*, M. de Rancé publiait une *Réponse au Traité des études monastiques*, qui devait faire beaucoup de bruit. Cette fois l'attaque était directe, et la réfutation faite point par point avec une verve et une véhémence singulières. L'auteur déclarait lui-même qu'il avait composé primitivement le morceau pour le simple usage de ses Frères de la Trappe, auxquels, du reste, il avait interdit la lecture du livre de Mabillon, mais que, sur le conseil de quelques personnes éclairées, il avait changé de vues, et le donnait au public pour défendre la cause de la vérité : « Je [1] vous avoue, dit-il

[1] *Réponse au Traité des études monastiques*, par M. l'abbé de la Trappe. Avant-propos.

« en s'adressant à ses religieux, que ce qui me fait le « plus de peine, dans l'obligation où je suis de vous « expliquer mes pensées sur ce sujet afin de vous pré- « server d'une opinion qui m'a paru si dangereuse, « c'est que j'estime et que je considère celui qui a « composé cet ouvrage, et qu'il s'attire une recom- « mandation particulière par la vertu comme par la « doctrine.

« Cependant, quand je fais réflexion que si le père « de famille ne trouve pas dans son troupeau toute « l'utilité qu'il en a espérée, il s'en prendra à celui à « qui il en a confié le gouvernement et la conduite, et « que Jésus-Christ, ce souverain Pasteur, recherchera « dans la main des Supérieurs le sang des âmes dont il « leur a donné la direction et la charge, il faut que « toute considération cède au devoir pressant où je me « trouve d'examiner cet ouvrage et de vous faire voir « d'une manière si évidente et si claire le dommage et « le préjudice qui vous en peuvent revenir, que si jamais « il tombe entre vos mains, il ne fasse sur vous aucune « impression qui soit contraire aux instructions que « nous avons données et aux sentiments dans lesquels « vous avez été élevés... »

C'était là, il faut en convenir, un début d'une singulière vivacité. Le reste du livre répondait au commencement : c'était une réfutation en règle menée avec une vigueur, une passion entraînantes, qui donnent une animation et une vie remarquables à un ouvrage

qui, sans cela, n'aurait en lui-même qu'un intérêt d'un ordre tout spécial. Jamais Rancé ne s'était montré écrivain plus habile et plus passionné, et n'avait déployé un talent plus ferme et plus brillant. Jamais, non plus, il n'avait montré plus d'érudition pour défendre sa cause, et l'on ne peut s'empêcher, à voir ces pages toutes remplies des citations des Pères, qui témoignent d'une science réelle, de penser qu'il y avait au moins une contradiction de fait à se servir, pour bannir les sciences du cloître, d'un si grand déploiement de savoir. Les contemporains eux-mêmes remarquèrent, du reste, cette contradiction implicite et ne se firent pas faute de dire que M. de la Trappe avait plaidé contre les études monastiques « avec un art qui « décelait le fruit de ses études[1] ». La science n'était donc pas si inutile ou si nuisible pour un religieux ; elle pouvait au moins lui servir à convaincre ceux qui en défendaient l'usage, d'erreur et d'illusion.

Le livre eut un très-grand succès; chacun voulait lire la réplique de M. de la Trappe à l'ouvrage de Mabillon, et il prit soin de la répandre le plus possible : « Au reste[2], écrit-il à l'abbé Nicaise, je serais très- « fâché que le livre que je vous ai envoyé ne tombât « pas entre vos mains : vous verrez une réponse précise « au livre contre lequel j'ai été obligé d'écrire ; et je suis « fort assuré que vous entrerez dans toutes mes rai-

[1] *Éloge de Mabillon*, par M. DE BOZE.
[2] *Lettres de Rancé*, p. 83.

« sons, car enfin il faut que chacun demeure dans son « état. Que l'on fasse ce que l'on voudra pour con- « fondre la condition des moines avec celle des ecclé- « siastiques, elles sont distinctes et séparées dans « l'ordre de Dieu et dans l'institution première. Je « n'ai jamais pu comprendre que les moines, solitaires « de profession, fussent destinés pour prêcher et pour « instruire les peuples, et s'ils se sont trouvés quelque- « fois dans ces deux sortes de fonctions, ça a été par « une vocation extraordinaire... » Par l'intermédiaire de Baluze, qu'il avait cité avec éloge dans son livre, et qui lui répondit une lettre fort aimable, M. de Rancé fit passer son mémoire à Rome. Le cardinal Casanata, l'ami de Mabillon, dont il avait ouvertement approuvé le *Traité des études,* n'en reçut pas moins avec bienveillance la réfutation, et écrivit une lettre à M. de la Trappe où il le comble de compliments, et loue son livre avant de l'avoir lu, ce qui le dispensait d'en prendre la responsabilité. Bossuet, qui cependant n'avait pas donné son approbation pour l'impression de ce nouveau livre comme il l'avait fait pour les précédents, lui envoyait les lignes suivantes : « Je suis[1] parfaitement touché de ce que vous dites des études. Vous parlez divinement des Écritures et de leur plénitude... En un mot, l'ouvrage est parfait, quoi que le monde, dont le goût est si bizarre et si injuste, puisse en juger. »

[1] *Vie de Rancé,* par Maupeou, t. II, p. 78.

Il semble cependant que l'évêque de Meaux ait eu quelque hésitation à suivre jusqu'au bout les principes absolus de Rancé, et il était, en tout cas, bien loin de vouloir les imposer à tous. C'est ce qu'il dit lui-même dans une autre lettre à une personne qui le consultait sur ce sujet : « Quoique[1] j'aie approuvé le livre de M. de la Trappe, ce n'est pas à dire pour cela que j'approuve toutes ses pensées comme nécessaires : il suffit qu'elles soient utiles pour donner lieu à l'approbation. » Dans le monde savant de l'époque, on suivait curieusement le débat, et la rigueur de M. de la Trappe rencontrait plus d'un censeur.

Leibnitz, dont l'esprit ouvert et sans préjugés était en éveil sur tout ce qui intéressait les lettres en Europe, écrivait à Magliabecchi ce curieux passage, qui certes est la plus belle apologie de la mission scientifique des moines durant les rudes siècles du moyen âge : venant d'une telle bouche et du plus illustre philosophe protestant de l'Allemagne, ces paroles ont une si grande autorité, qu'il est bon de les remettre sous les yeux du lecteur. « L'abbé de la Trappe[2], dont la doctrine et la « piété sont célèbres, a entrepris de défendre un étrange « paradoxe, dans un livre écrit contre Mabillon. Il « soutient qu'il convient que les moines soient igno- « rants et ne s'adonnent pas à la culture des sciences « qui ne font que les distraire du soin de leur salut et

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, édit. Vivès, t. XXIV, p. 331.
[2] Leibnitz, *Œuvres complètes*, t. V, p. 98. Lettre à Magliabecchi.

« des exercices de piété. Cet avis plaira aux paresseux, « mais ne plaira pas à Bacchini et à vos autres doctes « amis. Il n'est pas douteux en effet que sous couleur « de dévotion, on ne cherche souvent à excuser et à « nourrir l'oisiveté. L'abbé a parfois intérêt à avoir des « moines ignorants, parce qu'il les domine plus abso- « lument. Si cette opinion avait prévalu autrefois, nous « n'aurions aujourd'hui aucune érudition. Il est con- « stant en effet que les livres et les lettres ont été con- « servés dans les monastères; et où prendrait-on de « plus les abbés réguliers sinon dans les couvents, à « moins qu'on ne veuille donner toutes les abbayes à « dévorer aux abbés commandataires... Enfin qu'y a- « t-il de plus conforme à la piété que la méditation des « œuvres admirables de Dieu et de sa providence, qui « n'éclate pas moins dans la nature extérieure que dans « la suite de l'histoire, ainsi que dans le gouvernement « de l'Église et du genre humain? Priver la piété de « ces pensées, c'est la priver de ses aliments les plus « solides, en ne lui laissant que la méditation la plus « aride. L'esprit ne s'en contente pas longtemps et « passe facilement aux creuses spéculations de l'abs- « traction, d'où le péril des illusions n'est pas absent. »

Le succès du livre de Rancé fut si vif néanmoins, que ses amis, ceux-là mêmes qui n'en avaient pas approuvé la publication, triomphaient ouvertement et croyaient voir le débat fini, tout à fait à l'avantage de son auteur. Mais l'abbé de la Trappe avait dépassé

le but : oubliant que Mabillon ne l'avait jamais attaqué personnellement, il avait cru devoir le prendre directement à partie et le réfuter sans aucun ménagement. L'ardeur de la polémique l'avait aussi parfois entraîné trop loin. Ainsi mis ouvertement en cause, les Bénédictins ne pouvaient rester sous le coup d'aussi vives attaques, et ce fut Mabillon, dont le livre était si rudement malmené, qui eut aussi la tâche de répliquer.

Mabillon relevait à peine d'une grave pleurésie, qui avait mis ses jours en danger, quand lui arriva la réponse de M. de Rancé à son livre, et avec elle l'écho de l'indignation et de l'émotion de tous ses confrères. Ce n'était qu'un cri dans tous les monastères bénédictins contre l'outrage fait aux études auxquelles on se livrait depuis tant d'années, et à cette illustre série d'écrivains, d'orateurs, de théologiens, qui, durant des siècles, en étaient sortis pour la défense de l'Église. Il fallait à tout prix venger l'honneur de l'Ordre, et mettre la vérité dans son jour. Malgré son état de faiblesse, Mabillon se mit immédiatement à l'œuvre, et annonça publiquement qu'il allait répondre à M. de la Trappe. Dès que cette nouvelle fut répandue, la joie fut grande parmi les défenseurs des études, et la surprise grande aussi parmi les amis de Rancé, qui avaient cru que le doux et modeste religieux ne voudrait pas relever le gant et continuer la discussion. Dans le public lettré, qui à cause de l'illustration des deux adversaires avait suivi avec intérêt la discussion

sur ce point de discipline religieuse, l'annonce d'une réplique de Mabillon causa un vif mouvement de curiosité. Plus le succès du livre de M. de Rancé avait été grand, plus on l'avait admiré au point de vue littéraire, plus on attendait avec curiosité la réponse de son adversaire. Le débat allait s'agrandissant, et prenait le caractère d'une discussion sérieuse et approfondie. La cour et la ville s'en occupèrent, et les choses allèrent jusqu'aux oreilles du Roi. « M. Pussort, conseiller d'État, raconte dom Thuillier[1] dans son récit de la controverse, dit un jour au Roi, devant toute la cour et en présence de M. le chancelier, qu'il ne pouvait souffrir le vif du Père abbé qui avait jeté des pierres à D. Mabillon, de qui il n'avait reçu que des roses, et ce fut en cette occasion que le Roi dit que Mabillon passait dans son esprit pour le plus savant et le plus humble religieux de son royaume. »

Lorsque l'abbé de Rancé apprit que son livre faisait tant de bruit, et que, bien loin de terminer la discussion, il allait l'envenimer, il sentit peut-être qu'il était allé trop loin, et fit ce qu'il put pour calmer les susceptibilités bénédictines, qu'il n'avait cependant pas ménagées dans son écrit : « Je vois[2], écrit-il à son « correspondant ordinaire, l'abbé Nicaise, par les « lettres que vous avez pris la peine de m'écrire, « comme quoi la réponse au Père Mabillon fait beaucoup « de bruit, et que, si elle trouve des approbateurs, elle

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 373.
[2] *Lettres de Rancé*, p. 209.

« ne manque point de censeurs et de critiques. Dans « le fond, je n'ai voulu blesser personne, et je n'ai eu « dessein que d'établir une vérité qui m'a paru impor- « tante pour la gloire de l'état monastique, pour « empêcher qu'on ne s'en fît de fausses idées, et qu'on « ne lui ôtât ce qu'elle a de plus beau et de plus « éclatant, je veux dire sa sainteté et sa simplicité tout « ensemble. Cependant je ne pensais pas que la chose « dût faire des impressions si profondes sur les moines « qui ne sont pas de mon avis, et la peine que je leur « ai faite sans en avoir envie m'en fait beaucoup à « moi-même. Je prie Dieu qu'il guérisse la blessure et « qu'il calme les mouvements où on me mande qu'ils « sont; je souhaite qu'ils ne me donnent pas lieu de « soutenir ce que j'ai avancé. Il faut pour cela qu'ils « disent bien des choses qui m'y obligent, et que j'y « sois forcé pour rompre le silence une seconde fois. « J'ai fait ce que j'ai pu pour garder les règles d'une « juste modération. Il ne m'a pas, ce me semble, « échappé une parole piquante; j'ai témoigné beau- « coup de considération pour celui dont j'examinais « l'ouvrage ; pour les raisons, je les ai mises dans leur « force, autant que j'ai pu; il n'y a personne qui ne « demeure d'accord que j'aie dû le faire pourvu que je « voulusse écrire et convaincre.

« On ne fait point d'attention qu'un des approba- « teurs du *Traité des études* me traite de novateur et « d'homme qui enseigne des opinions erronées, et je

« n'ai pu mieux me justifier qu'en prouvant que je « n'avais rien écrit qui ne fût conforme aux sentiments « et à la conduite des saints. Dieu dissipera cet orage « comme il lui plaira; sa providence règle tout, et les « hommes ne font rien que de servir à ses desseins et à « exécuter ses ordres... »

« On [1] m'a mandé, écrit-il encore, que notre réponse « avait affligé dom Mabillon; cela me donne beaucoup « de déplaisir. Je ressens sa peine plus que je ne puis « vous le dire... » Mais ces paroles de conciliation venaient trop tard, et M. de Rancé avait l'esprit trop inflexible et une conviction trop profonde pour faire la moindre concession réelle à ses adversaires. Lorsqu'il sut que Mabillon préparait une réponse, il ne s'en montra pas ému, et écrivit à Madame de Guise ces lignes d'une modération un peu menaçante, il faut l'avouer : « Je [2] n'ai jamais eu la moindre pensée ni de blesser ni « de faire la moindre peine aux congrégations de « Saint-Maur et de Saint-Vannes... Ce qui est fâcheux, « c'est que dans ces sortes de discussions on ne sau- « rait convaincre qu'en se servant d'expressions fortes « qu'on attribue souvent à l'humeur, qui n'y a point de « part. Si je voyais, Madame, le Père Mabillon, je « suis assuré qu'il serait content des dispositions où il « me trouverait à son égard... je puis dire qu'il ne m'est « pas échappé une parole qui se ressente de l'aigreur

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 371.
[2] *Ibid.*, p. 402.

« qui se rencontre dans ceux qui parlent seulement « pour disputer ou contredire. Il est certain, Madame, « que ce serait un bien si tout cela demeurait assoupi « et qu'on n'en parlât pas davantage, car ma crainte « est que si on répond à ce que j'ai dit, il n'y ait des « gens qui écrivent pour le soutenir qui n'observeront « pas les mêmes mesures que j'ai gardées : enfin il n'y « a rien que je ne sois prêt à faire pour contenter ceux « qui croient avoir à se plaindre de moi... »

Entre temps, les amis de M. de Rancé, et ils étaient nombreux et puissants, ainsi que nous l'avons dit, essayaient d'empêcher Mabillon de lui répondre comme il l'avait annoncé. Madame de Guise se montrait naturellement la plus empressée à mettre tout en œuvre pour arriver à ce résultat. Elle fit venir les supérieurs de la congrégation de Saint-Maur et les exhorta vivement à ne pas laisser paraître la réplique de Mabillon. Celui-ci avait été appelé également : la princesse, que la grandeur de son rang empêchait sans doute de sentir le ridicule du rôle qu'elle jouait, essaya de le faire revenir sur sa décision. Voyant qu'elle ne gagnait rien sur la résolution bien arrêtée des Bénédictins de défendre l'honneur de leur Ordre qu'ils croyaient attaqué, Madame de Guise se rabattit sur une entrevue avec M. de la Trappe, promettant que Mabillon serait reçu avec tous les égards possibles, et que cette entrevue témoignerait à tout le monde de la considération que M. de la Trappe portait à la Congrégation. Les religieux écar-

tèrent encore d'une façon évasive cette proposition et se retirèrent après avoir témoigné à la princesse une déférence respectueuse, à laquelle elle fut sensible. Peu de jours après elle partit pour Alençon, croyant avoir à moitié gagné sa cause, et instruisit le Père de Rancé de son projet d'entrevue. Celui-ci lui répondit ces lignes, qui ne respirent pas précisément le désir de terminer la querelle d'une façon aussi pacifique :

« 28 avril 1692.

« Votre Altesse Royale [1], Madame, m'a rendu beau-
« coup de justice quand elle a cru et qu'elle a dit que
« j'embrasserais toujours avec beaucoup de joie toutes
« les occasions de donner des marques de la considé-
« ration que j'ai pour le Père Mabillon et pour toute
« sa congrégation. Je n'ai rien écrit à Séez de ce qu'on
« a mandé à Votre Altesse Royale. Il est vrai que,
« comme quelqu'un me dit qu'on faisait une réplique
« sanglante à la réponse, je repartis que si on me
« disait des injures, je demeurerais en silence, mais
« que si on attaquait les vérités que j'avais avancées,
« par des raisons capables d'imposer au monde, je
« serais obligé de les soutenir par de nouvelles preuves
« plus fortes que celles dont je m'étais servi, et, par
« conséquent, plus désagréables à ceux qui y auraient
« intérêt. Il ne se peut pas, Madame, que M. Chevalier
« montre une lettre de moi sur cette matière-là, puisque

[1] *Lettres de Rancé*, p. 300.

« je ne lui ai jamais écrit. Il vint à la Trappe au sortir « d'une mission qu'il avait faite à Moulins, et me dit « qu'il avait fait commencer la lecture du livre du « Père Mabillon dans son séminaire, mais qu'on l'avait « abandonnée. J'avoue, Madame, à Votre Altesse « Royale que je souhaite d'avoir la paix avec tout le « monde, quoique, par la grâce de Dieu, la charité en « tout cela n'ait reçu de mon côté aucune atteinte. « Votre Altesse Royale a des bontés infinies de vouloir « bien entendre parler d'une affaire qui ne mérite pas « un moment de son attention. Je lui souhaite une « santé parfaite, et nous attendons avec impatience la « consolation de la voir. »

« Je viens de recevoir la dernière lettre de Votre « Altesse Royale par laquelle elle me mande que les « amis du Père Mabillon disent qu'il faudrait faire une « conférence. A cela, Madame, je n'ai rien à répondre, « sinon que j'accepte tous les moyens que l'on voudra « proposer pour pacifier toutes choses par un accommo- « dement qui soit sincère et constant. Pour ce qui est « de la congrégation de Saint-Maur, je n'ai eu aucun « dessein de l'attaquer. Il était impossible que le Père « Mabillon ayant écrit par leur ordre, comme il le dit « lui-même, ma réponse ne leur fût pas désagréable : « et en cela j'avoue que l'amour de la vérité l'a emporté « par-dessus la considération que j'ai pour eux ; je ne « manquerai jamais de leur en donner des marques « quand j'en aurai l'occasion... » Cependant la du-

chesse de Guise, à peine arrivée à Alençon, écrit à Mabillon, pour l'engager à venir la voir, les lignes suivantes, qui ne manquent pas d'une certaine force chrétienne : « Je sais bien[1], disait-elle en finissant, « que vos amis les savants vous détourneront du voyage « de la Trappe, et qu'il s'en trouvera parmi eux qui « seront ravis de vous voir écrire contre un homme « du mérite, de la vertu et du savoir du Père abbé, et « que vous refusiez ce qu'il ferait s'il était à votre « place. Je voudrais vous concilier, et une visite le « ferait. Il n'y va point du vôtre, et ce serait une chose « qui édifierait le prochain. Imitez en cela l'esprit de « votre père saint Benoît qui était doux et humble. « C'est aussi votre caractère. Suivez-le, je vous en « prie, et l'avis d'une véritable amie... »

Mabillon, avec cette fermeté qui est le propre des âmes douces lorsqu'elles ont pris une résolution définitive, ne se rendit pas aux offres de la princesse, et s'excusa en donnant les mêmes raisons que la première fois. L'attaque, contre l'usage des Bénédictins de donner une large place aux études et aux travaux littéraires dans leur vie, avait été directe et publique ; la Congrégation ne pouvait rester sous le coup des accusations portées contre elle, et de toute nécessité il fallait répondre. M. de la Trappe et Madame de Guise pouvaient, au reste, être assurés que tous les ménagements

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 376.

seraient gardés, et que la défense serait aussi modérée, aussi courtoise que possible.

Battue de ce côté, et voyant bien qu'elle ne gagnerait rien, la princesse ne perdit cependant pas courage, et, persuadée qu'une entrevue était le seul moyen d'apaiser l'affaire, elle décida ou plutôt elle obligea un autre Bénédictin, dom François Lamy, à se rendre à la Trappe. Ce religieux, homme de talent, connu par ses travaux philosophiques, était, comme nous l'avons dit, l'ami et le correspondant de Fénelon. Peu désireux d'affronter une entrevue avec l'illustre solitaire de Mortagne, il commença d'abord par s'excuser, puis ayant été obligé de se rendre en Normandie à une maison de son Ordre, force lui fut bien d'obéir enfin aux ordres de Madame de Guise. La princesse s'y rendit de son côté, et présida elle-même à l'entretien.

La scène dut être singulière : une petite-fille de Henri IV présidant ainsi à une entrevue entre deux moines de deux branches différentes de l'Ordre de Saint-Benoît, et servant pour ainsi dire d'arbitre entre celui dont le zèle ardent voulait bannir les études profanes du cloître, et ramener tous les moines à l'état des solitaires de la primitive Église, et l'un des défenseurs de la variété dans les voies de la perfection, ainsi que de l'utilité du travail intellectuel pour les âmes comme pour la défense de la vérité. C'était un étrange spectacle, et l'austérité du cadre donne à la scène une certaine grandeur. Dom Lamy en écrivit aussitôt le

récit à son supérieur, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le laisser parler ; il narre avec vivacité et esprit, et sa plume n'est pas dépourvue d'une malicieuse liberté :

« 20 août.

« La[1] dernière fois que j'ai eu l'honneur d'écrire à « Votre Révérence, je lui disais que Son Altesse Royale « m'avait quitté (*sic*) du voyage de la Trappe, et que « j'avais même tout à fait pris congé d'elle. Cepen- « dant jeudi dernier, lorsque je m'y attendais le « moins, elle envoya à Fonteinneviant (*sic*), où j'étais « encore, me faire de très-grandes instances pour « m'engager au voyage de la Trappe. Elle me manda « qu'elle partait pour y aller, qu'elle ne serait point « contente qu'elle ne me vît tête-à-tête avec M. l'abbé, « et que si je ne pouvais souffrir le carrosse, que je « prisse un brancard. Je ne crus pas pouvoir honnê- « tement me défendre de cet engagement, et d'autant « moins que j'étais sur le point de partir pour venir « prendre des eaux à Maison Maugis, qui n'est qu'à « trois lieues de la Trappe. Je partis donc en brancard, « et me rendis à cette abbaye auprès de Son Altesse « Royale, qui en marqua une joie fort singulière. Elle « avait sans doute prévenu M. l'abbé sur mon chapitre « et sur les petits sujets de chagrin que Votre Révé-

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17680, f° 8.

« rence sait que j'y avais eus il y a quelques années, et « dont je m'étais expliqué à Son Altesse Royale, car on « ne peut pas plus d'égards, plus d'honnêtetés, plus de « soins et d'assiduités que j'en ai reçu de M. l'abbé « et de deux de ses religieux. Après les premiers com- « pliments, Son Altesse Royale nous fit asseoir dans « une ruelle, l'un, dit-elle, *à titre de goutte sciatique,* « et l'autre *à titre de pierre,* et puis elle nous obligea « à entrer en matière sur le grand différend des études. « M. l'abbé commença par protester de la droiture de « ses intentions dans tout ce qu'il avait écrit, et par « assurer qu'il n'avait point eu la moindre intention « de blesser personne, et bien moins encore la congré- « gation de Saint-Maur pour laquelle il avait beaucoup « d'estime, non-seulement en général, mais même « pour les supérieurs généraux et pour le Père Mabillon « en particulier. Je lui répondis que j'étais chargé de « ces mêmes personnes de la vénération qu'on a pour « lui dans notre corps, et que la charité n'avait point « été altérée par tout ce qu'il avait écrit, quoiqu'il « fallût convenir qu'il y a dans sa réponse des endroits « fort blessants et pour tout le monachisme en général, « et pour notre corps en particulier. Il me pria de lui « en citer quelques-uns, et je lui en alléguai un assez « bon nombre, auxquels il ne para que par de nou- « velles protestations de sa droiture. Je lui dis que « ces bonnes intentions étant cachées, et que n'y ayant « que ces endroits flétrissants qui parussent, ses

« paroles étant d'un grand poids dans le monde, et le « monde ayant d'ailleurs beaucoup de penchant à « croire le mal des religieux, ce qu'il avait écrit pro- « duisait de très-mauvais effets, et qu'enfin un magis- « trat avait dit que si les choses se passaient dans la « congrégation de Saint-Maur comme M. de la Trappe « le disait, il aimerait mieux être soldat du régiment « des gardes, que d'être de ce corps. L'abbé rougit « à ce mot, et se mit sur les éloges de la congrégation « de Saint-Maur; et enfin, après un détail d'observances « dans lequel nous entrâmes, et que je lui justifiais « n'être pas comme il les avait dépeintes, je lui dis que « je voulais croire que s'il mettait encore une fois la « main à la plume, il nous ferait justice sur tous ces « endroits; après avoir donc traité des matières de son « ouvrage, nous traitâmes du fond, et nous battîmes « bien du pays. Il faudrait un petit volume pour vous « en faire le détail : ce que je puis vous en dire pré- « sentement en général, c'est que, si ce bon abbé ne se « défendait pas mieux par écrit qu'il fait dans le tête- « à-tête, on en aurait assurément bon marché. Je ne « puis deviner si c'était modestie, déférence, respect « pour la princesse, ou enfin la faiblesse de sa cause; « mais il est vrai qu'il ployait presque sur tout, qu'il « ne tenait sur rien, qu'il donnait le change, et « qu'enfin il se vit obligé de dire que si le Père Mabil- « lon n'avait pas fait remonter les études jusqu'à saint « Pacôme, il n'aurait point répondu. En un mot, il

« m'accorda tant de choses l'espace de près de deux « heures que dura notre conférence, que Son Altesse « Royale en étant charmée et me prenant ensuite en « particulier : « Eh bien, me dit-elle, ne vous avais-je pas « bien dit que M. l'abbé était l'homme du monde de la « meilleure composition, et qu'il y avait peu de diffé- « rence dans le fond entre son sentiment et le vôtre? » « Je lui répondis que, véritablement, je n'aurais pas cru « qu'il se fût tant relâché, mais que je doutais qu'il « eût voulu entrer dans tous ces adoucissements par « un écrit public; elle répondit qu'il l'aurait fait si le « Père Mabillon fût venu, et eût suspendu sa réponse. « Je lui répondis que cette réponse ne gâterait rien, et « j'ajoutai ensuite devant M. de la Trappe que l'on ne « traiterait que le fond de la question sans répondre « aux manières et sans user de reproches ni de récrimi- « nations; et en effet, « Monsieur, continuai-je en me « tournant vers lui, n'y aurait-il pas moyen de traiter « cette question d'une manière purement spéculative, « sans entrer dans les mœurs les uns des autres, et « comme si nous n'y avions tous nul intérêt? » Il me dit « que cela se pouvait fort bien, et témoigna approuver « cette idée; ensuite nous nous séparâmes avec les « mêmes compliments de part et d'autre, qui s'étaient « faits au commencement, etc. »

Malgré les espérances de Madame de Guise, l'entrevue ne produisit aucun résultat, et Mabillon n'en continua pas moins à travailler à sa réponse. Le 23 juin 1692,

il écrivait à Magliabecchi : « Cependant j'achève[1] la « seconde édition de notre *Traité des études monastiques* « en deux volumes in-12, et j'y ajouterai un troisième « volume pour réfuter la réponse que l'abbé de la « Trappe a faite à ce traité. Lorsque cette réfutation « sera imprimée, vous en apprendrez des nouvelles. » Les choses en étaient là, et des deux côtés on attendait avec impatience et curiosité la réponse de Mabillon, lorsque survint un incident qui acheva d'aigrir la controverse, et ne laissa pas que de troubler fort les Bénédictins et leurs amis.

Au mois de juin parut imprimé en Hollande un violent pamphlet contre l'abbé de Rancé, intitulé : *Quatre Lettres à M. de la Trappe, où l'on examine sa réponse au Traité des études monastiques, et quelques endroits de son commentaire sur la règle de Saint-Benoît.* Cet ouvrage n'était autre chose qu'une satire mordante des idées de M. de Rancé, dont la personne n'était pas plus ménagée que les écrits. D'un tour vif et aisé, ces lettres ne manquèrent pas d'exciter la curiosité et de divertir le public, qui aimait alors beaucoup ces tournois de plume. Une cinquième lettre ne tarda pas à paraître, aussi vive, aussi acerbe que les premières; elle eut le même succès de curiosité. L'anonyme que l'auteur avait soin de garder, ce qui n'était pas tout à fait de bonne guerre, ajoutait encore au piquant,

[1] Valéry, t. II, p. 335.

et chacun cherchait quel était l'écrivain assez hardi pour oser traiter avec si peu de ménagement un personnage aussi universellement vénéré.

Les amis de M. de Rancé jetèrent, avec raison, les hauts cris, et ne cachèrent pas leur légitime indignation. Il est certain, comme on l'a remarqué, que défendre ainsi les études monastiques par la raillerie et le sarcasme, en attaquant l'un des plus saints religieux du temps, c'était perdre leur cause d'avance plutôt que la gagner. Si tel était le fruit du travail intellectuel, s'il apprenait à se jouer, fût-ce le plus spirituellement du monde, de la réputation et des intentions des autres, il était évident qu'elles n'étaient pas conformes à l'état religieux, et qu'il fallait les restreindre. M. de Rancé avait l'âme trop haute et trop véritablement chrétienne pour s'émouvoir de pareilles attaques. Il écrivait à l'abbé Nicaise ces belles paroles qui montrent bien que, s'il dépassait parfois lui-même la limite dans l'ardeur de sa polémique, les intentions de son âme étaient toujours aussi pures de tout intérêt personnel que de toute vue humaine : « Il[1] est vrai « qu'on a fait non pas une réponse, mais une critique « contre notre réplique au *Traité des études;* elle est « vive et violente. C'est un homme échauffé qui pose « quantité de faits qui n'ont point de vérité. Je vous « avoue que je regarde tout cela avec beaucoup d'in-

[1] *Histoire de Rancé,* par l'abbé Dubois, t. II, p. 339.

« différence; Dieu m'a donné un cœur d'airain à « l'égard de ces sortes de libelles... Je pardonne à la « mauvaise humeur de ceux qui en sont auteurs, et je « leur souhaite le bien pour le mal qu'ils essayent de « me faire depuis vingt-cinq ans. Je ne vois autre « chose que des satires que l'on fait contre moi, ou « manuscrites ou imprimées. Quoique assurément on « m'ait beaucoup imposé, il y a toujours à profiter, « car si nous ne sommes pas tels que les hommes se le « figurent, nous pouvons le devenir. »

Mais ses amis n'étaient pas tenus à la même modération. La duchesse de Guise, surtout, se montrait fort irritée et demandait vengeance pour l'honneur de la Trappe outragé. Le bruit public attribuait les « cinq lettres » à un personnage dont le nom est resté célèbre dans l'histoire de l'érudition, d'une célébrité bien différente de celle que menaçait de lui attirer son pamphlet. Le Père de Sainte-Marthe, alors dans toute la force de l'âge et du talent, fut bientôt acccusé d'être l'auteur du pamphlet, malgré sa grande réputation de vertu. Sorti d'une famille où l'érudition et le travail intellectuel étaient une tradition toujours tenue en honneur, fils, petit-fils et frère d'érudits distingués, tout entier à ses rudes et opiniâtres labeurs, Denys de Sainte-Marthe ne se put contenir lorsqu'il vit attaquer le rôle de ces études auxquelles il avait consacré sa vie. Devant la thèse de M. de Rancé, toute l'ardeur de son vieux sang d'érudit lui monta pour ainsi dire à la tête;

il ne fut plus maître de son indignation et écrivit, sans se découvrir, les cinq lettres où M. de la Trappe était si vivement attaqué. Leur apparition vint fort mal à propos envenimer la querelle. Mabillon, que cette intervention gênait au lieu de le servir, et qui, du reste, avec sa modération ordinaire, ne pouvait approuver les vivacités de son confrère, écrit à ce sujet, non sans une pointe de mauvaise humeur : « Vous[1] aurez peut-être ouï parler d'un autre petit « livre écrit contre le même abbé, en lettres par forme « de dialogues où il y a quantité de faits qui sont fort « déplaisants pour lui. Madame de Guise qui y est « désignée fait une recherche exacte de l'auteur. Le « Père de Sainte-Marthe, qu'on en accusait, fait ce « qu'il peut pour s'en disculper; je souhaite que cela « ne vienne point à révélation, car il en coûterait assu- « rément quelque chose à l'auteur... »

Et quelques mois plus tard, le Père de Sainte-Marthe essayant toujours de se dérober à la responsabilité de son œuvre, Mabillon écrit de nouveau : « Cependant[2] « voilà qu'on les lui attribue par un écrit public. Il « faut parler, autrement son silence passera pour un « aveu, cela est embarrassant. Il a écrit deux lettres « qui ne font que manifester sous le nom d'un ami « pour se justifier et pour charger encore davantage

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 191.

[2] *Ibid.*, f° 203.

« son adversaire. Il est temps que cette petite guerre « finisse... »

Malgré ses efforts, l'auteur des lettres ne put échapper à la colère de ses adversaires; Madame de Guise surtout n'entendit pas raillerie. Dom Denys de Sainte-Marthe, bien qu'il n'eût jamais reconnu publiquement être l'auteur du pamphlet, fut, dans un chapitre général tenu l'année suivante, déposé de sa charge de prieur de Saint-Julien de Tours; on le nomma bibliothécaire à Saint-Germain des Prés, « punition, dit « Thuillier[1], qui ne plut pas à la princesse, y ayant « bien des supérieurs qui quitteraient volontiers leur « place pour en avoir une de simple religieux dans « cette place... » Ajoutons, pour en finir avec l'histoire des quatre lettres, qu'elles ne restèrent pas sans réponse. L'érudit Thiers, fort admirateur de Rancé, se chargea de leur répondre, et malgré la désapprobation formelle de Rancé, qui essaya en vain d'arrêter sa plume, il le fit avec une vivacité et une aigreur au moins égales à celles dont il faisait un crime au contradicteur de Rancé. Plus tard, Sainte-Marthe, une fois l'animation du premier moment calmée, et ses chères études saines et sauves, regretta la vivacité de sa défense, vint à la Trappe, et se réconcilia sincèrement avec son saint abbé. Cet incident de sa vie littéraire n'eut d'ailleurs aucune influence sur le reste de

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 379.

son existence. Ses vertus modestes l'appelèrent plus tard à la charge importante de supérieur général qu'il accepta malgré lui, tandis que son immense savoir le fit charger par le clergé de France en 1710 de la réforme générale du *Gallia christiana,* œuvre immense qu'il ne put que commencer, mais à laquelle il a attaché son nom.

Pendant que ces débats secondaires avaient lieu autour des deux véritables adversaires, Mabillon achevait en silence sa réponse aux remarques de M. de la Trappe. En septembre 1692, elle était terminée et l'impression achevée; il ne s'agissait plus que d'obtenir l'*imprimatur* du chancelier. L'auteur du récit de la polémique, dont la partialité pour Mabillon est telle qu'il faut se défier de ce qu'il avance, raconte que lorsqu'ils surent que les choses en étaient là, les amis de M. de Rancé essayèrent de faire refuser le privilége royal au livre de Mabillon (les amis de Rancé contestèrent vivement ce fait), et qu'ils firent agir l'archevêque de Paris auprès du chancelier. Mais celui-ci, après avoir entendu Mabillon, non-seulement lui accorda la licence, mais loua fort son œuvre, la disant aussi utile qu'opportune, ajoutant, toujours d'après dom Thuillier, qu'il fallait que les Bénédictins étudiassent, que l'intérêt public y était mêlé, que l'abbé n'aurait pas dû les attaquer, n'étant pas en cause, et qu'on ne pouvait les empêcher de se défendre, ayant été si outrageusement maltraités. Toujours

est-il que le privilége fut accordé; seulement le livre fut examiné avec rigueur pour en ôter tout ce qui aurait pu paraître trop vif, soit sur la personne de Rancé, soit sur la discipline particulière à la Trappe. Enfin, après cet examen et les légères difficultés, qui sont sans doute exagérées par le défenseur fort partial de Mabillon, le livre parut, revêtu de quatre approbations ecclésiastiques, qui, cette fois, étaient plus élogieuses peut-être encore pour l'abbé de la Trappe que pour l'auteur même du livre. M. du Bois, celui dont la censure avait si fort blessé Rancé, garda le silence. Comme il était de la maison de Madame de Guise, celle-ci l'avait sans doute fait rentrer dans le devoir.

Nous n'essayerons pas de faire ici l'analyse des *Réflexions sur la réponse au Traité des études*. Mabillon, sans manquer aux égards dus à M. de la Trappe, remettait la question dans son vrai jour, et prouvait à nouveau que les études intellectuelles, pour n'être pas de l'essence même de la vie religieuse, ni propres à toutes ses formes, n'étaient ni en désaccord avec l'état monastique, ni nuisibles à la perfection, et qu'au contraire elles étaient aussi utiles aux religieux qui ne pouvaient s'élever jusqu'aux sommets rigoureux de l'ascétisme monacal que profitables à la défense de l'Église et à l'édification commune.

L'ardeur et la profondeur de ses convictions, la douleur de voir ses idées méconnues et défigurées, donnent à la plume de Mabillon une éloquence simple

et pressante, une force logique, et parfois même une verve qu'on ne lui avait pas encore connues. Lui, qui d'ordinaire écrit si simplement, sans aucun apprêt ni prétention littéraire, se montre cette fois écrivain de talent. Il semble que le feu de M. de Rancé se soit communiqué à son adversaire, mais sans rien lui faire perdre de sa simplicité touchante. Le lecteur nous permettra peut-être de faire passer sous ses yeux quelques extraits de cet ouvrage, digne de figurer parmi les morceaux littéraires les plus remarquables du dix-septième siècle. La poussière des bibliothèques ensevelit ainsi dans un injuste oubli bien des œuvres qui méritaient un meilleur sort.

Mabillon commençait ainsi :

« Quoique[1] j'aie assez prévu la difficulté qu'il y « avait à réussir dans le Traité des études monas- « tiques, je ne me serais jamais attendu qu'il eût pu « m'attirer une réponse, du moins si vive et si animée « que celle qui paraît depuis peu sous le nom de « M. l'abbé de la Trappe. Car quelle apparence « qu'une personne de ce caractère dût employer ce « grand nom, ces précieux moments, ce style noble et « relevé, pour réfuter un auteur d'un si faible mérite, « qui aura peine à ne pas concevoir quelque estime de « son ouvrage, après qu'une si excellente main a pris « la plume pour y répondre?

[1] *Réflexions sur la Réponse de M. l'abbé de la Trappe au Traité des études monastiques*, p. 1.

« Mais d'un autre côté, qui aurait pu croire qu'un « Traité d'un style aussi simple, et, si j'ose le dire, « aussi modéré, eût pu tant soit peu troubler le calme « d'une sainte solitude, et causer les moindres mou- « vements dans ce lieu de paix, qui semble être à l'abri « de toutes les agitations humaines ?

« J'aurais un chagrin mortel si je croyais y avoir « donné quelque occasion, et après avoir corrigé ma « faute, je me condamnerais à un éternel silence. Mais « il me semble que j'avais pris toutes les précautions « possibles pour ne pas choquer M. de la Trappe ni « la communauté. Je ne l'avais nullement attaqué dans « mon Traité, j'avais parlé de lui et de la maison avec « toute l'estime et tout le respect qu'on aurait pu « attendre d'une personne qui lui aurait été entière- « ment dévouée. Enfin, j'avais cru que, sans improuver « en aucune manière du monde ce qui se pratique à « la Trappe à l'égard des études, il me serait permis « d'appuyer l'usage des autres monastères de l'Ordre « de Saint-Benoît, usage qu'une constante tradition de « tant de siècles semblait mettre à couvert des atteintes « de la plus sévère critique.

« Cependant, malgré toutes mes précautions et les « raisons que je croyais avoir pour justifier cet usage, « je vois que l'on parle de mon sentiment comme « d'une *opinion dangereuse;* et sous prétexte d'en don- « ner de l'éloignement à une communauté, à laquelle « on interdit absolument la lecture et la vue de mon

« livre, on en fait une peinture affreuse, et on l'expose « aux yeux du public avec les couleurs les plus vives « que puisse fournir l'éloquence la plus ingénieuse.

« Si l'on n'avait traité de la sorte que ce qui est « entré du mien dans cet ouvrage, je tâcherais de « m'imposer silence à moi-même sans me plaindre. « Mais ce qui est de plus fâcheux dans cette réponse, « c'est que non-seulement elle combat un sentiment « que je tiens certain et indubitable, mais qu'elle « efface par des traits de style les plus profonds la « plupart des avantages que les moins affectionnés à « l'état monastique y avaient jusqu'à présent reconnus « de bonne foi, et qu'elle attribue à l'étude de mal- « heureux effets, que la seule corruption des hommes « ou même de fâcheux accidents étrangers ont causés « dans les monastères... »

Après ce début, où l'on sent toute l'émotion de l'écrivain, Mabillon passe à l'examen des critiques de M. de Rancé contre son livre, et, chemin faisant, il relève, avec une vivacité qui prouve la profondeur de la blessure que son adversaire lui avait causée, l'accusation d'avoir été par entraînement plus loin que sa pensée.

« Sur quoi[1] je réponds que M. l'abbé ne me fait pas « justice, de croire que je sois capable d'écrire contre « ma propre conviction. Je me sens fort éloigné de

[1] *Réflexions sur la Réponse de M. l'abbé de la Trappe au Traité des études monastiques*, p. 34.

« rien écrire contre ma pensée, et j'espère que Dieu « ne m'abandonnera jamais jusqu'à ce point, que la « complaisance ou la flatterie me porte à soutenir un « sentiment contre ma propre conviction. Je puis « tomber dans l'erreur, aussi bien que tous les autres « hommes; je puis encore tomber dans des contradic- « tions; mais que j'écrive contre ma propre convic- « tion, j'espère avec la grâce du Seigneur que cela ne « m'arrivera jamais.

« Pour revenir à l'objection, on peut fort bien « mépriser les sciences humaines, et s'en servir néan- « moins utilement pour les choses saintes et pour la « vertu : comme on se sert des richesses pour subsister, « pour faire l'aumône, quoiqu'on les méprise comme « chrétien et comme religieux. On méprise l'éclat « et l'applaudissement que causent d'ordinaire les « sciences humaines. On ne les considère plus comme « la fin de ses études. On ne les recherche plus pour « elles-mêmes comme on faisait auparavant en suivant « le train de la corruption des hommes : mais cela « n'empêche pas que suivant les ordres de Dieu et de « ceux qui nous conduisent, on n'en fasse un bon « usage pour de meilleures choses... »

Une fois entré dans le corps même de la discussion, Mabillon s'efforce de justifier ses théories, et, sa pensée s'élevant, son style prend une certaine force oratoire à laquelle sa modération ordinaire n'avait pas habitué ses lecteurs :

« Après[1] une peinture si horrible des études et de « la science, M. l'abbé sans doute a grande raison de « dire que c'est une conduite *qui ne peut être approuvée « ni de Dieu ni des hommes que d'introduire dans une « condition qui appartient à Jésus-Christ, par une consé- « cration toute particulière, un exercice rejeté et condamné « par le jugement de ses saints.* Car, en effet, c'est une « conclusion qui suit nécessairement des principes que « je viens de représenter. Et partant, il faut aban- « donner les études dans tous les monastères où elles « sont en usage, ou fermer pour jamais ces monas- « tères, c'est-à-dire tous généralement, excepté la « Trappe et deux ou trois autres semblables, pour ne « pas exposer de jeunes gens à un état non-seulement « dangereux, mais même inconciliable avec le salut. « Car quelle espérance de salut peut-il y avoir dans « des lieux où l'humilité, la prière, la piété, le recueil- « lement, la solitude, la simplicité, la pureté sont « entièrement bannis? où il n'y a plus ni de bon « exemple ni d'édification, ni de secours pour l'Église « ni pour le public? en un mot, dans un état où l'on « est tiré de l'ordre de Dieu et où l'on agit contre les « dispositions éternelles?

« Et qu'on ne dise pas qu'il y a des saints, quoiqu'en « petit nombre, qui se soient sanctifiés dans les cloîtres « par les études et par la science. Car comment est-il

[1] *Réflexions*, p. 36 et suiv.

« possible qu'on devienne saint sans humilité, sans « prière, sans recueillement, sans pureté, sans édifica- « tion? Quelle apparence qu'on puisse être agréable à « Dieu en se tirant de son ordre, et en agissant contre « les lois éternelles? Cela est aussi impossible que « d'allier le jour avec les ténèbres, le ciel avec la terre, « Jésus-Christ avec Bélial. Il faut donc dire que tous « les moines savants que nous honorons comme saints « doivent être rayés du catalogue des saints, et mis au « nombre des prévaricateurs. Il faut dire que l'Église, « les conciles et les papes, qui ont obligé les supérieurs « d'établir des études dans les monastères pour les « religieux, les ont tirés de l'ordre de Dieu, et les ont « mis dans un état qui est absolument contraire à ses « lois éternelles, puisqu'il éteint l'esprit d'humilité, de « prière, de recueillement. En un mot, il faut dire « qu'il vaut mieux se faire soldat que de se faire reli- « gieux, excepté à la Trappe... »

« Que [1] l'on me donne des Antoine, s'écrie Mabil- « lon à un autre endroit, et je ne leur demanderai « pas d'autre étude ou d'autre science que la seule « lecture des livres divins faite par eux-mêmes, ou « qu'on leur aura faite pour en acquérir l'intelligence : « parce qu'il est vrai que, sans parler de la grâce par- « ticulière dont ce saint a été rempli, l'élévation et la « capacité de ce vaste esprit qui a donné tant d'admi-

[1] *Réflexions*, p. 170.

« ration à Synégius lorsqu'il n'était pas encore chré-
« tien, lui tenaient lieu de toute science, et on peut dire
« de lui ce qui a été dit de Trajan, que sans étude il
« avait tout ce que l'étude et les lettres peuvent donner.

« Mais après tout, saint Antoine avait étudié, si ce
« n'est en lisant lui-même, au moins en écoutant
« assidûment les lectures que ses disciples lui faisaient,
« et c'est de cette manière que les Didyme et tant
« d'autres, de nos jours même, se sont rendus capa-
« bles. C'est au moins en ce sens que nous lisons dans
« sa vie que, comme il imitait tout ce qu'il remarquait
« dans les autres solitaires digne d'émulation, il avait
« le même zèle pour imiter l'assiduité qu'il voyait dans
« quelques-uns pour la lecture, *alterius legendi æmula-*
« *batur industriam.* Il inspirait la même émulation à
« ses disciples, et dans les monastères du mont Saint-
« Antoine, au rapport de saint Athanase, la lecture, qui
« peut à juste titre passer pour une étude, en faisait
« un des principaux exercices. *Erant igitur in monte*
« *monasteria, tanquam tabernacula plena divinis choris,*
« *psallentium, legentium, orantium.* Cette lecture, cette
« étude étaient, si on le veut, principalement de
« l'Écriture sainte; mais il fallait bien qu'elle fût solide
« et foncière, puisqu'elle était si ordinaire... »

Avant de finir, le savant Bénédictin revient encore sur la pureté des intentions qui a guidé sa plume, et ses paroles ont un accent de sincérité touchante; on sent l'angoisse profonde qui a remué son cœur de moine et

de savant en voyant attaquer les plus chères consolations de sa vie par le plus illustre religieux du temps :

« Ce[1] ne serait encore que trop, quand le Traité des « études monastiques n'aurait causé que la moindre « *flétrissure* et la plus petite plaie du monde à l'Ordre « monastique. Je m'estimerais bien criminel et bien « malheureux d'avoir non-seulement par un si mau- « vais exemple, mais encore par mon application, « travaillé à ravager cette vigne du Seigneur, à « rompre la haie de ses observances, pour y introduire « la dissipation, l'orgueil, la vanité, la duplicité, au « lieu de cet esprit de recueillement, d'humilité et « de simplicité qui en doit faire toute la beauté. « Malheur à moi si j'étais coupable d'un si grand « crime ; je n'ai, en effet, que trop de sujet de craindre « d'y avoir contribué par mes irrégularités ; mais j'ai « de la peine à croire que tant de maux puissent naître « de mon Traité, pourvu qu'on y observe les restric- « tions que j'ai tâché d'y apporter... »

Enfin, les pages qui servent de conclusion à l'ouvrage de Mabillon sont comme le chef-d'œuvre de sa plume : jamais il n'avait trouvé des accents plus touchants ; on dirait comme un cri du cœur arraché par l'amertume causée par cette contestation.

« Mais[2] enfin, il est temps de finir ces réflexions « qui ont été plus loin que je ne pensais. Je croyais

[1] *Réflexions*, p. 352.
[2] *Ibid.*, p. 398.

« d'abord me renfermer dans un travail beaucoup « moins étendu : mais les matières se sont grossies « insensiblement, et il était difficile, ce me semble, « de leur donner moins d'étendue. J'étais bien aise de « n'en pas faire à deux fois, et de n'être pas obligé de « mettre encore la main à la plume contre une per- « sonne que j'honore et que je respecte autant que le « Révérend Père abbé de la Trappe. C'est assurément « une des plus sensibles mortifications que j'aurai, « comme je crois, de ma vie, que d'avoir été obligé « d'écrire contre lui. Je sais les égards qu'un homme « comme moi doit avoir pour son mérite, et qu'il ne « m'appartient pas de tenir contre une personne de sa « force et de son génie, *ingenium divino dono aureum*.....

« Au reste [1], j'ai tâché d'y garder toutes les règles de « la modération, mais je n'oserais me flatter qu'il ne « me soit rien échappé de contraire, et que je n'aie « trahi en cela mes intentions les plus pures et les plus « droites. Je crains même que quelqu'un ne croie « que j'aie voulu rendre le change à M. l'abbé. Dieu, « qui voit la disposition de mon cœur, sait qu'il n'y a « rien de plus éloigné de mon dessein et de ma pensée. « Mais les hommes ne voient pas le cœur. Que puis-je « donc faire que de leur exposer mes pensées dans cet « écrit, et mon cœur à Dieu, par la sincérité de la cha- « rité que j'ai pour celui que je suis obligé de réfuter?

[1] *Réflexions*, p. 402.

« *Quid faciam non invenio, nisi ut inspiciendum tibi ser-*
« *monem meum offeram, animum Deo.*

« Que ne pouvez-vous donc voir mon cœur, mon « Révérend Père (car permettez-moi de vous adresser « ces paroles à la fin de cet ouvrage), pour y connaître « les dispositions où je suis, et pour votre personne et « pour votre maison! Je respecte les pratiques qui s'y « observent, et je suis bien éloigné de désapprouver la « conduite que vous y gardez envers les religieux tou- « chant les études. Mais si vous les croyez assez forts « pour s'en passer, n'ôtez pas aux autres un soutien « dont ils ont besoin. Il viendra peut-être un jour que « les vôtres en connaîtront et sentiront le besoin eux- « mêmes aussi bien que nous. Cependant qu'ils jouis- « sent, à la bonne heure, de l'avantage qu'ils ont de « posséder Dieu sans ces faibles ressources, dont les « autres ne se peuvent passer.

« Que si vous jugiez à propos de répliquer à ces « réflexions, je vous prie de prendre bien ma pensée, « comme je me suis efforcé de prendre la vôtre, et « d'exposer la mienne le plus clairement qu'il m'a été « possible. Mais, au nom de Dieu, demeurons-en dans « tous les termes de notre contestation, sans nous jeter « dans les matières éloignées du sujet, qui ne peuvent « servir qu'à altérer la charité et à aigrir les esprits, et « non pas à éclaircir la question dont il s'agit. J'espère « que Dieu me fera la grâce de n'entrer jamais dans « ces sortes de détails, et quelque chose qu'on me

« puisse dire, ou que je puisse apprendre, je n'en « ferai jamais aucun usage que de les sacrifier à la « paix et à la charité chrétienne : persuadé que le pro- « cédé contraire ne convient pas à notre état, et ne « sert de rien pour terminer le fond de nos contes- « tations. C'est ce que dirent autrefois, dans une « semblable rencontre, des séculiers à des évêques « au concile de Chalcédoine, et c'est ce que ceux « d'aujourd'hui pourraient aussi nous reprocher avec « raison : *Clamores isti nec episcopos,* disons *nec mo-* « *nachos, decent, nec partes juvant.* »

Ces belles paroles, toutes remplies d'une sainte émotion, terminaient dignement le livre. Le public lettré, qui avait suivi la discussion, s'en montra touché. L'ouvrage fut enlevé, et il fallut bientôt en faire une seconde édition. La surprise, en effet, avait été grande à la vue du talent littéraire déployé en cette occasion par l'érudit qui semblait jusque-là si fort au-dessous de M. de Rancé comme écrivain. Aussi les adversaires de Mabillon ne manquèrent-ils pas de répandre que Nicole avait mis la main à l'œuvre du savant Bénédictin, et que c'était à cette plume élégante qu'étaient dus les beaux passages du livre. Ce bruit ne reposait sur aucun fondement; que Nicole, qui était chaud partisan des études monastiques, ainsi qu'Arnauld, ait eu communication du travail de Mabillon, la chose n'est pas douteuse. Il avait rédigé lui-même des remarques sur ce sujet, et les avait

données à Mabillon ; mais qu'il eût tenu la plume dans le livre de celui-ci, c'est ce que rien ne permet de supposer. Le pieux religieux avait l'âme trop scrupuleuse et trop candide pour mettre son nom au bas d'une œuvre qui n'eût été qu'à demi la sienne sans en avertir le lecteur.

Il n'est nul besoin, du reste, de faire ainsi intervenir une influence étrangère pour expliquer l'espèce de transformation du talent de Mabillon, dans ce qu'on peut appeler son chef-d'œuvre littéraire. Son émotion avait été aussi vive que sincère à la vue des attaques de M. de Rancé; le Bénédictin et l'érudit s'étaient révoltés en lui sous les coups redoutables portés contre les usages de son Ordre. L'indignation l'avait rendu éloquent, et l'avait fait sortir de sa réserve ordinaire. Les lettres de lui, dont nous avons cité de nombreux extraits, et où il se livrait davantage dans la sécurité de l'intimité, nous avaient déjà montré Mabillon sous cette face nouvelle plus libre et moins contenue. Dans la réponse à Rancé, le désir de venger la cause des travaux qui ont fait sa gloire, et de les sauver d'une proscription complète, le fait, pour ainsi dire, sortir de lui-même, et les dernières phrases de son livre ont un accent de sincérité et une force simple auxquels on n'atteint que par la profondeur de l'émotion et le parfait naturel de l'expression.

Cependant une si vive riposte d'un adversaire qu'on avait cru accablé ne devait pas plaire aux amis de

M. de la Trappe, dont le dévouement passionné ne pouvait supporter aucune critique qui l'atteignît de près ou de loin. Afin de désarmer la plus puissante influence du troupeau de M. de la Trappe, Mabillon avait pris les devants, et envoyé lui-même son livre à la duchesse de Guise, en l'accompagnant de ce billet tourné avec une grâce naïve, qui aurait pu passer pour de l'habileté :

« MADAME,

« Il [1] faut être autant persuadé que je le suis de « votre bonté pour oser présenter à Votre Altesse « Royale un livre qui est écrit contre le sentiment de « M. de la Trappe. La considération qu'elle a pour son « mérite, sans parler de la vénération particulière que « j'ai pour lui, m'aurait sans doute empêché de rien « dire contre son dernier livre, si une juste néces- « sité de m'expliquer et de justifier notre Ordre ne « m'y avait engagé. Si Votre Altesse Royale prend la « peine de jeter les yeux sur ces Réflexions, j'espère « qu'elle verra bien que ce n'a été que comme malgré « moi que j'ai été obligé d'écrire, et que j'ai tâché de « garder toute la modération qui m'a été possible.

« Je m'estimerais bien heureux, Madame, si Votre « Altesse Royale étant persuadée de la disposition où « je suis pour cet illustre abbé, elle ne diminue en rien « de ses bontés ordinaires pour notre congrégation,

[1] MABILLON, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 404.

« qui a ressenti en tant de rencontres les effets de sa « protection. C'est la grâce que je lui demande avec « toute la soumission dont je suis capable, en la priant « de trouver bon que je me dise avec toutes sortes de « respects, etc...

« Paris, le 1er septembre 1692. »

Mais la princesse était trop dévouée à son cher abbé pour se laisser fléchir, et elle répondit à Mabillon cette courte lettre, où la politesse des formes ne cherche pas à dissimuler le dépit :

« J'achevai [1] hier votre livre, mon Père. Je voudrais « pour beaucoup que vous eussiez fait le voyage de la « Trappe devant. Je suis sûre que vous seriez convenu « et que vous n'eussiez point mis l'avant-propos qui « qui est très-aigre, et qui paraît l'être pour piquer « simplement. Il y a aussi un trait dans le livre de « même, que je croirais bien qu'il n'est pas de vous, « mais que vous avez été poussé de mettre par ceux « qui vous ont fait faire la réponse qui se sont trouvés « choqués sans sujet par les raisons fortes du Père abbé « de la Trappe. Il n'attaquait que des études profanes, « et était plein d'un esprit de charité comme saint « Paul pour ses frères, et pas autre chose. Ce n'est pas « par prévention que j'en parle, mais c'est que c'est la « vérité. Mais votre avant-propos est d'un esprit qui « se veut venger, qui est contre votre caractère : c'est

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 406.

« pourquoi je ne le crois pas de vous. Je crois tout ce « qui est d'antiquité que vous citez de vous. J'entre- « vois même que vous voudriez convenir, et votre fin « est une humilité telle que je vous la connais. Si je ne « vous estimais autant que je fais, je ne vous aurais « rien écrit de ce que j'ai trouvé, et d'autres que moi « qui ne connaissent point le Père abbé de la Trappe « et qui auraient même le plus penché pour vous : mais « je vous estime trop pour vous celer ce qu'on y trouve « à redire, et pourra même scandaliser et faire plus de « tort à votre congrégation que ce que vous avez cru « que le Père abbé de la Trappe avait dit, qui, dans « les esprits pleins de raison, ne font tort qu'à ceux « qui ne vivent pas comme vous autres. Une visite « vous aurait unis de sentiments, et aurait empêché « l'aigreur du livre.

« Souvenez-vous de moi dans vos saintes prières.

« D'Alençon, le 18 septembre 1692. »

De son côté, M. de Rancé paraît n'avoir pas vu sans quelque surprise la réplique de Mabillon à son livre. Il écrivait, avant de l'avoir lue, au curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, l'un de ses plus chauds partisans, les lignes suivantes, qui ne sont pas dépourvues d'une certaine vivacité :

« J'ai [1] reçu plusieurs lettres sur le sujet du livre « de la réplique du Père Mabillon. Un homme d'un

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 405.

« grand discernement et parfaitement instruit des « choses monastiques trouve qu'il bat la campagne, « mais qu'il ne détruit pas les vérités que j'ai établies, « et qu'elles subsistent malgré tout ce que lui et ceux « qui l'ont aidé ont pu écrire (car ce n'est pas l'ouvrage « d'un seul homme soit pour le style, soit pour les rai- « sons). Je ne l'ai point encore lu et je n'ai point envie « de lire, parce que je tiens la cause que j'ai défendue « indubitable : mais si la réplique n'est rien que ce « qu'on m'a dit en détail qu'elle était, je la suivrais « pied à pied si Dieu me mettait au cœur d'y répondre : « et je le ferais avec autant de succès et de facilité que « dans la réponse. On disait la même chose de son « *Traité des études*. Vous m'avez mandé vous-même « que M. du Bois l'avait dissuadé d'écrire, et qu'il « n'était pas content de son ouvrage. Comme M. Nicole « l'a vu et corrigé avec beaucoup de soin et d'appli- « cation, il ne se peut qu'il ne se trouve à son goût. « Ce qui est de vrai, c'est que sous ce prétexte que j'ai « fait dire au Père Mabillon plus qu'il ne disait, et que « j'ai porté des pensées plus loin, il se sera prudem- « ment rétracté en se réduisant à des opinions plus « supportables. Je ne suis convenu de rien avec le Père « Lamy, mais je n'ai point voulu disputer avec lui sur « rien, car je ne veux disputer contre personne. Je lui « ai seulement témoigné que j'honorais la Congréga- « tion, et que j'avais pour elle toute la considération « qu'elle méritait, et c'est la vérité. Des gens ont dit

« et disent encore qu'il y a des choses trop vives dans « ma réponse : d'autres disent qu'elle est pleine de « modération. Vous savez ce que vous en a mandé « M. le cardinal Le Camus; la vérité est que quan- « tité de personnes m'ont écrit et m'ont loué de ce « que j'avais pu m'exprimer avec tant de force et de « ménagement ensemble. Pour le manuscrit du Père « Mabillon, je ne l'ai point vu. C'est un mauvais avis « qu'on lui a donné. Les approbateurs lui ont gardé « plus de fidélité qu'il ne pense.

« Ce 8 septembre 1692. »

Cependant Rancé paraissait décidé à ne pas répliquer; du moins il en avait hautement annoncé la résolution : « Je[1] m'assure, Monsieur, écrivait-il à l'abbé « Nicaise, que vous approuvez le parti que j'ai pris de « ne pas répondre; tous mes amis me le conseillent, et « cela se rapporte à mon inclination ; car il n'y a rien « que je haïsse davantage que des contestations qui « ne conviennent plus à un nom comme moi, quoiqu'il « ne s'agisse que des choses de ma profession. » On commençait, du reste, à trouver qu'il était temps de mettre un terme à une controverse qui n'était utile à personne, et les malicieux pensaient que M. de la Trappe ferait mieux de prier que d'écrire, et Mabillon de continuer ses savants travaux que de dépenser sa science et son temps pour défendre des études qui ne cou-

[1] *Lettres de Rancé*, p. 223.

raient aucun risque réel. Chacun d'eux avait sa place marquée et sa place utile; il ne convenait pas de voir se prolonger plus longtemps une discussion qui ne servait plus, maintenant que les opinions de chacun étaient bien connues, qu'à défrayer la malice des incrédules et des libertins. Des amis sages et considérables, tels que l'évêque de Luçon et celui de Grenoble, écrivirent dans ce sens à Rancé, tandis que Leibnitz, tenu au courant de la controverse par l'abbé Nicaise, lui écrivait les lignes suivantes, où la querelle est résumée avec une netteté remarquable; l'incurable méfiance du protestant contre les moines, qui se fait voir dans un trait lancé indirectement contre eux, ne donne que plus d'autorité aux paroles de l'illustre philosophe :

« Je[1] n'ai pas encore vu l'écrit de M. l'abbé de la « Trappe sur les études monastiques; cependant je ne « crois pas que son dessein puisse être de blâmer le « Père Mabillon et tant d'autres excellents hommes « nourris dans les monastères, à qui la religion et « les sciences ont tant d'obligation. Il est indubitable « que les monastères ont été autrefois comme des « écoles d'où sont sortis d'excellents évêques et autres « hommes insignes. Celui de la nouvelle Corbie, qui « est proche d'ici, a vu sortir de son sein les apôtres du « Nord. Sans les monastères, presque tous les manu-

[1] Cousin, *Fragments philosophiques*, 1866, t. IV, p. 82.

« scrits des anciens seraient perdus, et les sciences avec « eux. Je considère les sciences comme un puissant « instrument pour exalter la gloire de Dieu. Cependant « je reconnais qu'il y a bien de la différence entre « ceux qu'on appelle moines aujourd'hui, et entre les « solitaires ou anachorètes, qui font profession de « renoncer à tout ce qui n'est pas absolument néces- « saire, ou par pénitence comme ce dom Muce de « la Trappe, ou par une force d'esprit extraordinaire. « Il est bon qu'il y ait toutes sortes d'états dans « l'Église; cette variété est belle et utile. Il est bon « que M. de la Trappe nous ressuscite les grands « exemples des solitaires dont il semble qu'on com- « mençait à manquer; mais il ne serait nullement bon « que tous les autres qu'on appelle moines leur res- « semblassent. Mais c'est aussi ce qu'on n'a pas sujet « de craindre, non plus que le trop grand nombre de « moines savants, le vulgaire de ces messieurs n'étant « que trop porté à la fainéantise : ainsi j'estime que « M. de la Trappe et le Révérend Père D. Mabillon « ont raison tous deux de les exhorter tant à la solide « dévotion qu'à la véritable science. Aussi semble-t-il « que la science fournit des aliments solides à la dévo- « tion, sans laquelle les méditatifs sont sujets à tomber « dans des visions et à prendre de fausses idées. Quand « les solitaires manqueraient de science et de lumière, « l'exemple de M. l'abbé de la Trappe fait voir qu'il « est bon que leur directeur en ait. »

« Je crois que la raison combat pour l'un comme « pour l'autre, écrit encore Leibnitz à l'illustre savant « allemand Tenzel. L'abbé, en effet, semble parler de « ceux qui veulent vivre à la façon des anachorètes « et des solitaires, comme l'indique l'étymologie du « mot moine, tandis qu'au contraire l'institution des « religieux actuels diffère sensiblement et leur per- « met, tout en rendant gloire à Dieu, de rendre service « aux hommes, surtout par le secours de leur savoir [1]. »

Mais c'était trop demander à la vivacité naturelle de M. de Rancé, qui ne reculait jamais lorsqu'il croyait sa conscience et non sa personne engagée. Le pamphlet des quatre lettres l'avait laissé insensible : à des injures et des sarcasmes il n'avait rien répondu, et avait su les recevoir avec joie et les pardonner avec sincérité. Mais au livre de Mabillon, qui, malgré ses ménagements, ses explications et ses concessions, maintenait l'opinion contraire à la sienne, il ne pouvait rester sans répondre : du moins, il le crut ainsi au premier moment. Aussi se mit-il à l'œuvre avec son ardeur accoutumée, et quelques mois après un nouveau travail destiné à réfuter Mabillon était fini et prêt à être livré à l'impression. Il était déjà même question de solliciter le privilége pour le publier, lorsqu'il arriva un incident qui fit revenir l'abbé de la Trappe sur sa décision première.

[1] Leibnitz, *OEuvres complètes*, t. V, p. 400.

L'année qui suivit la publication de la réponse de Mabillon, il se tint un chapitre général de la congrégation de Saint-Maur à Marmoutiers. Ce fut dans cette assemblée que le pamphlet des « quatre lettres » fut publiquement censuré, et que le Père de Sainte-Marthe, bien qu'il ne s'en avouât pas l'auteur, fut déposé de sa charge de prieur, comme en étant « véhémentement soupçonné ». Mabillon dut se rendre à ce chapitre, et il vint à Marmoutiers prendre sa part des délibérations. Or ce monastère se trouvait situé en Touraine, et il ne fallait pas beaucoup se détourner au retour pour traverser le bas Maine et l'extrémité orientale de la Normandie où était Alençon, la résidence d'été de Madame de Guise. Elle passait toute la belle saison dans cette ville et y tenait une petite cour où, suivant Saint-Simon, « elle[1] régentait l'intendant « comme un petit compagnon, et l'évêque de Séez, « son diocèse, à peu près de même, qu'elle tenait « debout des heures entières, elle dans son fauteuil, « sans jamais l'avoir laissé asseoir, même derrière elle « dans un coin ».

Avertie sur-le-champ de l'arrivée de l'adversaire de M. de Rancé à Marmoutiers, et toujours poursuivie du désir de faire rencontrer les deux contradicteurs, la duchesse de Guise écrit aussitôt à Mabillon une lettre où elle le pressait fort d'obéir à son invitation et de pas-

[1] Saint-Simon, édit. Boislile, t. III, p. 63.

ser par la Trappe en revenant du chapitre. Cette fois, le Bénédictin n'avait aucune bonne raison à donner, sa réponse avait été livrée au public; il avait dit ce qu'il croyait avoir à dire, rien ne s'opposait à ce qu'il vît M. de Rancé, et refuser plus longtemps une entrevue eût été donner preuve d'un ressentiment dont il était fort éloigné. La princesse eut donc la satisfaction de triompher des hésitations de Mabillon ; il lui fit savoir qu'il serait le 28 mai (1693) à la Trappe, et, en même temps, il écrivit à l'abbé pour lui annoncer sa visite.

L'entrevue eut lieu, en effet, et fut des plus cordiales. Madame de Guise, qui s'était rendue au monastère, eut le plaisir de voir, paisiblement assis à côté l'un de l'autre, et s'entretenant avec la plus aimable cordialité, les deux soutiens de deux théories opposées qui venaient de se livrer à une si vive polémique. Singulier et touchant spectacle, que celui de cette entrevue entre ces deux hommes si peu semblables, et revêtus du même habit, qu'ils portaient tous deux d'une façon si différente, mais aussi glorieuse l'une que l'autre pour cette foi à laquelle ils s'étaient donnés, l'un dès sa jeunesse, l'autre après les orages de la vie. Mabillon raconte avec sa simplicité ordinaire, à dom Estiennot, cette entrevue qui l'émut profondément, et acheva d'enlever de son cœur les restes de l'amertume de la lutte. Nous le laisserons parler, afin de faire assister le lecteur à la scène elle-même :

« Il[1] me semble qu'il y a un siècle que je n'ai eu « l'honneur de vous écrire, mon Révérend Père, et « de vous remercier de la continuation de votre sou- « venir et des Mémoires que vous avez eu la bonté de « m'envoyer, surtout des derniers que Monseigneur de « Reims m'a fait mettre entre les mains. Vous avez « su que j'ai été au chapitre général comme passe- « volant[2], et qu'au retour j'ai passé par la Trappe, « où j'ai séjourné le jour du Saint-Sacrement avec le « Révérend Père prieur de Compiègne. Nous y avons « reçu toutes les marques possibles de cordialité et « d'amitié du Révérend Père abbé et de sa commu- « nauté, que l'on ne peut voir sans être édifié. Nous « assistâmes à matines, qui durèrent quatre heures, et « à tout l'office du jour. Les complies durèrent une « heure. Les pauses de cet office durent pendant un « *Ave* et un *Sancta* entier; aux autres heures de l'office, « les pauses sont moins longues que les nôtres, et le « chant assez rond, à la réserve du *Salve Regina* de « complies, qui dure un quart d'heure. On ne peut « rien entendre de mieux chanté. Il y a de très-bonnes « voix entre les quatre-vingts religieux qui composent

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 417.

[2] C'est-à-dire comme suppléant et pour faire nombre. On appelait autrefois passe-volants des hommes qui, sans faire partie d'un corps de troupes, figuraient dans les rangs les jours de revue pour faire paraître la compagnie plus nombreuse et augmenter la paye du capitaine. L'expression s'employait familièrement, au figuré, pour signifier qu'on était dans une société passagèrement, sans en faire réellement partie, pour la rendre plus nombreuse.

« cette communauté, dont il y en a douze novices,
« Augustins, Cordeliers, Pères de l'Oratoire, curés,
« enfin de plusieurs Ordres, et ils gardent, avec l'habit
« de novice, la tonsure qu'ils portaient dans leur pre-
« mier état. Je parlai quatre fois à M. l'abbé, la pre-
« mière sans dire un seul mot de notre contestation.
« A la seconde, M. l'abbé commença par dire qu'il ne
« savait pas si nous n'aurions pas été fâchés de ce qu'il
« avait écrit contre moi. A ces mots, je l'embrassai, et
« lui moi, tous deux à genoux, et je répondis que son
« écrit n'avait donné aucune atteinte au respect et à
« la vénération que j'avais eus pour lui. Il m'ajouta
« que lorsqu'on était pénétré d'une certaine vérité,
« on disait quelquefois les choses d'une manière un
« peu vive, mais qu'il me priait d'être persuadé qu'il
« avait pour notre Congrégation et pour moi en par-
« ticulier tous les sentinents d'estime et de cordialité
« qu'on pouvait avoir, et qu'il était bien aise de faire
« cette déclaration en présence du Père avec qui j'étais.
« Comme je lui répliquais, on nous vint interrompre,
« et il ne fut plus parlé de cela dans les deux autres
« entretiens que nous eûmes avec lui. Nous en dîmes
« davantage avec un des trois religieux à qui nous par-
« lâmes; et le tout se passa avec toute la modération
« et la cordialité possible. Ce religieux me dit que
« j'avais fait un plaisir indicible à leur communauté
« d'avoir fait cette démarche, etc.

« Madame de Guise se trouva à la Trappe le même

« jour, mais je n'eus pas le temps d'avoir un long « entretien avec elle. Elle s'attendait, sans doute, que « je devais rester le lendemain qu'elle y devait revenir « avec M. l'évêque de Chartres pour y passer trois « jours ; mais nous partîmes le vendredi matin, quelque « instance qu'on nous fit d'y demeurer. Voilà en deux « mots ce qui s'est passé dans cette entrevue dont « M. l'abbé a témoigné être extrêmement satisfait, « comme on l'a su, non-seulement par la lettre qu'il « m'a fait l'honneur de m'écrire, mais aussi par « quelque autre.

« Le 15 juin 1693. »

Dom Estiennot, qui n'était pas d'aussi bonne composition que Mabillon, ne semble pas avoir été fort édifié du récit de cette entrevue, car il lui répond avec une certaine sécheresse : « J'ai[1] bien de la joie « que votre visite de la Trappe ait réussi de la manière « que vous me le marquez dans la vôtre du 15 passé, « et quoique dire simplement « que quand on est « pénétré d'une certaine vérité, on dit quelquefois les « choses d'une manière un peu vive », ce ne soit pas à « mon avis dire beaucoup, et que la nécessaire mesure « n'y soit pas, puisque vous en êtes satisfait, je le suis « aussi. Il faut vivre en paix avec ceux mêmes qui ne « le veulent pas. »

Si Mabillon fut satisfait de l'entretien, M. de Rancé,

[1] Lettre de D. Estiennot. Bibl. nat., fonds français, 19644, f° 122.

de son côté, fut vivement frappé par la venue du moine érudit, dont la modestie toute religieuse et dépourvue d'affectation le charma. Il ne cacha pas à ses amis l'impression qu'avait produite en lui la vue de ce savant qui savait si bien rester en même temps un fervent religieux : il en écrivit même à deux reprises à l'abbé Nicaise dans les termes les plus vifs :

« Le Père Mabillon[1], dit-il, est venu ici depuis sept « ou huit jours seulement; tout ce que je puis vous « dire, c'est que l'entrevue s'est passée comme elle le « devait, je veux dire avec tous les témoignages pos- « sibles d'amitié et de charité, et cela de tous les « côtés. Le principal est que la sincérité a eu dans « cette occasion toute la part qu'on pouvait souhaiter. « Il faut convenir qu'il est malaisé de trouver tout « ensemble plus d'humilité et plus d'érudition qu'il y « en a dans ce bon Père. » Quelques jours plus tard, Rancé écrit encore en parlant de Mabillon : « Il[2] m'est « venu voir seul avec un religieux de son Ordre, et véri- « tablement la chose s'est passée avec tant de cordialité « de tous les côtés, qu'il n'a pas été moins satisfait de « la manière dont j'ai usé à son égard, que je l'ai été des dispositions que je lui ai vues pour moi. Il est « certain qu'on ne le peut trop estimer, voyant comme « quoi il joint ensemble une humilité profonde avec « une grande érudition. Il m'a écrit depuis, et m'a

[1] *Lettres de Rancé*, p. 231.
[2] *Ibid.*, p. 232.

« fait espérer qu'il nous viendrait revoir. Vous ne « doutez point, Monsieur, que je n'aie sur cela tous « les sentiments que je dois avoir, et que je ne ren- « chérisse sur ceux qu'il me témoigne, autant qu'il est « en mon pouvoir... »

A plusieurs autres de ses correspondants, il parle dans les mêmes termes émus de son entrevue avec Mabillon. Celui-ci lui ayant écrit pour le remercier de son bon accueil, la réponse de M. de la Trappe ne se fit pas attendre, et respire une bienveillance affectueuse, différente, il faut l'avouer, de la vivacité déployée par l'auteur des *Réflexions sur le Traité des études monastiques :* « On[1] ne peut pas être plus tou- « ché, écrit-il, que je l'ai été de toutes les marques « que vous m'avez données de votre amitié dans le « voyage que vous avez fait à la Trappe ; quelque sen- « timent que vous puissiez avoir de ma reconnaissance, « vous voulez bien que je vous dise qu'il serait beau- « coup au-dessus de ce que vous l'avez, si vous aviez « pu pénétrer dans les dispositions de mon cœur ; au « reste, je regarde tout ce que vous me dites de notre « maison comme un pur effet de votre charité, et j'en « aurais meilleure opinion que je ne l'ai eue jusqu'à pré- « sent, si je la croyais digne de celle que vous me man- « dez que vous avez. Je souhaite, mon Révérend Père, « que rien ne vous empêche d'exécuter le dessein où

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 416.

« vous êtes de nous venir voir avec plus de temps et de « loisir. C'est une grâce que j'attendrai avec beaucoup « d'impatience, et comme un moyen de vous témoi- « gner avec plus d'étendue que je n'ai fait, qu'on ne « saurait vous honorer plus que je fais, ni être avec une « estime plus cordiale et plus sincère que je suis, etc...

« Le 7 juin 1693. »

Mais cette entrevue eut encore un autre résultat auquel peut-être Mabillon ne s'était pas attendu. M. de Rancé, touché sans doute de la candeur et de la simplicité de cœur chez le savant qu'il avait cru peut-être uniquement occupé d'érudition et de science, et sentant qu'il était inutile de pousser plus loin la querelle, changea subitement de résolution, et prit le parti d'abandonner la discussion. Madame de Guise avait eu raison : Mabillon avait fait plus pour dissiper les alarmes de M. de la Trappe et ses défiances contre les études, par sa seule vue, que par tous les arguments de son érudition. Il y avait là un succès auquel le modeste Bénédictin était loin de s'attendre, et qui l'eût couvert de confusion s'il s'en fût rendu compte. C'était beaucoup en effet pour un esprit aussi inflexible, aussi ardent que l'était celui de Rancé, que se retirer ainsi volontairement de la lutte et céder en quelque sorte l'avantage à son adversaire en ne lui répliquant pas. La chose est d'autant plus remarquable que la réponse, comme nous l'avons dit, était composée et prête pour

l'impression. M. de Rancé y avait mis toute son âme et toute sa science, qui était fort grande pour le temps; il la croyait concluante et rédigée avec une modération parfaite : néanmoins, après son entrevue avec Mabillon, il renonça subitement et pour toujours à la mettre au jour. Malgré les instances de quelques-uns de ses amis, il prend la résolution de n'en faire aucun usage; il veut même un moment la détruire et la brûler, mais, jugeant qu'un jour peut-être elle pourrait servir à ceux qui viendraient après lui, il se contente de la déposer dans les archives du couvent, en la faisant précéder de ces quelques remarques, qui font tant d'honneur à la sincérité et à l'élévation de son âme que nous ne pouvons nous empêcher de les citer : « Quand[1] le Révérend Père Mabillon eut la charité de « me venir voir après la publication de son livre des « *Réflexions,* j'avais déjà répondu à ce dernier ou- « vrage par un autre. Mais sa douceur et son honnê- « teté me gagnèrent tellement le cœur, que je n'eusse « pas voulu dire une seule parole sur nulle matière « qui eût été capable de lui déplaire. Comme il me « parut tout à fait sincère dans les assurances qu'il « me donna de son amitié, j'y répondis par des dis- « positions toutes semblables. Il se peut dire que la « conversation que nous eûmes ensemble fut toute de « cœur; il en a parlé de la sorte, et je n'ai perdu au-

[1] *Vie de Mabillon,* par l'abbé Dubois, t. II, p. 389.

« cune occasion de m'expliquer de la même manière.

« Cependant plusieurs personnes de vertu et d'éru-
« dition à qui j'avais fait voir cette réplique crurent
« que je ne devais point la supprimer pour toujours,
« et que je ne pouvais avec conscience réduire un écrit
« de cette nature en cendres et en poussière. Je me suis
« laissé persuader par leurs raisons; j'ai conservé cette
« réponse, elle subsiste dans son entier. S'il arrive
« dans la suite des temps qu'elle devienne publique,
« je suis bien aise que l'on sache qu'au cas qu'il s'y
« rencontre quelques expressions moins douces et
« moins dignes de la considération et de l'estime que
« j'ai pour le Révérend Père Mabillon, je les désavoue
« et les change en d'autres qui marquent des disposi-
« tions toutes contraires. Dans le fond, j'ai toujours
« eu du respect et de la charité pour lui; mes senti-
« ments se sont augmentés dans les rencontres, et je
« les conserverai jusqu'à la mort. »

C'était là un sacrifice, et ceux qui savent combien il en coûte d'efforts et de peines pour écrire, même aux mieux doués, ne nous taxeront pas d'exagération si nous l'appelons héroïque. Je ne sais si les Bénédictins furent avertis de la résolution qu'avait prise M. de Rancé; toujours est-il qu'eux aussi, de leur côté, mirent un soin extrême à ne plus réveiller la discussion. Quelques années plus tard, dom Lamy publiait un *Traité de la connaissance de soi-même,* qui eut alors une certaine réputation. Il fut amené dans cet ouvrage à

revenir sur le sujet des études dans la vie religieuse; mais avant de faire paraître son ouvrage, il eut soin de s'assurer auparavant que M. de la Trappe ne se croirait pas attaqué par les idées qu'il y exprimait, et il lui envoya son travail afin de mettre toutes les formes de son côté. M. de Rancé ne fit aucune opposition à la publication de ce traité, où cependant quelques-unes de ses idées étaient combattues, quoique moins directement que par Mabillon; et, malgré les instances de ses amis qui croyaient que cette modération était comme une sorte de désaveu de sa thèse, il ne sortit pas de son silence. De son côté, Mabillon ne revint jamais sur ce débat, où il ne s'était engagé qu'à regret. La résolution de ne plus y entrer de nouveau est exprimée sous une forme assez piquante dans une lettre écrite quelques années après, où il parle d'un avis qu'on lui donnait, à tort, de la prochaine apparition de la réplique de M. de Rancé :

« Pour[1] ce qui est de M. l'abbé de la Trappe, il est « vrai qu'il a fait une réplique à notre dernier livre. Je « ne l'ai point encore lue, mais je sais des personnes « qui l'ont vue et lue. On dit même que le libraire à « qui l'on a livré tous ses ouvrages à imprimer, a copie « de cette réplique, mais avec ordre de ne l'imprimer « qu'après ma mort. Je n'ai pas envie de revenir de « l'autre monde pour y répondre, et quand elle paraî-

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 293.

« trait de mon vivant, je ne sais si j'y répondrais, car « il faut bien que quelqu'un finisse la dispute. Autre- « ment les disputes seraient éternelles. *Nos autem talem « consuetudinem non habemus.* Le temps, la charité, « l'édification du public valent mieux que tout cela... »

La nouvelle qu'on avait donnée à Mabillon était fausse; le manuscrit de M. de Rancé resta enseveli dans les archives de la Trappe et ne fut jamais imprimé. Il existe encore, et l'auteur de l'histoire de Rancé l'a eu entre les mains : les courts passages qu'il en cite sont empreints de la même éloquence passionnée qui est si remarquable dans ses précédents ouvrages sur ces matières délicates. Mais on y sent que la modération, la douceur de son adversaire a fait impression sur son esprit, et ces paroles, qui sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de Mabillon, terminent le travail : « De toutes les choses, « la plus rare, c'est de voir un homme savant qui soit « vraiment humble : ce qui peut se dire néanmoins à « l'honneur et à la gloire de celui duquel je suis obligé « d'examiner les sentiments et les raisons. »

C'est ainsi que cette controverse si vive, si animée, qui avait un moment divisé les savants, se termina dans la paix et la douceur chrétiennes. Touchant exemple de ce que peuvent sur les âmes élevées les sentiments chrétiens, qui, hélas! ne triomphent pas toujours chez ceux qui en font profession des susceptibilités et des rancunes personnelles. La société éru-

dite qui avait suivi avec une curiosité pleine d'intérêt la lutte des deux plus illustres représentants des Ordres religieux à cette époque, admira plus encore peut-être cette fin toute pacifique que l'éloquence déployée de part et d'autre. Leibnitz, qui l'avait suivie avec un véritable intérêt, en avait prévu l'issue : « Je[1] crois tou-« jours, écrivait-il au fidèle abbé Nicaise, au moment « où les deux adversaires semblaient le plus animés, « — que M. l'abbé de la Trappe aussi bien que le « Révérend Père dom Mabillon ont raison tous les « deux, et plus qu'ils ne pensent, et qu'ainsi ils pour-« ront finir leur dispute quand ils voudront. »

Ce qui nous semble surtout remarquable dans cette querelle fameuse entre deux des plus illustres religieux du temps, c'est la singulière élévation d'esprit qu'elle suppose chez une société qui pouvait s'intéresser et prendre parti dans une discussion qui, par sa nature même, semble toute spéciale et réservée seulement à un petit nombre d'initiés. L'intérêt qu'y prirent non pas seulement les intéressés, ni même les lettrés, mais même des gens du monde, des gens de cour, et jusqu'à des princes, témoigne d'une société où, malgré ses défaillances, malgré ses faiblesses ou ses vices, régnait une atmosphère intellectuelle fort haute, et qui prenait aux choses de l'intelligence un intérêt vif dont nous n'avons plus que le souvenir. Une autre polé-

[1] Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise, publiées par E. Caillemer, Lyon, 1885, p. 33.

mique, beaucoup plus célèbre encore, celle de Bossuet et de Fénelon sur le *quiétisme,* vint quelques années après témoigner du même état moral des esprits par l'intérêt passionné que la cour et la ville prirent pour cette querelle purement théologique, cependant l'une des plus subtiles qu'on puisse rencontrer. Ce n'est plus de nos jours que le public, bien plus étendu, il est vrai, qu'il y a deux siècles, prendrait, fût-ce un moment, intérêt à des discussions qui se passent dans les régions où atteignent seulement les esprits élevés et habitués à se mouvoir dans la sphère des idées générales. Les discussions de Mabillon et de Rancé sont un remarquable indice de cette élévation générale des idées et du goût qu'avaient les gens distingués par la situation ou par l'esprit pour les questions d'un ordre intellectuel supérieur.

Puis, n'est-il pas singulier de voir se renouveler en plein siècle de Louis XIV les anciennes controverses déjà agitées à la fin de l'empire romain entre les solitaires de profession, qui ne voulaient rien savoir des arts de ce monde, et les esprits plus modérés, qui cherchaient à sauver les lettres en les sanctifiant? L'ardeur impérieuse de M. de Rancé, et jusqu'à l'entreprise de soumettre tout le monde à la discipline rigoureuse qu'il avait rétablie à la Trappe, sont comme un écho lointain des grandes voix des Jérôme et des Antoine : on croirait en l'écoutant parler aux Français du dix-septième siècle, entendre l'un de ces solitaires

exténués de macérations, qui venaient parfois rappeler à la société si polie, si raffinée des derniers temps de Rome, le néant de cette civilisation dont elle était si fière, et qu'un souffle impétueux, venu du désert, allait balayer comme un fragile édifice. Il semble, en effet, que mû par une de ces secrètes inspirations qu'ont parfois les grandes âmes sans s'en rendre compte, Rancé ait compris qu'il fallait retremper la vie religieuse à ses sources les plus élevées pour lui donner la force de traverser le siècle d'incrédulité qui allait venir. Ce n'était pas trop, en effet, de toutes les forces de la foi, de tous les remparts de l'austérité pour défendre dans leur intégrité ces principes d'une élévation sublime que le dix-huitième siècle allait battre en brèche de toutes manières. Là était la mission de M. de la Trappe, et c'est par ce côté qu'il a, comme le dit Sainte-Beuve, sur ses adversaires « un sommet par lequel il les surpasse et qu'ils n'ont pas bien mesuré[1] ». Mais avec l'emportement naturel aux natures impétueuses que Dieu a destinées à agir sur les autres et à faire des œuvres qui surprennent, il eût voulu réduire tous les Ordres à ce qui n'était qu'une des formes, la plus haute peut-être, de la vie religieuse. Mabillon, en défendant la cause des études, défendait lui aussi la cause de cette liberté de goûts et de penchants, que le joug du Seigneur ne comprime pas, tandis qu'il sau-

[1] *Port-Royal*, t. III, p. 583.

vait, ce qui faisait alors une des plus pures gloires de la religion en France, cette haute et forte école de savants et d'érudits qui se perpétuait à l'ombre des monastères bénédictins : aussi le silence de M. de Rancé lui laissa-t-il tout l'avantage extérieur. Les Bénédictins respirèrent, et le narrateur passionné de cette curieuse controverse put terminer son récit par cette phrase touchante, où se trahit un si sincère amour de l'étude, et dont l'accent ému et si religieux termine dignement cet épisode de la vie littéraire de Mabillon. « Plaise à Dieu[1], — dit dom Thuillier en parlant des « supérieurs religieux qui surveillaient les études dans « les maisons de l'Ordre, — que le zèle pour les « études se conserve et se perpétue dans leurs succes- « seurs, car c'est d'eux principalement que les études « dépendent. Tant qu'ils les aimeront eux-mêmes, « qu'ils en donneront des premiers l'exemple, qu'ils « feront leurs délices de la solitude et de leur chambre, « qu'ils regarderont les livres comme le meuble le « plus précieux et le plus essentiel ornement de leurs « maisons, qu'ils s'étudieront à connaître les talents « de leurs religieux, qu'ils se feront un devoir indis- « pensable de les employer, qu'ils seront ingénieux à « leur fournir des desseins conformes à leur inclination « et proportionnés à leur portée, qu'ils adouciront ce « que la solitude et le travail d'esprit ont d'épineux et

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 390.

« de rebutant par la modestie de leur gouvernement...
« on doit espérer que les études continueront à fleurir
« dans les Congrégations bénédictines, et que le public
« sera autant enrichi de leurs travaux qu'édifié par
« leurs exercices de piété. »

Mabillon sortait donc de cette controverse grandi non-seulement dans l'intérieur de son Ordre, dont il avait victorieusement défendu les usages et vengé l'honneur, mais parmi les lettrés et les érudits. Le mélange de fermeté et de douceur qu'il avait su employer à la défense de ses opinions, la singulière souplesse de talent qu'il avait déployée dans cette lutte de plume, où son immense érudition n'avait fait que lui venir en aide sans le gêner ni l'embarrasser, et lui avait servi d'arme défensive, l'avaient fait sortir de la pénombre où ses graves travaux, si peu accessibles au grand nombre, l'avaient jusqu'alors maintenu. Il avait montré aux gens de lettres, qui en furent sans doute un peu étonnés, qu'un moine érudit pouvait, lorsque besoin en était, se montrer polémiste habile autant que bon logicien. Il s'était mesuré sans désavantage avec un des hommes les plus spirituels et les plus lettrés de la cour, qui n'avait rien perdu de ses talents naturels pour avoir été les ensevelir dans les solitudes volontaires de la Trappe. L'illustre auteur des *Moines d'Occident* ne pouvait manquer de parler de cette célèbre contestation entre deux moines du dix-septième siècle. M. de Montalembert a ajouté tout le

charme entraînant de son éloquence aux arguments de Mabillon, et n'a pas cru porter atteinte à la mémoire de Rancé, dont la sainteté digne des anciens âges est au-dessus de toute attaque, en appréciant ainsi le rôle de Mabillon dans les pages qu'il a consacrées à exposer le différend : « Les Bénédictins[1] « se maintinrent pendant douze siècles entre deux « opinions extrêmes et erronées : l'une qui proclamait « l'étude et la science inutiles et même nuisibles aux « vrais moines, l'autre qui ne voulait reconnaître aux « moines d'autre mission que d'être des savants, des « écrivains et des commentateurs... » Et l'auteur ajoute dans une note que nous joignons au fragment précédent : « Le célèbre Rancé fut le principal pro- « moteur du premier paradoxe, si admirablement « réfuté par Mabillon dans son *Traité* et ses *Réflexions*. « Ce dernier livre est un modèle de style, de discus- « sion noble, modérée et concluante : c'est le chef- « d'œuvre de la polémique chrétienne. Il mérite de « compter parmi les plus beaux monuments littéraires « du dix-septième siècle... »

En feuilletant les recueils manuscrits où sont conservées les lettres de Mabillon, nos yeux se sont arrêtés par hasard sur une page de réflexions pieuses, exhortant à l'humilité : je ne sais quand ces lignes ont été écrites, mais sans nul doute le modeste érudit dut les relire sou-

[1] *Moines d'Occident*, t. VI, p. 216.

vent à ce moment où un rayon de gloire humaine venait comme éclairer sa cellule de moine, et nous croyons ne pouvoir mieux faire que de les placer ici, à la fin de cet épisode célèbre de sa vie, où il avait su mettre en pleine lumière les sentiments les plus intimes de son âme. Puis, n'est-ce pas la meilleure des leçons que de voir comment ces hommes d'autrefois, auxquels nul ne pourra contester ni la science, ni l'intelligence, ni les patients et immenses travaux, comment, dis-je, ces fondateurs de notre érudition nationale savaient croire et prier?

« Si[1] les anges, tout saints qu'ils sont, tremblent en « votre présence, Seigneur, de quels sentiments ne « devrais-je pas être touché en me considérant devant « vous, moi qui vous ai tant de fois offensé!

« Est-il possible que je puisse avoir aucun mouve- « ment de vanité, moi qui n'ai jamais fait aucun bien, « mais une infinité de péchés, et faut-il que je recherche « l'estime des hommes après m'être rendu si souvent « digne de la dernière confusion? Que suis-je en com- « paraison d'une infinité de personnes qui sont incom- « parablement meilleures que moi? Si saint Paul s'est « cru le plus grand pécheur de la terre pour avoir « persécuté un peu de temps l'Église par un faux zèle, « quel sentiment dois-je avoir de moi-même, après vous « avoir livré une guerre perpétuelle depuis que je suis « au monde, en violant si souvent vos lois et vos règles?

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 478.

« Hélas! les plus saintes âmes s'estiment criminelles « devant vous, et moi, misérable que je suis, je crois « être quelque chose. Mais quand je ne serais pas tel « que je suis, ne serait-ce pas assez de ne pas vous « plaire pour n'avoir aucun sentiment de moi-même? « Mon Dieu, faites en sorte que je n'estime que vous, « et que je ne sois sensible qu'au sentiment que vous « aurez de moi, lorsque je serai jugé de vous au dernier « moment de ma vie! »

Certes, si M. de Rancé eût lu ces lignes pleines d'une piété si humble et si fervente, il n'eût plus songé à interdire l'étude à celui qui savait les tracer. Elles lui eussent prouvé qu'à l'abri de l'humilité chrétienne un moine pouvait être sans danger un savant de premier ordre. Ne retrouve-t-on pas là les deux plus grands côtés d'une époque déjà si lointaine, qui lui ont valu une gloire immortelle et ont fait oublier ses misères et ses faiblesses : le goût et la recherche des choses de l'esprit de l'ordre le plus élevé, et la foi sincère et humble dans la vérité qui les domine ?

CHAPITRE IX

MABILLON A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

1701

Situation de Mabillon dans le monde savant. — La lettre sur le *Culte des saints inconnus*. — Correspondances sur cet ouvrage déféré à Rome, puis approuvé par la Congrégation de l'Index. — Mabillon consulté par le Parlement. — L'affaire du cartulaire de Brioude et le cardinal de Bouillon. — Mabillon accusé de s'être laissé séduire. — Ses assertions justifiées. — Il est nommé par le Roi à l'Académie des inscriptions.

La controverse de Mabillon avec l'abbé de Rancé acheva de le mettre, pour ainsi dire, hors de pair dans la société savante de la fin du dix-septième siècle. L'attention que cette polémique soutenue contre l'un des plus illustres personnages de l'époque avait éveillée, n'avait fait que mettre mieux en lumière et les vertus du Bénédictin et la science de l'érudit. Sa situation, dans son Ordre tout entier aussi bien qu'au dehors parmi les amis de la science, en avait singulièrement grandi ; on lui savait gré d'avoir si bien plaidé son procès qu'il l'avait, il pouvait du moins s'en flatter, gagné chez tous les esprits impartiaux. La Congrégation de Saint-Maur était fière d'avoir un champion si habile à défendre sa mission particulière. Puis les

années avaient marché; insensiblement Mabillon avait pris la place de ses anciens maîtres, et était devenu le centre du petit cercle de savants qui se réunissait à Saint-Germain des Prés.

Là comme ailleurs, le temps a fait son œuvre, et plus d'une des figures d'autrefois a disparu. Luc d'Achery, mort en 1683, a laissé un grand vide dans la paisible abbaye. Sa douce influence fait défaut autour de lui, tandis que la brusque disparition de Michel Germain n'est pas moins sensible, mais dans un sens tout différent. L'aimable religieux, dont on a pu apprécier l'esprit alerte et mordant, avait été emporté subitement en janvier 1694. Mabillon, très-malade lui-même à ce moment, avait dû se faire porter au chevet du lit de mort de celui qui avait été son fidèle compagnon, afin de l'embrasser encore une fois. Sa peine avait été très-vive, car il perdait en lui non-seulement un aide inappréciable dans ses travaux, non-seulement un ami très-cher, mais encore un appui et un soutien. Avec son entrain intarissable, son incorrigible franchise, sa gaieté railleuse, Michel Germain était pour son maître une animation perpétuelle, un stimulant, pour ainsi dire. Avec lui disparaissait aussi toute la studieuse jeunesse de Mabillon. Sa douleur s'exprime avec une naïveté touchante dans la lettre qu'il écrit à la sœur de Germain pour la consoler :

« Ce 20 mars 1694.

« J'ai[1] reçu vos deux dernières lettres, ma très-
« chère sœur, et j'aperçois que votre douleur est encore
« bien violente, aussi bien que celle de monsieur votre
« frère et de toute votre famille. Je ne vous dis rien
« de la mienne, mais il faut avouer qu'à considérer les
« misères de cette vie, nous avons bien plus sujet
« d'envier le bonheur de notre très-cher Frère que de
« plaindre sa sortie de ce monde. Cependant, il faut
« donner quelque chose à la nature, mais il faut aussi
« que la foi en corrige l'excès. Je suis fâché que vous
« ne m'ayez pas écrit plus tôt pour le reliquaire. Notre
« pauvre défunt l'avait donné avant sa mort à Frère
« Mathias, son infirmier. Une religieuse de Chelles,
« madame de Polalion, qui avait une confiance très-
« particulière en lui, l'a demandé avec de si grandes
« peines qu'il a fallu le lui donner. Cela s'est fait le jour
« que je reçus votre deuxième lettre, et Frère Gilles, qui
« était allé ce jour-là à Chelles, en était le porteur. J'ai
« été sensiblement mortifié de ce qu'il n'était pas en
« mon pouvoir de vous l'envoyer. Pour les médailles,
« je vous les garderai, et si je puis savoir que mon
« cher Frère ne dût rien à madame Courvois, et que ce
« soit une simple amitié, vous les aurez gratis. Vous
« pouvez bien croire que je m'en ferai un grand plaisir,

[1] Dantier, *Rapport sur les correspondances bénédictines*, p. 317.

« quelque inclination que j'aie d'ailleurs d'exécuter « ponctuellement les dernières volontés de notre très- « cher ami. J'ai trouvé les règles de notre maison, que « je mettrai entre les mains de M. le doyen de Péronne. « J'ai donné à Frère Gilles les autres papiers, et je « garderai une petite caisse de béatilles [1] de notre cher « Frère pour vous les envoyer quand vous m'en don- « nerez l'adresse. J'y mettrai aussi les lettres qui lui « ont été écrites par quelques cardinaux, afin que vous « les gardiez dans la famille, avec un discours qu'il a « fait, étant écolier, en l'honneur de son patron saint « Michel. Ces béatilles sont de petits tableaux que vous « ferez distribuer à vos neveux et à vos nièces, que je « considérerai toute ma vie comme les miens propres. « Obligez-moi de faire mes excuses à monsieur votre « frère et à mademoiselle de la Croix, de ce que je ne « leur écris pas. Je prie Dieu qu'il les console tous, et « Madame votre belle-sœur, que je suis assuré être « aussi fort sensible à notre perte commune. Je ne puis « vous en écrire davantage. »

La secousse que cette perte imprévue fit éprouver à Mabillon fut si profonde, qu'il en retomba gravement malade. Ses amis crurent même un moment sa vie en danger, si grande fut la peine qu'il eut à triompher de sa douleur. De divers côtés, on lui écrit pour le consoler, tant l'affection qui unissait les deux religieux était

[1] On appelait ainsi autrefois les petits objets de piété, tels que chapelets, médailles, images de dévotion, etc.

connue. Le cardinal de Noailles lui envoie de Versailles les lignes suivantes, qui témoignent bien de l'émotion que la perte de Michel Germain avait causée parmi ses amis :

« Versailles, le 26 janvier 1694.

« Je suis [1] bien fâché, mon Révérend Père, d'avoir à « vous témoigner l'estime et l'amitié que j'ai pour vous « dans une occasion aussi triste que celle de la perte « que vous venez de faire du Père Germain. J'y prends « toute la part possible pour l'amour de vous et par « l'estime et l'amitié que j'avais pour lui. Je sais com- « bien vous en êtes touché, mais je suis persuadé aussi « que personne ne sait faire un meilleur usage de ces « coups de la Providence; aussi je ne vous dis rien « là-dessus, je vous souhaite seulement toute la conso- « lation dont vous avez besoin, et je voudrais fort y pou- « voir contribuer. Aimez-moi toujours, je vous prie. »

Fleury lui écrit également sur le même sujet une lettre où l'érudition se mêle étrangement aux consolations chrétiennes : « Quoique [2] je ne doute pas, mon « Révérend Père, que vous ne trouviez chez vous et « dans vos propres réflexions des consolations plus « solides que tout ce que je pourrais dire, je ne puis « toutefois m'empêcher de vous témoigner la part que « je prends à la perte que vous avez faite de dom Michel

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19655, f° 251.

[2] *Ibid.*, 19652, f° 341.

« Germain, en qui nous perdons aussi un fervent reli-
« gieux et un grand homme de lettres, et moi en par-
« ticulier un bon ami. J'apprends que vous êtes malade
« vous-même, et que Dieu vous envoie, comme à une
« âme forte, plusieurs rudes épreuves à la fois. Il sait
« le bien qu'il en veut tirer, c'est à nous de nous sou-
« mettre. Si l'état où vous êtes vous permet de prendre
« ce soin, je vous prie de vouloir bien me mander par
« quelqu'un de vos confrères en quel état est l'édition
« de *Saint Jérôme,* et en cas qu'elle ne soit pas encore
« publique, à qui je dois m'adresser pour quelques éclair-
« cissements touchant l'histoire de ce saint docteur. »

Mais la place n'était pas vide aux côtés de Mabillon. Thierry Ruinart était là, toujours aussi tendre, aussi vigilant que par le passé, et, pour me servir d'une expression qui ne convient sans doute pas ici, la mort de Michel Germain lui ayant laissé le champ libre, il se donna plus que jamais à son maître, qu'il ne quitta plus jusqu'à la fin. D'autres pertes, également fort sensibles à Mabillon, étaient venues attrister la petite société de l'abbaye et jeter comme une ombre sur ses réunions ; aussi écrit-il assez tristement à Magliabecchi :

« Paris, 12 avril 1694.

« Me [1] voici encore une fois revenu des portes de la
« mort, mais avec l'extrême chagrin d'y avoir laissé
« quatre ou cinq de nos confrères, entre autres mon

[1] Valéry, t. II, p. 362.

« incomparable ami dom Michel et dom Placide Por-
« cheron, notre bibliothécaire, regrettés tous deux éga-
« lement de tout le monde. J'avais prié dom Thierry
« Ruinart, notre compagnon d'études, qui m'est resté
« presque seul à présent, de vous donner avis de la
« mort de dom Michel, ne le pouvant faire moi-même
« à cause de ma maladie. Il l'a fait et vous a prié en
« même temps d'agréer un petit ouvrage qu'il vient de
« donner au public, qui est l'*Histoire de la persécution*
« *des Vandales*. Je ne sais si vous aurez reçu sa lettre,
« et je sais encore moins quand vous pourrez recevoir
« l'exemplaire qu'il vous a destiné. Vous savez que
« l'on ne trouve pas bien souvent de semblables occa-
« sions pour envoyer des livres. Il est surprenant de
« voir les difficultés que l'on a ici d'imprimer. Vous en
« pourrez juger par le premier tome que M. l'abbé
« Ferrier vient de donner, qui est un ouvrage pos-
« thume de M. Pellisson, son parent, touchant l'Eu-
« charistie. Cet ouvrage ne consistait que dans deux
« petits volumes in-12. Cependant MM. Anisson n'en
« ont jamais voulu imprimer que le premier, se réser-
« vant à imprimer le second s'ils voient que l'édition
« du premier volume leur réussisse. Si cela est des
« ouvrages français de si peu de frais, que pensez-vous
« que ce soit des ouvrages latins? Cependant on con-
« tinue toujours au Louvre l'impression de *Saint Atha-*
« *nase,* quoique l'un des deux de nos Pères qui y tra-
« vaillaient ait été emporté par la mort, trois semaines

« avant dom Michel; il s'appelait dom Jacques Lopin. « Celui qui a eu la principale direction de *Saint* « *Ambroise* et qui travaillait à *Saint Grégoire de* « *Nazianze,* appelé dom Jacques Du Frische, était « mort un peu auparavant. Nous avons perdu aussi « M. Bulteau, l'auteur de l'*Histoire monastique en fran-* « *çais,* commis de notre Congrégation. Vous voyez que « la mort est aux lettres chez nous. Nous avons néan- « moins encore ici sept ou huit bons ouvriers tant pour « le grec que pour le latin, mais il faut prier Dieu qu'il « nous donne enfin la paix tant désirée. M. Du Pin « imprime, nonobstant le mauvais temps, la continua- « tion de sa *Bibliothèque ecclésiastique,* sous un autre « titre, qui est celui des *Observations sur les auteurs* « *des neuvième et dixième siècles*. J'ai traduit en la- « tin tout son ouvrage, auquel il donne une nouvelle « forme. »

Un changement considérable était, du reste, survenu dans l'intérieur de l'abbaye de Saint-Germain durant les années qui venaient de s'écouler. Le Roi, qui avait destiné cette riche prébende au comte de Vexin, son fils légitimé, l'avait laissée longtemps vacante. A la mort de ce jeune prince, les revenus avaient été employés en faveur des nouveaux convertis. En 1690, il nomma un nouveau titulaire.

« L'abbaye [1] de Saint-Germain des Prés », dit son

[1] *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés,* par D. Bouillart, p. 285.

historien, « vacante depuis 1679, était demeurée en « économat, lorsqu'il plut à Sa Majesté de nommer « pour abbé Mgr le cardinal de Furstenberg, prince « et évêque de Strasbourg. Ayant obtenu ses bulles « du pape Alexandre VIII, il les fit fulminer à Beau- « vais, le 17 mai, et, trois jours après, il prit pos- « session de l'abbaye sur les quatre heures du soir, « dans les formes ordinaires. Le lendemain, jour de la « sainte Trinité, il officia pontificalement et fit présent « à l'église d'un riche ornement d'une étoffe d'argent « à fleurs d'or. Il donna aux religieux des marques de « sa bienveillance et de sa protection, dont ils ont « ressenti les effets dans toutes les occasions qui se « sont présentées pendant qu'il a possédé l'abbaye. »

Le cardinal de Furstenberg a laissé un nom dans l'histoire, grâce au rôle que lui firent jouer ses prétentions à l'électorat de Cologne. Ces prétentions, appuyées par Louis XIV et combattues par le Pape et l'Empereur, avaient été le prétexte de la guerre générale qui se termina par la paix de Ryswick. C'était un homme aimable et doux, prélat de cour, fort mondain, fort peu édifiant, si nous en croyons Saint-Simon. « Furstenberg[1], dit-il, était un homme de médiocre « taille, grosset, mais bien pris, avec le plus beau « visage du monde, et qui, à son âge, l'était encore ; qui « parlait fort mal le français, qu'à le voir et à l'entendre

[1] Saint-Simon. Éd. Chéruel, t. II, p. 178.

« à l'ordinaire, paraissait un butor, et qui, approfondi « et mis sur la politique et les affaires, à ce que j'ai « ouï dire aux ministres et à bien d'autres de tous « pays, passait la mesure ordinaire de la capacité, de la « finesse et de l'industrie. En pensions et en bénéfices, « il jouissait de plus de 700,000 livres de rente, et il « mourait exactement de faim, sans presque faire « aucune dépense et avoir personne à entretenir. »

Lorsque le Roi, pour le récompenser de l'abandon de ses prétentions et de la fidélité avec laquelle il avait servi ses intérêts, lui eut donné l'un des plus riches bénéfices du royaume, il fit sa résidence dans le palais abbatial de Saint-Germain, dont les restes subsistent encore aujourd'hui. Mais ne trouvant pas les bâtiments en assez bon état pour lui, il les fit réparer et embellir « avec bien du soin et de la dépense, lisons-nous dans « le *Guide de Paris* [1]. Le bâtiment avait été bâti par le « cardinal de Bourbon, au commencement du siècle. « Mais le temps ayant ôté à cette maison ce qu'elle pou- « vait avoir de beau autrefois, et la mode de se loger « étant fort changée, on a été obligé d'ajouter bien « des choses. A présent, on peut dire que le palais a de « la grandeur et de la commodité. Le jardin qui est « derrière en rend encore la demeure très-agréable. » Ainsi noblement installé dans le palais abbatial de son abbaye, le cardinal de Furstenberg ne tarda pas à lier

[1] Germain Brice, 1698, t. II, p. 293.

des rapports étroits avec les religieux, dont il était le supérieur à peu près nominal. Car le gouvernement d'un abbé commendataire de si grande race ne pesait pas lourdement sur la communauté religieuse, qui avait son supérieur claustral élu par les moines et n'était que peu ou point en rapport avec son abbé. D'un esprit agréable et cultivé, aimant les lettres et capable d'apprécier les vertus et les talents de ceux qui menaient à ses côtés une existence si différente de la sienne, le cardinal se plut à encourager les Bénédictins et à leur témoigner son estime par la douceur et la bienveillance qu'il leur montrait dans tous les rapports qu'il avait avec eux. Il aidait leurs recherches, leur donnait des lettres de recommandation pour les pays étrangers, où il avait des parents et des alliés dans toutes les cours de l'Europe, et méritait ainsi la reconnaissance de ces moines austères, qui devaient parfois être tentés de rappeler à leur abbé que le luxe, le goût des fêtes, et la domination absolue laissée dans ses affaires domestiques à une nièce peu considérée, n'étaient pas tout à fait d'accord avec la règle de Saint-Benoît. Mabillon eut toujours à se louer de lui ; « il[1] ne nous a jamais traités autrement qu'en « père », écrit-il à Sergardi en parlant du cardinal, qui aimait à encourager ses travaux; et leurs relations devaient même être presque amicales, si nous en croyons cet aimable billet où le prélat presse le

[1] Valéry, t. II, p. 275.

savant Bénédictin de venir le voir au retour d'une course d'érudition à une terre de sa nièce, la comtesse de Furstenberg, située près de Tours, où il faisait de longs séjours :

« La Bourdaisière, 6 novembre 1700.

« Je[1] reçois, mon Révérend Père, comme une « marque essentielle de votre bon cœur pour moi, les « vœux obligeants que vous témoignez faire pour ma « conservation à l'occasion de ces bonnes fêtes, et « vous voulez bien que par reconnaissance et par « l'amitié que j'ai pour vous, je me réjouisse aussi « avec vous de votre heureux retour à Paris. Je vous « avoue que ce m'eût été une grande satisfaction si « vous aviez suivi le penchant que vous aviez, à votre « retour de Caen, de prendre votre route par ici; on « aurait tâché d'adoucir le trajet par quelque bonne « voiture, et de vous le rendre le moins ennuyant « qu'il eût été possible ; mais comme je dois croire « que votre retour était pressé, je m'en veux bien « consoler par le plaisir que je me fais par avance de « vous retrouver dans peu en parfaite santé à Paris, « pour avoir lieu de vous assurer de l'estime et de « l'amitié véritable avec laquelle je suis, mon Révé- « rend Père, tout à vous.

« Le cardinal-landgrave DE FURSTENBERG. »

Les correspondances de Mabillon continuaient, du

[1] MABILLON, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19652, f° 384.

reste, à être aussi nombreuses que par le passé. C'étaient toujours les lettres de Rome, partant de la petite maison du Monte Pincio que Mabillon connaissait si bien. Celles d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre n'étaient ni moins fréquentes ni moins aimables que par le passé. Au milieu de cette approbation générale qui faisait du Bénédictin de Saint-Germain des Prés presque un personnage dans l'Église de France et dans le monde des lettres, Mabillon continuait à mener la vie austère et laborieuse dont nous avons parlé ; le travail le plus persévérant, succédant méthodiquement aux exercices religieux, en faisait le fond.

Les œuvres répondaient aux efforts : dans ce temps où il semblait tout naturel de faire de grandes choses, les travaux d'érudition ont une étendue et une ampleur qui étonnent aujourd'hui. Avec peu de moyens d'étude, presque sans journaux pour se tenir au courant des découvertes, le travailleur patient, acharné dans l'ombre à son rude labeur, obtenait des résultats qui surprennent et dont l'érudition moderne profite largement, sans toujours en témoigner assez de reconnaissance. Mabillon, dont on a pu, à chaque page de cet ouvrage, constater la persévérante activité, poursuivait sans se lasser ses grands travaux, tandis qu'à ses côtés ses confrères rivalisaient de zèle avec lui. L'énumération des travaux des Bénédictins à cette époque serait à elle seule un catalogue fort peu amusant; il suffit de nommer le *Gallia christiana* et l'*His-*

toire littéraire de la France, deux véritables monuments auxquels travaillèrent plusieurs générations de ces rudes ouvriers de l'érudition. Mabillon achevait, sans faiblir sous sa tâche, l'immense entreprise qu'il avait commencée en 1668, les *Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît.* Les volumes se succédaient les uns aux autres; chacun représentait une somme immense de travail et de recherches, et chaque volume contenait une préface qui, à elle seule, était un véritable ouvrage. Non content de continuer cette entreprise littéraire qui eût suffi pour absorber la vie d'un homme, il faisait paraître une seconde édition du *Saint Bernard,* qui avait été sa première œuvre, et achevait cette réimpression des œuvres d'un des plus grands religieux du moyen âge en publiant avec le plus grand soin une nouvelle édition du célèbre *Traité de la considération.* Il dédia ce nouveau travail à Clément XI, qui fut fort sensible à l'hommage et l'en remercia publiquement.

Mabillon avait aussi contribué à la publication d'un autre ouvrage autour duquel les plus vives polémiques avaient été soulevées : nous voulons parler de la fameuse édition de *Saint Augustin* faite par la Congrégation de Saint-Maur. Mabillon en avait rédigé la dédicace au Roi, qui l'accepta avec sa bienveillance accoutumée. C'était lui aussi qui était l'auteur de la préface du neuvième volume, préface où était résumée toute la controverse sur les doctrines de saint

Augustin, et où l'auteur protestait de son dévouement absolu à la foi catholique. Cette préface fut vivement attaquée. Fénelon prit la peine de la réfuter, tandis que Bossuet, au contraire, la loua publiquement et s'en servit, dans l'assemblée du clergé de 1700, pour obtenir des condamnations contre les gallicans outrés et contre quelques propositions relâchées, prises dans les œuvres de Jésuites peu connus et peu autorisés.

Nous n'entreprendrons pas de faire le récit, même succinct et abrégé, des discussions passionnées, ensevelies aujourd'hui dans l'oubli, qui s'élevèrent autour du *Saint Augustin* publié par les Bénédictins. De nos jours, où, grâce à Dieu, on ne se querelle plus sur la grâce, et où l'étroite doctrine du jansénisme n'existe plus qu'à l'état historique, il serait aussi inutile qu'oiseux de s'étendre sur ce sujet. Il nous en fallait seulement parler dans la mesure nécessaire, pour y montrer l'attitude de Mabillon. Personne ne mit en doute ni sa parfaite bonne foi ni son inviolable attachement à l'unité catholique. Dans la mesure où l'Église a toujours laissé à ses enfants une sage liberté, il inclinait peut-être, comme bien des grands esprits de son siècle, vers les doctrines les plus rigoureuses. Ces idées sévères convenaient alors, par leur austérité même, à toute une famille d'intelligences séduites par leur grandeur apparente, sans s'apercevoir que sous ces beaux dehors se cachait plus d'étroitesse et de formalisme que de véritable esprit chrétien. Mais sa

soumission complète aux décisions de l'Église était parfaitement sincère, et il en avait à plusieurs reprises donné des preuves publiques, acceptant sans aucune réserve et ouvertement toutes les décisions pontificales contre les jansénistes, et se tenant toujours personnellement en dehors des débats sans cesse renaissants sur ces délicates questions. En 1688, un des supérieurs bénédictins ayant adhéré à l'appel au Concile fait sur les décrets des papes par les jansénistes avoués, Mabillon avait sur-le-champ écrit une grande lettre latine au cardinal Colloredo, pour dégager sa responsabilité et démontrer que le signataire seul était engagé et qu'il n'avait pu compromettre ses confrères par un acte dont il était seul coupable. La sincérité de sa foi était donc au-dessus du soupçon, et personne ne l'attaqua jamais même dans les polémiques que fit naître sa préface à l'édition de *Saint Augustin*. Il s'explique du reste lui-même, non sans vivacité, sur ses sentiments, dans une lettre au cardinal Casanata, où il proteste que c'est à tort qu'on accuse de jansénisme « nous [1], qui avons reçu de tout cœur les constitutions du Saint-Siége, portant condamnation des cinq propositions, qui les avons signées et les tenons pour des dogmes catholiques ».

Les bonnes intentions de Mabillon, qui avait cru faire œuvre de pacification en rédigeant pour la pre-

[1] *Recensio Sancti Augustini*. Bibl. nat., fonds latin, 11662, t. XVIII, f° 7.

mière fois un morceau théologique, ne furent du reste pas mieux comprises par les jansénistes ardents que par leurs adversaires ; on lui faisait un crime de sa modération à défendre la doctrine de saint Augustin, et les paroles alors célèbres par lesquelles il affirmait la pureté de sa foi passèrent, auprès des fougueux défenseurs de la doctrine, pour une véritable désertion. *Etsi nihil non catholice, certe nihil non catholico animo a nobis dictum,* avait-il écrit en terminant sa préface, et aussitôt ces belles paroles avaient donné lieu à de nouvelles polémiques. Les uns y avaient vu comme un aveu implicite d'erreurs contenues dans l'ouvrage et en avaient triomphé ; les autres, au contraire, accusaient Mabillon d'avoir cédé à la pression des adversaires et parlé contre sa conscience. Devant ces récriminations parfois passionnées, il ne laissa paraître aucune émotion ; il était trop sûr de la sincérité de sa soumission pour ne pas laisser passer l'orage avec tranquillité. Il écrit à Estiennot sur ce sujet : « Cette[1] édition est toujours fort estimée des habiles gens qui ne sont pas jaloux. » Une autre fois, répondant aux nouvelles qu'on lui envoyait sur les vives attaques contre le *Saint Augustin* faites à Rome : « Je[2] demeure d'accord avec vous, disait-il, que ces gens dont vous parlez sont fort violents, mais il faut tâcher de ne pas les imiter dans leurs excès et de les réprimer par de bonnes raisons. »

[1] *Correspondance de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 159.
[2] *Ibid.*, f° 340.

Le 8 mars 1699, il écrit encore sur le même sujet : « Nous savons de bonne part qu'il y a six Jésuites à « Saint-Louis qui examinent à la rigueur tous ces « ouvrages imprimés par la Congrégation... Cela fait « de la peine à nos Pères, mais il faut prendre patience ; « c'est une persécution qui passera, quoique plusieurs « évêques se joignent à eux, dont il ne faut pas s'éton- « ner. Cette petite humiliation nous sera utile, et nous « apprendra à ne pas s'appuyer beaucoup sur les « applaudissements des hommes[1]. »

Une autre fois, parlant des Jésuites qui s'étaient, non pas en corps, mais quelques-uns d'entre eux, déclarés avec vivacité contre le *Saint Augustin,* il dit encore à un de ses confrères de Rome : « Vous[2] userez de la précaution qui est de ne se point déclarer contre les Jésuites. Ils sont, il est vrai, contre nous, et il est juste de se défendre, mais il le faut faire avec de bonnes raisons et les laisser pour ce qu'ils sont pour le reste. » Mabillon se préparait cependant à répondre aux attaques dont le *Saint Augustin* était l'objet, lorsqu'il apprit que la Congrégation de l'Index, du 7 juin 1700, avait publié un décret condamnant tous les écrits de polémique faits contre l'édition de *Saint Augustin.* Ce décret n'était que l'application de la décision prise par la célèbre Congrégation « *De auxiliis* », qui avait inter-

[1] *Vie de Mabillon,* par Chavin de Malan, p. 330.

[2] *Recensio Sancti Augustini.* Bibl. nat., fonds latin, 11662, t. XVIII, f° 27.

dit aux défenseurs des opinions diverses sur la grâce de se condamner les uns les autres. Aussi le silence se fit-il bientôt; les controverses suscitées par l'édition de *Saint Augustin* cessèrent, l'ouvrage ne fut plus attaqué, et a été réimprimé de nos jours sans altération, comme un des plus beaux monuments de critique historique.

On nous permettra peut-être de remarquer en passant l'extrême modération de la cour de Rome, qui garda si longtemps tous les ménagements possibles envers les jansénistes, et ne négligea rien pour les maintenir dans l'unité par la douceur jusqu'au jour où, rien n'y faisant, elle dut enfin prononcer contre eux une condamnation définitive dont l'accueil rebelle justifia, et au delà, la nécessité. La bienveillance constante témoignée par tous les papes à Mabillon et aux illustres travaux des membres de la Congrégation de Saint-Maur est un fait à remarquer, et que nous ne pouvions passer sous silence. Il n'est pas un Souverain Pontife, dans cette dernière moitié du dix-septième siècle et dans les premières années du dix-huitième, qui n'ait donné des encouragements publics aux travaux d'érudition des Bénédictins. Ils passaient cependant comme plutôt favorables aux idées gallicanes ou jansénistes. Leurs liaisons d'amitié avec Port-Royal étaient connues, et bien que, sauf quelques exceptions immédiatement réprimées, ils se fussent toujours montrés très-sincères dans leur docilité, les Bénédictins n'aimaient pas les Jésuites et n'en étaient pas aimés. La bienveillance de

la cour de Rome ne se démentit pas un instant cependant à leur égard : Alexandre VII encouragea le *Spicilége* de Luc d'Achery; Innocent XI, au milieu de toutes ses querelles avec Louis XIV, ne cessa de témoigner son intérêt pour les publications des Bénédictins; Alexandre VIII appelait la Congrégation de Saint-Maur *una academia di pietà et di doctrina,* et approuva le *Traité des études monastiques* de Mabillon, qui lui dédia le *Saint Bernard;* Innocent XII accepta la dédicace de l'édition de *Saint Jérôme*, faite par dom Martianey; enfin Clément XI, celui-là même qui promulgua la fameuse bulle *Unigenitus* et condamna sévèrement le Père Quesnel, fut constamment le protecteur avoué des œuvres bénédictines; Montfaucon lui dédia le premier volume de sa collection des *Pères grecs*. Ce fut sur sa demande que Mabillon publia le *Traité de la considération* de saint Bernard, dont nous avons parlé tout à l'heure. Le Père de Sainte-Marthe lui ayant dédié son édition de *Saint Grégoire le Grand,* le Pape le fit remercier par le secrétaire des brefs adressés aux princes, et envoya aux supérieurs de la Congrégation vingt-quatre médailles d'or, dont les plus grandes étaient destinées à dom Bougis et à Denis de Sainte-Marthe[1]. Le sort qu'eut

[1] En 1720, le Père de Sainte-Marthe fut élu malgré lui supérieur de la Congrégation de Saint-Maur, bien qu'il eût adhéré à l'appel contre la bulle *Unigenitus,* sous la condition expresse, il est vrai, qu'on s'efforcerait d'arriver à une entente avec la cour de Rome. L'accommodement eut lieu l'année même de son élection, et il contribua beaucoup à son heureux succès.

la médaille envoyée à ce dernier mérite d'être rapporté. Ce savant religieux, dont nous avons vu l'ardeur à défendre la cause des études monastiques, était d'une charité sans bornes. Un jour, n'ayant plus rien à donner et ne voulant pas refuser l'aumône à un pauvre qui l'importunait, il ne trouva rien de mieux que de prendre la médaille d'or que le Pape lui avait envoyée et de la donner au solliciteur. Celui-ci s'en alla, emportant sans s'en douter un des plus précieux témoignages de la bienveillance pontificale envers la Congrégation de Saint-Maur.

Cette constante protection témoignée aux Bénédictins par le Pape le plus opposé au jansénisme ne témoigne-t-elle pas de la singulière modération opposée par le Saint-Siége aux résistances obstinées des jansénistes, et ne venge-t-elle pas à elle seule la mémoire de l'auteur de la bulle *Unigenitus* des accusations portées contre lui par les esprits prévenus ou égarés? Ce n'eût cependant été que justice de ne pas oublier que la même main qui publiait cette célèbre constitution écrivait à Mabillon, l'ami personnel de plusieurs jansénistes, s'il ne partageait pas leurs erreurs, ces paroles si pleines d'une paternelle bienveillance, où l'on pouvait lire une approbation implicite du *Traité des études monastiques :*

« Les preuves [1] de notre paternelle affection, tant

[1] Ruinart, p. 200.

« pour vous que pour votre Congrégation tout entière,
« ne feront jamais défaut, et ceux-là surtout peuvent
« en être assurés qui ont travaillé et travaillent encore
« sans cesse dans le pieux et louable dessein de revoir
« avec soin les œuvres des saints Pères de l'Église.
« Nous estimons ce travail très-digne de votre profes-
« sion et de votre vertu, et nous espérons qu'il ne
« vous sera pas seulement glorieux, mais qu'il sera
« encore très-salutaire à toute la chrétienté, et parti-
« culièrement à la religion catholique. C'est pourquoi
« nous vous exhortons, au nom du Seigneur, vous et
« vos moines, de continuer cette noble entreprise avec
« tout le courage et l'exactitude dont vous êtes
« capables. »

Mabillon avait eu, du reste, des preuves manifestes de ce bon vouloir et de cette modération, lorsqu'il avait publié son petit ouvrage sur le *Culte des saints inconnus*, ouvrage qui avait fait naître de vives controverses. Il nous faut ici entrer dans quelques détails sur cet incident, qui a tenu une grande place dans la vie littéraire et religieuse de Mabillon : il fait trop d'honneur à sa sincérité de savant et à la pureté de son zèle à défendre la vérité pour que nous le passions sous silence ; il nous fournira de plus l'occasion de citer encore quelques fragments de lettres curieuses et dignes d'intérêt.

Pendant son séjour à Rome, le pieux Bénédictin n'avait pas été sans remarquer que, malgré la défense des papes et des Congrégations, on procédait légère-

ment aux fouilles dans les tombeaux des Catacombes, et que les corps des sépultures étaient considérés comme reliques de saints et envoyés comme tels à l'étranger, sans qu'on regardât suffisamment à leur authenticité. Ces abus, qui allaient directement contre les ordonnances de l'Église, ainsi que quelques autres faits du même genre remarqués dans l'envoi de reliques en France, lui inspirèrent l'idée d'écrire un traité pour poser les règles qui lui semblaient devoir être appliquées à la reconnaissance des corps saints. Il rédigea ce petit opuscule aussitôt après son retour de Rome. Nous n'essayerons pas d'en faire l'analyse, qui échappe absolument à notre portée. Au dire des experts, Mabillon y mettait pour la première fois au jour, sur les marques qui pouvaient faire reconnaître les corps des saints martyrs de ceux des simples fidèles, des idées neuves et originales pour l'époque, et qui ont été reprises par les archéologues modernes.

Lorsqu'il eut fini et mis la dernière main à son travail, il ne se hâta pas de publier une œuvre où la hardiesse et la sincérité de l'érudit qui aime la vérité avant tout ne diminuaient en rien le respect et la soumission du religieux pour l'autorité de la tradition. Primitivement du moins, il voulait le conserver pour son usage personnel, et ne le communiquer à d'autres personnes qu'à ses plus intimes amis. Puis, les faits qu'il avait remarqués s'étant renouvelés, il crut qu'il serait utile de lui faire voir le jour, afin d'appeler l'attention des défen-

seurs de la religion sur ce sujet et de fermer la bouche aux protestants étrangers, qui ne se faisaient pas faute d'en tirer des arguments contre l'Église romaine. Le travail avait été rédigé en 1692, et tenu secret. Mabillon l'avait seulement montré à ses supérieurs, et soumis au thélogien Du Guet, alors fort en autorité. Celui-ci lui avait écrit pour l'approuver et l'exciter à en tenter la publication.

« L'Église[1], lui disait-il, avait besoin de cette espèce « d'apologie contre les étrangers, et de cette instruc- « tion pour ses enfants. » Après ces compliments, Du Guet lui faisait plusieurs critiques, et lui proposait des changements, que Mabillon accepta sans hésiter. Néanmoins, malgré ces encouragements plusieurs fois répétés, craignant le scandale et ne se souciant pas d'affronter de nouvelles polémiques, Mabillon le tint encore sept ans en portefeuille. Ce n'est qu'au bout de ce laps de temps et après mûre réflexion qu'il se résolut à le livrer à l'impression : ce qui acheva de le décider fut que, ayant été obligé de communiquer son travail à quelques personnes qui en avaient aussi connaissance, il craignit quelque infidélité.

En 1696, il profita d'une lettre qu'il écrivait au cardinal Colloredo afin de plaider la cause des Bollandistes, alors poursuivis par l'inquisition d'Espagne, pour demander au prélat la permission de lui soumettre son

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19652, fo 115.

travail. L'offre ayant été acceptée, l'ouvrage fut envoyé au savant cardinal, qui ne l'approuva qu'à demi et en déconseilla la publication. Malgré cet avis contraire, et craignant sans doute que devant quelques nouveaux faits difficiles à expliquer à des Français, le morceau ne fût imprimé à son insu, ou du moins communiqué à trop de personnes pour pouvoir éviter d'en assumer la responsabilité, Mabillon se décida à le publier. Ce ne fut pourtant ni sans hésitation, ni sans quelque crainte du résultat; mais Mabillon était une âme à la fois trop simple et trop droite pour reculer lorsqu'il croyait son devoir engagé. Son travail fut donc imprimé à Paris en 1698, et parut sous la forme d'une lettre adressée par Eusèbe Romain à Théophile Français sur le *Culte des saints inconnus*. Nous avons déjà dit que nous nous abstiendrions à dessein de faire aucune analyse de l'ouvrage en lui-même, composé sur des matières qui nous sont tout à fait étrangères. Il était plein d'idées neuves et hardies pour le temps, et il attaquait avec liberté certains usages reçus ou tolérés. Le succès de la Lettre d'Eusèbe fut très-grand dans le monde lettré et érudit : il en parut cinq éditions successives à Paris, ce qui alors était beaucoup; on l'imprima à Bruxelles, à Tours, à Grenoble, à Utrecht, et elle fut traduite en italien. En France, l'auteur ne reçut que des approbations et des compliments : Fléchier lui écrivit sur son livre une lettre déjà publiée à plusieurs reprises, où il l'approuvait sans réserve.

« Tous[1] les gens sensés et véritablement pieux », lui disait-il en terminant, « voient avec plaisir réfuter « solidement les erreurs qui peuvent être occasion de « superstition, et de décrier au dehors les saintes pra- « tiques de la religion. C'est, ce me semble, un des « principaux fruits de l'érudition ecclésiastique; car, « comme la superstition est fille de l'ignorance, le « principal moyen de la détruire est d'instruire et de « répandre la lumière par la connaissance de l'anti- « quité. C'est en quoi nous serons éternellement rede- « vables à M. de Tillemont, mais c'est aussi en quoi « sa perte nous doit être plus sensible... »

De tous côtés Mabillon recevait des approbations sur son entreprise, tant des érudits, toujours enclins à approuver ce qui rend la critique plus sévère, que des évêques, qui voyaient de plus près les inconvénients de coutumes peu propres à édifier. Le bruit que faisait la *Lettre sur le culte des saints inconnus* ne fut cependant pas sans avoir pour Mabillon l'inconvénient d'attirer trop vivement peut-être l'attention sur ce travail. L'auteur eût peut-être voulu qu'il ne fît pas tant de rumeur, dans la crainte d'éveiller les susceptibilités de ceux qu'il se voyait obligé de combattre. « Je ne sais[2] », écrivait-il à Magliabecchi, « si vous aurez entendu « parler d'une lettre *De cultu sanctorum ignotorum*. Je « n'ai osé vous l'envoyer de peur qu'elle ne vous fût

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 314.
[2] Valéry, t. III, p. 7.

« pas agréable. Je le ferai aussitôt que j'aurai appris « que vous le souhaitez. » Mais le mal était fait, et le livre arrivé à Rome commençait à y faire du bruit. Les cardinaux amis de Mabillon ne s'en montraient pas satisfaits. Dom Estiennot, toujours plein de zèle pour son ami, s'employait de son mieux à défendre sa lettre :

« Rome, 24 février 1698.

« Je portai[1] à S. A. E. de Bouillon votre disser- « tation ; il la lut, et m'a dit qu'il la trouvait fort « savante et fort juste, mais qu'il craignait que les « intéressés n'en fissent du bruit. Je lui dis ce que « m'en avait dit S. E. Casanata et ce que je vous avais « écrit et vous écrirais encore ; il me donna ordre de « vous assurer que, en cas de plainte en ce pays-ci, il « vous appuierait et vous servirait en bon ami, et que « je pouvais vous assurer que rien ne s'y ferait qui « pût vous donner quelque chagrin. Je courus ensuite « de cela chez S. E. Colloredo pour le prévenir et lui « faire lecture de votre lettre. Il y a peu d'exemplaires « de votre dissertation dans Rome, que je sache ; je ne « doute pas pourtant que M. le nonce n'en ait envoyé « au palais, et on commence à en parler, mais cela « n'aura pas de suite, à ce que j'espère. Je ferai de mon « côté tout ce que vous pouvez attendre d'un bon et « véritable ami pour assoupir tout... »

[1] *Correspondance des Bénédictins*. Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 37.

Malgré tous les efforts des amis de Mabillon, la *Lettre d'Eusèbe* se répandait à Rome et y faisait un certain scandale. Fabretti s'en montrait particulièrement irrité, et se plaignait vivement du peu de reconnaissance de Mabillon, qu'il avait promené lui-même partout dans Rome et qui le payait par des attaques. L'irascible vanité de l'érudit italien appelait ainsi quelques critiques mises en avant avec beaucoup de modération par l'érudit français contre quelques-unes de ses idées.

« Rome, 3 juin 1698.

« Votre[1] dissertation, mon Révérend et très-cher « Père, écrit-on encore à Mabillon, fait ici de plus en « plus du bruit, parce qu'elle y devient plus publique ; « on l'examine dans les Académies de la Sapience, Pro- « pagande, etc., et M. Fabretti écrit contre, et rap- « porte entre autres choses une lettre de M. Leibnitz par « laquelle il marque ne pas tant douter que vous le « faites de la vérité des marques des corps saints qu'on « tire des Catacombes. Ce qui fait le plus de peine est que « ce soit l'ouvrage du Père M... qu'on a traité ici avec « tant de civilités, honnêtetés, distinction, etc. ; qui y est « aimé, estimé, et qui n'avait nul sujet de faire du cha- « grin à cette cour. Son Altesse Éminentissime m'en a « parlé plus d'une fois en conformité de ce qu'il vous en « a écrit. Je ne vous saurais dire encore ce qu'on fera,

[1] *Correspondance des Bénédictins*. Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 51.

« mais il est fort probable qu'on fera quelque chose.
« La pierre est jetée, et la chose faite, il n'y a pas de
« remède. Il faudra attendre ce qu'on fera; on tombe
« d'accord que vous n'y dites rien que de sage et de
« vrai, mais on revient toujours que cela ne plaît pas.
« Cette cour n'en fera ni plus ni moins, *consulto cio.*
« Cela ne lui plaît pas, *nessuno sorcio non pela il gatto.* »

Les réponses à la *Lettre d'Eusèbe* ne se firent pas attendre; il en parut plusieurs qui ne firent qu'augmenter le succès de celle de Mabillon et l'irritation de ses adversaires. Les Jésuites se montraient favorables, cette fois, au Bénédictin qu'ils n'aimaient guère, mais d'autres congrégations puissantes se déclaraient ouvertement contre lui. Dom Estiennot se multipliait pour éviter que la lettre de son maître fût déférée à l'Index; il y réussit pendant quelque temps. Pour écarter l'orage et mettre dans tout leur jour la pureté de ses intentions, Mabillon rédigea en latin une lettre explicative, *commonitoria epistola,* qu'il adressa à D. Estiennot pour la faire circuler, afin de faire tomber les préventions. Ces explications firent bon effet, et imposèrent quelque temps silence aux adversaires de Mabillon. Le savant Bénédictin prenait, du reste, cette petite tempête avec un calme parfait et une sérénité pleine de dignité. « Le « Père Capucin [1], écrivait-il à son confrère de Rome, « n'a pas été bien informé des sentiments d'Eusèbe.

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes,* t. I, p. 332.

« Celui-ci ne se repent nullement d'avoir écrit sa lettre, « et il en voit tous les jours de bons effets. Rome même « n'en est pas mécontente. Il est vrai que deux ou trois « personnes intéressées en avaient été d'abord un peu « choquées; mais après les premières idées on en est « revenu, et les cardinaux mêmes qui sont auprès du « Pape n'en sont pas mécontents. Mais quand il y en « aurait quelques-uns, faudrait-il s'en étonner? Il faut du « temps pour accoutumer et apprivoiser les gens à cer- « taines idées qui sont opposées à leurs préjugés. Enfin « cette lettre passe et passera sans censure... » Une fois les explications qu'il croyait nécessaires données dans sa lettre, il résolut de se tenir parfaitement tranquille, et de ne répondre à aucune attaque, persuadé qu'avec le temps on lui rendrait justice. Croyant sincèrement avoir défendu la vérité, il ne doutait pas de son triomphe.

« J'attendrai[1] en repos, écrivait-il à Rome, le « succès de cette petite affaire, et je vous prie de ne « pas vous en tourmenter plus que moi. Si l'on savait « à Rome les excès que l'on commet en France et « ailleurs sur le culte de ces sortes de reliques, je crois « que l'on conviendrait que je n'en ai pas assez dit, et « même que ce que j'en ai dit est une véritable apologie « du décret de la Congrégation des rites qui condamne « ces abus, mais dont le décret est fort mal observé en « ces pays-ci, où l'on fait de plus grandes fêtes et avec

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 345.

« plus de solennité de ces sortes de saints que des plus « grands saints de l'Église... »

Le gouvernement du Roi, bien loin de pousser l'affaire, couvrait au contraire Mabillon de sa protection, et laissait la cour de Rome suivre ses lenteurs accoutumées, lenteurs qui sont à la fois une garantie et une sauvegarde pour ceux qu'on accuse. Il n'en était pas de même pour le fameux procès fait au livre de Fénelon, qui allait se terminer durant ces mêmes années ; l'ardeur singulière que la cour de France mit à faire condamner les *Maximes des Saints* est attestée à chaque page de la correspondance bénédictine. Dans presque toutes ses lettres, dom Estiennot revient sur cette affaire, à laquelle il semble prendre autant d'intérêt qu'à celle de son maître, mais dans un sens tout opposé. L'hostilité qu'il témoignait contre le livre de Fénelon était si notoire, qu'elle alla jusqu'à lui attirer des remontrances de la part de ses supérieurs et qu'il dut se justifier. Ses lettres ne témoignent cependant pas qu'il ait rien changé à son attitude hostile à Fénelon : fort admirateur de Bossuet et ne comprenant pas grand'chose à la querelle, avec son esprit tout pratique, Claude Estiennot ne pouvait retenir sa verve accoutumée ; elle part comme une fusée dans ses lettres : « Il[1] me paraît impossible de sauver le livre *prout jacet;* « il n'est plus question que de la personne et des

[1] Valéry, t. III, p. 17.

« qualifications des propositions; on voudrait sauver « l'une et modérer les autres le plus qu'on pourra. « Bon Dieu, que ce bénit livre n'est-il dans les idées de « Platon! Et *volesse Iddio che non avesse mai trovato « ne autore ne stampatore,* mais la pierre est jetée, « *l'impegno è preso, bisogna sostenerlo...* »

L'abbé de Chantérac, l'agent de Fénelon à Rome, qui connaissait bien le personnage, en fait en passant ce léger croquis, qui correspond à la figure qui ressort de ses lettres. On voit les efforts que le fougueux érudit faisait pour rester neutre, au moins en apparence, sans pouvoir réussir à cacher ses sympathies : « Je[1] le vois toujours empressé, dit M. de Chantérac, « à me dire qu'il est serviteur des uns et des autres, et « qu'il a écrit infinité de lettres à M. le cardinal celui-ci, « à M. ..., etc., pour les engager à travailler à cet « accommodement; mais en même temps je le vois « tout occupé des raisons de ces messieurs, et les plus « méchantes lui paraissent très-bonnes. »

Si le bouillant dom Estiennot avait cru, en se montrant ardent à poursuivre le livre de M. de Cambrai, détourner les attaques contre la lettre de Mabillon, il se trompait. Bien loin de diminuer, les adversaires de la *Lettre d'Eusèbe* ne firent qu'augmenter en nombre et en ardeur. Fabretti, qui, comme nous l'avons dit, se croyait personnellement attaqué, avait préparé une ré-

[1] Fénelon, *Correspondance générale,* t. VIII, p. 192.

ponse, mais la mort l'empêcha de la publier. Ce savant illustre, dont la susceptibilité égalait la science, mourut en effet au milieu des débats soulevés par l'écrit de Mabillon, et laissa à d'autres le soin de relever la discussion. On vit paraître une réfutation en règle approuvée par un autre savant célèbre de Rome. Mabillon, fidèle à sa réserve ordinaire, ne répondit pas à ces attaques.

Enfin, au mois d'avril 1701, on apprit que la *Lettre sur le culte des saints inconnus* avait été déférée à l'Index, et qu'on avait déjà tenu plusieurs consultations sur ce sujet. Le cardinal de Bouillon s'était vainement entremis jusqu'à écrire lui-même au secrétaire de la Congrégation, en le priant d'éviter à tout prix cette extrémité contre un auteur aussi pieux que zélé, et qui avait si bien mérité de l'Église par des ouvrages antérieurs remplis de la plus grande érudition et de science ecclésiastique. La nouvelle du procès qu'allait subir son œuvre n'arriva à Mabillon qu'au mois de juin, et ce n'était plus le fougueux Estiennot qui tenait la plume pour le lui annoncer. La mort l'avait enlevé presque subitement le 20 juin 1699, à l'âge de soixante-neuf ans. Peu de temps avant sa mort, Mabillon, dont la santé était toujours mauvaise, ayant eu une grave maladie, Estiennot écrivait, en parlant de la mort de plusieurs confrères, avec une pointe de mélancolie qui ne lui était pas ordinaire : « Je souhaite[1] une parfaite santé

[1] Valéry, t. III, p. 61.

« au R. P. Mabillon que je salue, mais je crains que ces « morts n'avancent la sienne ; c'est peu de chose que la « vie, et il n'y a pas grand fond à faire. On est ici « encore dans une grande inquiétude de la santé du « Révérend Père, qui y est aimé et estimé. Le temps a « été mauvais encore la semaine passée ; ainsi je crois « que vous aurez encore eu bien du froid : la misère « augmente ici de jour en jour, et on y est accablé de « pauvres et de pauvreté. » Deux mois après, une apoplexie foudroyante faisait disparaître de la scène cette figure si originale, si vivante, que nous avons essayé de peindre d'après sa correspondance.

Ce vaillant érudit, qui portait dans sa passion pour la science et le travail une ardeur toute militaire, laissait derrière lui une œuvre vraiment prodigieuse, près de quarante-cinq volumes in-folio, tous fruits du plus patient et du plus dur labeur. C'était là avoir été vraiment fidèle à cette belle devise qu'il avait prise dans un de ses premiers ouvrages : *Immorior studiis et amore senesco sciendi.* Avec sa verve intarissable, sa prodigieuse faculté de travail, son habileté à se conduire dans le monde et à se reconnaître au milieu des intrigues qui se nouent toujours autour du pouvoir, Claude Estiennot forme un des types les plus curieux de la société érudite du dix-septième siècle. La poussière des vieux livres qu'il avait tant aimés semble avoir recouvert son nom, et l'oubli s'est fait vite sur cet infatigable ouvrier de la science ; à le découvrir ainsi, maintenant qu'il ne reste

plus de lui que les in-folio fruits de ses veilles, consultés par les seuls érudits, il semble qu'on retrouve comme les ossements gigantesques d'une race disparue. On est effrayé quand on pense à la somme de travail nécessaire pour mener à fin les entreprises littéraires qu'il a accomplies, sans bruit, sans renom, sans chercher à en avoir, par seul amour de la science, et pour accomplir la tâche que l'obéissance religieuse lui imposait. Aucun rayon de gloire ne vint récompenser ce rude travailleur, qui laissait derrière lui une œuvre si étonnante. Ce sont là de ces vies tout absorbées dans une unique préoccupation, comme nous n'en connaissons plus guère, et qui ont contribué à donner à leur siècle cette grandeur solide dont le secret semble perdu.

Mabillon perdait dans Estiennot un actif et zélé défenseur, et ceci au moment où son écrit venait d'être déféré à l'Index. Guillaume la Parre, qui le remplaçait comme procureur des Bénédictins à Rome, était un tout autre homme, plus doux, plus modeste, et n'ayant aucune des qualités ni des défauts de son prédécesseur. Il ne s'en employa pas moins avec zèle et adresse à la défense de la *Lettre d'Eusèbe,* et se mit en correspondance directe avec son auteur pour le tenir au courant. Voici comment il lui annonce que sa lettre est déférée :

« J'ai [1] reçu la lettre que Votre Révérence me fait « l'honneur de m'écrire du 9 de ce mois. J'ai prévenu

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17680, f° 54.

« vos intentions, et ai donné des copies de votre lettre « *commonitoria*. Tous les gens savants sont de votre « sentiment, et ne peuvent comprendre qu'on con- « damne votre lettre *De cultu SS. ignotorum*. Cepen- « dant il est très-assuré qu'elle a été déférée à l'Index.

« Comme le secrétaire de l'Index est un homme fort « extraordinaire, avec qui on ne peut parler sans qu'il « ne s'emporte et ne dise des injures, M. l'abbé « Renaudot, l'assistant général des Carmes, et moi, « en avons parlé au Révérend Père Massolié, lequel n'a « pas voulu se charger d'en parler au secrétaire, disant « qu'il ne ferait que l'irriter davantage. Pour notre « malheur, le Révérend Père général de Saint-Domi- « nique est à Naples depuis deux mois ; il aurait parlé « avec plaisir à ce secrétaire. Votre Révérence peut bien « croire que je ferai avec vos amis ce que nous pour- « rons pour empêcher que ce livre ne soit censuré...

« M. l'abbé de Louvois part aujourd'hui. Cet illustre « abbé s'est acquis ici une très-grande estime pour ses « manières honnêtes et obligeantes. Il fut, mercredi « passé, à l'audience du Pape ; le Saint-Père lui fit « toutes les amitiés imaginables. Entre autres choses, « il lui dit qu'il espérait que dans peu de temps il « tiendrait un des premiers rangs dans le clergé de « France, et qu'il l'exhortait de conserver une bonne « intelligence avec la cour de Rome. Il lui parla encore « de Mgr de Reims avec toute l'estime possible. « M. l'abbé est fort content de cette audience.

« M. l'abbé Renaudot m'a chargé de vous faire ses « compliments; il y a apparence qu'il passera ici l'été. « Le Saint-Père fait beaucoup d'état de cet abbé; il va « régulièrement à l'audience deux fois la semaine. Je « manderai au premier jour à Votre Révérence la « copie de quelques lignes du beau *Virgile du Vati-* « *can...* »

Nous ne suivrons pas dans le détail les diverses phases de ce procès, où les plus grands ménagements furent employés à l'égard de Mabillon et de son écrit. Malgré l'acharnement de quelques personnes contre l'ouvrage, entre autres du secrétaire de la Congrégation de l'Index, les cardinaux chargés de trancher la question ne voulurent rien faire sans avoir donné à son auteur le temps de s'expliquer. Le Pape lui-même intervint pour empêcher qu'un jugement hâtif ne fût rendu. Mabillon fournit des explications, et répondit aux observations qui lui furent exprimées. Les cardinaux Colloredo et Ottoboni, ainsi que le cardinal de Bouillon, s'employèrent de leur mieux à le défendre, mais nul n'y mit plus d'ardeur que Fontanini, l'un des érudits les plus distingués de Rome, dont l'indépendance de caractère et la liberté de langage étaient proverbiales. Fort en faveur auprès de Clément XI, qui goûtait ses saillies, Fontanini s'employa tant et si bien que la décision, toujours ajournée, finit par être définitivement mise de côté, et remplacée par la demande faite à Mabillon de publier une nouvelle

édition où il y aurait quelques changements destinés à apaiser les alarmes et à satisfaire les critiques. Il se rendit sans peine à cette exigence bien modérée, et se mit à l'œuvre. En 1705, il envoyait à Rome une édition nouvelle de la *Lettre d'Eusèbe,* plus développée et appuyée sur un décret d'Innocent XII prescrivant les règles que Mabillon cherchait à défendre, et qu'on n'observait pas assez rigoureusement.

« Je[1] viens de réimprimer la *Lettre d'Eusèbe,* écri-
« vait-il à cette époque, *De cultu sanctorum ignotorum,*
« et ce, par ordre du Pape, qui m'a ordonné de retoucher
« cette lettre et d'en faire une seconde édition, ayant
« suspendu les sollicitations que certaines personnes
« faisaient pour la faire censurer par la Congrégation
« de l'Index. Je l'ai donc retouchée sans l'affaiblir en
« rien, et l'ai augmentée de près de la moitié. » L'ouvrage fut envoyé à Rome à dom Guillaume la Parre; celui-ci alla lui-même le présenter au Pape : « Je[2]
« viens, mon Révérend Père, écrit-il, tout présente-
« ment du palais, où j'ai présenté de votre part le
« second tome des *Annales de l'Ordre* avec le supplé-
« ment à la *Diplomatique.* Les choses obligeantes que
« le Saint-Père a dites de vous font connaître l'estime
« que Sa Sainteté fait de vos livres. Il m'a dit trois ou
« quatre fois de vous remercier de sa part. Ensuite il
« m'a parlé du rapport qu'il avait fait faire de votre

[1] *OEuvres posthumes de Mabillon,* t. I, p. 355.
[2] *Ibid.*, p. 366.

« seconde édition de la lettre *Ad Theophilum* à MM. les « cardinaux de la Congrégation *del Indice*. Il parlait « de cela avec une satisfaction très-grande, et a dit « qu'il s'était toujours attendu que vous donneriez « dans cette occasion une marque de votre attache- « ment pour le Saint-Siége.

« Rome, 26 mai 1705. »

Un mois plus tard, la Congrégation de l'Index approuvait à l'unanimité la nouvelle *Lettre d'Eusèbe,* et le cardinal Ottoboni se chargeait de faire part lui-même à Mabillon de l'heureuse issue de son procès. Il en sortait donc à son honneur, et son zèle pour la vérité s'était montré avec éclat dans une controverse où il n'était entré que par le seul désir de justifier la foi, en la dégageant de ces abus passagers que toute société composée d'êtres humains amène toujours à sa suite.

Nous nous sommes peut-être trop étendu sur cet incident de la vie littéraire de Mabillon, mais il nous a paru mettre dans tout son jour, et le caractère de l'érudit qui aime avant tout la vérité, et aussi le soin vigilant avec lequel de tout temps l'Église veille sur la pureté de ses rites, que les mœurs, les usages, les coutumes sans cesse en transformation, risqueraient d'altérer à la longue dans leurs parties essentielles et immuables. Ce travail constant de préservation, qui n'exclut ni les changements nécessaires, ni les développements que le temps amène avec lui, n'est pas

assez connu, et il suffirait à lui seul pour faire tomber plus d'une prévention.

La courageuse hardiesse de Mabillon à signaler le danger avait porté ses fruits; il avait rendu service à l'Église, et sa situation comme érudit en était devenue plus grande. C'est à cette époque cependant qu'il ressentit une des plus cruelles peines de sa vie : le bruit se répandit tout à coup, sans qu'on pût savoir d'où il était parti, que le savant Bénédictin s'était enfui en Hollande et avait publiquement renoncé à la religion catholique. Cette calomnie se propagea partout en Allemagne, dans les Universités, passa de là en Hollande et en Angleterre, où les protestants ne cachèrent pas leur joie d'avoir fait une si utile recrue. On juge de la douleur de Mabillon et de ses angoisses. La rumeur avait été si grande à l'étranger, et son nom associé à des propos si contraires à sa foi, qu'il ne crut pas pouvoir laisser passer sans réfutation une calomnie qui le touchait au vif dans son honneur de catholique et de religieux. Il écrivit donc une sorte de circulaire aux catholiques d'Angleterre, qui devait les rassurer sur ses sentiments; il s'adressait particulièrement à eux, parce que c'était parmi les catholiques anglais que la calomnie avait eu le plus de crédit. En Hollande et en Allemagne, Mabillon avait tant d'amis qu'il lui avait suffi d'écrire quelques lettres particulières pour faire tomber le faux bruit. En Angleterre, la rumeur eut beaucoup plus de consistance, et les voies

pour le démentir étaient moins faciles : aussi le modeste érudit, qui aimait si peu à parler de lui-même, se crut-il obligé cette fois à dissiper toute équivoque sur ses sentiments par un écrit public, qui servirait en même temps d'encouragement aux catholiques anglais, si éprouvés et destinés à l'être encore si longtemps. La lettre de Mabillon est écrite avec une vivacité si vraie qu'elle est à la fois touchante par la candeur des sentiments qu'elle exprime et noble par la simplicité parfaite de la forme. C'est un acte de foi public, fait en toute sincérité, et sans aucun apparat. Il terminait par ces touchantes paroles, après avoir protesté de son absolu dévouement à l'Église : « Ce[1] qui « me console est que je ne suis pas le premier à qui « de semblables calomnies sont arrivées. Saint Étienne, « le premier des martyrs, fut accusé d'avoir blasphémé « contre Moïse et contre la foi, lui qui avait parlé avec « tant d'avantage de l'un et de l'autre. C'est la pensée « qui me vint lorsque, le jour de la fête de ce premier « des martyrs, on me rapporta une pareille chose de « moi; mais j'espère que je mourrai comme lui dans « la défense de Moïse, de la nouvelle alliance et de la « foi que l'Église catholique enseigne. Tout ce qui me « reste à faire est d'entrer dans les sentiments qu'il « eut pour ses ennemis, et de prier Dieu de ne leur « point imputer ce péché, de les éclairer des lumières

[1] Ruinart, p. 222.

« de la foi, et de les faire retourner au sein de l'Église, « de laquelle le malheur de leur naissance ou de leurs « préjugés les a séparés. Pour vous, mes très-chers « frères, je vous prie de prier Dieu pour moi comme « je le prie pour vous : je vous conjure au nom de « Jésus-Chrit, pour l'amour duquel vous souffrez, de « demeurer toujours fermes et constants dans la foi que « vous avez soutenue jusqu'à présent avec tant de fidé- « lité, et quand un ange du ciel voudrait vous inspirer « d'autre sentiment, de lui dire anathème avec l'Apôtre. »

Cette calomnie, qui se détruisait d'elle-même, ne nuisit du reste en rien à la considération de Mabillon ; elle ne fit au contraire que mettre plus en lumière l'estime universelle qui l'entourait. La parfaite intégrité de son caractère et la sûreté de son érudition étaient si renommées, qu'il était cité dans le *Guide de Paris*, en 1698, parmi les savants de la capitale que les voyageurs feraient bien de visiter, comme une des curiosités de la ville. On le consultait de tous côtés, aussi bien des pays étrangers que de l'intérieur de la France. C'est ainsi que l'abbesse de Lindau, petite ville située en Bavière, qui s'intitule non sans pompe « Marie Magdeleine, par la grâce de Dieu et du Saint-Empire romain, abbesse princesse du collége ducal de Lindau », est si bien instruite du savoir de Mabillon qu'elle s'adresse à lui pour défendre ses droits menacés par les protestants. La noble dame, ne le connaissant pas personnellement, imagine de faire passer sa

demande à un « major » des troupes helvétiques, qui doit la transmettre à l'ambassadeur de France auprès de la Diète, qui à son tour l'enverrait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Cet envoyé, le marquis de Puysieulx, qui était resté en relations fréquentes avec Mabillon depuis son voyage d'Allemagne, comme nous aurons occasion de le dire plus loin, s'acquitte fidèlement de sa commission et envoie à Paris la lettre de l'abbesse. Cette épître est si curieuse, elle témoigne si bien de la réputation européenne de Mabillon, elle porte si marqué le cachet de l'époque, que nous allons la placer ici, tout en en conservant l'orthographe caractéristique.

« Lindau, ce 7e mars 1705.

« Mlle[1] de Reding m'ayant offert de vous adresser « le paquet pour le R. P. Mabillon, un historien fort « renomé à Paris, et que vous voudriez bien prendre « la paine de prier S. E. Mr L'Ambassadeur, non-seu- « lement de le faire envoyer en seurté à Paris, mais « de le bien recomender, je prand donc cet occasion, « Mr le Major, de vous envoyer ces escrits et de vous « bien prier de faire mes complimens de ma part à « S. E. Mr l'Ambassadeur de France, et de luy dire « de ma part que je luy ay desja de très-grandes obli- « gations pour les paines que S. Dite E. a desja eu « la bonté de se donner pour moy en ces sortes

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19655, f° 104.

« d'affaires, la soupliant très-instament qu'elle vou-
« lut encore se donner la paine de recommander elle
« mesme ces escrits à M. Mabillon, sur lequel je fonde
« les plus grandes esperances, qu'il puisse soulager
« mon chapitre et aider à protéger les affaires catho-
« liques par la dextérité incomparable et science
« infinie dans l'histoire, comme il a été desja fait par
« le passé. Ces écrits contiennent les priviléges, fon-
« dation et religion, mesme toutes les affaires et soub-
« stance de mon Encien Catholique Chapitre que les
« Luteriens de cette ville de Lindau n'ont pas seule-
« ment attaqué par un libell tout nouvellement im-
« primé, mais chergent par touttes sortes de menaces
« et manières véhemantes de ruiner entièrement;
« j'espère donc que vous pranderez la peine de prier
« de ma part S. E. qu'elle recomende cet affaire au
« R. P. Mabillon qui sera sans doute agréable au bon
« Dieu, et je recognoitray cet service que vous me
« rendrez et vous rembourceray tous les frais que
« vous aurez, vous recomendant à la protection du
« Très-Puissant.

« Je seroy constement, mon très-honoré major,
« preste à vous rendre service. »

La dextérité incomparable de Mabillon, comme dit la bonne abbesse de Lindau, était souvent mise à profit par le gouvernement lui-même; on l'employait à vérifier des titres et des chartres. Le Parlement, même, s'adressait souvent à lui pour vérifier l'authen-

ticité des pièces anciennes produites dans les procès. Lorsqu'il y avait doute, on appelait à l'aide l'auteur de la *Diplomatique,* et il tranchait les différends.

Un jour, cependant, sa décision, qui venait appuyer l'avis de Baluze, n'obtint pas l'assentiment du public, et lui attira un de ces moments de défaveur et d'injustice générale auxquels toute personne distinguée est exposée au moins une fois en sa vie. L'autorité de Mabillon fut ainsi mise en question dans l'affaire de l'*Histoire de la maison d'Auvergne,* faite par les ordres du cardinal de Bouillon, ouvrage qui fut l'origine de la disgrâce de ce grand personnage. Cet incident occupa fort, un moment, la cour et la ville : il nous le faut raconter avec quelques détails. Afin de ne pas interrompre le récit de la controverse sur la *Lettre d'Eusèbe,* nous avions dû le passer sous silence, et nous sommes obligé maintenant de retourner un peu en arrière.

Chacun connaît l'admirable portrait du cardinal de Bouillon, tracé par Saint-Simon avec sa verve inimitable et son âpreté inflexible. La vanité du prélat, ses prétentions à une noblesse fabuleuse étaient devenues la risée de la cour, et Saint-Simon les flagelle avec une ironie impitoyable. Le portrait qu'il trace de ce singulier prince de l'Église est trop long pour être cité en entier; en voici quelques extraits qu'on aimera sans doute à relire : « Le cardinal[1] de Bouillon était

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. XII, p. 27.

« un homme fort maigre, brun, de grandeur ordinaire, « de taille aisée et bien prise. Son visage n'aurait eu « rien de marqué s'il avait eu les yeux comme un « autre : mais outre qu'ils étaient fort près du nez, ils « le regardaient toujours à la fois, jusqu'à faire croire « qu'ils s'y voulaient joindre. Cette loucherie qui était « continuelle faisait peur, et lui donnait une physio- « nomie hideuse. Il portait des habits gris doublés de « soie rouge, avec des boutons d'or d'orfévrerie à « pointe, d'assez beaux diamants; jamais vêtu comme « un autre et toujours d'invention pour se donner une « distinction. Il avait de l'esprit, mais confus, savait « peu, fort l'air et les manières du grand monde, « ouvert, accueillant, poli d'ordinaire, mais tout cela « était mêlé de tant d'air de supériorité qu'on était « blessé même de ses politesses... On peut dire de lui « qu'il ne put être surpassé en orgueil que par Lucifer, « auquel il sacrifia tout comme à sa seule divinité... »

Malgré ses travers, M. de Bouillon n'était donc pas dépourvu d'un certain esprit, puisque Saint-Simon lui-même est obligé de l'avouer; il aimait et protégeait les lettres et l'érudition. Il avait encouragé, comme nous avons dû le dire déjà, Mabillon et Baluze, avec qui il entretenait des relations pleines de bienveillance et d'amitié. Aussi l'un et l'autre lui portaient-ils une reconnaissance véritable et un attachement sincère. Ils eurent lieu de lui en donner une preuve publique, à leur grand détriment.

Le cardinal avait la tête pleine de la grandeur de sa maison, et il avait chargé Baluze d'en composer l'histoire. Ses prétentions n'allaient rien moins qu'à descendre en ligne directe des anciens comtes souverains d'Auvergne, ce qui aurait fait de la maison de Bouillon presque l'égale des Bourbons. Il allait même jusqu'à réclamer le titre de Dauphin d'Auvergne pour l'aîné de sa maison. Or, en 1695, on lui apporta quelques feuillets d'un vieux cartulaire tiré de l'église de Brioude, en fort mauvais état, qui semblaient appuyer ses prétentions. On juge de sa joie; il les fit examiner par Baluze et Mabillon, qui, après un long et scrupuleux examen, reconnurent comme vrai le cartulaire soumis à leur examen, et rédigèrent une attestation indiquant avec soin les pièces dont ils garantissaient l'authenticité. Après avoir quelque temps caché cette nouvelle et précieuse découverte, le cardinal crut enfin pouvoir la rendre publique. Ces documents venaient, en effet, compléter les « preuves » destinées à servir de fondement à l'histoire de la maison de Bouillon. Le cardinal les avait réunies avec soin et non sans faire du bruit. Le chapitre de l'église de Brioude lui avait remis avec solennité plusieurs autres cartulaires, qui ne furent pas contestés. Les fameux feuillets de ce nouveau document furent donc livrés au public : leur apparition fit sensation à la cour. « Chacun, dit Saint-Simon, faisait ses compliments » au cardinal sur cette trouvaille inespérée qui justifiait ses prétentions. Mais

sa joie ne fut pas de longue durée. Tout enflé par les chimères plus ou moins fondées de sa naissance, M. de Bouillon avait cru pouvoir parler au Roi avec une brusquerie à laquelle le souverain n'était pas habitué. Puis à Rome, où il était ambassadeur et doyen du Sacré Collége, il n'avait pas déployé assez de zèle contre Fénelon, dont le livre sur les *Maximes des saints* était alors examiné. Enfin, il avait tant et si bien fait, accumulé tant de maladresses, que la faveur signalée que le Roi lui avait toujours témoignée diminua sensiblement, et que sa disgrâce devint imminente. La nouvelle des découvertes généalogiques de la maison de Bouillon fut donc très-mal accueillie par le Roi, qui ne cachait plus son mécontentement de l'attitude du cardinal.

Entre temps, celui qui avait remis le fameux cartulaire au cardinal de Bouillon, un nommé de Bar, qui avait longtemps travaillé chez le généalogiste du Bouchet, fut arrêté et mis à la Bastille, comme ayant fabriqué de fausses pièces. Aussitôt, les ennemis des Bouillon, et à la cour, où ils avaient joui longtemps des bonnes grâces de Louis XIV, ils en avaient beaucoup, commencèrent à attaquer l'authenticité du fameux cartulaire. On accusa Baluze d'avoir été le complice de de Bar, et Mabillon d'avoir été la dupe de son ami. Emprisonné, pressé de questions, ayant obtenu la promesse d'un pardon qu'il n'obtint pas, le malheureux de Bar se laisse arracher un désaveu de la pièce et avoue qu'il l'a fabriquée, ce qui ne l'empêcha pas de

rester en prison et de s'y tuer quelque temps après de chagrin et de désespoir.

Lorsque les choses devinrent publiques, on juge de l'émoi de la maison de Bouillon et de la joie des malveillants. Ce fut un concert de railleries qui n'épargnèrent ni le cardinal, ni les érudits qui avaient été ou dupes ou complices. On fit des plaisanteries et, comme toujours, des chansons. Un Noël de 1696 met dans la bouche du cardinal de Bouillon et de Mabillon les couplets suivants, qui font allusion à un bruit calomnieux, le savant Bénédictin n'ayant jamais eu ni consenti à accepter aucun bénéfice quelconque :

I

Seigneur, votre origine,
Dit Bouillon au Bambin,
Est-elle bien divine?
Le monde est bien malin.
Eussiez-vous comme moi séduit tous les chapitres,
Baluze et Mabillon, don, don,
On vous disputera, la, la,
Votre nom et vos titres.

II

Dans un coin d'étable,
Mabillon gémissant
Disait : Je suis la fable
Du monde médisant.
Si Bouillon m'a séduit avecque sa noblesse,
Vous savez la raison, don, don,
Pourquoi [1] j'ai fait cela, la, la.
Excusez ma faiblesse.

[1] Allusion à la prétendue cession faite par le cardinal à Mabillon d'un bénéfice, fait sans aucun fondement et purement calomnieux.

Saint-Simon, dans son récit tout plein de sa haine contre le cardinal de Bouillon, auquel il ne pardonnait pas ses prétentions de prince étranger, accuse directement Mabillon d'avoir été dupe ou complice : « Soit[1] que les véritables examinateurs y fussent trom-« pés », dit-il avec un mépris superbe pour les petites gens qui s'occupaient d'érudition, « soit, comme il « y a plus d'apparence, qu'ils vissent bien ce qui en « était, mais qu'ils ne voulussent pas se faire un cruel « ennemi du cardinal et de toute sa maison, pour une « chose qui, au sens de ces gens obscurs qui ne con-« naissent que leurs livres, ne blessait personne et « n'importait à personne, ils prononcèrent en faveur « du cartulaire, et le Père Mabillon, ce Bénédictin si « connu dans toute l'Europe pour sa science et pour « sa candeur, laissa entraîner son opinion par les « autres. »

Devant cet orage, les savants mis en cause ne se laissèrent pas intimider. Forts d'avoir agi selon leur conscience, ils rédigèrent une attestation, destinée à contredire les assertions de de Bar, qui a l'accent de la plus parfaite sincérité. Voici comment l'érudit de nos jours qui a raconté cette curieuse affaire parle de cette attestation, faite en commun par Mabillon et Baluze :

« Ils[2] avaient examiné précédemment les anciens

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. V, p. 324.

[2] *Le cardinal de Bouillon, Baluze, Mabillon et Th. Ruinart, dans l'affaire de l'Histoire générale de la maison d'Auvergne,* par M. Ch. Loriquet. Reims, 1870, p. 29.

« titres fournis par le sieur de Bar au cardinal de Bouil-
« lon, et prouvant l'origine de la maison de la Tour
« d'Auvergne. Le bruit public leur apprend que le sieur
« de Bar, renfermé à la Bastille avec d'autres individus
« accusés d'avoir distribué de faux titres de noblesse,
« a déclaré avoir fabriqué lui-même ceux qu'il a four-
« nis au cardinal. Sans en être sollicités, ils se sont
« livrés à un nouvel et sérieux examen de ces pièces, et
« ils déclarent à leur tour qu'il ne peut y avoir aucun
« faussaire assez habile pour donner à des lettres,
« titres supposés, les marques d'ancienneté et de
« vérité qu'ont ceux-ci, et que de Bar, intimidé, a
« menti à sa conscience, espérant éviter par là un
« jugement désavantageux... Ce que nous avons estimé,
« continuent les trois savants amis, laisser par écrit,
« afin qu'après que Dieu nous aura retirés de ce bas
« monde, on ne puisse pas dire que nous avons laissé
« passer ce bruit sans mot dire, comme si nous fussions
« demeurés tacitement d'accord de la prétendue sup-
« position de ces titres, que nous croyons, en notre
« conscience, être très-bons et très-véritables... »

Baluze rédigea de son côté une série de mémoires destinés à justifier l'authenticité des pièces incriminées, que les savants modernes tiennent pour irréfutables; puis, comme Mabillon, il laissa passer le temps. La composition de l'*Histoire de la maison d'Auvergne* fut continuée. Baluze écrivait même fréquemment au cardinal à ce sujet. Il essayait vainement de modérer ses

prétentions et voulait l'empêcher de s'appuyer sur des pièces douteuses, dont, au contraire du cartulaire, Baluze ne voulait pas prendre la responsabilité. Le cardinal écrit même une fois sèchement à Mabillon :

« J'ai reçu[1], cher Père, votre lettre du 4 de ce mois, « et puisque M. Baluze fait difficulté de donner son « certificat à une chose qu'il sait être très-vraie, et « qu'il ne peut pas même révoquer en doute, depuis la « connaissance qu'on lui donna de la même vérité il « y a plus de dix ans, il ne faut plus lui en reparler. « Mais vous vous contenterez de donner sur cette vé- « rité, que vous avez reconnue et vérifiée par vous- « même, conjointement avec dom Thierry Ruinart, « votre témoignage signé seulement par vous deux, « conforme au projet que vous en fîtes ici, et lequel « témoignage je ferai mettre, lorsque vous me l'aurez « envoyé, dans la copie du petit *Cartulaire de Brioude,* « que je fis faire il y a environ onze ans, et que vous « eûtes pour lors la bonté de collationner tous deux « sur l'original, — conjointement avec M. Baluze. Mais « il sera bon, avant que vous donniez ce certificat, que « vous voyiez dom Guillaume de Saint-Laurent, que « je ferai avertir de vous aller voir, afin qu'il puisse « vous dire à tous deux comme ces fragments du petit « *Cartulaire de Brioude* furent trouvés dans une grande « quantité de papiers, comme de rebut, jetés sans

[1] Mabillon, *Correspondance.* Bibl. nat., fonds français, 19650, f° 340.

« ordre dans le *Chartrier de Brioude,* et me furent « remis à Lyon, et remis par moi en 1697, en pré- « sence des députés du chapitre de Brioude, dont « dom Guillaume de Saint-Laurent vous pourra « même dire les noms, puisqu'il y était présent, dans « le petit cartulaire original que j'emportai avec moi « à Rome où j'allais.

« Tout à vous deux, mes compliments. »

Dans une autre lettre, cependant, il exprime à Mabillon sa reconnaissance pour le courage qu'il déployait à défendre ses intérêts :

« Cluny, ce 30 juin 1701.

« Je[1] reçus hier, cher Père, par M. Baluze, la lettre « que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Vous « verrez par la date de celle que j'ai écrite au Père « Bianchi, dont la copie est ci-jointe, que je n'ai pas « perdu de temps à faire ce que vous désirez de « moi.

« Je suis d'autant plus obligé à ne perdre aucune « occasion de vous faire plaisir que vous vous êtes « attiré les puissants ennemis et envieux, tant de moi « que de ma maison, pour avoir rendu une justice que « vous avez jugé lui devoir rendre, en reconnaissant « publiquement l'ancienneté et vérité des titres qui « prouvent incontestablement une origine qui ne

[1] Mabillon, *Correspondance.* Bibl. nat., fonds français, 19650, f° 328.

« plaît pas à ceux qui en voudraient diminuer l'éclat et « la gloire. Le Père dom Thierry Ruinart étant com- « plice avec vous du même crime, ou, pour parler « plus vrai, de la même probité, recevra ici mes remer- « cîments et des assurances très-sincères des senti- « ments remplis d'estime et d'amitié que j'ai aussi « pour lui. Pour vous, soyez persuadé qu'on ne peut « honorer plus que je ne fais votre profond savoir et « votre incorruptible intégrité, que je sais avoir été « vivement attaquée par des personnes en faveur dans « le plus fort de ma disgrâce, temps dans lequel on « croyait se faire un mérite de se déchaîner contre « moi et contre ma maison, en quoi ces gens-là con- « naissent peu le caractère de l'esprit et du cœur du « Roi qui croient lui plaire par une telle conduite. »

En 1705, l'histoire généalogique de la *Maison d'Auvergne* était terminée et prête à paraître. Mais, pendant ce temps, la situation du cardinal de Bouillon était bien changée. Rappelé de Rome à Versailles en 1700, il avait commencé par refuser de rentrer en France et était resté quelque temps à la cour du Pape comme doyen du Sacré Collége. Puis, voyant tous ses biens mis sous séquestre par ordonnance royale, le cardinal avait sollicité et obtenu la permission de rentrer en France, sans retourner à la cour. Il errait d'abbaye en abbaye, promenant partout son ennui et son irritation. Lorsque l'ouvrage sur la *Maison d'Auvergne,* qui était une des causes de sa disgrâce, parut en 1708, sa patience était à

bout : et dix-huit mois plus tard, le cardinal de Bouillon, abbé de Cluny, de Saint-Martin de Pontoise, de Saint-Ouen de Rouen et d'autres monastères, se faisait enlever par un parti ennemi et trouvait ainsi moyen de s'enfuir hors de France. L'ouvrage de Baluze ne pouvait paraître sous de plus fâcheux auspices. Aussi subit-il le sort de son instigateur ; il fut saisi, condamné, mis au pilon. L'arrêt du Parlement se fondait sur l'insertion, dans le volume des preuves, de plusieurs pièces fausses ou déclarées telles par un arrêt de la Chambre de l'Arsenal. Le jugement se gardait bien de désigner ces pièces et confondait à dessein celles qu'avait approuvées Mabillon avec d'autres qu'il n'avait pas attestées, et dont on pouvait mettre en doute l'authenticité. Le livre fut détruit, et Baluze, son auteur, fut envoyé en exil à Rouen, puis à Tours et enfin à Orléans.

Mabillon n'était plus là pour défendre son avis et justifier ses allégations. Le temps devait se charger à lui seul de le disculper, car, malgré l'arrêt du Parlement, qui, du reste, n'avait garde de désigner en détail les pièces incriminées et se bornait à envelopper toutes les preuves de la *Maison d'Auvergne* dans une commune condamnation, les feuillets du *Cartulaire de Brioude* sont restés fort en faveur auprès des érudits. Les défenses qu'en a faites Baluze passent pour concluantes, et les juges experts ne songent plus à en contester l'authenticité. Quant à savoir si les documents

qui donnèrent lieu à tant de contestations appuyaient réellement les prétentions généalogiques du cardinal, c'est là une question fort délicate, que nous laisserons à de plus habiles que nous le soin d'éclaircir. Ce n'était, de plus, nullement là ce que Mabillon avait attesté. Son rôle dans toute cette affaire avait consisté à donner son avis sur la valeur de certaines pièces qu'on avait soumises à son jugement. Sa parfaite bonne foi ressort avec évidence dans une lettre de Thierry Ruinart, écrite quelques années plus tôt, au moment de l'arrestation de de Bar, alors que l'affaire faisait le plus de bruit, sous les yeux du maître, et signée de lui, où toute l'histoire est contée avec une simplicité qui a tous les caractères de la vérité : « Vous[1] avez bien raison, « Monsieur, de vous défier de tout ce que vous avez « entendu dire touchant des pièces de la maison de « Bouillon, sur lesquelles nous avons, dom Jean Ma- « billon, M. Baluze et moi, donné nos attestations, il « y a déjà quelques années. Il est vrai que l'on ne peut « presque rien ajouter aux faux bruits qui courent sur « ce sujet, et si tout cela n'était pas passé par nos « mains, on y donne des couleurs si vives, que nous « aurions peine à nous persuader qu'il n'y ait au « moins quelque chose de véritable. Cependant je peux « vous assurer que nous nous sommes comportés en « cette affaire avec toute la circonspection possible

[1] Loriquet, *Le cardinal de Bouillon, Baluze et Mabillon,* p. 31.

« pour faire les choses en conscience et en hon-
« neur. On doit même rendre cette justice à Mgr le
« cardinal de Bouillon, qu'il a donné toute la li-
« berté et tout le temps que l'on pouvait souhaiter
« pour ne rien faire avec précipitation ou par complai-
« sance pour lui. Je vous raconterai sincèrement
« comme la chose s'est passée, et vous jugerez vous-
« même si on peut croire que nous ayons rien voulu
« faire contre la vérité en de telles circonstances.
« Au commencement de l'année 1695, Mgr le car-
« dinal de Bouillon vint demander à Saint-Germain
« dom Jean Mabillon, et lui dit qu'il lui ferait plaisir
« de venir chez lui avec son compagnon pour y exami-
« ner quelques anciens titres qu'il avait recouvrés
« depuis quelque temps, et qu'il prierait aussi M. Ba-
« luze de s'y trouver, afin que l'on puisse faire les
« choses plus exactement. Nous nous rendîmes donc le
« 14 ou 15 de janvier à l'hôtel, et Mgr le cardinal
« nous dit qu'une personne lui avait remis en main
« depuis quelque temps des titres qui regardaient sa
« maison, qu'à la vérité ils paraissaient avantageux ;
« mais, d'un autre côté, qu'il était assuré qu'on ne lui
« pardonnerait rien, et que si ces titres venaient à être
« rendus publics, on ne manquerait pas de les éplucher
« avec toute rigueur. Ce pourquoi il était bien aise de
« les faire examiner, et qu'il priait qu'on le fît avec
« toute l'exactitude et la rigueur dont on serait capable,
« aimant bien mieux les rendre après qu'on lui aurait

« fait connaître qu'ils seraient faux ou douteux, que « de s'exposer à la censure publique, comme nous le « ferions si, par complaisance ou autrement, nous « venions à dissimuler la vérité. Il dit beaucoup « d'autres choses à ce sujet, dont je ne me souviens « que confusément, mais qui allaient toutes à nous « persuader de ne rien dissimuler dans cette occa- « sion. Nous examinâmes donc ces titres en sa pré- « sence, et au premier aspect on les trouva tels, qu'on « l'assura que l'on pouvait faire fond sur eux. Ce « pourquoi il dit qu'il fallait prendre les mesures « nécessaires et tout le temps qu'il faudrait pour les « examiner en commun et en particulier : on y a re- « marqué toutes les moindres circonstances, et l'on « peut assurer que l'on n'a rien oublié pour en porter « un jugement sûr, et que l'on y a bien prévu les dif- « ficultés que l'on a formées depuis, particulièrement « celle de la date du titre de saint Louis, qui a le plus « frappé le public. Enfin, après dix mois entiers, on a « dressé le procès-verbal sur l'authenticité de ces « titres, tel que vous l'avez vu imprimé, et on les a « exposés à la bibliothèque de Saint-Germain pour « être vus et examinés, comme, en effet, plusieurs « personnes les y sont venues voir ; et, en effet, on « n'aurait point pu objecter les petites minuties que « l'on y avait trouvé à redire, si on n'avait donné la « liberté tout entière de les voir exactement, les lire, « et faire toutes observations que l'on a voulu.

« Il est vrai que, depuis ce temps-là, on a vu « quelques écrits paraître contre ces titres, mais qui « n'ont pas fait grand effet sur l'esprit de ceux qui « n'avaient point d'intérêt à les combattre. Aussi « tous ces écrits sont-ils tombés. Mais Mgr le car- « dinal de Bouillon ayant eu le malheur de tomber « dans la disgrâce du Roi, on arrêta le nommé de Bar, « qui avait retiré ces titres de chez M. du Bouchet, et « on le mit en prison pour avoir, à ce que l'on dit, « fabriqué de faux titres de noblesse. On ne manqua « pas aussitôt de mêler les faux titres pour lesquels on « dit qu'on l'avait arrêté avec ceux que nous avions « examinés pour la maison de Bouillon, et on porta « les choses si loin, que l'on disait publiquement que « ces titres, que nous avions crus bons, avaient été « déclarés faux. Je n'en ai jamais rien voulu croire, « n'ayant pu me persuader que des juges sages, comme « ceux qui étaient préposés pour ces sortes de ma- « tières, eussent voulu ou pu condamner des titres de « faux, qu'ils n'avaient jamais vus, et qui n'étaient « point et n'avaient jamais été entre leurs mains. En « effet, j'ai vu une copie de la sentence portée enfin « contre de Bar, et quoiqu'il y ait beaucoup de pièces « énoncées que ces messieurs ont crues fausses, il n'y « est point du tout parlé des six feuillets ni du *Petit* « *Cartulaire de Brioude* dans lequel se trouve la pièce « de *Saint Louis,* sur lesquels nous avions donné nos « attestations. Ainsi, Monsieur, vous pouvez juger par

« là quel fond il faut faire sur tout ce que l'on dé-
« bite là-dessus. Nous avons toujours cru, et nous
« croyons encore que ces pièces sont bonnes, et nous
« persistons à soutenir le jugement que nous avons
« porté dans le procès-verbal qui a été imprimé, parce
« qu'effectivement c'est la vérité telle que nous la con-
« naissons et la croyons. Si quelqu'un vous parle
« autrement de nous, n'y ajoutez pas foi, et si vous le
« jugez à propos, vous pouvez lui faire voir cette lettre
« pour lui imposer silence. Au reste, je vous assure
« que dom Jean Mabillon est tout entièrement du
« même sentiment, et qu'il ne s'en est jamais expliqué
« autrement. Ce qu'il en a témoigné publiquement à
« différentes occasions devrait bien fermer la bouche
« à ceux qui voudraient dire le contraire. J'ai fait cette
« lettre un peu longue, mais j'ai cru qu'il fallait une
« bonne fois s'expliquer comme il faut. Je vous prie de
« croire que l'on ne peut être avec plus de respect que
« je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéis-
« sant

« Frère J. Thierry Ruinart.

« A Paris, de l'abbaye de Saint-Germain des Prés,
le 14 octobre 1701.

« Je souscris à ce que dit ici dom Thierry.

« Frère Jean Mabillon. »

L'érudit moderne qui a revisé avec soin les pièces de ce procès littéraire qui finit si tragiquement pour

plusieurs des acteurs principaux, termine son travail en constatant qu'une intrigue de cour se greffa sur une contestation d'érudit, et qu'en frappant d'un seul arrêt toutes les pièces du procès, sans faire aucune distinction, et en mêlant de parti pris le vrai au faux, c'était surtout le cardinal de Bouillon qu'on voulait frapper. Qu'il ait donné lieu à sa disgrâce par les inconséquences de sa conduite, que ses chimères de noblesse lui aient fait tourner la tête jusqu'à le conduire au fond de l'abîme, et lui faire commettre presque une trahison, c'est ce qui ne peut être contesté; mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est la passion qu'on mit à le poursuivre, jusqu'à accuser de complicité dans un faux public, ou tout au moins d'une duperie presque niaise, des érudits tels que Mabillon et Baluze.

Comme nous l'avons dit, le pieux Bénédictin ne vit pas le dénoûment de toute cette affaire à laquelle il avait été mêlé contre son gré; son rôle, du reste, y fut borné à celui d'expert, et ses conclusions sont encore aujourd'hui admises par les érudits.

Cet incident, dont nous n'avons pu raconter le dénoûment qu'en anticipant un peu sur les temps afin d'en finir tout de suite, avait un moment ému le monde lettré; mais quoi qu'en dise Saint-Simon, ni Mabillon ni Baluze n'y perdirent un ami. Mabillon ne semble pas s'être autrement ému des accusations que lui attira sa déclaration relative aux cartulaires produits

par le cardinal de Bouillon. Il avait, ainsi que Baluze, parlé suivant sa conscience; il laissa dire, et ne se mit point en peine de la défaveur que sa franchise pouvait lui attirer. Rien, du reste, ne prouve qu'on lui ait su mauvais gré à la cour de son témoignage en faveur de M. de Bouillon. Ce personnage, auquel l'excès même de la vanité donnait une certaine indépendance, n'était pas encore en disgrâce au moment où Mabillon donnait son avis; il continua à représenter la France auprès du Sacré Collége, dont il était le doyen, et c'est en cette qualité que nous l'avons vu plus haut employer son influence à défendre la lettre sur le *Culte des saints inconnus,* et nous le verrons entourer les derniers jours de Mabillon de la plus affectueuse considération.

Cette contestation littéraire, où Mabillon avait été mêlé malgré lui et avait vu un instant compromettre sa réputation d'érudit, n'eut, du reste, aucune suite : personne ne l'accusa sérieusement de complicité dans une supposition de pièces, et il put continuer en paix ses travaux, entouré de l'estime universelle. Le renom de son savoir en souffrit même si peu que la cour, voulant récompenser en lui le travailleur et l'érudit qui honorait la science française, le désigna, en 1701, c'est-à-dire peu de temps après les aveux de de Bar, dont le procès venait seulement d'être terminé, pour faire partie de la nouvelle Académie des inscriptions. Ce choix n'eut que des approbateurs et

ne souleva pas une critique. Ce fait nous semble prouver à lui seul qu'on savait en haut lieu à quoi s'en tenir sur l'affaire du cartulaire de Brioude. Eût-il en effet été possible au Roi de choisir, pour faire partie de la nouvelle Académie, un érudit qui eût été réellement la dupe ou le complice avéré d'un faussaire? Et n'était-ce pas comme la réparation implicite d'une injuste calomnie, qu'une marque d'estime venant de la cour, au moment où la critique de Mabillon venait de recevoir un affront des plus sensibles?

L'Académie des inscriptions, qui devait devenir un corps si illustre, n'en était encore qu'à ses débuts, et son organisation venait à peine d'être définitivement réglée. Primitivement formée par Colbert, pour composer les inscriptions des médailles frappées en l'honneur des grands faits du règne, la réunion dite des médailles, ou petite Académie, comme l'appelait le Roi chaque fois qu'il en parlait, n'avait pas tardé à devenir une réunion de savants où s'agitaient les questions les plus élevées, tant de linguistique que d'histoire. En 1701, Louis XIV, sur le conseil de Pontchartrain, le secrétaire d'État, donna une organisation définitive à cette nouvelle Académie qu'attendaient de si brillantes destinées. Elle devait comprendre quarante membres divisés en quatre classes, dix honoraires, dix pensionnaires, dix associés et dix élèves. Le Roi nomma directement les premiers membres de la Compagnie, qui devait ensuite se recruter elle-même,

et Mabillon fut compris parmi ceux qui étaient désignés pour former cette première génération de l'Académie des inscriptions. Le 15 juillet 1701, il était informé de ce choix par une lettre du ministre lui-même. « Votre[1] grande réputation, lui écrivait-il, a donné lieu au Roi de vous choisir pour un des académiciens honoraires de l'Académie royale des inscriptions. Sa Majesté ne doute pas que vous ne vous distinguiez dans ce genre d'étude, de même que vous avez fait dans toutes les autres sciences que vous possédez si éminemment. Je suis, mon Révérend Père, entièrement à vous. »

Mabillon, qui ne s'attendait guère à un tel honneur, fut fort embarrassé. Il hésitait beaucoup à accepter, il lui semblait que sa robe de moine ferait un singulier effet dans cet aréopage de savants : peut-être craignait-il de justifier les accusations que M. de Rancé avait lancées contre les études monastiques, en allant s'asseoir dans une assemblée nécessairement occupée de sujets profanes. Mais ses amis ne lui laissèrent pas la liberté de refuser. L'abbé Bignon, qui, après avoir été l'un des membres de la réunion des médailles, devait présider la nouvelle Académie par ordre du Roi pendant les deux premières années de son existence officielle, le pressa vivement de donner son consentement. Il obtint même de ses supérieurs l'ordre d'accep-

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 526.

ter la place où le Roi l'appelait. Ainsi obligé de faire violence à son goût pour l'obscurité et le silence, Mabillon se rendit et répondit la lettre suivante, qu'il adressa à M. de Pontchartrain :

« Monseigneur[1], j'ai reçu avec un très-profond res-
« pect l'honneur qu'il a plu à Sa Majesté de me faire
« en me mettant au nombre des académiciens hono-
« raires. J'avoue que j'ai été surpris qu'un si grand
« roi ait daigné jeter les yeux sur une personne obscure
« telle que je suis, et qu'il ait eu la bonté de me don-
« ner place dans une compagnie si illustre. Heureux si
« je pouvais correspondre en quelque façon aux glo-
« rieux desseins de Sa Majesté; mais je sens qu'il me
« sera bien plus facile de profiter des lumières de tant
« d'illustres académiciens que de présumer de pouvoir
« leur en donner de nouvelles. Je ferai, néanmoins,
« mon possible pour n'être pas tout à fait indigne de
« cet honneur. Je vous rends de très-humbles actions
« de grâces, Monseigneur, de ce que Votre Grandeur a
« bien voulu m'en faire expédier les lettres; je les con-
« serverai précieusement, comme un illustre monu-
« ment de la bonté d'un si grand roi à l'égard de ses
« très-humbles et très-obéissants sujets, et comme des
« arrhes, si je l'ose dire, de votre protection, que je
« prie Votre Grandeur de vouloir bien m'accorder. Je
« sais ce que je dois en tout ceci à M. l'abbé Bignon,

[1] *Vie de Mabillon*, par E. Chavin de Malan, p. 385.

« et j'espère qu'il me fera la grâce de me présenter à « Votre Grandeur pour vous témoigner mes très- « humbles et mes très-sincères remercîments. »

C'était, en effet, un grand honneur pour un religieux de Saint-Benoît, fils d'un simple paysan de Champagne, qui n'avait jamais renié son origine, que d'être ainsi désigné nominativement comme un des hommes dont la science honorait son pays. Mabillon ne se trouva ni dépaysé ni inconnu dans la nouvelle assemblée; la plupart des membres de l'Académie étaient des amis, quelques-uns même des hôtes assidus de l'abbaye. On y voyait figurer, dans la plus démocratique confusion, Renaudot, Charpentier, Vaillant, Rollin, Vertot, Boivin l'aîné, Boileau Despréaux, Thomas Corneille, à côté du duc d'Aumont, du cardinal de Rohan, de Fontenelle, du marquis de Beringhen, de l'évêque de Soissons (Sillery), du Père de la Chaise et d'autres encore, qui n'avaient de commun que le goût des lettres et de la science. Comme pour constater cette égalité de tous ses membres, la liste des premiers membres de l'Académie des inscriptions fut dressée suivant l'ordre alphabétique de leurs noms de baptême. L'abbé de Caumartin, qui en était le vice-président, était depuis longtemps l'ami particulier de Mabillon.

Dans ce milieu d'érudits et de grands seigneurs lettrés, dont les réunions rappelaient si fort celles de l'abbaye, la venue de l'illustre Bénédictin fut accueillie

avec autant de joie que d'approbation. C'était une précieuse recrue pour la docte société, dont, une fois nommé, Mabillon devint l'un des membres les plus assidus et les plus actifs. « Personne, dit M. de « Boze [1] dans l'éloge de Mabillon, ne fut plus attaché « aux intérêts, et si on l'ose dire, à la gloire de cette « Compagnie. Il se trouvait souvent aux assemblées « particulières, et c'étaient autant de jours de fête pour « l'Académie. Sa présence y inspirait une noble ému- « lation, et chacun avait les yeux attachés sur cet « homme simple qui ne les levait presque jamais. » Malgré son peu de goût pour se mettre en avant, l'humble religieux fut plusieurs fois chargé de représenter l'Académie dans les cérémonies officielles. Une fois, il fut choisi pour aller complimenter l'Académie des sciences au nom de son corps, et il sut accomplir sa mission avec une bonne grâce pleine de simplicité qui frappa vivement les assistants. Puis il dut prendre la parole dans une des premières séances publiques que tint sa compagnie. Il y lut une dissertation sur la sépulture des rois de France, morceau de pure érudition historique, écrit avec l'austère sévérité qui convient à ce genre de travaux.

Mabillon était donc arrivé au plein développement de son talent et de sa réputation, mais sa vie de moine et de travailleur n'en avait ressenti aucune atteinte.

[1] *Histoire de l'Académie des inscriptions*, par M. de Boze, p. 125.

L'âge était venu sans rien lui enlever ni de son ardeur au travail, ni de son zèle pour l'observation de sa règle. Si le lecteur veut bien retourner avec nous dans sa petite chambre de Saint-Germain des Prés, il y verra comment cet intrépide travailleur sut employer ses dernières années, et en même temps il pourra faire connaissance avec quelques-unes des nouvelles figures qui ont remplacé celles que nous avons essayé de lui montrer au début de ce travail. Le temps a fait son œuvre, Mabillon est devenu à son tour un maître respecté et écouté ; la génération de savants qui doit remplacer celle où il a vécu, grandit à son ombre, avec ses caractères particuliers et sa physionomie propre. Nous touchons au dix-huitième siècle, et, jusque dans la cellule de l'érudit Bénédictin, les souffles nouveaux, qui vont si fort changer la face de la société, se font sentir. Cette dernière visite à Saint-Germain des Prés terminera ainsi d'une façon intéressante notre promenade dans le monde des érudits du siècle de Louis XIV, en nous permettant de jeter comme un rapide coup d'œil sur quelques-unes des figures qui devaient former la société savante du siècle de Louis XV.

CHAPITRE X

LES HÉRITIERS DE MABILLON.

1707

L'abbaye de Saint-Germain des Prés pendant les dernières années de Mabillon. — Nouvelles figures. — Les restes de la société de l'abbaye. — Nouveaux confrères. — Dom Bernard de Montfaucon. — Le cardinal d'Estrées. — Les derniers voyages de Mabillon. — Les derniers ouvrages. — Les *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît.* — Le Père Germon et la *Diplomatique.* — Les dernières correspondances. — Mort de Mabillon en 1707, à l'entrée du dix-huitième siècle. — Conclusion.

Il y avait maintenant plus de quarante années que le modeste Bénédictin, que nous avons vu arriver inconnu et obscur à la porte de Saint-Germain des Prés, avait franchi le seuil de cette illustre abbaye, où sa vie devait s'écouler laborieuse et retirée, tout en apportant à son nom une gloire sur laquelle il ne comptait pas. Quarante ans, c'est une longue période, et lorsqu'on revient par la pensée en arrière, tout paraît changé, de ce changement insensible et graduel à l'aide duquel la vie transforme tout sans presque avoir l'air d'y toucher. Bien qu'on pût croire que dans ces paisibles retraites, où toutes les heures sont consacrées à la prière et au travail réglé, les ailes du temps dussent

être plus légères qu'ailleurs, tout avait changé cependant dans le paisible monastère. Sous ses apparences d'immobile régularité, les années avaient marché, et si Mabillon n'eût pas jugé comme superflu et inutile ce retour sur le passé, il eût pu lui-même se demander si ce lieu, qui était devenu le sien et qui paraissait toujours le même, n'avait pas subi quelque transformation mystérieuse, tant tout y était autre que lorsqu'il y était pour la première fois entré près d'un demi-siècle auparavant. Insensiblement, sans qu'il s'en soit douté, il est devenu un ancien, un maître vénéré, mais enfin un maître qui domine les jeunes générations, et leur devient peu à peu étranger. Sous le sévère costume des Bénédictins, qui, au premier abord, donne à tous une certaine uniformité, se montrent de nouvelles figures qui vous regardent avec respect comme un ancêtre, et l'on cherche vainement ces visages vénérés où soi-même on allait autrefois puiser aide et consolation. On est devenu à son tour un grand arbre, et le jeune taillis qui pousse à votre ombre aspire à l'air et à la lumière. Ce ne sont pas seulement les visages, mais les idées, les habitudes d'esprit, les goûts et les passions qui sont nouveaux et qu'on ne comprend plus qu'à demi, ou plutôt qu'on juge avec toute l'impartialité de celui qui est pleinement maître de lui-même. Ce cours insensible du temps, auquel personne n'échappe, si doux qu'il soit, amène incessamment d'autres rives sous nos yeux, et elles

deviennent toujours de plus en plus mélancoliques, comme pour forcer nos cœurs à se détacher de ce présent qui s'enfuit, pour nous réfugier dans l'attente de cet avenir mystérieux qui se rapproche à chaque instant. Mabillon n'avait pas besoin de ces avertissements pour se détacher même de cette érudition qui n'avait jamais été pour lui qu'un moyen de travailler à la gloire de Dieu, mais ils ne lui firent pas défaut, et il sut les accepter avec cette sereine tranquillité qui est le plus beau comme le plus doux couronnement d'une existence toute consacrée au bien.

Dans sa petite cellule, il voyait toujours entrer, plus peut-être qu'il ne l'aurait voulu, les nombreux admirateurs de son talent et de sa vertu ; mais ce n'étaient plus, sauf quelques rares exceptions, les mêmes figures que par le passé ; on le consultait avec une déférence et un respect qui eussent suffi à eux seuls pour l'avertir que les rôles étaient intervertis, et qu'il était arrivé sur le devant de la scène avant d'avoir à en sortir. Le fidèle Thierry Ruinart, qui avait remplacé Michel Germain, ne quittait pas le maître auquel tout l'attachait, la reconnaissance comme la conformité des goûts et du caractère.

Doux et modeste comme Mabillon, mais comme lui aussi travailleur acharné et savant d'une sincérité parfaite, Thierry Ruinart n'était plus cependant le timide disciple que nous avons présenté à nos lecteurs. Il avait su se faire une réputation personnelle

en publiant le savant ouvrage, encore si estimé aujourd'hui, des *Acta sincera martyrum*. Son impartialité d'historien lui avait fait braver plus d'une critique et d'une accusation malveillante. Aimant la retraite, le calme et le silence, dom Thierry est resté un vrai moine, qui n'a rien de l'homme de lettres. Il écrit avec une naïveté qui ne manque pas de charme, et ses lettres sont toujours empreintes d'une grâce simple, dont le secret commençait à se perdre au début du dix-huitième siècle. Il est maintenant, lui aussi, en correspondance réglée avec un grand nombre de savants, qui lui témoignent une déférence marquée. Leibnitz, entre autres, lui écrit comme à un homme dont l'avis mérite d'être entendu, et il le charge d'exposer divers points d'érudition à Mabillon, comme le meilleur intermédiaire qu'il pût choisir. Ayant au plus haut degré le culte de la vérité qui doit être comme la base de l'érudition, il la cherchait partout, et ne se faisait pas faute d'aller jusque chez les étrangers et les protestants même pour s'instruire. Durant ces dernières années de Mabillon, mû sans doute par un secret pressentiment que les jours de son cher maître étaient comptés, dom Thierry redoublait de soins et d'attentions, ne le quittant pas un seul jour et le soignant avec un dévouement filial. Touchant exemple de ces amitiés saintes, que la foi noue d'un lien indissoluble, et auxquelles elle donne un caractère tout particulier de force et de durée.

Mais à côté de Thierry Ruinart, Mabillon voyait arriver à la pleine maturité de leur âge et de leur talent plus d'un Bénédictin bien différent de ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse. Tout autre, en effet, est la figure de Montfaucon, que nous voyons grandir à côté de celle de Mabillon, et qui devait à son tour s'acquérir une véritable renommée dans l'histoire de l'érudition. Nous n'avons pas à faire dans le détail le portrait de l'illustre auteur de l'*Antiquité expliquée* et des *Monuments de la monarchie*. Mais il nous faut dire quelques mots de cette physionomie si originale, qui ressort vivement dans le cadre grave qui l'entoure. Car, avec son infatigable ardeur au travail, qu'il sut conserver au delà des limites ordinaires de l'âge, avec sa fougue qui étonne chez un érudit et sa singulière adresse, Montfaucon est un des personnages les plus caractéristiques de la société des érudits, et fort différent de Mabillon.

D'une ancienne famille noble du Midi, dom Bernard de Montfaucon avait débuté dans la vie par la carrière militaire, et, bien qu'il eût échangé de bonne heure la cuirasse contre la robe du moine, il lui était toujours resté quelque chose de son premier métier. Ses saillies gasconnes, la vivacité d'expression dont il se servait souvent rappelaient parfois la brusquerie de l'ancien cadet aux gardes. Mabillon l'en plaisantait et l'appelait le sieur de la Rochetaillade, du nom de la terre de sa famille. Montfaucon n'était, en effet, rien moins

qu'endurant, surtout lorsqu'il s'agissait d'érudition et de documents. Il faillit une fois s'en prendre même à l'archevêque de Reims, qui avait gardé pour son usage personnel une boîte de médailles antiques, envoyées de Rome par un des membres de la petite colonie bénédictine du Monte Pincio. Fort en colère de ce qu'il regardait comme un abus d'autorité, Montfaucon envoie à son collègue cette vive sortie :

« Paris, 28 mai 1696.

« Mon Révérend Père[1], je vous suis très-obligé de « la bonne volonté que vous aviez de me faire un « présent de médailles antiques. Il y a plus d'un « mois qu'elles sont arrivées. Mais M. de Reims les « retient, et je n'espère plus de les avoir. Le Père « Mabillon m'a dit qu'il retient aussi tout ce qu'on « lui envoie pour lui, quand ce sont des choses qui « l'accommodent. Ainsi, mon Révérend Père, quand « vous aurez quelque chose à nous envoyer, nous « aimons beaucoup mieux en payer le port, que de « nous exposer à un péril presque assuré de le per- « dre, en le mettant dans les ballots de M. de Reims. « Vous ne sauriez croire combien cela me cuit. S'il « s'était au moins contenté de garder ce qu'il y avait « de plus à son goût, et d'envoyer le reste ! Mais de « retenir tout, un homme qui a vendu son médaillier !

[1] *Lettres de Montfaucon.* Bibl. nat., fonds français, 17701, f° 20.

« C'est ce que je ne puis digérer. Tout ce que Votre « Révérence mettra dans ses ballots, il faut le regarder « comme un présent fait à M. de Reims. » Quelques jours après, il revient encore sur la perte de ses chères médailles, avec une irritation visible : « M. de « Reims[1] ne nous a pas donné une seule médaille. « Ça a été un coup sensible pour moi; on m'a dit qu'il « se fâcha quand il trouva ce paquet de médailles dans « son ballot, et dit qu'il n'avait que faire de cette « mitraille. Néanmoins, il n'a pas jugé le tout indigne « de lui. » Thierry Ruinart, qui n'avait rien de cette vivacité méridionale, et qui s'amusait un peu de l'humeur de son confrère, essayait en vain de le calmer. « Dom[2] Bernard de Montfaucon, écrit-il à son « tour, est dans une grosse colère de ce qu'il n'y a « plus d'espérance d'avoir une boîte de médailles...

« Je crains que ce prélat (l'archevêque de Reims) « ne vienne à savoir qu'il se plaint, d'une manière un « peu forte, et que cela ne nous attire quelque cha- « grin. Il veut lui en faire parler, mais je lui ai con- « seillé de ne rien dire et d'avoir patience. Il est un « peu chaud pour une personne de ce rang. »

L'ardente curiosité d'érudit chez Montfaucon, son acharnement au travail avaient quelque chose de militaire dans leur vivacité. Il montait à l'assaut de l'érudi-

[1] *Lettres de Montfaucon.* Bibl. nat., fonds français, 17701, f° 21.
[2] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17672, f° 95.

tion comme il eût escaladé une place forte, s'il fût resté dans son premier métier, avec une verve et un entrain incroyables. Envoyé en Italie, quelques années après Mabillon, il y passa deux ans entiers, abattant durant le temps une besogne considérable, avec une *furia* toute française, et réunissant les matériaux pour son livre de l'*Antiquité expliquée,* qui ne parut que vingt ans plus tard. Cet ouvrage, qui depuis a été fort dépassé par l'érudition moderne, mais qui contenait alors de véritables découvertes, eut un succès prodigieux; en deux ans, l'édition complète de 1,800 exemplaires, soit 18,000 volumes in-folio, fut épuisée. C'est le plus grand succès de librairie pour un ouvrage de cette sorte, durant le dix-huitième siècle. Pendant son séjour à Rome, Montfaucon eut à défendre l'édition bénédictine de saint Augustin, qui venait de paraître, et qui était vivement attaquée. Il le fit avec une verve extrême et une absence de ménagement qui dérouta ses adversaires. Mais il n'avait gardé aucune mesure, les Jésuites surtout avaient eu fort à se plaindre de sa vivacité. Sa situation à Rome ne fut bientôt plus tenable, et il demanda à revenir en France. En partant de Rome, il ne peut se tenir et lance un dernier trait à ses adversaires; il écrit à Gattola qu'il ne peut rester dans le pays « à cause de la facilité qu'ont certains hommes à mentir[1] ». Nous voilà bien loin de Mabillon et de sa

[1] Valéry, t. III, p. 111.

douceur chrétienne; non pas que Montfaucon fût, en quoi que ce soit, un religieux tiède ou négligent de sa règle, mais un esprit nouveau se fait sentir jusque dans les cloîtres, et la calme et tranquille atmosphère morale de la fin du dix-septième siècle commence à s'agiter.

Les luttes religieuses du jansénisme se réveillent et vont émouvoir les esprits. Les Bénédictins, qui, sans jamais prendre en corps parti pour les jansénistes, étaient liés avec les principaux d'entre eux par le goût commun des lettres et de l'érudition, subissent, eux aussi, plus peut-être que les plus sages d'entre eux ne l'auraient voulu, le contre-coup de ces ardentes controverses, et quelques-uns s'y engagent imprudemment. Les héritiers moraux de Mabillon n'ont pas cette tranquillité, cette inébranlable rectitude de conduite dont il ne se départit jamais. La jeune génération, celle qui va remplacer les compagnons de Mabillon, tout en comptant dans son sein de laborieux ouvriers de la science et des érudits de premier ordre, a quelque chose de plus militant, de plus agressif, si nous osons le dire, que ne le comporte tout à fait leur habit. Sans perdre rien de la gravité austère de leur vie, sans s'écarter de l'observation de leur règle si sévère, ils tiennent plus du lettré que du moine. Les correspondances si spirituelles de Montfaucon avec le cardinal Quirini, avec Magliabecchi, Baluze et ses confrères bénédictins, sont tout autres que celles que Mabillon entretint avec ses amis de Rome. Il y a infi-

niment plus d'esprit, plus de trait, mais le ton de ces lettres est bien différent de celui de Mabillon, et peut-être celui-ci n'en eût-il pas été tout à fait satisfait. Voici, par exemple, une lettre écrite de Rome à Baluze; il est difficile de donner à des nouvelles purement érudites une tournure plus vive et plus aimable.

« Rome, ce 13 janvier 1699.

« Je[1] vous souhaite, Monsieur, une bonne année, « et je suis bien fâché de n'avoir pas pleinement satis- « fait à vos désirs au sujet du *Synodicon;* j'aurais pu « mieux faire, si j'avais su aussi précisément vos volon- « tés que vous les avez marquées, et si j'avais pu faire « un plus long séjour au mont Cassin. J'écrirai à dom « Érasme, conformément à ce que vous me marquez. « Je ne doute pas qu'il ne vous donne satisfaction. « C'est un parfaitement honnête homme. Il était pour- « tant un peu stomaqué contre vous de ce que vous « aviez dit dans votre préface : *Tanta adeoque pertinax « fuit monachorum illorum obstinatio.* Mais je l'apaisai « facilement, et il me promit de faire tout ce que vous « voudriez à l'avenir. Nous travaillons ici avec tout « le succès que nous pouvions espérer. Nous avons « trouvé et copié vingt-cinq homélies ou épîtres de « saint Basile, non imprimées. Et, ce commencement « d'année, j'ai trouvé soixante-dix-sept nouveaux « ouvrages de saint Jean Chrysostome, outre cela,

[1] Valéry, t. III, p. 53.

« deux épîtres et un manuscrit in-quarto, où est l'*Ethica* « *Chrysostomi,* qui occupe tout le manuscrit. Nous « n'avons encore vu qu'une partie des manuscrits de « Rome. Les ordres réitérés du Révérend Père géné- « ral, d'être de retour à Paris dans la quinzaine après « Pâques, nous obligeront de laisser la plupart de nos « découvertes, n'étant pas possible de copier tant de « choses en si peu de temps. Je lui écris, cet ordi- « naire, pour lui marquer le succès de notre travail « et savoir précisément ses volontés. S'il persiste dans « son premier dessein, je n'en serai point fâché, car « j'ai bonne envie de m'en retourner, et de revoir « mes amis et embrasser le signor Baluzio, qui est des « premiers sur les rangs... »

La littérature proprement dite commence aussi à tenir plus de place, même dans les lettres des Bénédictins; on sent que le temps où elle va régner en souveraine n'est pas loin. C'est ainsi que Montfaucon envoie à Rome des nouvelles de Paris : « On [1] vit céans « en fort bonne intelligence, et je ne sais si l'on trou- « verait une maison où tant de gens qui travaillent « vivent de concert comme on fait ici. Cela n'empêche « pas qu'on ne garde certaines mesures.

« Il n'y a ici d'autre livre du Père Lamy depuis son « *Traité de la connaissance de soi-même* que son petit « livre de la vérité de la religion. Je ne sais s'il avoue-

[1] Lettre de Montfaucon à D. Jean Guillot. DANTIER, *Rapport sur les correspondances bénédictines,* p. 350.

« rait qu'il l'a composé sur les mémoires de M. Pascal. « Il est vrai qu'ils se rencontrent en certaines choses; « mais il est impossible d'écrire sur cette matière sans « répéter quelquefois ce que Grotius, M. Pascal et « Abbadie ont déjà dit.

« Il me reste à vous parler de nos poëtes français. « Ceux qu'on estime le plus sont pour la satire M. Boi- « leau Despréaux, qui semble avoir réveillé depuis « quelque temps sa veine poétique. Il fit sur la prise « de Namur une pièce lyrique à l'imitation du style de « Pindare, qui, à vous dire mon sentiment, est un style « un peu gascon, farci d'épithètes excessives. Quoique « M. Boileau ne soit pas allé si avant que Pindare, il « n'a pas laissé de se servir de comparaisons fort « hardies. Telle est celle où il compare le plumet blanc « que le Roi portait au siége de Namur, à un astre. « Regnard s'est encore acquis de la réputation par sa « satire contre les petits-maîtres, ou censeurs igno- « rants, et par une autre sur les mauvais maris. Pour « le comique, il n'y a point de poëte de renom. « M. Racine, fameux par ses comédies, a entièrement « quitté le métier, et s'est mis tout à fait à la dévotion. »

Sous la plume vive et alerte de Montfaucon, les nouvelles littéraires se pressent. Un jour, il annonce la prochaine publication des mémoires de Bussy-Rabutin, qui certes n'ont rien de monastique[1] : « On a trouvé

[1] *Lettres de Montfaucon*. Bibl. nat., fonds français, 17701, f° 36.

« douze tomes in-quarto des mémoires de M. de Bussy-
« Rabutin. On les voulait imprimer, mais, comme il y
« a bien des caractères des gens de cour et des intri-
« gues, on en a tant retranché, qu'il n'en reste que
« deux volumes in-quarto, que M. Anisson a achetés
« 4,000 livres, pour les faire imprimer. On pourra
« encore donner du même auteur un volume de
« lettres à diverses personnes. On souhaite que cet
« ouvrage paraisse, parce qu'on n'a encore rien en
« France sur le style épistolaire qui puisse servir de
« modèle. » Ces lignes ont leur date, et l'on voit sans peine qu'elles sont écrites avant la mort de madame de Sévigné, qui n'avait encore qu'une réputation de société. Ce n'est pas que les jugements littéraires de Montfaucon ne soient parfois singuliers ; le trait suivant sur la Bruyère montre à la fois l'immense succès des *Caractères* et les erreurs de goût que les gens les plus spirituels peuvent parfois commettre :

« Paris, 2 janvier 1676.

« On[1] imprime actuellement la neuvième édition
« des *Caractères* de Théophraste, où il y a quelque
« augmentation, par-ci par-là, de M. de la Bruyère,
« qui en est l'auteur, qui ne désespère pas d'en voir
« une dixième édition, quoiqu'il y en ait déjà 16,000
« exemplaires débités. Je n'ai jamais remarqué plus

[1] *Lettres de Montfaucon.* Bibl. nat., fonds français, 17701, f° 83.

« de caprice et de bizarrerie dans les jugements du « public. Il y a je ne sais combien de pauvreté dans « cet ouvrage, des sentences fades, peu spirituelles, « et même fort souvent des impertinences. Telle est « celle-ci : *Un sot est celui qui n'a pas assez d'esprit pour « être fat.* Et plusieurs autres de cette sorte. »

Les petits vers même ne font pas défaut dans les lettres de Montfaucon, et le grave érudit ne craint pas d'envoyer jusqu'à Rome les épigrammes sur les livres du jour. C'est ainsi qu'au sujet du livre de Perrault sur les *Hommes illustres du siècle de Louis XIV,* dont les lettrés se moquèrent alors beaucoup, les vers suivants font un singulier effet au milieu de ces graves correspondances d'érudits :

Le Gascon[1] qui cria d'Aubusson : Tu nous bernes
De mettre le soleil entre quatre lanternes,
Voyant le portrait de Perrault
Dans le rang des hommes illustres,
S'écria : Cadédis, que fait là ce badaud?
Peut-on mettre au même niveau
Une lanterne avec des lustres !

« Vous savez sans doute, continue-t-il, l'ancienne histoire d'un Gascon, au sujet de la figure du Roi de la place des Victoires. » Ces extraits de Montfaucon montrent bien que les temps commencent à changer, et l'on a beau faire, on est toujours de son temps. On a beau vivre enfermé dans l'érudition et derrière les murailles d'un cloître, il semble que l'air qu'on respire

[1] *Lettres de Montfaucon.* Bibl. nat., fonds français, 17701, f° 36.

apporte avec lui comme une contagion des idées, des manières, des locutions du temps où l'on vit.

Le Père de Sainte-Marthe, dont nous avons vu l'ardeur intempérante lors de la polémique de Mabillon et de M. de Rancé, mais qui était de la même génération intellectuelle que Mabillon, exprime assez vivement cette transformation lente des esprits, dans une lettre où il se plaint du déclin des études : le reproche est singulier quand on songe qu'il est exprimé par un contemporain de Mabillon, de Montfaucon, et de tant d'autres qui étaient dans toute l'ardeur du travail. La mauvaise humeur de l'érudit de vieille race, qui devait encore donner de si grandes preuves de son labeur personnel, indique bien le sentiment d'isolement intellectuel où il commençait à se trouver, au milieu d'une génération nouvelle qui grandissait à ses côtés et qu'il ne comprenait qu'à demi : « ...J'aurais[1] bien « souhaité m'occuper uniquement à l'étude et entre- « prendre quelque ouvrage de conséquence, particu- « lièrement du *Gallia Christi,* comme Votre Révérence « me l'avait proposé il y a longtemps; mais je n'ai pas « trouvé de la part de nos Pères toutes les dispositions « que j'aurais souhaitées. Il n'y avait pas six mois que « j'étais sorti de Tours, qu'on voulut m'envoyer prieur « à Saint-Maixent, en Poitou. Je m'en défendis par le « moyen du Révérend Père général. Comme le

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 98.

« Révérend Père prieur de Saint-Julien de Tours « était mort quelque temps avant la Diète, et que « M. l'abbé de Catinat me redemandait fortement, je « fis parler un de mes oncles pendant la Diète pour « obtenir qu'on me laissât à Paris, et j'y réussis; mais « dans le temps que j'y pensais le moins, le prieuré de « Bonne-Nouvelle ayant vaqué, nos Pères m'ont donné « obédience pour le remplir. J'ai la satisfaction de « m'y voir auprès de M. le premier président, qui est « mon cousin germain et le protecteur de nos monas- « tères dans cette province. C'est le frère de feu « madame de la Haye-Vuitelet, ambassadrice à « Venise. Ce n'a été qu'avec bien des larmes que je « suis venu en ce pays-ci, où j'ai cependant toute « sorte de satisfactions, tant au dehors qu'au dedans. « Mais il me semble que mon talent serait l'étude, où « je trouverais beaucoup plus de repos. J'ai entrepris « une Histoire de saint Grégoire le Grand, sur le « succès qu'a eu la *Vie de Cassiodore*. Je suis déjà « fort avancé. Si Votre Révérence avait quelques « lumières à me donner là-dessus, je tâcherais d'en « profiter. Je tire particulièrement cette histoire de « ses lettres...

« Je vous souhaiterais à Paris, quoique je sache « combien vous nous êtes nécessaire à Rome, l'estime « que vous vous y êtes acquise, et la place que vous « occupez dans la Congrégation des Réguliers. Les « études sont présentement fort négligées à Saint-Ger-

« main ; on y considère fort peu ceux qui étudient ;
« peut-être aussi qu'il y a de la faute de ceux-là. Le
« plus grand mal que j'y trouve, c'est que l'on agit
« indépendamment les uns des autres, sans se commu-
« niquer, sans s'entr'aider. On a retiré des études
« dom Pierre Coustant, lorsqu'il commençait à être
« capable de rendre service. La mort en a enlevé
« aussi plusieurs ; ainsi, je crois les études sur leur
« déclin, et si dom Jean Mabillon allait manquer,
« c'en serait fait. Lui-même ne se remue pas assez
« pour soutenir ceux qui étudient, et ne les aide pas
« autant qu'il pourrait... »

Le Père de Sainte-Marthe se trompait dans ses prévisions de décadence prochaine des études chez les Bénédictins ; les premières années du siècle virent paraître, au contraire, une foule d'œuvres remarquables dues à leur inépuisable fécondité, dont nous aurons lieu de parler tout à l'heure, à propos des dernières œuvres de Mabillon. Les savants ne n'y trompaient pas et continuaient à prendre constamment le chemin de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les réunions d'érudits qui s'y rencontraient étaient les mêmes que par le passé : les figures seules avaient vieilli ou s'étaient renouvelées. On y voyait toujours les deux Boivin avec leur verve, ainsi que leur esprit de chicane et de discussion à l'infini ; le grave abbé Renaudot, qui, lui aussi, avait fini par faire son voyage d'Italie, où son goût pour les recherches savantes avait pu se donner libre

carrière. L'abbé de Longuerue venait encore souvent apporter sa mordante conversation; mais La Roque, Bigot, Ménage, les Valois, d'Hérouval, Antoine Faure, l'abbé Boileau et bien d'autres n'étaient plus là et manquaient à l'appel. Du Cange surtout, mort en 1688, l'aimable et doux du Cange, à l'inépuisable savoir, toujours à la disposition des autres, laissait après lui un vide que rien ne pouvait combler, pas même Baluze, dont l'entrain juvénile et la constante bonne humeur semblaient résister aux atteintes du temps.

Rien, en effet, pas même la disgrâce causée par son dévouement au cardinal de Bouillon, disgrâce qui n'avait pas encore éclaté, mais qu'on entendait gronder dans le lointain, ne semblait devoir porter atteinte à la gaieté et à l'entrain de cet aimable savant, auquel on pardonnait tout, même ses légèretés et ses plaisanteries, dont la bonhomie enlevait toute l'amertume. Il continuait, en effet, malgré l'âge qui arrivait, à aimer fort la gaieté et les petits soupers. Cet ancêtre de l'érudition moderne resta jusqu'à la fin un bon vivant, si nous en croyons le couplet que La Monnoye chanta un soir à sa santé, et qui n'a rien de la gravité du savant :

Entonnons un couplet gaillard
Pour notre ami Baluze,
Entonnons un couplet gaillard
Pour ce docte vieillard.
A table il rit,
Il chante, il nous amuse;
Ce qu'il dit
Est plein d'esprit,

Exempt d'ennui.
Puissions-nous dans vingt ans
Comme aujourd'hui
Boire avec lui!

Les années passaient sans rien ôter non plus à son ardeur au travail, ni à la passion jalouse avec laquelle il accumulait pour lui seul les trésors dont son érudition croyait pouvoir tirer parti. L'Histoire de la maison de Bouillon, qui allait causer sa ruine, était terminée et livrée à l'impression. Baluze savait fort bien qu'elle serait mal vue à la cour. Mais l'approche de l'orage ne l'effrayait pas, et, noblement fidèle à celui qu'il regardait comme son protecteur, il y mettait la dernière main durant la fin de la vie de Mabillon. Leurs rapports, qui avaient toujours été fort suivis, ne se relâchèrent pas avec le temps, comme il n'arrive que trop souvent avec la vie. Cet aimable billet, échappé par hasard à la destruction, témoigne de leurs relations amicales :

« Je[1] vous envoie les Conciles d'Espagne, écrit-il à « Mabillon, parce que je crois que vous ne les avez « pas. Vous me les renverrez, s'il vous plaît, lorsque « vous n'en aurez plus besoin. Et si *quid est aliud in « quod tibi industria mea utilis esse posset,* vous me ferez « plaisir de me le marquer. Car je n'aurai pas de plus « grand plaisir que de pouvoir vous témoigner l'es-

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 34.

« time que je fais de votre personne... » Ce travailleur intrépide, qui était en même temps un causeur intarissable, forme une figure à part et qui mériterait, par son originalité, d'être dépeinte avec plus de détail que n'en comporte ce récit. Il fut donc jusqu'à la fin l'hôte assidu de Mabillon. Avec son animation, sa bonne humeur et son entrain un peu frivole d'homme aimant la joie, qui s'alliait si étrangement chez lui à l'érudit passionné, Baluze apportait comme un écho du monde dans ce milieu si grave, dont les membres, malgré leurs sévères études, étaient restés trop véritablement Français pour ne pas goûter les bons mots et l'esprit du « bon M. Baluze ».

Les nouveaux collègues de Mabillon à l'Académie des inscriptions venaient aussi maintenant parfois prendre leur part de ces savants colloques. M. de Boze, qui a raconté l'histoire des débuts de cette Académie dans un style d'une simplicité charmante, et qui devait plus tard remplacer Fénelon à l'Académie française, était fort admirateur du savant Bénédictin; il allait souvent le voir. Enfin, comme autrefois dans la cellule de Luc d'Achery, des grands seigneurs, amis des lettres et du savoir, il y en avait alors beaucoup, des magistrats et jusqu'à des ministres d'État ne trouvaient pas au-dessous d'eux d'aller prendre place parmi les auditeurs de ces hommes qu'ils savaient grands par le savoir. Au duc d'Aumont, qui avait lui-même présidé des réunions d'érudits dans sa demeure, et qui avait

été l'ami des maîtres de Mabillon, avaient succédé l'abbé de Louvois, maintenant en pleine possession de sa charge de garde de la bibliothèque du Roi, et qui tenait toutes les promesses que la précocité de son intelligence avait fait concevoir; le président de Harlay, le ministre d'État Le Pelletier, le maréchal de Noailles et son frère l'abbé de Noailles, qui fut plus tard évêque de Châlons; l'abbé de Caumartin, et jusqu'à de grandes dames comme la marquise de Gesvres et madame de Pomponne, la veuve du ministre.

Les relations de Mabillon avec le président Le Pelletier deviennent même très-intimes durant les derniers temps de sa vie, si nous en jugeons par les lettres qu'il en reçoit. Le président s'était complétement retiré de la cour, au grand désespoir de sa famille, et cela justement au moment où il était le plus en faveur auprès du Roi, pour se livrer aux exercices d'une austère dévotion. Il passait l'hiver à Paris et tout le reste de l'année à sa maison de campagne de Villeneuve-le-Roi, soutenant, dit Saint-Simon, « sa retraite avec une grande sagesse et une grande piété ». Il écrit fort souvent à Mabillon, qu'il attirait le plus possible dans sa solitude, et ses lettres ne manquent ni d'élévation ni d'agrément. Elles sont tout empreintes de cette forte piété du dix-septième siècle, qui a un caractère particulier de profondeur, et l'on sent qu'elles viennent d'un homme qui veut mettre, suivant la belle expression du temps, « un intervalle entre la vie et la mort ». « J'ai reçu,

« lui écrit-il de Villeneuve, le 18 avril 1700[1], mon « Père, un volume que vous m'avez renvoyé ; j'espé- « rais que le bon gentilhomme écossais que vous « m'avez fait connaître pourrait me le rapporter ici, « où j'ai fort envie de le gouverner un peu. Je suis « bien confirmé par l'approbation que vous donnez « aux réflexions de feu M. de Luçon, dont j'ai été fort « pénétré ; et si Dieu me faisait la grâce d'exécuter « comme de penser, je ferais tous les jours, sans y « manquer, quelque chose d'utile pour me préparer à « la mort, soit en prévenant ce que je ne pourrais « peut-être pas vouloir ni opérer dans la fin de ma « vie, soit pour faire un bon usage des grâces singu- « lières que j'ai reçues et des jours et des occasions que « Dieu me donnera pour faire une solide pénitence, « dans une entière résignation à sa sainte volonté. « Aidez-moi, je vous en conjure, par vos bonnes prières; « je n'ose décider s'il est bon ou mauvais qu'on donne « au public ces écrits de feu M. de Luçon, quoique « très-bons, parce que je doute qu'on les ait assez « bien arrangés; car, comme j'ai vu les originaux, « c'étaient des effusions de cœur de ce saint prélat « selon les mouvements et la tendresse de sa piété; « suppliez dom Thierry, de ma part, de m'en faire « avoir un exemplaire, dès qu'il y en aura à Paris; je « lui en rendrai l'argent. Je le salue de tout mon cœur.

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19654, f° 189.

« Quand je rendis à votre ami ce volume pour vous « le porter, il me dit, ce me semble, que vous feriez « imprimer les *Morts des saints,* que vous avez bien « voulu me communiquer. C'est chose très-bonne en « soi, mais qui, venant de votre main, fera encore un « meilleur effet sur tous ceux qui savent que la vie « d'un véritable chrétien doit être une continuelle « méditation et préparation de la mort. Je tâche que « la solitude de Villeneuve puisse me servir à cela; « mettez, je vous prie, dans vos arrangements un « temps pour moi, par votre charité, et je me flatte « qu'il ne serait pas aussi inutile pour votre santé; « mais, pour cet effet, il faut donner un peu de loisir « au bon air de Villeneuve d'opérer sur votre poi- « trine ; aimez-moi, je vous en conjure, mon Père, « autant que je vous estime. »

Mais la retraite de M. Le Pelletier n'avait rien d'austère ni de farouche; il s'intéressait aux nouvelles du jour, ne se renfermait nullement dans une égoïste indifférence. La dispute sur le quiétisme l'intéressait vivement en particulier, comme tous les esprits distingués de cette époque. Il écrit sur ce sujet à Ruinart[1] : « Ce que je cherche, ce sont de bons faits que « je puisse joindre à ce que je sais sur l'affaire de « M. de Cambrai, qui est une des plus curieuses qui « soient arrivées de notre temps; quand dom Mabillon,

[1] *Lettres de Ruinart.* Bibl. nat., fonds français, 19666, f° 96.

« ou vous, trouverez quelque chose là-dessus, vous me « ferez un grand plaisir de me le communiquer. Dites, « je vous prie, à dom Mabillon que la belle verdure « de Villeneuve est encore augmentée depuis son « départ. Il ne m'y manque que la consolation de « me promener avec lui, et d'y profiter de sa solide « piété. »

Les années ne firent que resserrer cette intimité, mais apportant avec elles bien des tristesses, comme il arrive d'ordinaire. Mabillon était devenu le consolateur efficace, et on lui confiait toutes les affaires et les inquiétudes domestiques, aussi bien que les tristes appréhensions que faisaient naître les revers militaires éprouvés par les armes françaises à cette triste période de la guerre de la succession d'Espagne. « Les « afflictions [1] publiques et domestiques ébranlent ma « vieille tête, écrit encore le président Le Pelletier « à Mabillon. Je suis Français trop appréhensif et « un père trop sensible, mais surtout trop peu chré- « tien, pour me soumettre comme je devrais à la « volonté de Dieu, en regardant les maux de la France « comme la punition de nos péchés, et mes afflictions « particulières comme la pénitence que Dieu m'envoie « et que j'ai trop méritée. Il faudrait faire un bon « usage de l'ordre de la Providence; mais la tristesse « des années et l'affaiblissement de mon corps et de

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19654, f° 195.

« mon esprit me doivent faire craindre de souffrir en « réprouvé plutôt qu'en prédestiné. Vous voyez com- « bien j'aurai besoin de vos bonnes leçons, si je ne « puis vous entretenir. Je vous prie d'y suppléer au « moins par quelques lignes de votre charité toute « chrétienne et tendre pour moi. »

Les rapports de Mabillon sont aussi fort intimes avec le premier président M. de Harlay, qui, lui, n'était nullement retiré des affaires. Mais le goût de s'en occuper, de jouer un rôle, ne l'empêchait pas d'avoir un commerce régulier avec le Bénédictin de Saint-Germain. Il était un des visiteurs assidus de Mabillon, et l'attirait chez lui, où il réunissait souvent de graves convives à sa table [1].

Les hôtes étrangers étaient toujours aussi bien reçus et aussi nombreux à l'abbaye que par le passé, et nul savant digne de ce nom n'aurait cru avoir bien vu Paris, s'il n'avait été présenté à Mabillon. Robert Gale, fils de l'illustre érudit, fréquenta ainsi assidûment l'abbaye, pendant l'année 1699, et, à peine de retour à Londres, il n'a rien de plus pressé que de lui envoyer un de ses cousins, qui vient étudier à Paris.

[1] Nous avons retrouvé, au milieu des lettres de Mabillon, une invitation à dîner du président de Harlay, que nous reproduisons pour la curiosité du fait :

« Ce 2e décembre 1705.

« Les R. Pères D. B. de Montfaucon et Anselme ayant bien voulu promettre à M. le premier président de venir dîner avec lui vendredi, 4e du mois, il supplie les R. Pères D. J. Mabillon et Thierry de lui faire le même honneur. »

Le nonce du Pape, Gualterio, plus tard cardinal, et très-estimé à la cour de Versailles, venait aussi fréquemment à l'abbaye, pendant les dernières années de Mabillon.

Parmi les noms nouveaux que nous voyons figurer au nombre des habitués de l'abbaye, il faut placer celui d'un noble écossais, venu en France à la suite de Jacques II et fort connu alors à Paris, le comte de Drummond, que le roi d'Angleterre venait de créer, dans l'exil, duc de Perth. Ce grand seigneur, l'un des plus considérables de l'Écosse, longtemps chancelier de ce pays, avait été converti au catholicisme par l'ouvrage de Bossuet sur l'*Exposition de la doctrine catholique*. Lors de la révolution de 1688, victime de son dévouement à Jacques II, il avait subi sans faiblir une longue et cruelle détention, sans qu'aucune accusation sérieuse pût être portée contre lui. Rendu à la liberté, il n'avait pas hésité à suivre son maître malheureux et l'avait rejoint en France.

Jacques II, retiré avec son épouse, Marie-Béatrix d'Este, à Saint-Germain en Laye, où Louis XIV lui donnait une hospitalité royale, y tenait une petite cour fort pieuse, mais d'où le goût des lettres et de l'érudition n'était pas banni. Mabillon fut introduit dans cette illustre société par Bossuet, et ne tarda pas à y être vivement apprécié. Le couple royal témoigna une bienveillance extrême au savant Bénédictin et l'admit même dans son intimité. Il devait souvent se rendre à

Saint-Germain pour y entretenir la Reine, qui goûtait beaucoup son esprit. Le duc de Perth était l'un des principaux officiers de cette petite cour d'exilés. Gouverneur du prince de Galles, qui fut connu plus tard sous le nom de Jacques III, grand écuyer de la Reine, M. de Perth et sa femme, qui était dame d'honneur, donnaient à la triste société de Saint-Germain l'exemple d'une vie pleine de dignité et de vertus rares en tout temps à la cour, même à une cour de proscrits. Ils se prirent tous deux d'une affection vive et sincère pour Mabillon ; il dut faire faire[1] son portrait, pour satisfaire à leur prière, et l'image de l'humble religieux devint l'un des ornements de l'appartement occupé par le grand seigneur écossais à Saint-Germain. Chaque fois qu'il allait à Paris, le duc ne manquait pas d'aller rendre visite au « cher Père Mabillon », et il lui écrivait fort souvent. Ses lettres sont pleines d'une affectueuse reconnaissance pour celui qui avait cherché à le consoler des tristesses de l'exil. Le duc était même affilié à la congrégation de Saint-Maur, et c'est lui-même qui nous le fait connaître, en remerciant Mabillon de lui

[1] Les biographes de Mabillon ne font aucune mention d'un portrait ou d'un dessin qui représentât ses traits. L'existence d'un tel portrait est attestée par le passage suivant d'une lettre du duc de Perth à Thierry Ruinart, où il permet d'en faire exécuter une copie : « J'ai trop de considération pour mons. l'abbé de Commartin (*sic*) pour refuser ce que madame Commartin demande pour copier le portrait de mon très-cher Père défunt, si j'avais une inclination de le refuser d'ailleurs ; mais je suis prêt d'en donner des copies à tout le monde pour faire honneur à la mémoire de dom Mabillon. » *Lettres et mémoires sur D. Mabillon*. Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 230.

avoir fait remettre une nouvelle attestation de sa réception dans le Tiers Ordre de Saint-Benoît, tous ces papiers ayant été détruits par les insurgés écossais. « Les[1] canailles qui se sont soulevées, quand ils ont pillé « ma maison, ont brûlé comme des choses d'impiété « tout ce que j'avais de plus précieux, les reliques des « saints et les lettres de filiation. Votre Révérence a « réparé ces pertes en partie, et j'espère que vos « saintes prières aideront d'achever le reste, en me « procurant les grâces nécessaires pour ma conduite « vers le ciel... »

Quelques années plus tard, le duc de Perth ayant perdu un de ses fils, il écrit à Mabillon la belle lettre suivante, d'un christianisme un peu stoïque :

« Saint-Germain, 18 octobre 1703.

« La[2] lettre que Votre Révérence m'a fait l'honneur « de m'écrire, sur l'occasion de la mort de mon cher « fils, m'a été d'une consolation très-grande. Il est « vrai que le moment de vie qui nous semble d'être si « digne de nos soins, et que nous étudions de rendre « si agréable, n'est pas digne que nous y pensions, si « ce n'est pour nous procurer le salut qui devrait être « notre seule occupation et l'objet de nos applications « les plus assidues; et quand on nous donne des

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 30.

[2] *Correspondance des Benédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 32.

« marques aussi consolantes de leur heureuse éternité,
« comme celles que ce pauvre enfant nous a données,
« cinquante ou soixante ans de plus ou de moins n'est
« pas une affaire. C'est l'éternité que nous devrions
« envisager partout, et comme nous avons de fortes
« raisons de bien espérer pour le bonheur de notre
« fils, madame de Perth et moi sommes obligés d'en
« remercier Dieu plutôt que de nous affliger pour une
« perte qui, assurément, selon le monde, est très-grande
« et très-sensible pour nous et pour notre famille.
« M. Wallace m'a fait remarquer qu'il aurait été aussi
« facile à Notre-Seigneur d'avoir sauvé l'âme de mon
« fils sans ces circonstances consolantes pour nous
« qu'avec. Mais quelle doit être notre gratitude pour
« une bonté si condescendante à notre égard! Madame
« de Perth est en vérité inconsolable. Elle passe les
« jours et les nuits en pleurs et dans des tristesses
« mortelles. Il est vrai qu'elle tâche d'en interrompre
« le cours, et qu'elle avoue toujours qu'elle est entière-
« ment soumise à la volonté de Dieu; mais si cela con-
« tinue, elle en mourra. Elle vous fait ses compliments
« et vous remercie pour les charités que vous et par
« votre moyen toute votre sainte maison ont faites pour
« l'âme du défunt. Faites mes compliments à dom
« Thierry, et croyez que toute ma vie je serai avec
« vénération votre très-humble et très-obéissant ser-
« viteur. »

Toute cette petite cour d'Angleterre, transportée à

Saint-Germain, était l'objet des attentions assidues de Mabillon, qui y lia de nombreuses amitiés. Il en était souvent l'hôte, et si nous en croyons cette curieuse lettre signée du nom, qui nous est inconnu, de Dunbarton, il était devenu rapidement le guide et le conseiller de plusieurs d'entre ceux qui en étaient les membres :

« 1703.

« Mon[1] Révérend Père, l'amitié que vous avez tou-
« jours paru avoir pour moi m'engage à vous écrire
« celle-ci pour vous faire savoir où je suis, ce que je
« fais, afin que j'aie le bonheur et la consolation de
« recevoir de vos lettres immédiatement. Après que
« j'ai eu fini mon Académie, la Reine me donna mon
« choix de rester à Saint-Germain ou de me retirer
« quelque part pour un an ou deux, jusqu'à ce que le
« Roi allât en campagne, plutôt que de rester à Saint-
« Germain à ne rien faire; j'ai choisi ce lieu pour me
« retirer, qui est un collége ou plutôt un séminaire de
« prêtres anglais, qui sont habillés comme les Pères de
« l'Oratoire, et qui en suivent les règles, ainsi que je
« suis à présent retiré du monde, en état de me per-
« fectionner dans la vertu. C'est pourquoi je vous prie
« très-instamment de ne me pas oublier et de m'écrire
« souvent des lettres pleines de vos bons avis, comme
« vous avez coutume de faire à ceux que vous aimez, et

Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19652, f° 136.

« pour qui vous avez de la tendresse. Vous adresserez,
« s'il vous plaît, vos lettres de la sorte : A milord Dun-
« barton, au collége des Anglais, proche Saint-Jacques,
« à Douai en Flandre. Comme je sais que Votre Révé-
« rence a de bons livres, et qu'elle en a fait elle-même,
« je vous prie de m'en envoyer quelques-uns en les
« faisant tenir à M. Inèse, qui me les enverra. M. Straf-
« ford, que vous avez connu aux Jésuites pendant que
« j'y étais, est ici qui étudie la théologie et qui em-
« ploie tout son temps à la lecture. Il vous fait ses
« compliments. »

Les années n'avaient donc en rien diminué l'activité et l'animation du centre d'érudition et d'études historiques que nous avons essayé de peindre au début de ce travail. L'aimable et douce figure de Mabillon, maintenant vénérable par l'âge et la réputation de science comme de vertu, en était devenue le centre et l'ornement; mais s'il est devenu le premier parmi ses confrères, il n'en est pas moins resté, ainsi que par le passé, le premier à la peine et au labeur. L'ardeur pour le travail du Bénédictin parvenu à la vieillesse est en effet toujours la même, et le temps ne l'a pas refroidie.

Les œuvres de Mabillon, déjà si nombreuses et si considérables, eussent pu cependant servir d'excuse pour un repos qui n'était que justice, après de si opiniâtres labeurs. Mais le travail, qui avait fait les délices de ses jeunes années, devait faire encore la joie de ses vieux jours. Je ne sais si je me trompe, mais il me

semble qu'il n'y a pas de spectacle plus beau, plus consolant pour la nature humaine, que celui d'un homme qui touche aux portes de la vieillesse, arrivé aux extrémités de la vie et continuant à porter sans défaillir le poids d'un travail volontaire et opiniâtre. Dans la jeunesse et l'âge mûr, travailler est une loi à l'obligation de laquelle nul n'a le droit de se soustraire ni ne se soustrait impunément. Un homme jeune qui ne fait rien que vivre et jouir de la vie manque à ses devoirs essentiels, et inspire une pitié voisine du mépris. Lorsqu'on le voit s'astreindre courageusement à une tâche, volontaire ou forcée, on peut l'admirer comme quelqu'un qui sait virilement satisfaire à la justice commune, mais on sait qu'il ne fait qu'accomplir un devoir auquel tous sont astreints. Mais quand un homme, arrivé à l'heure du repos, continue jusqu'au bout à user ses forces dans un labeur incessant, dont il ne peut plus espérer recueillir tous les fruits; lorsqu'il plante à cet âge où il n'est plus en droit de rien attendre pour lui-même, on se sent pénétré d'un respect involontaire, et l'on s'incline devant celui qui porte si vaillamment le poids de la vie. Rester ainsi jusqu'à la fin l'ouvrier laborieux qui sait que toutes ses forces sont dues à l'accomplissement du devoir, c'est faire valoir, sans rien en distraire, les talents que le Maître divin nous a confiés, et être prêt à lui en rendre compte.

Il en fut ainsi chez Mabillon. Bien que les senti-

ments religieux ne fassent que croître à l'approche de la mort chez ce moine, digne fils de Saint-Benoît; bien que, dans ses lettres, on surprenne souvent comme un détachement toujours plus grand de toutes les études humaines, son humilité, son goût pour la retraite augmentaient sans rien ôter à l'ardeur avec laquelle il accomplissait sa tâche, et ne demandait jamais aucun soulagement. Après la mort de Luc d'Achery, on avait pensé à lui donner la chambre qu'il occupait, et qui était un peu meilleure qu'une cellule ordinaire; mais Mabillon s'y était refusé avec indignation, et n'avait pas seulement admis la possibilité d'être traité autrement que le dernier des religieux de l'abbaye. « Après la mort de dom Luc, raconte à ce propos « Martène, je lui dis[1] un jour qu'il aurait fallu lui don- « ner la chambre de ce Père : il me regarda avec in- « dignation et me dit : « Que dites-vous là? J'en serais « bien fâché, à Dieu ne plaise. » Je voulus lui dire qu'il « rendait de grands services au public et à la congré- « gation, et il me dit que c'étaient là des subtilités de « l'amour-propre. » Ses jours s'écoulent dans l'uniformité d'une constante activité, alternant avec l'accomplissement minutieux des prescriptions de sa règle. La plume que Dieu lui a mise dans la main, au lieu de la bêche que remuaient ses parents ou que manient ses frères en religion, il la tiendra jusqu'au bout avec un

[1] *Lettres et mémoires sur D. Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 221.

zèle infatigable. On dirait même que, comme il arrive parfois après une vie de travail, son esprit soit plus fécond et sa faculté de produire plus grande que jamais, à cette heure où la froide vieillesse atteint, d'ordinaire, en nous les forces vives de l'intelligence. C'est le salaire souvent accordé aux bons et fidèles ouvriers que cette plénitude d'intelligence et cette féconde activité, pendant les derniers jours de leur séjour ici-bas : il semble que ceux qui ont su garder pures en eux-mêmes les sources de la vie, et ne les ont pas gaspillées ou souillées, jouissent alors comme d'une récompense anticipée, et que leur esprit devienne plus fort, plus libre, plus actif, à mesure que l'enveloppe terrestre qu'ils ont su respecter se dissout et se détruit. Comme le disaient les anciens, le papillon s'apprête à déployer ses ailes et à laisser derrière lui la chrysalide qui entravait son essor. La vieillesse littéraire de Mabillon, si fertile en œuvres de tous genres, est un exemple de plus à ajouter à ceux que nous offre souvent la vie des savants célèbres. Le travail intellectuel maintient nos forces dans leur intégrité. La pensée, qui est l'activité la plus haute et la plus pure de l'homme, est un feu qui fait vivre quand on ne le laisse pas éteindre.

Une des preuves les plus frappantes de cette vitalité et de cette abondance d'idées chez Mabillon se trouve dans un des opuscules publiés après sa mort, et qui a paru si original, si plein d'idées neuves sur un

des sujets auxquels, au premier abord, nul ne devait être plus étranger, qu'il a été réimprimé de nos jours, comme pouvant être utile à consulter par ceux qu'intéresse le régime pénitentiaire. Nous voulons parler des *Réflexions sur les prisons des Ordres religieux*.

Ce curieux morceau [1] a trait aux coutumes religieuses de l'époque, qui confiaient aux supérieurs des congrégations établies soit par l'État, soit par les villes, la charge d'exercer sur leurs membres une véritable juridiction, non pas seulement morale, mais pénitentiaire. La loi civile n'intervenait pas pour tout ce qui touchait la police intérieure des couvents, et prêtait main-forte aux moines pour venir à bout des rebelles ou des relaps. Cet état de choses, qui venait de la reconnaissance légale des vœux monastiques, et qui diffère si fort de ce que nous voyons de nos jours, avait donné naissance à tout un code de discipline monastique avec une sanction parfois fort rude. La prison et la réclusion plus ou moins longue étaient les châtiments les plus extrêmes, cependant, qui fussent en usage, et c'est sur la manière d'en comprendre ou d'en appliquer les effets que le docte auteur de la *Diplomatique* crut devoir mettre par écrit les idées que son cœur autant que sa science du droit canonique lui inspiraient. Ces quelques pages, écrites avec une singulière

[1] On peut consulter sur cet ouvrage l'intéressante brochure de M. Jadart. Paris, Champion, 1885. L'auteur y cite plusieurs fragments des lettres de Mabillon à M. Marquette, conservées à la Bibliothèque nationale, dont nous avons parlé plus haut.

liberté, sont fort curieuses, et font grand honneur tant à la mansuétude de leur auteur qu'à la nouveauté de ses vues.

Partant du principe que c'est l'esprit de « charité [1], « de compassion et de miséricorde qui doit l'emporter « dans la justice ecclésiastique », Mabillon passe en revue les divers modes d'incarcération qui avaient été employés contre les moines coupables, dans les différents temps, ainsi que les ordonnances faites à plusieurs reprises par les conciles pour modérer la rigueur des punitions, aux époques de rudesse que la société ecclésiastique avait traversées comme la société civile. En passant, le moine historien flétrit avec une indignation sincère l'usage cruel, qui s'était parfois introduit dans les siècles passés, de l'établissement des prisons dites *vade in pace*, et qui lui semble avoir dépassé les bornes de l'humanité. Puis, venant aux coutumes qui n'avaient pas cessé d'exister de son temps, Mabillon ne craint pas de condamner les abus qu'il croit encore être exercés dans les punitions infligées aux religieux, et du manque de soin que l'on prenait des moines punis. Avec une délicatesse qui révèle toute la hauteur naturelle de son âme, il s'indigne contre l'usage de divulguer les fautes du coupable, dont on devrait au moins préserver la réputation. « Mais, dit-il, non sans hardiesse [2], c'est un défaut

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 321.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 327.

« de charité insupportable, et qui n'est que trop ordi-
« naire, de n'épargner pas la réputation d'un religieux
« qui sera tombé en faute, de répandre dans tout un
« Ordre, et quelquefois même au dehors, des péchés
« cachés, ou qui ne sont connus que de ses juges et de
« très-peu de personnes. C'est par ce défaut de charité
« que l'on rend comme impossible le retour de ces re-
« ligieux à leurs devoirs, et qu'on les met hors d'état
« de persévérer dans un corps où ils se voient perdus
« pour jamais de réputation. »

La séquestration et l'isolement des coupables inspirent également à l'écrivain des accents empreints d'une véritable éloquence, dont la liberté rappelle celle de ces grands moines du moyen âge, dont la hardiesse n'épargnait personne, qui flagellaient sans merci les vices et les abus, et ne tenaient compte d'aucun rang. Après s'être élevé avec presque de la virulence contre le manque de soin, de secours de tout genre, le peu de préoccupation de l'état moral des prisonniers, l'état de complète oisiveté, sans livres, sans travail, où ils étaient parfois laissés, Mabillon ne peut s'empêcher de s'écrier : « Et[1] on s'imaginera que de
« pauvres misérables, accablés de confusion et de cha-
« grin, pourront passer plusieurs années entières dans
« une prison étroite, sans entretien et sans aucune
« consolation humaine! Et on verra cependant des

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. II, p. 328.

« juges, c'est-à-dire leurs frères, qui ne peuvent bien « souvent garder leur chambre pendant quelques « jours, prononcer contre eux une pénitence de plu- « sieurs années, sans parler d'autres peines dont on « accompagne encore cette pénitence! En vérité, cela « fait gémir lorsqu'on voit si peu d'équité et de si « grands mécomptes. »

Ce qu'il ne peut admettre, c'est la séquestration absolue imposée parfois, et dans son indignation il va jusqu'à dire : « Certainement, il vaudrait bien mieux les con- « damner aux galères; au moins verraient-ils le jour, « et la compagnie de leurs semblables, jointe au tra- « vail, leur rendrait leur état plus supportable... » « On dit[1] à cela, continue-t-il, qu'il faut faire paraître « de la dureté contre ces sortes de gens, qu'autrement « l'impunité en augmentera le nombre; mais n'y a-t-il « pas d'autres moyens d'éviter l'impunité qu'en jetant « des misérables dans le désespoir?... Il faut que le « cœur d'un juge soit toujours pénétré de compassion « et de charité dans son jugement, et qu'il choisisse « les moyens les plus propres pour fléchir la dureté de « leurs cœurs, qu'une sévérité prudente et tempérée « adoucira plutôt que la rigueur extrême, qui est « capable de les endurcir encore davantage. »

Passant ensuite aux remèdes à apporter, Mabillon pense avec raison que l'adoucissement du régime des

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. II, p. 328.

prisons, leur assainissement, les sorties en plein air, les visites fréquentes des supérieurs, l'assistance aux offices, enfin, partout une douceur plus grande, et les peines spirituelles substituées aux punitions matérielles, seront le plus sûr moyen de correction et porteront remède aux abus qu'il ne peut assez flétrir. « Lorsqu'on va visiter les prisonniers », dit-il avec un accent tout apostolique, « que ce ne soit pas pour un moment « qu'on les écoute, que l'on entende leurs peines et « leurs plaintes, qu'on les anime, qu'on les console, « qu'on les fortifie, et qu'un supérieur surtout étudie « soigneusement tous les moyens qu'il pourrait em- « ployer utilement pour leur conversion, persuadé « que les supérieurs sont principalement établis pour « guérir les malades, et non pour dominer ceux qui « sont sains. »

En terminant, Mabillon expose, pour finir, le plan d'une prison monastique telle qu'il la comprend, et il se trouve que, sans le savoir, il pose, près de cent cinquante ans auparavant, les principes que, de nos jours, on a essayé de faire prévaloir en appliquant le système cellulaire, tempéré par certains adoucissements, ainsi qu'il est pratiqué dans divers pays de l'Europe moderne. C'est là une découverte que l'on ne s'attendait pas voir faire à un moine érudit du dix-septième siècle; mais le cœur a souvent de ces inspirations qui lui font deviner l'avenir, et, seul, sans expérience, sans commission ni enquête, le pieux Bénédictin trace sans s'en

douter le tableau d'une prison modèle, telle que la conçoivent les philanthropes du dix-neuvième siècle. Voici le morceau, qui est curieux, et ne manque pas même, au point de vue purement littéraire, d'un charme pénétrant, qui rappelle les descriptions des cités idéales du *Télémaque :*

« Pour[1] en revenir à la prison de Saint-Jean Cli-
« maque, dont j'ai parlé ci-dessus, on pourrait établir
« un lieu semblable dans les Ordres religieux pour y
« enfermer les pénitents. Il y aurait dans ce lieu plu-
« sieurs cellules semblables à celles des Chartreux,
« avec un laboratoire pour les exercer à quelque tra-
« vail utile. On pourrait aussi ajouter à chaque cellule
« un petit jardin, qu'on leur ouvrirait à certaines heures
« pour les y faire travailler et leur faire prendre un
« peu d'air. Ils assisteraient aux offices divins, renfer-
« més au commencement dans quelque tribune sépa-
« rée, et avec les autres dans le chœur lorsqu'ils au-
« raient passé les premières épreuves de la pénitence
« et donné des marques de résipiscence. Leurs vivres
« seraient plus grossiers et plus pauvres, et leurs jeûnes
« plus fréquents que dans les autres communautés.
« On leur ferait souvent des exhortations, et le supé-
« rieur, ou quelque autre de sa part, aurait soin de les
« voir en particulier et de les consoler et fortifier de
« temps en temps. Les séculiers et les externes n'en-

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. II, p. 334.

« treraient pas dans ce lieu, où l'on garderait une soli-
« tude exacte...

« Je ne doute pas que tout ceci ne passe pour une
« idée d'un monde nouveau : mais quoi qu'on en dise
« ou qu'on en pense, il sera facile, lorsqu'on voudra, de
« rendre ces prisons plus utiles et plus supportables. »

Nous nous sommes peut-être un peu trop étendu sur les *Réflexions sur les prisons des Ordres religieux,* mais cet ouvrage nous a paru digne d'attention parce qu'il peint les usages du temps où, malgré l'adoucissement des mœurs, tant de restes de la rudesse ancienne subsistaient encore : n'est-il pas aussi remarquable de voir Mabillon, qu'on ne supposerait pas occupé d'autre chose que de l'étude et de l'érudition, témoigner d'un si vif intérêt pour la réforme d'une législation pénitentiaire, que son antiquité même aurait dû en quelque sorte rendre comme inviolable aux yeux d'un érudit convaincu ?

Ce soin des autres, cette profonde pitié des malheureux est un des traits remarquables de cette nature originale à force de simplicité et de naturel. Ses lettres sont pleines de recommandations pour des religieux coupables ou punis ; il est, jusqu'à la fin de sa vie, en correspondance réglée avec ce président au présidial de Laon, qui a eu sa place parmi les correspondants de Mabillon, et ce n'est pas seulement l'amitié qui est le nœud de ces relations, ce sont les constantes préoccupations que cause au savant Bénédictin le Frère

Denys, dont nous avons fait connaître à nos lecteurs le triste sort. Les soins qu'il prend de celui qu'il nomme toujours « la pauvre brebis égarée », ses démarches pour faire adoucir sa pénitence, sont vraiment touchants. Et ce n'est pas le seul cas où le moine devenu célèbre use de l'influence et de la considération qu'il s'était acquises dans son Ordre : on était toujours sûr d'avoir son appui lorsqu'il s'agissait de faire adoucir les pénitences imposées aux coupables, et ils n'avaient pas de meilleur avocat que lui. Le petit traité dont nous venons de parler est une nouvelle preuve de la charité du religieux, qui sait y faire tourner à l'avantage de la douceur la science de l'érudit.

Il était plus sur son terrain lorsque, chargé par son Ordre de défendre la préséance des Bénédictins sur les chanoines réguliers aux états de Bourgogne, il rédigea deux mémoires qui passèrent alors pour des chefs-d'œuvre de science et d'érudition ; mais là encore ses sentiments particuliers de modestie et d'humilité de cœur se font jour. L'avocat des Bénédictins plaide leur cause avec une modération, une politesse, une douceur qui n'est pas ordinaire à de pareilles contestations, dont il semble qu'il ait senti tout le néant quand il termine en disant : « Quoi qu'il en soit [1], on « espère que cette contestation ne diminuera en rien « la bonne intelligence qui se trouve, grâce à Dieu,

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. II, p. 252.

« entre les chanoines réguliers et les Bénédictins, qui « estiment incomparablement plus la paix, la charité « et la modestie chrétienne que tous les honneurs et « toutes les préséances. »

L'abbé de Rancé, dont on avait, je ne sais pourquoi, fait intervenir le livre sur la vie monastique dans un débat de préséance, qualifie avec sa vivacité accoutumée cette dispute, qui lui semblait plus que vaine. « J'ai lu[1] », écrit-il à l'abbé Nicaise, « le factum des « chanoines réguliers que vous m'avez envoyé. Les « hommes me font compassion ; à quoi passent-ils leur « temps? *O curas hominum!*... Les chanoines réguliers « ont fait intervenir le livre de la vie monastique en « leur faveur : il y a bien de la peine à désabuser les « hommes, et il se peut dire que les vieilles erreurs « sont incurables. »

Dans une autre polémique qu'il eut avec l'érudit, mais irascible chanoine Thiers, qui avait attaqué, avec son âpreté ordinaire, l'authenticité des reliques conservées à Vendôme, Mabillon garde la même mesure et les mêmes égards. Sans entrer dans le fond du débat, le savant Bénédictin répond aux insinuations et aux attaques de l'impitoyable critique en justifiant la bonne foi de ceux qui conservaient ces reliques, entourées d'une des plus poétiques légendes du moyen âge, et en repoussant les accusations de supercherie et de mise

[1] *Lettres de Rancé*, p. 150.

en scène que son adversaire n'avait pas ménagées. Enfin, dans ces menus ouvrages (nous les disons tels, parce qu'ils ne sont rien en comparaison des grandes œuvres de Mabillon), il garde toujours plus de ménagements et de douceur, sans jamais se départir de ce qu'il croit être la vérité. On sent que ce n'est qu'à regret qu'il rompt encore des lances, et que l'âge a achevé de le détacher même des controverses d'érudition.

Un moment même, pendant sa controverse avec M. de la Trappe, Mabillon avait songé, à ce que nous dit Thierry Ruinart, à ne plus imprimer ses travaux, à ne plus rien produire au dehors, afin de se consacrer uniquement à la prière ; il avait fait son œuvre, et elle lui semblait suffisante pour qu'il pût passer ses dernières années, non pas dans l'oisiveté, mais hors de ce commerce du monde que tout travail extérieur amène nécessairement après lui. Cette retraite ne lui fut pas accordée ; ses lumières étaient trop précieuses pour qu'on consentît à en rien perdre, et bien loin de lui permettre de poser la plume, on lui imposa une nouvelle et immense entreprise littéraire. D'abord, il avait songé à faire une édition plus correcte de *Saint Cyprien,* mais ce travail avait été entrepris par un de ses amis, et il renonça à ce projet. Ce fut alors que, sur les conseils de Renaudot, de Baluze, et vivement exhorté par le fidèle Ruinart, qui avait toute liberté de parole avec son maître, Mabillon, qui aurait eu de la peine à résister à de pareils conseils, résolut d'entre-

prendre une dernière œuvre, d'une importance capitale, dont il ne pouvait même prétendre voir la fin à l'âge où il y mettait la main. Ce travail n'était rien moins que le recueil des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît.*

Faire, avec pièces et documents à l'appui, l'histoire de l'Ordre de Saint-Benoît, c'était en même temps raconter l'histoire de l'Église pendant les siècles où cet Ordre religieux avait tenu une si grande place, et si fort contribué à répandre la civilisation chrétienne. C'était en réalité une tâche immense, à faire pâlir les plus acharnés travailleurs, et il fallait, seulement pour tenter l'entreprise, toute la patiente persévérance de Mabillon et aussi cette confiance que donne la certitude morale de voir son œuvre continuée par des mains fidèles et amies, si la plume tombe des mains. « Je « travaille », écrit-il le 28 octobre 1695, « aux *Annales* « de notre Ordre, et je croyais vous avoir dit le dessein « que j'en avais lorsque je vous vis il y a deux ans. Il « est vrai que je n'étais pas encore bien résolu pour « lors, mais enfin je m'y suis déterminé il y a deux « ans, et j'y travaille autant assidûment que les distrac- « tions de Paris me le peuvent permettre. J'en suis à « présent à l'an 690, et prends beaucoup de plaisir à « cet ouvrage, quoiqu'il n'y ait guère d'apparence qu'à « l'âge où je suis je le puisse asseoir [1]. »

Les *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît,* conçues sur

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 130

le plan le plus vaste, appuyées sur une science solide et des documents sans nombre, sont peut-être le plus beau fleuron de la couronne littéraire de l'infatigable érudit, et représentent une somme immense de travail et de recherches. L'auteur mit près de dix années à en préparer le premier volume. Il se mit à l'œuvre le 13 juillet 1693, et le premier volume parut en 1703. Durant ce long espace de temps, Mabillon s'occupa à réunir les documents nécessaires pour cette nouvelle publication, sans pour cela interrompre ses autres travaux dont nous avons déjà parlé, et qui continuaient régulièrement. L'ordre et la suite dans le travail peuvent seuls accomplir de tels prodiges d'activité intellectuelle.

Les recherches nécessaires aux *Annales de Saint-Benoît* imposèrent au savant Bénédictin non-seulement un surcroît de besogne, mais elles lui imposèrent de nouveaux voyages, et ce fut peut-être ce qui lui parut le plus pénible. Il lui fallut reprendre son bâton de pèlerin littéraire, et, malgré son goût pour la retraite et le repos du cloître, recommencer à courir les grands chemins à la recherche de documents et de vieilles chartes. A plusieurs reprises, il se remit donc en route pour visiter les monastères de Lorraine, d'Alsace, de Champagne. Mais cette fois, il ne se crut pas obligé de rédiger lui-même ses notes de voyage, et il passa la plume au fidèle Thierry[1]. En 1696, les deux voyageurs

[1] Parmi ces courses, Mabillon ne manque pas de noter une nouvelle

partirent pour aller explorer les monastères de Lorraine. Comme toujours, ils étaient munis de lettres de recommandation et sûrs d'un bon accueil partout où ils se présenteraient. L'abbé de Saint-Germain des Prés, qui était toujours le cardinal de Furstenberg, et qui avait en outre l'abbaye de Stavelot, écrivait à son procureur la lettre suivante pour leur faire ouvrir toutes les portes :

« La Bourdaisière, 16 août 1696.

« Le R. P.[1] Mabillon, religieux de mon abbaye de « Saint-Germain, m'ayant fait entendre qu'il allait « faire un voyage du côté de la Lorraine et de l'Alsace, « et qu'il serait bien aise de visiter, en chemin faisant, « mon abbaye de Stavelot, pour voir si, dans les ar- « chives de cette ancienne et très-noble abbaye, il « pourrait trouver quelque chose qui pût lui servir « pour les ouvrages dont il est occupé pour l'éclaircis- « sement de l'histoire, j'ai cru ne pouvoir mieux faire « que de l'accompagner de ces lignes pour vous prier, « mon Révérend Père, de lui faciliter les moyens de « voir lesdites archives, et faire d'ailleurs ce qui pourra « dépendre de vous pour contribuer à sa satisfaction. « Je crois qu'il suffit de vous dire que j'y prends parti- « culièrement intérêt, pour vous engager à bien faire « les honneurs de la maison, et à faire faire à ce bon

visite à son père en 1690. « Je viens, écrit-il, d'une course dans les environs de Reims, où j'avais été voir mon père, qui est fort âgé et presque centenaire. » VALÉRY, t. II, p. 300.

[1] MABILLON, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19652, f° 380.

« Père et à son compagnon, dom Thierry, autre très-
« digne religieux, tout l'accueil et toutes les honnête-
« tés que des personnes de leur caractère méritent.
« Et comme il pourrait peut-être prendre occasion de
« vous entretenir sur le sujet du différend qu'il y a
« entre les deux prieurs et les deux monastères, je ne
« serais pas fâché qu'il en pût être instruit un peu à
« fond, pour leur en parler, et voir si, par ses manières
« douces et insinuantes, il pourrait ramener les esprits
« de leur aigreur et passion, et les porter à quelque
« accommodement amiable. »

Le récit du voyage, *Iter Lotharingicum* de Ruinart, est écrit en latin : il ressemble fort à ceux que Mabillon avait rédigés au retour de son voyage d'Allemagne et d'Italie. Sous une forme grave et méthodique et les apparences d'un simple registre, se cachent cependant plus d'un détail curieux, plus d'une description intéressante. Il a paru digne d'être traduit et a été réimprimé plusieurs fois, même de nos jours. Nous ne suivrons pas, cependant, les pieux voyageurs dans toutes les différentes étapes de leur nouvelle campagne littéraire à travers les monastères et les villes de Lorraine et d'Alsace ; quelques incidents et quelques remarques intéressantes consignées par Ruinart nous ont pourtant paru dignes de passer sous les yeux du lecteur. Cette description de l'est de la France, à un point de vue purement littéraire et même d'érudition, à la fin du dix-septième siècle, ne manque pas, du reste, d'intérêt.

et est fort instructive sur l'état de la France à cette époque.

Les voyageurs s'arrêtèrent d'abord dans les deux illustres abbayes de Senones et de Moyen-Moutiers. Les abbés de ces monastères étaient deux frères, que nous avons nommés parmi les correspondants de Mabillon, les deux Alliot, fils du célèbre médecin de ce nom. C'étaient deux hommes d'esprit et de savoir, écrivant à merveille. La visite de Mabillon et de son compagnon fut une véritable fête pour eux. Ils leur montrèrent dans le détail les archives de leur couvent, et se mirent tout à leur disposition pour leur rendre tous les services possibles; l'un d'eux même se rendit à Strasbourg, afin de leur y servir de guide et d'introducteur. De toutes parts c'était, du reste, le même empressement, et dès qu'on savait que Mabillon, l'illustre Mabillon de Saint-Germain des Prés, avait fait halte dans quelque endroit curieux, aussitôt tous les lettrés, laïques ou religieux, et il n'en manquait pas dans ces régions toutes couvertes de riches et puissantes abbayes, cherchaient à le voir et venaient le trouver.

Après avoir parcouru la Lorraine et les Trois-Évêchés, les deux pèlerins traversèrent les Vosges et entrèrent en Alsace. Thierry Ruinart eut la curiosité de faire l'ascension de la célèbre montagne de Frankenberg, et traça une description des horreurs de ce lieu, qui ferait sourire aujourd'hui ceux qui aiment à

gravir les hauts sommets. Mabillon l'avait laissé partir seul, et s'était contenté d'aller jusqu'au plateau de la montagne de Sainte-Odile, « d'où l'on peut voir, affirme-t-on, plus de trois cents villages et vingt villes ». Enfin, près de deux mois après leur départ, les voyageurs entrèrent à Strasbourg. Thierry Ruinart en fait une peinture enthousiaste, qu'on ne peut relire aujourd'hui sans émotion : on sent, à lire ces lignes, quel légitime orgueil ce fleuron nouveau ajouté à la couronne de France excitait dans le cœur de ses enfants, et ce n'est pas sans douleur qu'on voit l'humble Bénédictin s'extasier sur cette ville, « la reine de toute l'Alsace ».

Nous ne citerons pas en entier les descriptions de la ville auxquelles le voyageur érudit se complaît, mais quelques traits nous ont paru à remarquer. Le chapitre de la cathédrale, exclusivement composé de nobles, comprenait déjà quelques Français. « Parmi[1] ceux-ci », dit Ruinart, « il s'en trouvait deux alors dans la ville, qui « étaient de nos amis, l'un, le prince de la Tour d'Au- « vergne, et l'autre, le prince de Soubise, de l'illustre « famille de Rohan, qui nous témoignèrent la même « bienveillance et la même amabilité que nous avions « déjà éprouvées de leur part en d'autres occasions. Ils « eurent la bonté de nous montrer eux-mêmes dans le « détail tout ce que l'église pouvait contenir de cu-

[1] *Œuvres posthumes*, t. III, p. 456

« rieux. » Ainsi patronnés par ces hauts et puissants chanoines, les Bénédictins érudits virent s'ouvrir devant eux toutes les portes et purent avoir accès partout. Chacun, du reste, tenait à honneur de servir de guide aux savants de Paris, les magistrats aussi bien que les grands seigneurs. L'avocat général de la ville, comme dit Thierry Ruinart, Ulrich Obrecht, l'un des convertis de Bossuet, leur fit faire des copies des anciens diplômes impériaux conservés dans les archives de la cité. Un érudit, nommé Schmidt, les conduisit partout, et leur fit faire connaissance avec les gens de lettres. A sa suite, ils visitent le collége luthérien de la ville, ancien couvent de Dominicains, ayant gardé toute l'apparence d'un monastère, et où dormait encore sous les dalles du cloître le célèbre mystique allemand Jean Tauler. Nos Bénédictins assistent dans ces lieux, si étrangement changés, à la soutenance d'une thèse de doctorat en droit. La bibliothèque leur est montrée en détail par le recteur de l'Académie protestante, et sa richesse en manuscrits de toutes sortes excite chez nos religieux une admiration peut-être un peu mêlée d'envie. Suivant « le très-illustre recteur », ils vont de là visiter les salles d'anatomie, puis celles où étaient contenues les médailles et les pierres rares, et enfin, chose assez singulière, les caves, où les grandes cuves les frappent d'étonnement, et où on leur fait boire du vin de 1472, qui, bien que vieilli, conserve encore, dit le narra-

teur, « je ne sais quoi de généreux ». Nos moines français paraissent avoir vécu sur un pied de grande familiarité avec les membres de l'Église luthérienne, du moins avec ceux qui, érudits comme eux, s'empressaient à se mettre à leur service. Les chanoines de l'Église protestante, car il y avait alors à Strasbourg un canonicat protestant comme un canonicat catholique, et ceci grâce aux franchises qui avaient été conservées à l'Alsace ; les chanoines, dis-je, les comblent de politesses, et, poussés par la curiosité de liturgistes qui aiment à tout connaître, Mabillon et Ruinart profitent de cette bienveillance pour assister à l'office luthérien dans la plus grande église réformée de la ville, « où [1], placés dans une petite tribune, « nous avons tout observé avec soin ». Ce qui les frappe surtout, c'est l'emploi de la langue vulgaire et l'extrême monotonie de la voix du prédicateur qui parle comme s'il lisait, sans aucune déclamation. Puis, ils remarquent la communion donnée sous les deux espèces pendant que les orgues jouent avec une musique très-douce, accompagnée par la mélodie des voix et des instruments. « Alors [2] », continue-t-il, « quatre « ministres, prenant chacun une coupe, se tiennent « aux quatre angles de la table, et ainsi, du côté exté- « rieur, deux d'entre eux offrent le pain et le vin aux « femmes, tandis que les deux autres, au côté intérieur,

[1] *Œuvres posthumes*, t. III, p. 460.
[2] *Id.*, p. 461.

« les offrent aux hommes : tout ceci se fait sans « aucune génuflexion ; mais lorsque chacun reçoit le « pain ou le vin, le ministre lui rappelle de se sou- « venir qu'il reçoit le corps ou le sang du Christ. « Après avoir écouté ces paroles debout, chacun s'en « retourne à sa place, d'une démarche grave et mo- « deste, et là, après être resté debout un très-court « moment, s'assied comme le reste de l'assemblée. » Ces deux Bénédictins, assistant ainsi en curieux à l'office luthérien, nous ont paru un fait remarquable : il n'y avait cependant pas vingt ans de la révocation de l'édit de Nantes. Mabillon et son compagnon ne semblent avoir eu aucun scrupule à assister, publiquement, sans se cacher, à l'office protestant. Je ne sais si, de nos jours même, une pareille scène serait possible, du moins dans nos pays, sans exciter du scandale et de vives rumeurs.

Après avoir ainsi visité Strasbourg dans ses moindres détails, nos voyageurs reprirent leur route et parcoururent toute la haute Alsace. Thierry Ruinart tient fidèlement le journal de la route, et le froid étant venu, les poêles des Allemands lui causent, ainsi qu'à Mabillon lors de son voyage en Allemagne, le scandale qu'éprouve tout bon Français la première fois qu'il fait connaissance avec ce mode de chauffage, qui ne le console jamais de la privation du joyeux feu de bois petillant dans l'âtre. Nous ne suivrons pas nos érudits dans les diverses stations de leur pèlerinage

littéraire. Il faut remarquer, cependant, qu'ils avaient évidemment une vive curiosité pour les cérémonies des cultes dissidents, et même pour les rites juifs, qu'ils n'auraient pas facilement observés ailleurs, car, après avoir visité si fort en détail les églises luthériennes de Strasbourg, ils visitent à Toul la synagogue avec le même soin. Ils assistent ainsi à la solennité des Tabernacles. Le lecteur nous permettra peut-être de citer encore ce fragment ; il nous paraît curieux de connaître l'intérieur d'une synagogue juive en 1696, décrit par un Bénédictin : certes, la robe des moines français devait faire un singulier effet dans l'assemblée des fils d'Israël ; mais Ruinart n'a pas l'air seulement de faire cette remarque, et la chose lui paraît toute simple. Quoi qu'il en soit, entrons avec les deux Bénédictins dans la synagogue de Toul, le 13 octobre 1696, jour de la fête des Tabernacles. Après avoir remarqué les huttes de feuillage que les Juifs disposaient soit autour de leur temple, soit dans leurs jardins, soit même dans leurs demeures, pour pouvoir y manger suivant les prescriptions de la loi juive, en souvenir de la dédicace du Temple de Jérusalem, Ruinart continue ainsi : « La syna-« gogue [1] est un édifice oblong, au milieu duquel est la « tribune entourée de grilles (*cancellis*), à laquelle on « monte par quelques degrés : là se tiennent les lévites « et le grand prêtre ; et si quelqu'un des « Gentils »

[1] *Œuvres posthumes*, t. III, p. 483.

« vient pour voir la cérémonie, on le fait également « entrer dans cet endroit. Aucune image, ni peinte, ni « sculptée, n'est aperçue dans la salle ; mais dans la par- « tie la plus élevée est l'armoire où sont conservés les « livres saints, couverts d'une couverture fort épaisse « et brodée d'or et d'argent. Des grilles entourent aussi « cette armoire, afin que personne n'en puisse appro- « cher de trop près. On voit aussi le chandelier à sept « branches, comme la loi le prescrit : mais les lampes « pendent du plafond, et elles répandent une odeur si « forte qu'on a grand'peine à la supporter longtemps. « Les femmes sont dans des bancs, entièrement sépa- « rées des hommes. Si quelques-unes, à cause des « prescriptions de la loi, n'osent entrer, elles prient « hors de l'enceinte du lieu, sous le porche. Mais toutes « sont revêtues de vêtements magnifiques, ainsi que « les hommes, qui, outre les habits ordinaires, ont « sur la tête des bonnets d'une forme antique, avec « des capes, *cum cappis,* entièrement semblables à « nos pluvials ; mais ils ont des capuchons par-dessus « lesdits bonnets. Tous sont assis sur des escabeaux « dont le lieu est rempli, chacun tenant son livre à « la main, d'où ils chantent parfois quelques passages ; « mais il ne se dit en ce lieu rien qui ne soit en « hébreu. Tantôt le prêtre, orné des vêtements pres- « crits, lit quelque chose, tantôt c'est un autre qui « est soit lévite, soit certainement de la race sacerdo- « tale : la loi est lue non pas dans les livres, mais dans

« des rouleaux. Lorsqu'ils chantent, ils se prennent les « oreilles avec les mains, et font trembler leur voix, « bien plus, leur corps tout entier d'une façon affreuse. « Puis, on met aux enchères l'honneur de reporter les « manuscrits de la loi : celui qui a acheté cet honneur « à un plus haut prix a le droit de rapporter les manu- « scrits en faisant le tour de toute la synagogue. »

Une fois sortis de la synagogue de Toul, nos deux voyageurs se remettent en route et se disposent à regagner Paris. Ils avaient dû, en effet, renoncer à aller à Trèves, le pays n'étant pas sûr, grâce aux incursions des Allemands. La guerre dite du Palatinat durait encore et ne devait se terminer que l'année suivante par la paix de Ryswick. Les provinces frontières de la France étaient, comme toujours, celles que la guerre éprouvait le plus, et les constantes incursions de partis ennemis ne permettaient pas d'y voyager en sécurité. Cette incertitude causée par la guerre nuisit même beaucoup au voyage. « Le trouble », dit Mabillon dans une lettre [1], « qui était pour lors à Strasbourg, à cause des Impériaux qui étaient sur le Rhin, pour en tenter le passage, nous a empêchés de voir ce que nous aurions pu voir dans une autre conjoncture. » Aussi nos voyageurs reprirent le chemin de Paris en passant par Reims, que Ruinart se plaît à décrire en détail. Après deux mois et demi de courses incessantes, Mabillon ren-

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 160.

trait à Saint-Germain des Prés, chargé des dépouilles littéraires des couvents et des chartriers qu'il avait explorés, et prêt à se mettre à l'œuvre. Son passage n'avait pas laissé que de causer un certain émoi dans les pays qu'il avait parcourus, chez les lettrés et les gens d'Église. Son ami l'abbé de Moyen-Moutiers, Pierre Alliot, lui écrivait aimablement à son retour : « Je[1] puis vous assurer que je n'ai pas fait ce que j'eusse « souhaité pour rendre votre voyage plus agréable, ni « ce que vos mérites et mon inclination demandaient; « mais les maudits Allemands en ont été la cause, et « sans leurs alarmes, je ne vous aurais quitté qu'à Châ- « lons au moins... Depuis votre sortie de Strasbourg, « il y a eu sept ou huit docteurs allemands qui ont été « à notre logis, par la seule curiosité qu'ils ont dit « avoir de saluer un homme qui a fait de si beaux « ouvrages. »

Cette excursion en Lorraine ne fut pas le seul voyage littéraire que la composition des *Annales* imposa à Mabillon. En 1698, ce fut le tour de la Touraine et de l'Anjou ; en 1699, nos deux pèlerins parcourent la Champagne; en 1700, c'est en Normandie, qu'ils avaient déjà explorée en 1684, que leurs recherches les ramènent. Ils se rendent à Caen, et sans doute, sur la route, ils s'arrêtent dans ces nombreux monastères normands si riches, si puissants, si pleins de souvenirs

[1] Valéry, t. III, p. 302.

et de monuments de toute sorte, dont les ruines seules ont encore aujourd'hui un si grand intérêt, tant pour l'histoire que pour l'archéologie. Mais dans ces voyages, Mabillon, qui ne les accomplissait que par devoir et afin de faire avancer ses travaux, se permettait de moins en moins les visites de pure curiosité ou même de politesse mondaine. Dès qu'il le pouvait, il se hâtait de regagner sa cellule, qu'il quittait avec tant de regret. C'est ainsi qu'en revenant de Caen, ayant été voir un ancien ami, Huet, évêque d'Avranches, retiré dans son abbaye de Fontenay, il ne voulut pas prolonger sa visite au delà d'un jour, tant il était pressé de rentrer au logis. Le savant évêque raconte ainsi le court séjour de Mabillon auprès de lui :

« Lorsque[1] je venais de m'installer dans mon abbaye « de Fontenay, Jean Mabillon, Bénédictin, vint en ce « lieu, non pas tant pour me voir que pour fouiller « les archives et les anciennes chartes de l'abbaye, et « y trouver des matériaux pour l'histoire de l'Ordre « de Saint-Benoît, qu'il s'était proposé d'écrire. J'au- « rais bien voulu garder quelques jours cet homme « que je connaissais intimement depuis plusieurs « années, si versé dans l'histoire ecclésiastique, et « que ses longues études de la *Diplomatique* et des « vieux parchemins avaient rendu le plus savant et le « plus habile critique de son siècle. Il n'était pas

[1] *Huetii de rebus ad eum pertinentibus commentarius,* liv. V, p. 373.

« éloigné de faire une halte chez moi, mais les affaires « de son Ordre le rappelaient en toute hâte à Paris. »

Le retour de ces courses d'érudition était une fête pour les confrères restés au logis, car les voyageurs revenaient bien las, mais rapportant toujours quelques pièces nouvelles, destinées à enrichir les Annales. Il fallait alors, à la grande joie de tous, montrer son butin et distribuer à chacun la part qui lui revenait, c'est-à-dire les matériaux qui pouvaient être utiles aux différents travaux. L'abbé de Saint-Germain, le cardinal de Furstenberg, qui ne devait plus longtemps occuper cette place, était aussi curieux que les autres de connaître le résultat des recherches de Mabillon, si nous en croyons ce qu'il écrit à Thierry Ruinart, au moment où il rentrait à l'abbaye, après la course en Normandie : « J'ai[1] eu beaucoup de joie d'apprendre que « vous soyez heureusement de retour de votre voyage « de Normandie, et je me flatte déjà par avance du « plaisir que j'aurai de vous entretenir sur les nou- « velles découvertes que vous y pouvez avoir faites. « Vous voudrez même bien que nous remettions pour « ce temps-là à nous dire nos sentiments sur les dis- « putes du temps, qui s'entretiennent et s'échauffent, « par malheur, plus que la charité que l'on devrait « avoir les uns pour les autres ne le permet. »

En 1701, nouveau voyage, mais cette fois pour

[1] *Lettres de Thierry Ruinart.* Bibl. nat., fonds français, 19665, f° 316.

revoir deux des plus célèbres monastères de France que Mabillon n'avait pas visités depuis de longues années : Saint-Benoît-sur-Loire et Saint-Bernard de Clairvaux. Ce dernier surtout, rempli des traces du plus grand saint du moyen âge, de cet homme vraiment extraordinaire et dont le rôle conserve quelque chose de fabuleux, même dans la lumière de l'histoire, avait toujours été pour Mabillon l'objet d'une pieuse prédilection. Il pouvait à la fois y satisfaire sa piété et y recueillir de nombreux documents. Aussi le voyage fut-il plutôt un pèlerinage qu'un voyage littéraire. « Nous[1] partîmes », dit Thierry Ruinart, qui raconte les étapes de ce voyage avec une pieuse émotion, « sur la « fin de septembre 1701, et nous arrivâmes à Saint-« Benoît-sur-Loire le vingt-neuvième du même mois. « Après y avoir passé trois ou quatre jours à examiner « quelques anciens monuments et ce qui reste de cette « fameuse bibliothèque qui était autrefois si célèbre, « nous visitâmes les monastères, les archives qui se pré-« sentèrent sur notre route, et nous arrivâmes à Clair-« vaux le huitième d'octobre. Dom J. Mabillon avait « coutume dans ses voyages, lorsqu'il commençait à « entrer dans quelque pays, d'en saluer aussitôt les « saints tutélaires par quelques prières qu'il récitait à « ce sujet. Mais lorsque, approchant de quelque lieu, « il apercevait l'église du principal patron ou du saint

[1] Ruinart, p. 294.

« à qui il allait rendre ses vœux, il descendait ordi-
« nairement de cheval, et il se mettait à genoux, pour
« s'acquitter plus religieusement de cet exercice de
« piété, qu'il s'était prescrit à lui-même dès ses pre-
« mières années. Il n'eut pas besoin de tous ces aver-
« tissements pour réveiller sa ferveur le jour que nous
« devions arriver à Clairvaux : car, dès le matin que
« nous partîmes de l'abbaye de Montieramé, il ne fit
« autre chose, pendant tout le chemin, que de chanter
« et de réciter des hymnes et des cantiques, tant il
« était pénétré de joie de pouvoir encore une fois visi-
« ter cette solitude que saint Bernard et tant de ses
« illustres disciples avaient sanctifiée d'une manière
« particulière. Mais quand, à la sortie du bois, nous
« arrivâmes à la vue de cette sainte maison, il se sen-
« tit transporté d'une dévotion si extraordinaire que
« j'en fus tout surpris. Il descendit de cheval, et il se
« prosterna à terre pour faire l'oraison à son ordinaire.
« Ensuite, se relevant sans discontinuer ses prières, il
« se mit à marcher à pied pour achever ainsi le reste
« du chemin... On ne peut exprimer la joie et la cor-
« dialité avec lesquelles il fut reçu en cette célèbre mai-
« son. Il y passa quelques jours dans des exercices
« continuels de piété, que les recherches que nous
« faisions dans la bibliothèque, dans les archives et
« dans le trésor, ne purent interrompre... Il célébrait
« tous les jours la sainte messe sur le tombeau de saint
« Bernard, et avec le calice même dont le saint s'était

« servi dans ses voyages : il visitait tous les endroits « que ce grand homme avait sanctifiés par quelque « action particulière, et il en remarquait soigneuse- « ment toutes les circonstances. Enfin, je ne doute pas « que ce n'ait été en ce lieu qu'il a obtenu de Dieu la « force de continuer la composition des Annales de « notre Ordre jusqu'à la mort de saint Bernard : il « m'a assuré plusieurs fois qu'il demandait tous les « jours cette grâce à Notre-Seigneur, et que s'il la « lui accordait, il mourrait content. Dieu a exaucé ses « vœux, car, outre les quatre volumes qu'il a impri- « més pendant sa vie, il en a laissé la suite toute dis- « posée pour l'impression jusqu'au temps du décès « de ce grand saint. »

Ces courses sans cesse renouvelées, tantôt à pied, tantôt à cheval ou dans de mauvais coches, imposaient de dures fatigues à Mabillon, qui n'était plus jeune et dont la santé allait toujours déclinant. Aussi ses amis eussent-ils voulu l'arrêter et lui imposer le repos : on ne lui épargnait pas les reproches à ce sujet. C'est ainsi qu'au retour de ce pèlerinage à Clairvaux, il reçoit du président Le Pelletier cette vive exhortation à une plus grande prudence : « Je[1] ne saurais assez vous dire », écrit de Villeneuve l'aimable président, « avec quelle « joie j'ai appris votre retour à Paris en bonne santé, « car je ne pouvais être sans inquiétude de vous voir

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19354, f° 199.

« faire un aussi grand voyage à cheval. Vous m'êtes « cher par l'estime que j'ai pour votre candide vertu, « et vous êtes nécessaire à l'Église pour l'édification de « plusieurs. Laissons la Providence disposer de nous, « mais ne nous rendons coupables d'aucuns événe- « ments de notre vie par imprudence grande ou petite, « quand nous pouvons l'éviter. Je vous entretiendrais « avec une grande consolation dans mes allées, mais « je ne veux pas vous demander de peur de vous « déranger ; ce que j'exige de votre charité est que « vous priiez Dieu pour moi. »

Enfin, en 1703, après tant et de si longues recherches préparatoires, malgré une maladie grave qui mit sa vie en danger, le pieux auteur de la *Diplomatique* entreprit la publication du premier volume de sa dernière grande œuvre. Auparavant, il avait adressé à tout l'Ordre de Saint-Benoît une circulaire annonçant le début de la publication et faisant un dernier appel aux communications de pièces ou de documents. Ces détails sont curieux, parce qu'ils font bien connaître la sincérité et la bonne foi de l'érudit chez Mabillon. Le premier volume parut en 1703, précédé d'une dédicace latine à l'archevêque de Reims, Le Tellier, qui avait toujours été, comme nous l'avons dit, le protecteur déclaré des grandes œuvres bénédictines. Mabillon n'avait pas oublié que c'était à Reims qu'il avait reçu son éducation littéraire, tandis que là aussi il était entré dans cette savante et pieuse milice dont

il était devenu l'un des principaux ornements. Chargé d'années et de travaux, il se plaisait à rapporter comme un tribut de reconnaissance filiale à cette ville où s'étaient écoulées ses jeunes années, ce dernier fruit de ses veilles, « *ultimum hoc vigiliarum mearum opus* ».

Appelé à Reims par des affaires, le pieux Bénédictin y put porter lui-même ce premier volume des *Annales,* et visiter une dernière fois des lieux qui lui rappelaient les plus doux souvenirs de sa vie. L'archevêque de Reims et l'abbé de Louvois soignèrent de leur mieux leur savant visiteur; mais il était difficile de le décider à se ménager, et lorsque Mabillon fut rentré à Paris, l'abbé de Louvois le gronde aimablement sur son peu de docilité à écouter les avis : « J'ai [1] « une vraie satisfaction, mon Révérend Père, d'appren- « dre de vous-même que vous êtes arrivé en bonne « santé, et que vous soyez content de votre passage à « Compiègne. Pendant le séjour que vous avez fait « ici, vous ne pouviez vous regarder que comme « changé de maison, et j'étais fâché de vous voir si « mal ou si bien employer un temps qui n'aurait dû « être destiné qu'à vous reposer et à vous munir contre « les incommodités de l'hiver et de l'étude. Mais je « n'ai jamais si bien vu le peu de pouvoir qu'a sur vous « dom Thierry. Tous vos amis, cependant, feront un « concile pour vous soumettre entièrement à sa juri-

[1] Mabillon, *Correspondance.* Bibl. nat., fonds français, 19654, f° 289.

« diction, si vous ne vous ménagez pas extrêmement « dans le commencement du froid. »

Nous n'essayerons seulement pas d'analyser la nouvelle et dernière entreprise littéraire de Mabillon ; il nous faut cependant dire qu'elle parut aux savants capables de la juger, digne en tout point de celles qui l'avaient précédée. Cet immense recueil était non-seulement d'un intérêt ecclésiastique de premier ordre, mais l'histoire générale de l'Europe y trouvait comme une source nouvelle de détails et de renseignements en tout genre. Aussi le premier volume fut-il accueilli par tous les savants de France et de l'étranger avec joie et reconnaissance, et la réputation de Mabillon en fut-elle encore accrue. Le Pape lui en fit faire directement des compliments par le cardinal Paulucci : « Sa [1] Sainteté vous félicite de tout cœur « (*ex animo*) de votre ouvrage qu'Elle a reçu, et qu'Elle « regarde comme tout à fait digne de votre talent et « de votre érudition bien connue. Elle désire vive- « ment, autant que la grandeur de l'entreprise le per- « met, que vous en pressiez l'exécution, persuadée « qu'Elle est que rien ne peut donner plus d'émula- « tion à la postérité que les beaux exemples des temps « passés qui s'y rencontrent fréquemment, et qu'en « même temps votre nom en retirera une gloire qui « les égalera et qui demeurera toujours. »

[1] Ruinart, p. 313.

En France, l'ouvrage ne fut pas moins bien accueilli. De tous côtés, le savant et laborieux Bénédictin reçut des félicitations et des compliments. « Il fallait[1] », lui écrit Bossuet, « un aussi profond savoir et une main « aussi adroite que la vôtre pour faire un aussi beau « tissu. Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce de le « pouvoir achever. »

La préface de ce premier volume était fort remarquable. Mabillon affirmait encore une fois les principes de critique historique qu'il avait défendus trente ans auparavant, lorsqu'il entrait seulement dans la carrière d'écrivain. Aujourd'hui qu'il était arrivé à l'apogée de son talent et de sa réputation, il veut les exposer de nouveau avec toute l'autorité qu'il avait su s'acquérir. Dans un beau et ferme langage, le vieil érudit déclare une dernière fois que la recherche et l'exposition de la vérité l'ont seules guidé dans ses longues années de travail, et qu'il en a toujours respecté les droits imprescriptibles. « L'historien », dit-il, « pour être véridique, doit s'affranchir de tout esprit de parti, donner pour certain ce qui est certain, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et ne rien dissimuler de ce qui peut nuire ou servir à l'une ou à l'autre cause[2]. » De tels enseignements, tombant des lèvres d'un des plus grands érudits des temps modernes, ont

[1] Bossuet, *OEuvres complètes*, éd. de Versailles, t. XXXVIII, p. 359.

[2] *Annales de Saint-Benoît*, t. I, p. IV, éd. de Lucques.

une singulière portée ; et les historiens du dix-neuvième siècle qui s'imaginent, peut-être de bonne foi, avoir fait rentrer la sincérité dans l'histoire, ne devraient pas oublier qu'ils ne font que répéter les leçons du moine de Saint-Benoît.

Excité par le bon accueil fait à son œuvre, et sentant peut-être qu'il lui fallait se hâter, Mabillon fit paraître le second volume des *Annales* l'année suivante, 1704; le troisième parut deux ans après, et il put encore terminer l'impression du quatrième l'année même de sa mort. Les deux derniers tomes de cet immense travail furent achevés par D. Massuet et D. Martène ; mais les matériaux en avaient été en grande partie réunis par les soins de Mabillon. C'est ainsi qu'à plus de soixante-dix ans, ce robuste ouvrier savait encore travailler : certes, si, comme il le dit dans sa polémique avec Rancé, le travail est nécessaire aux religieux pour les venger du reproche d'oisiveté qui était souvent alors porté contre eux, personne n'avait mieux su le faire que lui, et l'on est vraiment confondu de l'immense somme de labeur que représentent les œuvres qu'il a laissées derrière lui.

Pendant qu'il se livrait ainsi avec son ardeur persévérante à ce dernier travail, Mabillon, malgré la réputation et l'autorité que lui avaient acquises ses grands travaux, eut encore à subir, cependant, une attaque fort vive contre celui de tous qui avait le plus contribué à le mettre pour ainsi dire hors de pair. Son

traité de la *Diplomatique,* qui jouissait depuis plus de trente ans d'une autorité incontestée, fut subitement l'objet d'une vive critique, et peu s'en fallut que le savant parvenu à la vieillesse dût consumer ses dernières forces à défendre l'œuvre de sa jeunesse. Il nous faut raconter en quelques mots cette dernière polémique de la vie littéraire de Mabillon, nous allions dire cette dernière épreuve qu'il eut à subir; mais l'expression serait un peu forte, quoique peut-être les vrais érudits ne la désavouassent pas.

Il y avait plus de vingt ans que le célèbre traité de Mabillon jouissait d'une réputation sans rivale, et que la *Diplomatique,* dont il avait posé les règles, faisait pour ainsi dire loi dans le monde de l'érudition, lorsqu'en 1703, au moment où le premier volume des *Annales* paraissait, le bruit se répandit tout à coup chez les Bénédictins que cette œuvre, dont ils étaient fiers, était attaquée avec vivacité par un livre nouveau. Le fait, qui d'abord ne paraissait guère vraisemblable, se trouva pourtant véritable, et, à la grande stupéfaction, à l'indignation même des amis de Mabillon, on vit paraître un ouvrage qui prétendait renverser les principes qu'il avait établis, et niait l'authenticité des pièces qui servaient comme de fondement à ces principes. Ce n'était rien moins que le renversement de toute la science érudite du temps et l'accusation de fausseté, ou du moins de manque de véracité absolue de la plupart des documents dont l'érudition se servait.

L'auteur de l'écrit était un Jésuite du nom de Germon, « homme savant, — dit Moréri, — qui écrivait très-« purement en latin, mais qui a avancé bien des faux « principes de critique dans ses ouvrages ». Jaloux, sans doute, d'imiter le pyrrhonisme fameux du Père Hardouin, qui, d'un coup, niait l'authenticité de toute la littérature ancienne, parce qu'il avait surpris quelques erreurs de chronologie, grâce à sa science numismatique, le Père Germon attaquait vivement les principes de critique de Mabillon, et s'efforçait ainsi de saper par la base toute l'autorité des documents, même de ceux dont l'origine, cependant, n'était pas fort lointaine.

On juge du scandale dans le monde savant, non pas seulement en France, mais dans l'Europe entière, où le livre de Mabillon passait pour le code de la science des documents. Partout ce fut une véritable indignation et un récri général contre l'audacieux sceptique qui osait ainsi porter la main sur le cœur même de la science historique. En Italie surtout, où la *Diplomatique* était en possession d'une réputation sans rivale, la colère des savants fut grande et ne ménagea pas le perturbateur. A Rome, Fontanini, qui était alors au comble de la faveur sous Clément XI, ne pouvait retenir sa colère contre l'insolence du Père Germon, qui osait attaquer Mabillon, Ruinart, et même les érudits italiens Lazzarini et Gatti. Aussitôt il se mit à l'œuvre pour le réfuter, et il promettait de ne pas le ménager, ce dont sa violence habituelle était un sûr garant.

Guillaume La Pare, qui était toujours à Rome, écrit à Mabillon pour l'en avertir :

« Rome, le 29 juillet 1704.

« M. l'abbé Fontanini[1] m'avait prié, la semaine « passée, d'écrire à Votre Révérence; mais je fus si « occupé le jour du courrier, à cause du *Te Deum* que « l'ambassadeur d'Espagne faisait chanter ce jour-là « dans l'église Saint-Jacques, pour remercier Dieu de « la naissance de Mgr le duc de Bretagne, où tous les « Français assistèrent, que je n'en eus pas le temps. « Cet abbé travaille fortement à la réponse à la dis- « sertation du Père Germon ; Votre Révérence et tous « les gens savants seront très-satisfaits de cette ré- « ponse. M. Fontanini souhaiterait que Votre Révé- « rence lui écrivît son sentiment sur l'anonyme de « *Gestis Dagoberti,* le Père Germon se prévalant de « cet auteur contre la *Diplomatique.*

« M. l'abbé Fontanini a un diplôme en original « d'Othon le Grand à l'évêque de Volterre, et un autre « de Henri III, empereur, au patriarche d'Aquilée. « Si Votre Révérence souhaite avoir copie de ces « diplômes, je les ferai dessiner et transcrire.

« M. l'ambassadeur de Venise, qui a eu connaissance « de la dissertation du Père Germon, trouve ce livre « si pernicieux, qu'il dit publiquement que s'il avait « été fait contre quelque sujet de la république, le

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17680, f° 71.

« Sénat le ferait brûler par la main du bourreau. On « est ici fort outré contre ce livre, qu'on regarde « comme injurieux à toutes les bibliothèques, manu- « scrits et à toutes les archives... »

Mabillon, cependant, qui était le principal intéressé dans l'affaire, reçut cette attaque avec une grande tranquillité, sans témoigner un moment d'humeur ni la moindre animosité contre son contradicteur. L'abbé Le Dieu, dans son journal, constate ainsi le calme du Bénédictin, qui vint voir Bossuet, alors fort malade à Paris de la maladie dont il devait mourir : « Après[1] son « dîner, le Père Mabillon, qui l'est venu voir, l'a trouvé « en fort bonne disposition. Le Père est peu embar- « rassé du livre publié par un Jésuite contre la *Diplo-* « *matique,* et utilement occupé à d'autres travaux, il « ne pense guère à cette attaque qui lui paraît bien « faible. » D'abord il ne voulait pas répondre, et il pensait qu'il suffirait de joindre quelques observations à une édition nouvelle, fort augmentée, du livre qu'il était en train de préparer, lorsque les attaques du Père Germon avaient vu le jour. Puis, pour satisfaire aux instances de ses amis, et aussi pour ne pas laisser ébranler sa méthode, il se décida à faire paraître, non pas une réponse, mais un supplément à la *Diplomatique,* où, sans entrer en discussion avec son adversaire, il exposait de nouveau et établissait la vérité de ses idées

[1] *Journal de l'abbé Le Dieu,* t. III, p. 49.

avec une invincible évidence. Il voulut ainsi éviter toute polémique personnelle, sans toutefois abandonner la défense de ce qu'il croyait la vérité. Ce supplément à la *Diplomatique* parut au commencement de 1704, et eut le même succès que le livre lui-même auprès des érudits. Chacun y reconnaissait, avec l'extrême modération de l'auteur, qui ne nommait même pas son contradicteur et ne l'attaquait en aucune façon, la netteté judicieuse de son esprit et sa parfaite bonne foi de savant. Le *Journal des savants*, la *Bibliothèque ecclésiastique* et d'autres publications périodiques, qui commençaient déjà à faire autorité, accueillirent ce nouveau travail de Mabillon et cette défense indirecte de ses principes avec une sorte de respect, qui montre à quel point sa réputation était bien établie.

Une fois ce court supplément à l'ouvrage primitif rédigé avec le plus grand soin et mis sous les yeux du public, Mabillon ne fit plus rien pour défendre ses principes de critique et laissa à d'autres le soin de faire triompher la vérité contre les attaques du Père Germon, qui ne se décourageait pas et continuait à produire mémoires sur mémoires pour justifier ses théories négatives. Ses amis se chargèrent de parler pour lui : Fontanini, dont la colère contre les « germonistes » ne s'apaisait pas, écrivit deux virulentes ripostes où il maltraitait le pauvre Père Germon avec sa verve et sa fougue accoutumées ; et le célèbre jurisconsulte et savant Gatti prit aussi la plume pour

défendre l'érudition menacée jusque dans ses fondements. Mais les Bénédictins ne pouvaient laisser à d'autres le soin de défendre le terrain même de leurs études : un des plus savants d'entre eux, le Père Coustant, fut chargé de plaider la cause de l'authenticité des vieux manuscrits.

Dom Pierre Coustant est une de ces figures de moines dont la science égalait l'austérité, comme il y en avait alors plus d'un dans les couvents de Saint-Maur. Disciple rigoureux de la règle de Saint-Benoît, ne sortant pas, vivant de rien, fuyant le monde et les visites, passant tous les hivers, même les plus rudes, comme celui de 1709, sans faire de feu dans sa cellule, dom Coustant consacrait au travail tout le temps que les exercices de piété lui laissaient libre, et était arrivé à devenir l'un des plus habiles experts paléographes de son temps. Nul plus que lui ne savait reconnaître l'authenticité d'un document, ni découvrir les falsifications, les additions postérieures, les gloses des copistes ou leurs erreurs. Son jugement en ces matières faisait loi, tandis que la sainteté de sa vie donnait une singulière autorité à sa parole. Ce fut lui qui se chargea de réfuter directement le Père Germon, dont le scepticisme ne voulait pas se rendre; à deux reprises, il rédigea contre l'adversaire de la *Diplomatique* des mémoires aussi savants que concluants, qui, s'ils n'arrivèrent pas à le persuader, réussirent à lui ôter toute autorité. La

querelle se prolongea au delà même de la mort de Mabillon, qui ne voulut y prendre aucune part personnelle, par charité chrétienne d'abord, puis, sans doute, par cette assurance secrète du succès définitif que donne la parfaite certitude d'être dans le vrai. Il ne se trompait pas : les paradoxes du Père Germon dorment aujourd'hui dans l'oubli, tandis que les principes de la *Diplomatique* ont résisté à l'épreuve du temps, et, malgré les progrès de la science, jouissent encore, auprès des savants en ces sortes de matières, d'une autorité qui n'appartient qu'aux œuvres qui ont fait véritablement avancer les connaissances humaines à l'époque de leur apparition.

Cette dernière polémique, où le nom de Mabillon fut mêlé, a un caractère tout particulier de douceur grave et de modération chrétienne. A le voir si détaché dans une discussion presque personnelle, on comprend sans peine qu'il était parvenu à ce moment de la vie où, les années étant comptées, le désintéressement personnel devient comme naturel aux âmes élevées, que n'effraye pas l'arrivée de ces jours plus sombres qui servent d'avenues à la mort. Mabillon avait vécu en trop bon religieux pour n'avoir pas souvent ces pensées devant les yeux, et ne pas se préparer chaque jour plus sérieusement à ce redoutable passage : mais, comme il arrive souvent aux hommes à qui ces idées sont devenues depuis longtemps familières, on ne devine ce plus complet détachement de toutes choses que par

la douceur et la bonté croissante de son âme. Sa vie ne change en rien, et, comme un bon serviteur, qui n'a jamais cherché qu'à bien accomplir sa tâche, il la continue jusqu'au bout, sans une heure de défaillance, et sans s'accorder le moindre répit. On n'a pas besoin de mettre un intervalle entre la vie et la mort, quand la vie n'a été autre chose qu'une longue préparation à l'éternité. Seul, le peu d'empressement mis par l'érudit à justifier son œuvre et à la venger de stériles attaques, révèle les progrès insensibles de ce détachement universel, qui est comme le sceau de l'œuvre chrétienne. Une certaine teinte de tristesse se répand aussi dans sa correspondance, et l'on y peut voir comme un reflet du malheur des temps, qui se faisait sentir partout, durant les dernières années du règne de Louis XIV. « Les muses sont devenues muettes [1] », écrit-il en 1702. Et dans une lettre à Sergardi, il avoue que, voyant tant de troubles et de confusion dans les esprits, tant de guerres allumées, il lui semble « plus à propos de gémir que de se livrer à la culture des lettres [2] ». A cette nuance près, que l'âge et le triste état des affaires, ainsi que les luttes religieuses, toujours renouvelées par les jansénistes à cette époque, expliquent suffisamment, Mabillon reste jusqu'au bout le même, et sa correspondance, où nous aimons toujours à aller chercher l'expression vraie et naïve de son âme, nous le montre

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 370.
[2] Valéry, t. II, p. 282.

toujours aussi actif, aussi infatigable que par le passé.

Les années, en effet, n'avaient rien ôté à l'activité de la correspondance de Mabillon avec les savants de toute nation : au contraire, avec le temps elle s'était encore étendue. Comme il passait avec raison pour un des plus savants hommes de son siècle, on avait de tous côtés recours à lui. Les auteurs encore novices lui soumettaient leurs ouvrages avant de les faire imprimer. Jamais, malgré ses travaux personnels, il ne se montrait importuné par ces demandes ; jamais il ne se plaignait d'être obligé de perdre un temps précieux. Il lisait, donnait son avis sans se faire prier, mais sans l'imposer. « Comme je ne prétends pas être infaillible », disait-il un jour, « je ne suis pas fâché qu'on soit d'un sentiment contraire au mien [1]. » C'est toujours le même Mabillon, *suavissimus et doctissimus pater*, comme l'appelait le cardinal Noris.

A côté de ces correspondances, que nous nommerions de consultation, le commerce de lettres entretenu avec les confrères, soit de religion, soit d'érudition, continuait comme par le passé. C'était toujours d'Italie surtout que venaient ces lettres, écrites dans ce latin fleuri qu'on maniait encore avec facilité. Magliabecchi est, comme par le passé, le correspondant le plus assidu. Mabillon continue également à le tenir comme autrefois au courant des nouvelles du monde

[1] Valéry, t. II, p. 352.

savant : « Il me semble, — écrit-il à Magliabecchi, le « 23 mars 1699, — qu'il [1] y a un siècle que je n'ai « eu l'honneur de vous écrire. Je ne sais si vous aurez « reçu un paquet que je vous ai envoyé, il y a déjà plus « de huit mois, par le moyen de M. l'envoyé. C'étaient « quelques exemplaires de la *Lettre d'Eusèbe Romain,* « avec une lettre et un exemplaire de cette lettre pour « notre illustre ami dom Bacchini. Comme ni vous ni « lui ne m'en avez rien témoigné, cela me fait douter « que vous ayez reçu ce paquet.

« Dom Thierry Ruinart, notre compagnon, achève « son *Grégoire de Tours,* dont il reste seulement à « imprimer quatre ou cinq feuilles de table. Il vous en « destine un exemplaire tout des premiers, et vous y « trouverez un nom célèbre cité avec honneur; un « nom célèbre, dis-je, qui ne vous est pas inconnu. « Je voudrais bien savoir par quelle voie on pourra « vous faire tenir cet exemplaire. Lorsque vous aurez « une voie sûre pour que je vous renvoie votre exem- « plaire des *Lettres de Pietro Delphino,* je vous prie « de me l'indiquer, afin que je vous le renvoie. Je suis « honteux de l'avoir gardé si longtemps. Lorsque j'en « aurai besoin, j'emprunterai celui de M. de Reims.

« Il va paraître bientôt un nouveau tome des *Mémoires* « de feu M. de Tillemont pour l'histoire ecclésiastique.

« Les *Dissertations* du Père Alexandre, Jacobin, sur

[1] Valéry, t. III, p. 62.

« l'histoire ecclésiastique, sont imprimées in-fol., en « sept volumes.

« On reçut hier la bulle qui censure vingt-trois « propositions du livre de Mgr l'archevêque de Cam- « brai. J'espère que ce prélat s'y soumettra, et que « cette contestation sera enfin terminée par ce moyen. « C'est dommage qu'un prélat d'un si grand esprit « et d'un si rare mérite se soit fait tant d'affaires pour « un livre qui n'était pas nécessaire. »

Il faut aussi ranger parmi les correspondants de ces dernières années le grand-duc de Toscane, Cosme III, ce dernier des Médicis, qui joignait à tant de bizarreries un sincère amour des lettres, comme dernier héritage de l'esprit de sa famille. Il lui écrit constamment et lui envoie des livres. Montfaucon a également un commerce de lettres régulier avec ce prince, auquel il dédia son *Diarium Italicum*. Magliabecchi servait d'intermédiaire entre son souverain et les savants étrangers.

Le savant bibliothécaire de Florence restait aussi singulier, aussi étrange que par le passé; sa susceptibilité ne faisait que croître avec l'âge, et la moindre critique le mettait hors de lui. Ayant été attaqué par les rédacteurs du *Journal de Trévoux,* sa colère ne put se contenir, et Montfaucon dut employer toute son éloquence à en calmer les effets : « Tout [1] ce qu'il y a ici

[1] Valéry, t. III, p. 169.

« de gens d'honneur et de littérature ont été indignés « du mauvais traitement que vous ont fait les journa- « listes. J'ai vu même plusieurs Jésuites qui improu- « vaient hautement la conduite de leur confrère ; car « il n'y a qu'un seul d'entre eux qui a composé « l'article où il est parlé si désavantageusement de « vous. Au reste, cela ne fait aucun tort à votre répu- « tation, et ce trait d'une langue médisante, bien loin « de diminuer l'estime que vous vous êtes si justement « acquise dans le public, ne fait qu'irriter tous les « gens de lettres contre celui qui vous a traité si indi- « gnement. Mais comme ç'a été le sort de tous les « grands hommes, d'être exposés à la critique de cer- « tains esprits inquiets, vous ne devez nullement vous « mettre en peine de tout ce que des gens de ce carac- « tère pourront dire de vous. Un mot, lâché témérai- « rement, ne saurait donner la moindre atteinte à une « réputation aussi bien établie que la vôtre... »

Huit jours après, c'est le tour de Mabillon, qui écrit de nouveau des compliments destinés à panser sa blessure :

« Vous [1] nous avez fait beaucoup d'honneur, à dom « Thierry et à moi, de nous découvrir vos sentiments « touchant ce que de certaines gens ont publié de « vous. Je vous assure que ceux qui l'ont vu en ont « été fort mal satisfaits; mais vous pouvez aussi vous

[1] Valéry, t. III, p. 171.

« assurer que tous ceux qui ont l'honneur de vous « connaître vous ont fait justice, et que cela n'a fait « aucun tort à votre réputation. Elle est trop bien « établie dans toute l'Europe pour en être tant soit « peu diminuée. Vous faites très-bien de ne faire aucun « cas de ce faux narré qui est tombé de lui-même et « que ses auteurs ont désavoué presque aussitôt... »

Parmi les lettres de grands personnages étrangers adressées à Mabillon, nous en avons trouvé une signée d'un des noms qui étaient alors les plus connus en France, du cardinal Porto Carrero, patriarche des Indes, celui qui avait décidé le roi d'Espagne, Charles II, à faire un testament en faveur du duc d'Anjou. Cet homme célèbre, auquel la maison de Bourbon devait un trône de plus, trône qui devait être acheté au prix de tant de sang, écrit lui-même au religieux de Saint-Germain des Prés, pour lui recommander un gentilhomme espagnol qui venait étudier à Paris; et le ton même de la lettre d'un aussi illustre cardinal, écrivant à un simple moine, montre bien quelle était la situation de Mabillon dans l'Église de France à cette époque.

« Madrid, 27 août 1705.

« Monsieur[1], ayant souhaité de marquer à Votre « Révérence l'estime et la vénération que j'ai pour sa « personne, et que méritent son érudition et sa docte

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19656, f° 26.

« plume, je n'ai pu jusqu'à présent le faire, n'ayant « pas eu l'occasion qui se présente aujourd'hui, du « voyage que fait à la cour de France le seigneur « don Pedro de los Rios, fils aîné du seigneur comte « de Hernan Nuñez; lequel, comme versé dans les « belles-lettres, dira à Votre Révérence l'inclination « que j'y ai, qui est aussi grande que mon insuffisance. « Cependant, nonobstant mon peu de capacité et « l'inutilité que je reconnais en moi, je ne laisse pas « de vouloir entrer en commerce avec Votre Révérence, « quoique ce soit faire une interruption à ses grands « et louables travaux. Cette faveur, outre qu'elle me « sera précieuse, me sera aussi très-utile, et je suis « persuadé que les lettres de Votre Révérence ne pour- « ront que m'instruire beaucoup. Je demeure toujours « prêt à lui obéir de la volonté la plus sincère et la « plus soumise. Que Notre-Seigneur conserve Votre « Révérence plusieurs années, comme je le souhaite. »

Mais Mabillon cède maintenant, le plus souvent qu'il peut, la plume à Ruinart, qui se charge de répondre à sa place, et le fidèle disciple s'acquitte de son mieux de sa tâche. Ce ne sont pas, en effet, seulement les érudits de profession ou les étrangers qui restent en correspondance avec Mabillon. Les noms les plus illustres parmi le clergé de France à cette époque continuent à s'offrir à nous à tout moment dans ces volumineux recueils, qui étaient conservés à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Le cardinal de Bouillon, fidèle à

ses anciennes amitiés, et reconnaissant de la hardiesse mise par Mabillon à déclarer son avis sur les documents de la maison d'Auvergne, continue comme par le passé à lui écrire ces billets où la lourdeur de style est comme l'expression de l'enflure des sentiments de celui qui tient la plume. C'est ainsi qu'il lui annonce la nomination de son neveu, l'abbé d'Auvergne, à la coadjutorerie de l'abbaye de Cluny, dont il était le titulaire :

« Cluny, 23 avril 1697.

« Les[1] envieux de ma maison vous sauront bien « plus mauvais gré qu'ils ne vous l'ont su jusques à « présent, quand ils apprendront que les religieux de « Cluny se sont portés et ont postulé hier unanime- « ment mon neveu, l'abbé d'Auvergne, pour mon « coadjuteur de cette abbaye, puisque la vérité qui a « été attestée par vous, comme par le plus habile « homme de ce siècle dans ces sortes de matières qui « regardent l'antiquité des titres, qui prouvent que « nous descendons des ducs d'Aquitaine, fondateurs « de l'abbaye de Cluny, n'a pas peu contribué à cette « postulation unanime et faite *via Spiritus sancti, nemine « discutante*. Je suis si persuadé, mon cher Père, de « votre amitié pour moi et pour ma maison, que je ne « doute pas de la joie que vous aurez d'avoir contri- « bué indirectement, par la justice de votre témoignage,

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19650, f° 318.

« à un événement qui m'est si agréable et si avanta-
« geux, aussi bien qu'à toute ma maison.

« En vous faisant donc mes remercîments de ce
« que, sans le savoir, vous avez contribué à cette pos-
« tulation, je vous en ferai en même temps mes com-
« pliments de conjouissance, vous protestant qu'on ne
« peut être, par estime et inclination, plus sincère-
« ment et plus cordialement à vous que j'y suis. Je
« vous prie, en faisant mes compliments à dom Thierry
« Ruinart, de lui donner la lecture de cette lettre,
« qui le regarde en second comme vous en premier. »

Puis ce sont : l'évêque de Toul, qui charge Mabillon d'examiner des ouvrages d'érudition ecclésiastique et lui demande son avis; l'ancien évêque de Troyes, Bouthillier de Chavigny, ancien prélat de cour, revenu à une austère dévotion; l'évêque d'Amiens, qui entretiennent avec le simple moine de Saint-Benoît les rapports les plus amicaux et le traitent presque avec déférence. Dans une lettre à un tiers, l'archevêque d'Arles, François de Mailly, parle ainsi de lui : « Je[1] le regarde comme le plus savant homme du royaume dans toute sorte de genre d'érudition, et il fait honneur à notre siècle. » A côté de ces lettres de grands personnages ecclésiastiques, nous en trouvons plusieurs du marquis de Puisieulx, ambassadeur du Roi auprès de la Diète helvétique. Mabillon avait gardé des relations avec lui depuis

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19655, f° 85.

son voyage d'Allemagne, et les lettres qu'il en reçoit sont charmantes de naturel et de bonne grâce. Ainsi le début suivant ne témoigne-t-il pas des plus aimables rapports entre l'ambassadeur et l'érudit :

« A Huningue, ce 3 août 1698.

« J'arrive[1], mon Très-Révérend Père, de la Diète de « Bade, et suis venu respirer ici cinq ou six jours; « après quoi, je retourne à Soleure. On me vient de « rendre la vôtre, que vous m'avez fait l'honneur de « m'écrire du 26 juillet, avec celles qui l'accompa- « gnaient, lesquelles j'envoie à leurs adresses et mande « qu'on peut m'adresser les réponses pour vous les « faire tenir, si l'on n'a pas d'autres voies qu'on aime « mieux prendre. Je suis toujours ravi quand vous me « donnez lieu de faire quelque chose qui vous puisse « être agréable : ainsi donnez-moi cette satisfaction le « plus que vous pourrez. Dispensez-vous seulement de « ce grand *Monseigneur* au haut et au bas de vos « lettres. Les honneurs ne me doivent ni changer les « mœurs, si ce n'est en mieux, ni mes manières de « vivre avec un ami tel que vous. Mon cœur est tou- « jours le même pour vous, que vos manières soient « aussi les mêmes pour moi. Je vous supplie de m'ac- « corder la prière que je vous en fais. »

Entre temps, cependant, un grand changement s'était opéré dans l'intérieur de l'abbaye de Saint-Germain.

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19650, f° 166.

Bien qu'à plus d'un égard il fût heureux pour ses habitants, Mabillon était arrivé à un âge où les changements ne plaisent plus, et où les nouvelles figures ne deviennent plus familières. Le monastère avait encore une fois changé d'abbé commendataire. L'aimable cardinal de Furstenberg, dont le gouvernement avait été si doux qu'on ne l'avait presque pas senti, mourut en 1704. Ce prélat mondain, plus grand seigneur qu'évêque, dont les débuts dans la vie avaient été si brillants et avaient fait tant de bruit en Europe, s'éteignit obscurément dans sa maison abbatiale de Saint-Germain des Prés. La douceur de son autorité et la liberté qu'il accordait aux religieux, dont il n'était que le supérieur nominal, le firent regretter. S'il ne laissait pas une grande mémoire dans l'illustre abbaye, — si Saint-Simon peut dire, en parlant de sa mort, « qu'elle[1] enleva un poids depuis longtemps inutile à la terre », — il ne laissait pas non plus après lui aucune de ces traces de despotisme et d'arbitraire, dont les bénéficiers de grande maison n'étaient pas toujours assez soucieux de préserver leur mémoire.

Le successeur que le Roi nomma à cette abbaye, l'une des plus enviées du royaume, était bien différent sous tous les rapports, et son mérite était incontestable. Le cardinal d'Estrées, cet homme d'esprit et de savoir que nous avons déjà rencontré à

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. IV, p. 256.

Rome, lors du voyage de Mabillon, fut désigné par Louis XIV pour succéder au cardinal de Furstenberg. C'était un honneur et une récompense accordés surtout aux mérites diplomatiques du prélat et à l'habileté avec laquelle il avait su maintenir la situation de la cour de France, durant les fameux démêlés avec Innocent XI. Le cardinal d'Estrées était, en même temps qu'un excellent diplomate, un courtisan accompli, connaissant parfaitement le monde et sachant tenir sa place. Saint-Simon en a laissé un portrait si vivant, qu'il doit être ressemblant, d'autant plus que cette fois les témoignages contemporains sont assez d'accord avec ce qu'il nous dit. En voici un court extrait : « C'était[1] l'homme du monde le « mieux et le plus noblement fait de corps et d'âme, « d'esprit et de visage, qu'on voyait avoir été beau en « jeunesse, et qui était vénérable en vieillesse; l'air « prévenant, mais majestueux ; des cheveux presque « blancs, une physionomie qui montrait beaucoup « d'esprit et qui tenait parole : un esprit supérieur et « un bel esprit... Devenu abbé de Saint-Germain des « Prés, il vécut avec ses religieux comme un père, et « tous les soirs il avait deux, trois ou quatre moines « savants qui venaient l'entretenir de leurs ouvrages « jusqu'à son coucher, et qui avouaient qu'ils appre- « naient beaucoup de lui... »

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. XI, p. 251.

Un homme aussi distingué d'esprit, aussi lettré que le cardinal d'Estrées, ne pouvait manquer d'être fort bien disposé pour Mabillon et de lui en donner des preuves. Il le connaissait de vieille date et l'avait patronné à Rome vingt ans auparavant. Aussi les amis des Bénédictins se félicitèrent beaucoup de ce choix. L'archevêque de Reims écrit à Mabillon peu après la mort du cardinal de Furstenberg :

« Je[1] me réjouis avec vous de ce que le Roi a nommé « M. le cardinal d'Estrées pour lui succéder dans son « abbaye de Saint-Germain.

« Je suis persuadé qu'il ira habiter sa maison abba- « tiale dès qu'il aura ses bulles. Vous aurez en lui un « abbé d'un grand mérite et d'une très-agréable société.

« Je pleure amèrement M. l'évêque de Meaux, dont « vous me mandez la mort; toutes mes autres lettres « de la même date que la vôtre me disaient seulement « qu'il était à la dernière extrémité : je prie Dieu qu'il « lui fasse miséricorde.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Mais le pieux Bénédictin était arrivé à un âge où l'on n'aime plus guère former de nouveaux liens, et nous n'avons trouvé nulle trace de rapports intimes entre lui et son nouvel abbé. Ce fut entre Montfaucon et la jeune, ou plutôt la moins âgée des générations de Bénédictins et le cardinal d'Estrées, que s'établirent

[1] *Correspondance des Bénédictins.* Bibl. nat., fonds français, 17680, f° 129.

des relations d'un genre particulièrement aimable.

Pour Mabillon, il était arrivé à la fin de sa carrière, et nul ne le savait mieux que lui. Un petit écrit de dévotion, fort curieux par l'espèce de goût pour l'érudition qui se révèle jusque dans des exhortations à la piété, montre bien quelles étaient les pensées qui l'occupaient à cette dernière époque de sa vie.

Le pieux Bénédictin, comme on l'a vu plus haut, était fort estimé à la petite cour d'exilés anglais qui se tenait autour de Jacques II et de sa femme Marie-Béatrix d'Este. Il s'y rendait souvent, et le Roi déchu avait une singulière affection pour cet humble visiteur. En 1701, le roi d'Angleterre mourut dans de grands sentiments de piété, et sa veuve, réellement plongée dans une sincère douleur, eut recours aux affectueuses exhortations de Mabillon, chez qui l'étude et l'érudition n'avaient en rien diminué cette douceur persuasive qui vient de la chaleur du cœur. Elle lui demanda, et de la consoler, et surtout de l'aider à se préparer à la mort, qui ne devait pas tarder à venir pour elle aussi, elle le croyait du moins, car de longues et douloureuses années lui étaient encore réservées. Pour satisfaire aux demandes de la malheureuse princesse, Mabillon rédigea un traité ainsi intitulé : « *La mort* « *chrétienne*, sur le modèle de celle de Notre-Seigneur « Jésus-Christ et de plusieurs saints et grands person- « nages; le tout extrait des originaux, par un Révé- « rend Père de la Congrégation de Saint-Maur. »

Ce petit écrit, sans aucune prétention littéraire, et destiné à préparer une âme chrétienne au redoutable passage, est curieux par la marque spéciale de l'érudit qui s'y retrouve à côté de la piété sincère et ardente du religieux. Il semblerait que Mabillon eût voulu apprendre à bien mourir par l'étude de la façon dont nos ancêtres dans la foi avaient su accepter cette terrible épreuve. Il passe successivement en revue trente-quatre morts édifiantes, depuis les commencements du christianisme jusqu'en 1455 : il termine par celle du Bienheureux Justinien. Ces récits sont d'une parfaite authenticité, tirés des auteurs contemporains; cinquante passages des Écritures, recueillis par le saint évêque de Luçon, Henri de Barillon, destinés à produire la résignation chez ceux qui les écoutent, terminaient le traité. Il y a quelque chose de particulièrement touchant et aussi de très-original dans cette espèce d'exhortation historique à faire une bonne mort. Cette voix des saints de tous les siècles chrétiens, que l'érudit fait en quelque sorte retentir pour notre instruction, n'est pas dépourvue d'une autorité qui fait réfléchir. C'est appeler en quelque sorte toute l'histoire chrétienne en témoignage et apprendre d'elle comment il faut mourir. En écrivant ces pages, où vibre un accent de foi si sincère et si profonde, Mabillon ne se doutait peut-être pas lui-même de l'originalité de son œuvre, si modeste qu'elle fût dans son esprit. Cette procession d'illustres morts parle

avec une éloquence singulière, et ce jour-là l'érudition avait pris sous sa plume l'autorité du plus élevé des enseignements. Mabillon fit offrir son petit traité à la reine d'Angleterre, à qui il était dédié, par son ami le duc de Perth, qui lui répond aussitôt : « La Reine[1] a vu la dédication; elle en est si contente, qu'elle m'ordonne de vous en remercier et de vous assurer de sa gratitude pour toutes vos prières, pour tout ce que vous faites pour sa famille royale, et principalement pour tout ce que vous dites du feu Roi son mari. » Marie-Béatrix d'Este n'était pas indigne de recevoir de pareilles leçons. Cette princesse, qui n'avait guère connu que les amertumes de la royauté, était capable, par la noblesse de son caractère, d'entendre de si hauts enseignements. Saint-Simon nous a laissé d'elle ce beau portrait, et on peut l'en croire lorsqu'il loue quelqu'un : « Sa vie[2], dit-il, depuis qu'elle fut en « France, à la fin de 1688, n'a été qu'une suite de « malheurs qu'elle a héroïquement portés jusqu'à la « fin, dans l'oblation à Dieu, le détachement, la péni- « tence, la prière et les bonnes œuvres continuelles, « et toutes les vertus qui consomment les saints. « Parmi la plus grande sensibilité naturelle, beau- « coup d'esprit et de hauteur naturelle qu'elle sut « captiver étroitement et humilier constamment, avec « le plus grand air du monde, le plus majestueux,

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19659, p. 541.
[2] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. XV, p. 332.

« le plus imposant, avec cela doux et modeste. »

Si l'histoire peut reprocher à cette princesse d'avoir, par l'intempérante ardeur de son zèle pour le catholicisme, encouragé son mari dans la dangereuse politique qui causa sa ruine, elle doit aussi rendre justice à la dignité et à la grandeur de son caractère : pendant plus de trente années, la reine d'Angleterre sut, dans l'exil, inspirer à chacun un respect mêlé d'admiration par la fierté pleine de dignité et de grandeur avec laquelle elle supporta, sans jamais défaillir, les malheurs toujours renaissants dont sa maison était comme accablée. Le livre de la *Mort chrétienne* est une nouvelle preuve de cette pieuse générosité, et ces exhortations à la mort, faites par l'un des plus grands savants de l'époque à une reine sans trône, finissant dans l'exil et la pauvreté des jours depuis longtemps assombris par l'adversité, ont comme un accent d'une saisissante solennité. Il eût fallu pour leur donner toute leur énergie la voix d'un Bossuet; mais pour être plus simple et tomber de moins haut, la parole de l'humble érudit emprunte au caractère même de Mabillon une force de persuasion nouvelle. Il semble que ce soit l'histoire elle-même qui donne à une des victimes les plus illustres des hasards de la fortune des leçons pour bien mourir.

Mais les jours de Mabillon étaient comptés, et il sentait bien lui-même qu'il lui faudrait bientôt mettre en pratique les conseils qu'il donnait aux autres. Ses

dernières années, toutes consacrées au travail et à la piété, furent singulièrement douces : de toute part il recevait les témoignages de l'estime et de la considération qu'il avait su inspirer.

Ces marques publiques de respect données à un savant religieux par les personnages du plus haut rang attestent, il faut le remarquer encore une fois, un état de société où les lettres étaient fort en honneur et où l'on appréciait même la littérature la plus sévère. Le duc de Bourgogne, venant à Saint-Germain des Prés assister au *Te Deum* chanté pour la naissance du petit duc de Bretagne, qui ne devait pas vivre, voulut voir Mabillon, et s'entretint avec lui avec une amabilité que les courtisans ne manquèrent pas de remarquer. Peu de temps après, le duc d'Orléans, celui qui fut plus tard connu sous le nom de Régent, vint aussi visiter la célèbre abbaye. Ne voyant pas Mabillon, qui se cachait plus volontiers qu'il ne se montrait, il le fit appeler. Celui-ci arriva, ne dissimulant pas sa surprise de l'attention que le prince mettait à le demander : « Je n'ai garde », reprit celui-ci, « d'oublier un de mes meilleurs et de « mes plus anciens amis. » Et il s'étendit publiquement sur l'estime qu'il faisait du talent et du savoir de l'illustre auteur de la *Diplomatique*. Le duc d'Orléans, qui avait toutes les curiosités, n'avait cependant pas lu, sans doute, les gros in-folio sortis de la plume du savant Bénédictin ; mais il en savait assez sur ses travaux pour les estimer à leur valeur, et malgré le libertinage bien

connu de son esprit comme de ses mœurs, il croyait devoir donner des témoignages publics de son respect même à un religieux : la robe du moine ne suffisait pas alors pour enlever d'avance tout mérite et tout droit à la considération à celui qui en était revêtu.

Un autre jour, c'est le prétendant au trône d'Angleterre, Jacques III, plus connu sous le nom du chevalier de Saint-Georges, le fils malheureux de Jacques II, qui visite l'abbaye et fait demander Mabillon, en exprimant un désir tout particulier de le voir. Celui-ci ayant cru devoir remercier son ami le duc de Perth de cette distinction, il en reçoit aussitôt les lignes suivantes :

« A Saint-Germain, le 6 septembre 1706.

« Je[1] ne mérite pas aucun remercîment pour la visite « du Roi mon maître : car si je pouvais vous rendre « un service bien plus important, je me trouverais trop « heureux, personne au monde ayant un zèle plus ar- « dent d'honorer et servir Votre Révérence que moi. « La distinction que le Roi mon maître fit de vous et « de dom Thierry est un effet de son bon goût et de « son jugement, et je l'en félicite. »

La fin de la vie de Mabillon dans les murs de Saint-Germain des Prés, entouré de confrères aimables occupés des mêmes travaux que lui, au milieu de l'estime de tous, partagée, dans l'ordre immuable de l'existence

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 64.

d'un religieux, entre le travail et la prière, eut donc un caractère de sérénité tout particulier. On se plaît à se le représenter soit dans sa cellule, entouré des rares amis qui survivent, et des plus jeunes confrères qui vont lui succéder, parlant tantôt de l'éternité qui s'avance, tantôt de ces études qui ont fait la douceur comme la gloire de sa vie. Puis, toujours escorté du fidèle Thierry Ruinart, il accomplissait encore quelques-unes de ces courses archéologiques dans les monastères voisins de Paris, ou allait à Saint-Faron de Meaux faire une retraite, toujours calme et doux, aussi aimable que par le passé, et joignant à l'autorité de la science celle de longues et laborieuses années.

Ce fut ainsi, au milieu de cette existence toute paisible et laborieuse, que Mabillon atteignit l'année 1707, qui devait être la dernière qu'il eût à passer en ce monde. Il était au moment d'achever le quatrième volume des *Annales* et en corrigeait l'impression ; ce volume parut, en effet, dans le courant de l'année 1707, et il put encore jouir de son succès auprès des érudits. La préface placée en tête de ce dernier ouvrage a quelque chose de particulièrement touchant. On dirait qu'en tenant la plume l'auteur eût eu comme un pressentiment de sa mort prochaine, et qu'il eût voulu écrire son testament d'érudit et d'écrivain[1]. Il com-

[1] « Mabillon n'a jamais paru si modeste ni si attaché à l'Église, dit le *Journal de Trévoux* rédigé par les Jésuites, que dans le dernier ouvrage qu'il a imprimé : c'est le quatrième tome des *Annales bénédictines.* » *Journal de Trévoux,* 1708, p. 1008.

mençait par rectifier quelques erreurs dont l'existence dans les précédents volumes lui avait été signalée par ses amis, « de peur », dit-il, « que si je diffère plus long-« temps à les marquer, la mort ne me surprenne avant « de l'avoir fait [1] ». « Il déclare ensuite, dit Ruinart [2], « que bien loin de savoir mauvais gré à ceux qui « l'avertiront des autres qui ont pu lui échapper, il « regardera au contraire cela comme une faveur dont « il se croira leur être obligé, pourvu qu'on le fasse « dans un esprit de charité. Mais il veut surtout qu'on « ne lui pardonne pas, s'il se trouvait dans ses livres « quelque chose de désobligeant à l'égard de son pro-« chain, ou bien qui fût, si peu que ce puisse être, « contre le respect ou l'obéissance que l'on doit à « l'Église romaine : il proteste cependant que si cela « lui est échappé, ç'a toujours été contre son gré... » Les dernières paroles de cette préface sont comme un suprême acte de foi : « Qu'à [3] Dieu ne plaise », dit-il avec une émotion profonde, « que je ne me départe jamais « en rien de cette règle de la vérité, je veux dire de « l'Église notre mère, au jugement et à la censure de « laquelle je soumets de tout mon cœur tout ce que « j'ai jamais écrit, et tout ce que je pourrais écrire « dans la suite, ayant toujours vécu dans son sein et « dans la foi, et souhaitant ardemment, avec la grâce

[1] Préface du IVe tome des *Annales*.
[2] Ruinart, p. 322.
[3] Préface du IVe tome des *Annales*.

« de Notre-Seigneur, d'y finir mes jours. » Ces touchantes paroles, les dernières qui soient sorties publiquement de la bouche de celui qui, je crois pouvoir le dire sans être contredit, était l'un des plus grands savants de son siècle, n'ont-elles pas un caractère de simplicité et de grandeur tout à fait remarquable? Elles semblent protester d'avance contre ces idées étranges si fort de mode aujourd'hui, qui imposent en quelque sorte au savant le devoir de secouer comme une gêne inutile le joug salutaire de la foi, alors qu'au contraire elle fait croître les esprits dans la véritable liberté. Le pieux solitaire, qui en savait autant qu'homme de son temps, qui avait remué plus de documents que personne, et avait enseigné à sa génération l'art de distinguer ceux qui étaient vrais de ceux qui n'étaient que des falsifications, savait bien à cette heure dernière ce qu'il avait dû à cette foi dont il avait pu, pour ainsi dire, visiter les fondements, et croyait fermement, avec cet instinct supérieur des gens de génie, que c'est grandir la science que de la consacrer à Dieu.

Ce fut peu de temps après la publication du quatrième volume de son dernier ouvrage que Mabillon fut atteint pour ne plus se relever. Étant allé le 1er décembre à l'abbaye de Chelles, sans être accompagné de Thierry, il fut pris en chemin d'un accident subit, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put finir à pied la route qui le séparait du but de son voyage. Aussitôt arrivé, il dut s'avouer vaincu par le mal, et faire chercher son

fidèle compagnon. « Cher ami », lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, « il faut nous séparer : comme je suis le plus « âgé, il est juste que je commence le premier. » La maladie fit bientôt de rapides progrès. Cependant, malgré les instances de Thierry Ruinart, qui voulait le ramener à Saint-Germain des Prés, Mabillon passa plusieurs jours à Chelles, et faillit y mourir, au milieu des plus atroces douleurs, en dépit de tous les soins qui lui furent prodigués. Il se décida enfin à retourner à Paris, où ses amis espéraient que le secours des médecins pourrait encore une fois conjurer le mal. Le cardinal d'Estrées envoya sa litière pour transporter le malade, et ce fut ainsi entouré de tous les soins possibles que le pieux Bénédictin franchit encore une fois le seuil de sa chère abbaye, afin d'y rendre le dernier soupir après avoir langui quelque temps, et donné à tous l'exemple d'une admirable patience.

Le biographe de Mabillon, qui fut jusqu'à la fin le plus dévoué des amis, a laissé un récit détaillé des derniers moments de son maître, écrit avec une émotion profonde et un soin minutieux, qui n'épargne au lecteur aucun des incidents, même les plus douloureux, de cette longue et cruelle agonie. Nous y renverrons ceux qui aimeraient à savoir dans le détail comment mourut celui qui avait si bien et si noblement vécu.

Dans ces suprêmes moments qui déchirent tous les voiles, le pieux religieux ne démentit pas les exemples qu'il avait donnés toute sa vie. Sa mort fut sereine et

sainte comme avait été sa vie, et l'on pourrait la joindre au recueil des morts édifiantes, qu'il avait formé lui-même quelques années auparavant. « *Non timeo mori* », répétait-il, « *bonum Dominum habemus.* » Lorsque le bruit de l'extrême danger où il était se répandit dans la ville, où l'on n'était pas encore aussi étrangers les uns aux autres que de nos jours, l'émotion fut grande parmi les érudits et les lettrés, aussi bien que dans tout l'Ordre de Saint-Benoît. De toutes parts arrivaient auprès du chevet du malade des visiteurs empressés et émus. Les recueils de lettres conservés par Thierry Ruinart attestent encore, par les nombreuses lettres qui y sont classées, la sincérité de cet intérêt. Tous les habitués de l'abbaye accouraient savoir des nouvelles, on lui envoyait médecins et remèdes. « Je[1] « suis pénétré de douleur », écrit le président Le Pelletier à Ruinart. « Je crois mieux faire de garder ma « cellule et de prier Dieu pour lui... que de l'aller voir, « et peut-être serait-il trop tard. » De Rouen, où il se trouvait alors, le cardinal de Bouillon envoie son neveu, le duc d'Albret, prendre des nouvelles. « Je suis[2] », dit-il à dom Thierry, « dans de continuelles craintes « d'apprendre de fâcheuses nouvelles de la santé de « ce très-savant, très-vertueux et en tous genres de « mérite personnel, très-méritant religieux que j'aime

[1] *Lettres et mémoires sur la vie de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 188.

[2] *Lettres à Thierry Ruinart.* Bibl. nat., fonds français, 19665, f° 150.

« tendrement. » On fit faire des prières dans les colléges et les hôpitaux pour le pieux moine de Saint-Benoît. Le bruit s'en répandit jusqu'à Versailles, où l'on dit au Roi qu'il allait perdre le plus grand savant de son royaume : « Ce doit donc être le Père Mabillon », reprit-il aussitôt ; et il témoigna publiquement sa peine de savoir un tel homme en danger de mort.

La maladie, ou plutôt l'agonie de Mabillon se prolongea pendant plus de trois semaines. Sa patience, sa foi ne se démentirent pas un seul moment, et jusqu'à la fin chacun put admirer en lui toutes les plus pures vertus du chrétien, exaltées par les approches de la mort. Aimable et accueillant sur son lit de douleur comme il l'était dans sa cellule au milieu de la société de l'abbaye, il avait pour chacun un mot d'affection et de piété. L'humilité, qu'il avait toujours pratiquée durant sa vie, et que ni la réputation ni même la gloire, dont son nom était entouré, n'avaient jamais altérée en lui, fut, pour ainsi dire, la gardienne de ses derniers moments, et il resta aussi simple, aussi modeste durant ce temps de souffrances et d'épreuves qu'il l'avait été pendant sa vie. Son unique soin était de se faire lire les Saintes Écritures ; rien n'interrompait ses prières et son recueillement. Il recevait les visites avec un visage serein, mais ne se laissait ni distraire ni détourner de la pensée de la mort. Un jeune prêtre de ses parents étant venu le voir, il se contenta de lui recommander en quelques mots la pratique de la pauvreté et du déta-

chement chrétien. Les paroles par lesquelles il finit furent une vive exhortation à l'amour de la vérité par-dessus tout : ces derniers enseignements sont remarquables chez un savant qui avait toujours été si scrupuleusement vrai dans tous ses ouvrages. « Il[1] m'exhorta aussi, rapporte celui à qui s'adressaient ces mots, à aimer beaucoup la vérité, *Deus veritatis*. Soyez vrai en tout, que votre sincérité aille jusqu'au scrupule. Vous mériterez d'être fidèle dans les grandes occasions, si vous l'avez été dans celles qui paraissent moins : *sinceri filii Dei*. C'est une grande grâce que l'amour de la vérité ; on l'obtient par les gémissements et la prière. » N'est-il pas touchant de voir la sincérité parfaite du savant s'exhaler, pour ainsi dire, avec son dernier souffle dans des conseils qui pourraient servir de règle à tous ceux qui suivent les traces de Mabillon ? Une autre fois, un des visiteurs qui se succédaient auprès de son lit, ayant voulu le fortifier contre les approches de la mort, en lui disant qu'il devait avoir bien de la confiance après avoir si bien servi l'Église : « Ne parlons pas de cela, lui répondit-il vivement ; humilité, humilité, humilité. » — Ce furent les derniers mots qu'il prononça et comme la digne conclusion de cette longue vie de travail et de prière.

Enfin, le 26 décembre 1707, après une longue et douce agonie, le pieux Bénédictin, entouré de ses frères

[1] *Abrégé de la vie de Mabillon*, par Th. Ruinart, p. 392.

en religion et soutenu par une foi ardente, qu'avait encore animée la solennelle réception des secours de la religion, expira dans les bras de son disciple, dom Thierry, murmurant les paroles du Psaume : *Benedicite omnia opera Domini Domino.*

Telle fut, en quelques mots, la fin de cet homme de bien, de ce laborieux serviteur dans la plus haute acception du mot. A l'honneur du temps où il vivait, l'humble savant dont l'origine était si modeste, et qui n'avait accompli aucune de ces grandes œuvres éclatantes qui séduisent les imaginations ou frappent les esprits, fut universellement regretté, et sa mort causa une impression profonde. Si l'on veut voir la place que le simple Bénédictin avait su se faire, il faut lire le recueil intitulé *Pièces et Mémoires sur dom Mabillon,* gros in-octavo manuscrit pieusement réuni par Ruinart. On y voit défiler une foule de noms illustres ou inconnus, de princes et de simples religieuses, au bas de lettres de regrets respirant toutes une parfaite sincérité. Le cardinal de Bouillon, le grand-duc de Toscane, le duc de Perth, la princesse de Salm y coudoient madame Drouyn, religieuse Bénédictine, le président de Harlay, M. Le Pelletier, Magliabecchi, Gattola, le cardinal Colloredo, la douairière de Pomponne ; tous ces noms si disparates qui viennent, pour ainsi dire, de tous les coins du monde pour témoigner de l'estime portée à un simple moine, ont un accent de sincérité parfaite. Les morceaux littéraires, vers, éloges, ne font pas non plus dé-

faut, et quelques-uns sont signés de noms alors connus et estimés dans le monde des lettres. Le Roi, qui s'était intéressé à la maladie, s'associa à ces regrets en disant en public « qu'il avait perdu un de ses plus fidèles « sujets et un des plus savants religieux de son « royaume ». De toutes parts, le fidèle Ruinart recevait des témoignages de regret inspirés par la perte qu'il venait de faire. Le cardinal de Bouillon, qui avait toujours été son ami, célébra lui-même solennellement un service pour sa mémoire, et le petit billet écrit à son homme d'affaires, pour l'envoyer prendre des nouvelles de dom Thierry, témoigne d'un réel chagrin :

« Rouen, ce 10 janvier 1708.

« Quand [1] vous passerez vers l'abbaye de Saint-Ger- « main des Prés, allez-y pour voir de ma part le Père « dom Thierry Ruinart, pour savoir l'état de sa santé « qui m'est très-chère, savoir si je ne puis lui être « bon à rien, et s'il a reçu la lettre que je lui ai écrite « au sujet de notre commune douleur, de la mort du « méritant Père dom Jean de Mabillon, qu'on m'a dit « avoir un neveu ecclésiastique, que je souhaite qui « soit présenté à mes neveux d'Auvergne, afin que « dans l'occasion ou eux ou moi puissions en la per- « sonne de ce neveu ecclésiastique, qu'on m'a assuré « avoir du mérite, reconnaître l'incomparable mérite

[1] *Lettres et mémoires sur la vie de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 44.

« de son digne et saint oncle, auquel la *Gazette de* « *France* n'a fait que lui rendre la justice qui lui est « due et que tout homme d'honneur et de probité ne « peut lui refuser. »

« Je[1] mêle mes larmes avec les vôtres », écrit le président de Harlay à Thierry Ruinart, tandis que la princesse de Salm écrit à l'ami de Mabillon ces lignes vraiment touchantes par la sincérité des sentiments qui les dicte : « Quelle[2] perte, mon Révérend Père, qu'un tel ami! « Je partage sensiblement votre juste douleur; il n'y a « que Dieu qui puisse adoucir ces sortes de peines. » Le cardinal de Bouillon écrit encore quelques jours après : « Je viens, cher Père[3], mêler ma douleur à la « vôtre, toute des plus justes et des plus vives, causée « par la mort du très-savant et très-vertueux dom Jean « Mabillon, et je vous prie d'être persuadé que si vous « n'avez pas en moi un ami de son savoir et de son mé- « rite, vous en avez un qui a pour vous le même cœur, « rempli de la même estime et de la même tendresse. »

A l'étranger, les regrets des hommes de lettres et des érudits ne furent pas moins vifs qu'en France. Magliabecchi, Gattola, Fontanini[4] et les autres correspondants de vieille date, qui perdaient un ami,

[1] *Lettres et mémoires sur la vie de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 142.

[2] *Id.*, f° 296.

[3] *Id.*, f° 42.

[4] « Il a eu la mort d'un saint, écrit Fontanini; tout Paris a assisté à ses funérailles, sauf quelques germonistes qui croient sans doute avoir

furent des plus affligés, et leurs lettres respirent une douleur sincère. De son côté, le pape Clément XI, averti l'un des premiers par un courrier envoyé exprès de Paris par l'abbé Passionei, fit écrire à Ruinart, par le cardinal Colloredo, l'un des prélats de la cour de Rome les plus liés avec Mabillon, après avoir lu deux fois le récit détaillé de sa mort, qui avait été envoyé de Paris à ce cardinal. Dans cette lettre, le prélat disait que le Pape désirait que l'on donnât à la tombe de l'illustre érudit quelque signe particulier, afin qu'elle pût facilement être reconnue : « Sa Sainteté [1] a voulu « lire non pas une fois, mais deux fois, le récit de sa « mort, avec un grand attendrissement. C'est avec « une douleur paternelle qu'il a pleuré cet homme « dont la vie a été aussi remarquable par la pureté « de ses mœurs qu'utile aux lettres sacrées : il lui « serait agréable que vous ensevelissiez un tel homme « dans un lieu distinct, parce que sa renommée est « dans toutes les bouches, et que tous les gens de lettres « qui viendront à Paris vous demanderont *où vous « l'avez déposé, ubi posuistis eum?* et ce sera pour chacun « d'eux un vif chagrin s'ils trouvent mêlées confusé- « ment à celles des autres les cendres d'un homme qui, « vivant, était tenu en si singulière estime, et n'étant « pas seulement marquées par une pierre spéciale... »

beaucoup gagné à sa mort; mais nous verrons. » (*Lettres à Magliabecchi*, t. I, p. 280.)

[1] Ruinart, p. 26.

C'était, en effet, la pratique constante de la Congrégation de Saint-Maur, de ne donner aucune marque distincte à la tombe de ses religieux, et d'ensevelir dans l'humilité d'un sépulcre sans nom le plus célèbre comme le plus obscur de ses membres. Le corps de Mabillon avait déjà été déposé sous le pavé de la chapelle de Notre-Dame, dans l'abbaye de Saint-Germain. Pour accomplir en partie le désir exprimé par le Pape, sans enfreindre les usages de la communauté en élevant un monument, on ajouta plus tard le nom de Mabillon à la plaque de marbre sur laquelle, d'ordinaire, la date seule de l'ensevelissement était gravée. Cette plaque avait à peine soixante centimètres de haut : on y lisait ces quelques mots [1] :

Hic Iacet R. P. D. Joannes Mabillon.
Obiit 27 *Decembris* 1707.

Par un hasard assez rare, le modeste tombeau du Bénédictin fut épargné par les révolutionnaires, et les cendres de Mabillon furent plus heureuses que celles du grand Roi. Elles restèrent paisiblement ensevelies dans la chapelle de la Vierge jusqu'en 1799 ; vers cette époque, la chapelle, qui avait été transformée en magasin, dut être démolie pour donner passage à une rue. A cette nouvelle, un compatriote de Mabillon, et lui-même savant distingué, l'abbé Bouillot, se mit en devoir de

[1] *Inscriptions de la France,* par M. DE GUILHERMY, t. I, p. 352.

sauver les restes de son illustre prédécesseur d'une triste profanation, et obtint du gouvernement consulaire la permission de faire exhumer les restes de Mabillon : on les déposa au Musée des monuments français, formé alors par Alexandre Lenoir, d'après les ordres de Bonaparte, dans le couvent des Petits-Augustins [1].

Vingt ans plus tard, le Musée des monuments français devenait l'École des Beaux-Arts, et les restes de Mabillon étaient de nouveau exhumés, cette fois pour être transportés avec un pieux respect, en même temps que ceux de Descartes, de Boileau et de Montfaucon, dans cette église de Saint-Germain des Prés, dont il semble que la mort même n'ait pu l'éloigner. C'est là qu'ils reposent aujourd'hui, dans une des chapelles de droite, muets témoins d'un passé qui a disparu tout entier.

Aucun honneur humain ne manqua à la mémoire de l'humble moine qui avait si fort redouté les distinctions et l'éclat ; son éloge fut prononcé à la Sorbonne, ainsi qu'à l'Académie des inscriptions, où il fut remplacé par l'abbé de Louvois ; pas une voix ne s'éleva pour contredire l'unanime concert d'éloges qui entourèrent la fin de celui qui, toute sa vie, avait fui le bruit et la réputation. Du fond de son exil, Fénelon, qui avait pris la peine de réfuter lui-même la préface

[1] Procès-verbal de l'exhumation des corps de Mabillon et de Montfaucon, publié *in extenso* dans la *Vie de Mabillon,* par M. Henri Jadart, p. 227.

du *Saint Augustin,* comme étant trop favorable aux jansénistes, mais qui gardait, même dans la plus vive polémique, une constante modération envers les personnes, écrivait à dom Lamy ces lignes qui résument en trois mots tout le caractère de Mabillon : « Je « regrette le Père Mabillon ; il était vénérable par sa « piété, sa douceur et sa grande érudition. Il faut « souhaiter que vos Pères qui ont travaillé avec lui « soutiennent la réputation qu'il s'était acquise. »

Il n'y eut pas jusqu'à l'adversaire déclaré de la *Diplomatique,* le Père Germon, qui écrivît à Ruinart pour lui témoigner sa sympathie et ses regrets : il est vrai qu'il y joint un avis pour défendre sa mémoire, qui n'était peut-être pas aussi charitable qu'il en avait l'air :

« 22 janvier 1708.

« Mon Révérend Père [1], un honnête homme m'ayant « demandé si j'avais assisté au service du Révérend « Père Jean Mabillon, je lui répondis que non, parce « que je n'avais pas été averti. J'ajoutai que j'avais « prié pour le défunt, que j'honorais et que j'estimais « véritablement. Mais je n'ai eu garde de me plaindre « qu'on ne m'eût pas invité. Je n'ai aucun titre pour « prétendre qu'on ait dû penser à moi. C'est ce qui « me rend plus sensible à l'honnêteté de Votre Révé- « rence, dont je la remercie. Je la prie en même temps

[1] *Lettres et mémoires sur la vie de Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 120.

« de se persuader que j'ai toujours été très-éloigné de « croire que cela pût partir d'aucune mauvaise volonté. « Je vous assure qu'il n'y en a aussi jamais eu de ma part.

« Je ne sais si vous avez appris qu'on répand dans « l'Université une pièce de vers latins qui peuvent « faire tort à la mémoire du Père Mabillon : on en fait « d'abord un bel éloge, ce que je ne puis qu'approuver ; « mais ce qu'on y dit ensuite de quelques personnes « qui ont toujours vécu et qui vivent encore dans une « révolte ouverte contre les décisions de l'Église, « pourrait donner lieu de croire que le Révérend Père « Mabillon a eu des liaisons avec ces sortes de per- « sonnes, ce qui ne serait avantageux ni à ce Père « ni à la cause de l'Église. Ces messieurs avaient voulu « de la même manière répandre dans le monde que « feu M. de la Trappe avait été des leurs. On a fait « voir le contraire, et cela a eu un bon effet. Vous « jugerez mieux que moi de ce qu'il vous convient de « faire ; mais je suis convaincu qu'il n'est pas hono- « rable au défunt qu'on mêle son nom avec le nom de « ceux qui manquent de soumission pour l'Église, et il « me semble qu'il doit être aisé de faire taire ces pané- « gyristes imprudents. »

Nous avons peut-être un peu trop insisté sur les hommages qui entourèrent de toutes parts la mémoire du pieux Bénédictin. Mais ils nous ont paru curieux, non pas tant en eux-mêmes que comme indices de la place que la science historique tenait déjà dans la société

française il y a près de deux siècles. Ils montrent que ce n'est pas seulement de nos jours que la science et le patient labeur, qui y conduit, savent conquérir la renommée, et certes le plus illustre érudit moderne ne peut prétendre à s'élever plus haut dans l'estime de ses contemporains que le fils du laboureur de Saint-Pierremont, qui n'avait jamais renié son origine, et qui arriva à se faire une si grande place par la seule puissance de son mérite en plein siècle de Louis XIV.

Avec la mort de Mabillon et la disgrâce de Baluze[1], qui la suivit de près et éloigna pour longtemps ce dernier survivant d'une génération de savants, se ferme une période de l'histoire de cette société que nous avions cru pouvoir appeler la *société de l'abbaye,* non qu'elle disparût avec eux, mais le dix-septième siècle est fini et le dix-huitième commence. Le voyage que nous avions entrepris dans le monde érudit de ce temps se termine donc tout naturellement à la mort de notre aimable guide : la nouvelle génération d'érudits, qui s'est élevée à l'ombre de celle qui disparaît, va prendre sa place avec sa physionomie particulière, qu'il ne rentre pas dans notre sujet d'étudier.

Nous en avons assez dit pour montrer avec détail ce qu'était ce coin de l'ancienne société française à la fin du dix-septième siècle, à ce moment où elle est arrivée

[1] Successivement exilé à Lyon, à Rouen, à Tours, enfin à Orléans, après la publication de l'*Histoire de la maison d'Auvergne,* et privé de toutes ses places et bénéfices.

à son apogée et commence à décroître. Le siècle qui va lui succéder aura dans la paisible retraite de l'abbaye de Saint-Germain des Prés son influence, et y apportera plus d'un changement. Les savants qui s'y succéderont maintiendront à leur niveau les hautes études qui s'y abritent, et leurs travaux ne le céderont en rien à ceux de leurs prédécesseurs ; mais peu à peu la physionomie changera, les luttes des jansénistes contre la cour y auront leur contre-coup, et l'on comptera plus d'un *appelant* de la Bulle *Unigenitus* parmi les successeurs de Mabillon. L'esprit nouveau se glissera imperceptiblement jusque dans l'enceinte du cloître, et l'érudit ira toujours dominant sur le moine [1], jusqu'au jour où le grand orage révolutionnaire viendra disperser les religieux [2], brûler leurs livres, jeter au vent les vieux manuscrits, et passer la charrue sur ce lieu vénérable par tant de souvenirs et de travaux, en n'épargnant que l'antique église, comme si ces fureurs iconoclastes se

[1] La requête célèbre présentée en 1765 par quelques religieux relâchés pour être dispensés du port de l'habit monastique, du maigre et de l'office de nuit, témoigne des progrès des idées nouvelles. Il faut dire, pour être équitable, que les vingt-cinq religieux, si peu dignes de ce nom, furent hautement désavoués par leurs confrères restés plus fidèles à leur règle, et forcés de rentrer dans leur devoir. On peut consulter sur l'état des Bénédictins avant 1789 le savant travail publié par M. Gérin dans la *Revue des questions historiques* (1876). Cette étude, faite sur les documents, ramène à leur juste valeur les accusations portées contre les Ordres religieux à la révolution et depuis lors toujours servilement répétées.

[2] Les Bénédictins ont reparu en France vers le milieu de ce siècle et ont repris le cours de leurs savants travaux. Ils ont été rétablis par dom Guéranger.

fussent arrêtées avec le sentiment de leur impuissance devant le roc qu'aucune révolution ne saurait ébranler.

Nous voulions faire avec Mabillon une promenade de découvertes dans un coin le moins exploré peut-être du dix-septième siècle; nous ne la pousserons pas plus loin que lui, heureux si le lecteur a trouvé quelque intérêt à le suivre et ne s'est pas dit trop souvent que nous nous égarions à sa suite dans de monotones chemins. Ajoutons seulement, pour peindre par un trait frappant l'affection que Mabillon avait su inspirer à ceux qui l'approchaient, que Thierry Ruinart, brisé de douleur, ne put surmonter son chagrin et ne survécut pas longtemps à son maître chéri, qu'il n'avait pas quitté pendant près de vingt-six ans. Il passa deux ans à mettre en ordre les papiers laissés par Mabillon, uniquement occupé à écrire un récit de la vie de celui qu'il regardait comme son père. Cet ouvrage, qui est comme un monument de sa piété filiale, a un charme tout particulier, grâce à sa simplicité et sa naïveté même. D'un bout à l'autre de ces pages, qu'on dirait écrites par un des compagnons de saint François, tant elles sont animées par un sentiment de chrétienne tendresse, le fidèle disciple n'a qu'une pensée, qu'un désir : faire connaître et aimer à ses lecteurs celui qu'il a tant et si fidèlement aimé. Une fois l'œuvre achevée, il se remit à ses travaux ordinaires; mais les forces lui manquèrent, il tomba malade et mourut bientôt, tout heureux de suivre de si

près dans la tombe l'objet de son affection [1]. Cette vivacité dans les sentiments chez de si graves personnages, qui semblent tout absorbés dans leurs sévères études, ne mérite-t-elle pas d'être remarquée? On aime à retrouver cette chaleur de cœur chez ceux dont la vie s'écoulait si studieuse et si austère. L'amour de Dieu gardait vivantes en eux ces sources pures de la dilection chrétienne, que le monde dessèche toujours.

L'aimable et douce figure de Mabillon, à moitié cachée sous son noir capuchon, conserve, malgré la distance des temps, malgré son austérité toute monacale et l'uniformité d'une vie dont rien ne vient troubler le perpétuel labeur, un attrait singulier. Ce moine à l'ardente piété, qui se trouve être en même temps l'un des plus grands érudits des temps modernes; cette candeur de l'âme jointe à de si puissantes facultés intellectuelles; ce cœur d'enfant chez le critique qui pose d'une main ferme les règles de la science la plus délicate; tout ce mélange de qualités diverses dans le cadre grandiose de la vie religieuse du dix-septième siècle, ne forme-t-il pas un ensemble plein d'originalité et de noblesse, dont la vue élève et fortifie? Mais ce qui, suivant nous, achève de donner à la vie de Mabillon un caractère particulier et l'entoure

[1] On peut consulter sur Thierry Ruinart l'intéressante étude de M. Henri Jadart (Paris, Champion, 1886). Dans l'appendice ont été publiées, d'après des copies conservées à la Bibliothèque de Reims, quelques-unes des lettres de Michel Germain, que nous avons reproduites d'après les originaux conservés à la Bibliothèque nationale.

comme d'un reflet de véritable grandeur, c'est la persévérance et l'ardeur du plus rude travail de l'esprit, mises au service de la défense des idées morales les plus élevées. Car il faut bien le redire, de nos jours où les idées générales sont si fort décriées, où l'on se vante toujours de faire de la science pure, et de mettre pour ainsi dire à la porte tout le monde intellectuel, sans pouvoir jamais y réussir, privée de l'appui de ces idées générales, destituée du solide soutien de la pensée, toute œuvre humaine est vaine ou caduque. A quoi bon, en effet, faire revivre à force de peines un passé qui n'est plus, si les hommes ne sont que des machines fragiles, qui ne vivent qu'un jour, et meurent tout entiers? Pourquoi essayer d'arracher à l'obscurité des anciens âges ces monuments aussi frivoles que ceux qui les ont laissés derrière eux? Pourquoi chercher à comprendre les mœurs, les coutumes de ceux qui nous ont précédés ici-bas, si nous ne sommes nous-mêmes que des corps sans âme, vaines apparences aussi fragiles qu'éphémères qui passent sans retour? L'histoire, les recherches sur le passé, le labeur lent et persévérant pour le reconstituer ne sont plus que des œuvres stériles, semblables au travail du naturaliste, qui voit vivre les infiniment petits à l'aide de son microscope, et beaucoup moins utiles. Mais lorsque, au contraire, ce n'est pas dans un dessein de simple investigation, j'allais dire de divertissement, mais les mots ne vont guère ensemble, que l'on essaye de faire

revivre le passé; lorsque c'est pour instruire un être moral et libre, pour appuyer et défendre les titres des croyances qui font son honneur et sa consolation, alors les parties même en apparence les plus ingrates des sciences historiques prennent un caractère de grandeur et d'utilité pratique que nul ne saurait contester. Alors ceux qui consacrent leur vie à ces longues et patientes études, dont le but est si désintéressé, font une œuvre qui leur mérite la reconnaissance et l'admiration : ils deviennent les défenseurs parfois obscurs, mais souvent les plus utiles, des idées qui sont comme le fondement de notre être moral; ils empêchent l'homme de douter de lui-même. En lui montrant le passé, ils lui apprennent à ne pas désespérer de l'avenir et à garder intact le trésor de ses plus chères espérances. Non, les théories destructives du matérialisme contemporain, qui règnent aujourd'hui comme un vent puissant, n'ébranleront pas les bases solides sur lesquelles les travaux des savants d'autrefois, continués par ceux de nos jours, ont assis l'édifice de nos croyances. Qu'on le veuille ou non, la belle parole placée par Mabillon en tête du plus célèbre de ses ouvrages demeurera vraie : la science, malgré les efforts impies qui tendent à en faire un instrument de pure curiosité, saura toujours venger la justice et la vérité, *scientia veri justique vindex*.

FIN.

INDEX DES NOMS

A

Abbadie (Jacques), II, 276.
Acarie (madame), I, 263.
Achery (dom Luc d'), I, 11, 14, 19, 21, 22, 23, 33, 35, 38, 41, 43, 51, 71, 108, 113, 161, 275, 278, 371; II, 297.
Albertini (monsignor), I, 406, 407.
Albret (le duc d'), II, 362.
Alciati (Jérôme), II, 8.
Alexandre VII (Chigi), I, 385; II, 216.
Alexandre VIII (Ottoboni), I, 190, 191; II, 205, 216.
Alexandre (Noël), I, 103; II, 341.
Allatius (Leo), I, 385.
Alliot (Hyacinthe), I, 223; II, 313.
Alliot (Pierre), I, 223; II, 313, 321.
Altieri (le cardinal), I, 382.
Alvarès, II, 41.
Andrea (François), II, 7.
Andrei (André dei), II, 8.
Anisson (Jacques), I, 68, 181, 221, 284, 348, 351, 359, 374, 402, 421; II, 2, 12, 44, 52, 63, 86, 88, 203, 217.
Anisson (Jean), I, 68, 181, 202, 203, 221, 284; II, 209.
Arcioni (dom Ange-Marie), I, 195, 197; II, 80.
Astorga (le marquis d'), I, 161.
Audren de Kerdrel (dom Maur), I, 36.
Aumont (le duc d'), I, 84; II, 262.
Auzout (Adrien), II, 35, 42, 44.
Azzolini (le cardinal), I, 398.

B

Bacchini (dom Benoît), I, 195, 196, 197, 369; II, 80, 84, 136, 341.
Baluze (Étienne), I, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 81, 99, 102, 109, 187, 217, 276, 286, 324, 327, 389, 394, 395; II, 15, 16, 89, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 257, 273, 274, 275, 308, 373.
Bar (de), II, 244, 246, 247, 253, 258.
Barbarigo (le cardinal), I, 176, 177; II, 77, 78, 79.
Barberini (le cardinal), I, 401, 415.

Barillon (Henri de), évêque de Luçon, I, 233, 234; II, 353.
Basnage de Beauval, I, 148.
Bastide (dom Philippe), I, 26, 225, 402; II, 38.
Baudelot (Charles), II, 45, 48, 49.
Bavière (l'électeur de), I, 289, 321.
Beaumont (l'abbé de), I, 90.
Beauvilliers (le duc de), I, 84.
Bellefonds (le maréchal de), I, 90.
Bellori (l'abbé), II, 45.
Belmonte (la duchesse de), I, 166, 167.
Benard (dom Laurent), I, 15.
Beringhen (le marquis de), II, 262.
Bernard (le docteur), I, 98, 142.
Bernardi (monsignor), I, 155.
Bernoux, II, 44.
Berry (le duc de), I, 87.
Bianchi (le Père), II, 249.
Bianchini (François), I, 188, 194.
Bignon (l'abbé), I, 66, 67; II, 260, 261.
Bigot (Émery), I, 103, 203, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 289.
Bitteri (l'abbé), I, 221.
Blampin (dom Thomas), I, 24, 256.
Blémur (madame de), I, 261, 262, 263.
Boileau (l'abbé), I, 74, 75.
Boileau Despréaux, I, 74, 77, 92, 105; II, 262, 276, 370.
Boisot (l'abbé), I, 291; II, 282.
Boistard (dom Claude), I, 361.
Boivin (Jean et Louis), I, 68; II, 262.
Bona (le cardinal), I, 160, 176, 177, 178, 179.
Bossuet, I, 42, 89, 91, 92, 94, 100, 121, 126, 127, 143, 230, 233, 289, 321, 398; II, 105, 134, 135, 190, 210, 330, 332, 335, 351, 356, 398.
Boucherat (le chancelier), II, 155.
Bougis (dom Simon), I, 25, 47, 225; II, 216.
Bouhier (le président), I, 237, 281.
Bouhier de Versailleux (le président), I, 281, 282.
Bouilliau (Ismaël), I, 67.
Bouillon (le cardinal de), I, 82, 230, 231, 282, 368; II, 223, 224, 233, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 258, 345, 346, 347, 362, 365, 366, 367.
Bouillot (l'abbé), II, 369.
Bourbon (le duc de), I, 408.
Bourgogne (Louis, duc de), I, 87, 122; II, 356.
Bouthillier de Chavigny (François de), évêque de Troyes, II, 347.
Boze (Legros de), II, 263, 264, 384.
Bracciano (le duc de), I, 171.
Bracciano (Charlotte de La Trémoïlle, duchesse de), I, 166, 167; II, 38.
Bretagne (dom Claude), I, 23, 276; II, 22, 28, 52, 89.
Brossettes, I, 74.
Buclay (dom Jean), I, 163.
Bulteau (Charles), I, 28.
Bulteau (Louis), I, 28, 103, 158, 163, 393, 394, 402; II, 21, 46, 204.
Burlamachi (l'abbé), II, 70, 72.
Burnett (Gilbert), évêque de Salisbury, II, 8.
Bussy-Rabutin, II, 277.
Buxthorf (Jean-Jacques), I, 293.

C

Caillé du Fourny, I, 103.
Cajetan (dom Constantin), II, 48.
Carpegna (la comtesse), I, 422, 423.
Casanata (le cardinal), I, 150, 176, 182, 349, 359, 378, 390, 395, 415, 418; II, 122, 223.
Castlemaine (lord), I, 169.
Caton de Court, I, 90.
Caumartin (l'abbé de), II, 262, 291.
Caumartin (madame de), II, 291.
Cenni (Jacques-Marie), I, 188, 194.
Chamillard, I, 68, 108.
Chantérac (l'abbé de), I, 185.
Chapelain, I, 133.
Charles VI (l'empereur), I, 129.
Charpentier, I, 339.
Chastelain, I, 68, 103; II, 34, 72.
Chevreuse (le duc de), I, 84.
Chifflet (le Père), I, 114.
Chigi (le cardinal), I, 382.
Christine (la reine de Suède), I, 129, 150, 152, 153, 156, 157, 158, 169, 179, 349, 382, 398, 404, 405, 410.
Ciampini (Jean-Justin), I, 188, 193, 382, 409; II, 32, 37, 44.
Cibo (le cardinal), I, 406.
Claude (le ministre), I, 64.
Clément IX (Rospigliosi), I, 177, 190.
Clément X (Altieri), I, 183.
Clément XI (Albani), II, 210, 216, 217, 233, 234, 329, 368, 369.
Clément (Nicolas), I, 386.
Clermont-Tonnerre (François de), évêque de Noyon, I, 231, 232, 233.
Coislin (le cardinal de), évêque d'Orléans, I, 83.
Coislin (Pierre de), évêque de Metz, I, 83.
Colbert, I, 36, 80, 81, 85, 112, 286, 287, 331, 333, 337.
Colbert de Croissy, évêque de Montpellier, I, 234, 235.
Colloredo (le cardinal), I, 146, 176, 182, 183, 256, 396; II, 122, 212, 220, 223, 233, 365, 368.
Colonna (le prince), I, 383.
Condé (le prince de), I, 373.
Conti (la princesse de), I, 261.
Cordemoy (Géraud de), I, 68, 90, 91.
Cornaro Piscopia (le procurateur de Venise), I, 367, 369.
Cornaro Piscopia (Helena-Lucrezia), I, 367, 368, 369, 370.
Cornelio (Charles), II, 8.
Corradini (Annibal), I, 194.
Cosme III de Médicis, I, 129, 198, 204; II, 23, 51, 68, 72, 73, 75, 81, 82, 83, 122, 342, 365.
Cotelier (Jean-Baptiste), I, 60, 61, 102, 103, 276.
Cotton (dom), I, 16.
Cotton (le docteur), I, 97, 143.
Cousin (le président), I, 232.
Coustant (dom Pierre), II, 281.
Crécy (le comte de), I, 311, 312.
Cuper (Gisbert), I, 131, 133, 148.

D

Dati (le sénateur), II, 60.
Delaunay (François), I, 103.
Delfau (dom François), I, 25, 102.

Descartes, II, 370.
Didier de La Cour (dom), I, 15.
Diroys (l'abbé), II, 50, 108.
Dron (François), I, 187.
Drouyn de Sainte-Brigitte (madame), religieuse bénédictine, I, 260; II, 365.
Du Bois (l'abbé), II, 129, 156, 172.
Du Cange (Charles Dufresne), I, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 68, 99, 102, 103, 109, 111, 144, 161, 190, 203, 210, 211, 217, 276, 324, 335, 371, 374, 388; II, 89, 282.
Du Chesne (André), I, 225, 335; II, 43.
Du Guet (Jacques-Joseph), I, 215; II, 220.
Dunbarton, II, 294, 295.
Du Pin (Elies), I, 71, 103, 162, 277, 335; II, 89.
Durand (dom Jean), I, 151, 161, 168, 225, 375, 402, 422; II, 38, 49, 92.
Durban (dom Antoine), I, 160, 225.

E

Erval (l'abbé d'), I, 400.
Estiennot (dom Claude), I, 25, 109, 149, 150, 155, 157, 160, 163, 218, 219, 225, 277, 285, 349, 375, 377, 378, 383, 384, 391; II, 110, 130, 178, 181, 213, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 231.
Estrées (le cardinal d'), I, 163, 165, 166, 167, 171, 349, 369, 377, 399, 400; II, 38, 45, 50, 349, 350, 351, 361.
Estrées (le duc d'), I, 377; II, 38, 50.

F

Fabretti (Raphaël), I, 188, 193, 221, 382, 400, 409; II, 32, 44, 224, 228.
Fabroni, (le cardinal), I, 194.
Faure (Antoine), I, 102, 103, 212, 213, 214, 381, 388, 394, 408, 412; II, 57, 289.
Félibien (André), I, 86, 339.
Félibien (dom Michel), I, 86, 87, 225, 265.
Fénelon, I, 24, 77, 90, 121, 122, 123; II, 145, 189, 211, 227, 228, 244, 342, 370, 371.
Fesch (le sénateur), I, 293.
Feydeau de Brou (Henri), évêque d'Amiens, II, 347.
Filastre (dom Guillaume), I, 225.
Fiorentini, II, 70.
Fitz-James (la Sœur Ignace de), Carmélite, I, 260.
Flambart (dom), II, 38.
Fléchier, I, 92; II, 122, 221.
Fleury (l'abbé), I, 67, 75, 90, 214; II, 201.
Fontanini, I, 188, 189; II, 233, 333, 334, 335, 336, 367.
Fontenelle, II, 262.
Frische (dom Jacques du), II, 204.
Furstenberg (le cardinal Ferdinand de), évêque de Munster, I, 141.
Furstenberg (le prince Guillaume de), archevêque, prince de Salzbourg, I, 315, 316, 317, 324.
Furstenberg (le cardinal Guillaume Égon de), abbé de Saint-Germain des Prés, II, 205, 206, 207, 208, 311, 323, 349.
Fusterla (André), I, 351.

G

Gabrielli (monsignor), I, 194, 378, 389, 395; II, 70.
Gaignières (François-Robert de), I, 69, 70.
Gale (Robert), II, 289.
Gale (Thomas), I, 38, 132, 143.
Gallois (l'abbé), I, 68, 390.
Gatti, II, 333.
Gattola (dom Érasme), II, 272, 365, 367.
Georgine (la), I, 174, 175.
Gerberon (dom Gabriel), I, 89.
Germain (dom Michel), I, 26, 27, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 163, 188, 202, 213, 216, 226, 260, 273, 280, 287, 288, 319, 333, 340, 341, 343, 345, 351, 363, 366, 367, 374, 378, 380, 383, 385, 386, 393, 396, 397, 399, 401, 418, 419, 421, 423; II, 2, 3, 5, 9, 10, 12, 19, 22, 25, 26, 28, 32, 33, 36, 40, 42, 43, 47, 49, 52, 58, 60, 68, 80, 88, 89, 102, 108, 109, 122, 198, 199, 200, 201, 202, 203.
Germain (madame), religieuse bénédictine), I, 260; II, 198, 199.
Germon (le Père), II, 332, 333, 334, 335, 338, 371, 372.
Gesvres, (l'abbé de), I, 400.
Gesvres (la marquise de), I, 171.
Geysser (le Père), I, 328, 329.
Girardon (François), I, 405.
Goizot (dom Nicolas), I, 26, 403; II, 27.
Grabe (Ernest), I, 142.
Grævius (Georges), I, 148.
Gravelle (M. de), ambassadeur à Berne, I, 297, 304, 315.
Gravina (Vincent), I, 190.
Gronovius (Jean et Jacques), I, 148; II, 32, 33.
Gualteri (l'abbé), I, 353.
Gualterio (le cardinal), I, 194; II, 290.
Guesnié (dom Claude), I, 26.
Guillaume III (roi d'Angleterre), I, 226.
Guillot (dom Jean), I, 170.
Guinici (Fabius), archevêque de Ravenne, I, 372.
Guise (le duc de), II, 125, 126.
Guise (Élisabeth d'Orléans, duchesse de), II, 124, 125, 126, 127, 129, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 152, 153, 169, 170, 177, 178, 180, 181, 184.

H

Hardouin (le Père), I, 104, 105.
Harlay (le président de), I, 83, 109, 237; II, 289, 362, 365, 367.
Haro (dom Gaspard de), II, 6, 10, 12.
Hensius (Nicolas), I, 140.
Herbelot (d'), I, 59.
Hérouval (Vion d'), I, 61, 62, 63, 102, 103, 109, 276, 324; II, 89, 282.
Hersant (Marc), I, 68.
Hogue (l'abbé de la), II, 46.
Huet (évêque d'Avranches), I, 142, 148, 216; II, 121, 322.

I

Imperiali (monsignor), I, 155, 156.
Innocent XI (Odescalchi), I, 152, 154, 156, 157, 161, 166, 167, 183, 184, 218, 341, 376, 377,

379, 412, 413, 414, 415, 416, 422, 423; II, 30, 40, 216, 350.
Innocent XII (Pignatelli), I, 184; II, 216.

J

Jacques II (roi d'Angleterre), I, 226; II, 290, 354, 357.
Jacques III (fils du précédent), II, 291, 357.
Jarente (l'abbé de), I, 368.
Jean-Casimir de Pologne, abbé de Saint-Germain des Prés, I, 13, 14.
Jovite (dom), I, 402, 403, 404.

K

Kircher (le Père), I, 145.

L

La Bruyère, I, 206; II, 277.
La Chaise (le Père), I, 88, 363; II, 262.
Lacroix, II, 89.
Laderchi (le Père), I, 159.
La Haye (M. de), ambassadeur à Munich, I, 321, 325, 367.
Lamy (dom François), I, 23, 24, 74, 123, 225; II, 145, 146, 147, 149, 186, 275, 371.
Lamoignon (le président de), I, 83.
Lamoignon (le président de), fils du précédent, I, 83.
La Monnaye (Bernard de), I, 76.
Langeron (l'abbé de), I, 90.
La Parre (dom Guillaume), II, 231, 234, 334.
La Reynie, I, 17.
La Roque (l'abbé de), I, 65; II, 33, 282.
La Tour d'Auvergne (l'abbé de), II, 314.
Laureau, I, 219, 220, 221, 222.
La Vallière (madame de), I, 260, 261.
Lavardin (le marquis de), I, 171, 172, 173.
Lazzarini (l'abbé), II, 333.
Le Blanc, II, 89.
Le Camus (le cardinal), I, 234.
Lecerf (dom Jean), I, 226.
Lecointe, I, 68, 102, 163.
Le Dieu (l'abbé), I, 91; II, 335.
Leibnitz, I, 66, 76, 131, 143, 144, 200, 216, 221; II, 135, 174, 175, 189, 268.
Lenoir (Alexandre), II, 370.
Le Pelletier (le président), I, 83; II, 285, 286, 287, 288, 289, 362, 365.
Lestinois (dom), I, 283.
Le Tellier (le chancelier), I, 36, 80; II, 11.
Le Tellier (Claude-Maurice), archevêque de Reims, I, 80, 92, 93, 94, 95, 96, 121, 126, 127, 212, 217, 230, 332, 336, 337, 338, 344, 386, 394, 397, 407, 408, 421; II, 88, 90, 232, 270, 271, 327, 328, 341, 351.
Letellier (le Père), I, 38, 88.
Lindau (l'abbesse du monastère de), II, 238, 239, 240.
Lister (le docteur), I, 97.
Longuerue (l'abbé de), I, 64, 65; II, 282.
Lopin (dom Jacques), II, 204.
Lorraine (le cardinal de), I, 4, 6.
Louis XIV, roi de France, I, 36, 70, 77, 81, 85, 86, 87, 119, 126, 148, 218, 265, 266, 267,

286, 287, 289, 291, 292, 311, 320, 321, 331, 337, 338, 341, 344, 369, 376, 377, 389, 401, 402, 403, 404, 405; II, 40, 93, 204, 205, 210, 216, 259, 339, 350, 360, 363.
Louis, Dauphin de France, I, 87.
Louvois (le marquis de), I, 81.
Louvois (l'abbé de), I, 81, 82, 95, 337; II, 232, 328, 370.

M[1]

Madox, I, 142.
Maffei, I, 195.
Magliabecchi, I, 132, 185, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 278, 359; II, 5, 7, 23, 42, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 67, 70, 73, 74, 76, 81, 82, 83, 84, 122, 202, 203, 222, 273, 340, 341, 342, 343, 365, 367.
Magnis (Alexandre de), I, 205.
Mailly (François de), archevêque d'Arles, II, 347.
Maintenon (la marquise de), I, 87.
Maldachini (le cardinal), I, 167, 171, 415.
Malebranche, I, 24.
Malpighi (Marcel), II, 76.
Mantoue (le duc de), I, 166, 175, 176.
Mantoue (la duchesse de), I, 166.
Marbod (M. de), I, 221.
Marciano (François), II, 7.
Marie-Anne (de Bavière, Dauphine de France), I, 289, 321.
Marie-Béatrix (d'Este, reine d'Angleterre), II, 290, 295, 352, 354.
Marquette (M.), I, 242, 243, 245, 247, 252, 253; II, 299, 305.
Marquez (le Père), I, 396.
Marre (Philibert de), I, 281.
Martène (dom Edmond), II, 297, 331.
Martianay (dom Jean), II, 216.
Martin (dom Jean), I, 394.
Martinigi (le comte), I, 361.
Massuet (dom René), II, 331.
Massolier (le Père), II, 232.
Mazzi (Charles), I, 205.
Médicis (le cardinal de), I, 168.
Médicis (le prince Ferdinand de), II, 52, 58, 74.
Médicis (le prince François de), II, 55.
Médicis (le prince Gaston de), II, 74.
Mellini (le cardinal), II, 36.
Ménage, I, 76, 203, 209, 264; II, 33, 61, 72, 282.
Ménestrier (le Père), I, 68.
Metzler (les frères), religieux bénédictins, I, 315, 318.
Mezzabarba (le comte), I, 335, 338, 356, 359, 360.
Mignanelli (l'abbé), II, 54, 55.
Milles (Thomas), I, 142.
Modène (la duchesse de), II, 166, 167, 170.
Molinos, I, 392, 397, 398, 406.
Montbazon (la duchesse de), II, 101.
Montfaucon (dom Bernard de), I, 20; II, 216, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 279, 289, 342, 351, 370.

[1] Le nom de Mabillon est trop souvent répété dans le cours de cet ouvrage pour figurer dans cet Index. Les titres courants placés au haut des pages permettent de retrouver facilement tous les passages qui le concernent.

Morell (André), I, 68, 187, 188.
Moscardi (le comte), I, 360.
Muce (dom), Trappiste, II, 130, 131.
Muratori (André), I, 195.

N

Naudé (Gabriel), I, 10.
Neercassel (Jean de), I, 38.
Nemours (le duc de), I, 5.
Nicaise (l'abbé), I, 132, 187, 216, 217, 218, 219, 220, 282, 334, 338; II, 115, 128, 133, 138, 151, 181.
Nicodemi (Léonard), II, 8, 9.
Nicole, I, 74; II, 122, 167.
Noailles (le cardinal de), I, 86, 87; II, 201.
Noailles (le maréchal de), I, 237.
Noce (dom Angelo della), archevêque de Rossano, II, 28.
Noris (le cardinal), I, 184, 185, 186, 204, 221; II, 52, 55, 57, 60, 340.

O

Obrecht (Ulrich), I, 332; II, 315.
Orléans (Philippe II, duc d'), II, 356.
Ormesson (le président d'), I, 237.
Ornano (le marquis d'), I, 157.
Orsetti (le comte), II, 70.
Ottoboni (le cardinal), I, 194; II, 233, 234.
Oudin (Casimir), I, 104.

P

Pacichelli (l'abbé), II, 8.
Paci (le Père), I, 64.
Palagi (l'abbé), II, 39.
Papebrock, I, 106, 107, 116, 117, 145, 147; II, 48.
Pascal, II, 276.
Passionei (l'abbé), II, 368.
Pastricci, I, 385; II, 4.
Patin (Charles), I, 360, 362.
Patin (Gui), I, 133, 360.
Paulucci (le cardinal), I, 194.
Peiresc, I, 133.
Pellisson, I, 76, 143; II, 203.
Perrault (Charles), II, 278.
Perth (le duc de), I, 88; II, 290, 291, 292, 293, 354, 357, 365.
Perth (la duchesse de), II, 291, 292, 293.
Pessol, I, 386.
Petit (Jacques), II, 48.
Pio (le cardinal), I, 215.
Pomponne (la douairière de), II, 285, 365.
Pontchartrain (Phelippeaux de), I, 70; II, 259, 260, 261.
Porcheron (dom Placide), I, 26, 354, 412, 387; II, 5, 203.
Porto Carrero (le cardinal), II, 344, 345.
Potuel (M.), I, 402.
Pozzo (le chevalier del), II, 35.
Pussort (le conseiller d'État), II, 138.
Puysieux (le marquis de), I, 292, 293, 294; II, 347, 348.

Q

Quesnel (le Père), I, 185; II, 216.
Quirini (le cardinal), I, 18; II, 273.

R

Racine, 73, 222, 228; II, 276.
Ramazzini (Bernardin), II, 78.

Rancé (Armand Le Boutheiller de), II, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 189, 190, 191, 194, 196, 197, 260, 307, 308.
Rebbeville (madame de), I, 260.
Recanati (le Père), II, 26.
Renaudot (l'abbé), I, 65, 104; II, 89, 232, 233, 308.
Ricci (le Père), I, 174.
Roberti (Gaudens), II, 80.
Rohan (l'abbé de), II, 314.
Rollin (Charles), II, 262.
Ruinart (dom Thierry), I, 91, 108, 304, 308, 322, 339, 340, 341, 347, 386, 388, 389, 390, 412, 423; II, 15, 34, 73, 87, 202, 248, 250, 252, 253, 255, 267, 268, 269, 271, 289, 291, 293, 308, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 323, 324, 328, 341, 343, 345, 357, 358, 360, 361, 362, 363, 365, 366, 367, 368, 375, 376.
Ruspoli (la marquise), I, 174, 175.

S

Sainte-Beuve (Jacques de), I, 67, 103, 276.
Sainte-Marthe (dom Denys de), I, 225; II, 152, 153, 154, 176, 216, 217, 279, 281.
Salm (la princesse Christine de), I, 253, 254, 255, 256, 257, 258; II, 365, 367.
Sanctis (Pierre de), I, 383.
Sanson (Guillaume), I, 67.
Schannat (Jean-Frédéric), I, 145.
Schelstrate (Emmanuel), I, 151, 383, 411, 413; II, 32, 44.
Schomberg (la maréchale de), I, 64.
Scudéry (mademoiselle de), I, 291, 363.
Segneri (le Père), I, 166.
Seller, I, 142.
Sercardi (Louis), I, 189, 190, 191, 192; II, 207, 339.
Sévigné (le marquis de), I, 238, 239, 240, 241.
Sévigné (la marquise de), I, 73, 92, 238, 264, 269; II, 277.
Sfondrate (le Père), plus tard cardinal, I, 302.
Skenk (le Père), I, 141, 302.
Sillery (Fabio de), évêque de Soissons, II, 262.
Simon (Richard), I, 90, 91, 100, 101.
Slusio (le cardinal), I, 194, 378; II, 87.
Smith (Henry), I, 143.
Spada (le cardinal), I, 416.
Spada (monsignor), II, 30.

T

Taïa (l'abbé), II, 44.
Tallemant (l'abbé), I, 339.
Tarrisse (dom Grégoire), I, 15, 31.
Tassin (dom Prosper), I, 31.
Tentzel (Guillaume), I, 145; II, 176.

Thévenot (Melchisédech), I, 67, 386, 389, 390; II, 77.
Thiers (le chanoine), II, 154, 307, 308.
Thoynard (Nicolas), I, 67, 90, 187.
Thuillier (dom Vincent), II, 155, 191.
Thuillière (M. de la), I, 384; II, 41.
Tillemont (Lenain de), I, 76; II, 222, 341.
Tommasi (le Père), I, 420.
Toul (François de Camilly, évêque de), II, 347.

V

Vaillant (Jean), I, 89, 90, 187; II, 41, 42, 262.
Valletta (Joseph), II, 4, 7, 9, 13.
Valois (Adrien de), I, 59, 60, 103, 113; II, 33, 48, 282.
Valois (Henri de), I, 59, 60, 61, 282.
Van Boscum, I, 276.
Vernet (Jacob), I, 105.
Verneuil (le duc de), I, 12, 16.
Vertot (l'abbé de), II, 262.
Villars (madame de), I, 260.
Villiers (l'abbé de), I, 97.
Wallace (M.), II, 293.
Williamson, I, 143.

Z

Zaccagni (Laurent), II, 44.
Zagarollo-Rospigliosi (le duc de), I, 158.
Zanni (le comte Valerio), II, 76.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

CHAPITRE SEPTIÈME

MABILLON EN ITALIE : NAPLES, ROME, FLORENCE.

1686

Mabillon à Naples. — Les érudits napolitains. — La Cava. — Le mont Cassin. — Retour à Rome. — Toujours les lettres de Michel Germain. — Départ de Rome. — Florence. — Magliabecchi. — Pise. — Lucques et Livourne. — Les « Camaldoli » et l' « Alverne ». — Padoue. — Parme. — Seconde visite à Venise. — Gênes. — Retour en France. — L'*Iter Italicum* 1

CHAPITRE HUITIÈME

L'ABBÉ DE RANCÉ ET LE TRAITÉ DES ÉTUDES MONASTIQUES.

1691

L'*Instruction sur la sainteté et les devoirs de la vie monastique,* par l'abbé de Rancé. — Mabillon publie en réponse son Traité des *Études monastiques.* — Réplique de M. de Rancé. — Controverses. — La duchesse de Guise. — Mabillon répond à M. de Rancé. — Lettres et polémiques sur les études dans la vie monastique. — Jugement de Leibnitz. — Le différend s'apaise. — Modération de Rancé. — Visite de Mabillon à la Trappe de Mortagne. 97

CHAPITRE NEUVIÈME

MABILLON A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

1701

Situation de Mabillon dans le monde savant. — La lettre sur le *Culte des saints inconnus.* — Correspondances sur cet ouvrage déféré à

Rome, puis approuvé par la congrégation de l'Index. — Mabillon consulté par le Parlement. — L'affaire du cartulaire de Brioude et le cardinal de Bouillon. — Mabillon accusé de s'être laissé séduire. — Ses assertions justifiées. — Il est nommé par le Roi à l'Académie des inscriptions. 197

CHAPITRE DIXIÈME

LES HÉRITIERS DE MABILLON.

1707

L'abbaye de Saint-Germain des Prés pendant les dernières années de Mabillon. — Nouvelles figures. — Les restes de la société de l'abbaye. — Nouveaux confrères. — Dom Bernard de Montfaucon. — Le cardinal d'Estrées. — Les derniers voyages de Mabillon. — Ses derniers ouvrages. — Les *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*. — Le Père Germon et la *Diplomatique*. — Les dernières correspondances. — Mort de Mabillon en 1707 à l'entrée du dix-huitième siècle. — Conclusion. 265

INDEX DES NOMS. 379

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

JUL 2 6 2003

OCT

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 07 01 17 5